Saint Augustin

Les Aveux

LA NOUVELLE TRADUCTION DES CONFESSIONS

P.O.L

« Ne laisse pas ma part obscure me parler. Je me suis dispersé là-bas. Je suis obscur. Mais là, même là, je t'ai aimé à la folie. Je me suis perdu et je me suis souvenu de toi...
Maintenant je reviens vers ta source. En feu. Le souffle coupé. Personne pour m'en empêcher. Je vais la boire. Je vais en vivre. Je ne suis pas ma vie. Je vis mal de moi. j'ai été ma mort. »

Livre XII, 10

Interpellations, confidences, exhortations, aveux, micro narrations, souvenirs, hymnes, fictions, louanges, analyses exploratoires, déplorations, cris, anathèmes, psaumes, discours, chants...

J'ai voulu, par une nouvelle traduction intégrale du texte d'Augustin, rendre justice à cette véritable odyssée personnelle, à ce voyage intime dans le temps, la mémoire de soi et l'écriture. Augustin révolutionne ainsi la confession antique, détourne la littérature classique, et fait exploser les cadres anciens à l'intérieur desquels nous avons l'habitude de nous réfugier et de penser notre vie.

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Saint Augustin

Les Aveux

Nouvelle traduction des *Confessions*
par Frédéric Boyer

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

Table

Préface par Frédéric Boyer

Les treize livres des aveux

Livre I
Livre II
Livre III
Livre IV
Livre V
Livre VI
Livre VII
Livre VIII
Livre IX
Livre X
Livre XI
Livre XII
Livre XIII

Les aveux d'Augustin

Préface par Frédéric Boyer

Je ne suis pas ma vie. Je vis mal de moi. J'ai été ma mort.
Augustin, *Les Aveux,* Livre XII, 10

La valeur d'une pensée se mesure aux distances qu'elle prend avec la continuité de ce qui est déjà connu.
Adorno, *Minima Moralia*, 50

J'aimerais ne jamais avoir lu de livres. J'aimerais que tout soit neuf. Ouvrir un livre pour la première fois. J'aimerais que les œuvres naissent sous mes yeux et entre mes mains ici et maintenant. Rapidement.

Depuis mes études supérieures, ces treize livres que nous appelons les *Confessions* de saint Augustin sont toujours restés près de moi. À ma portée. Les traduire, vingt-cinq ans plus tard, a sans doute été à la fois une façon de m'en séparer et une façon d'y répondre. Or je n'ai jamais pu ni su lire cette œuvre avec la pieuse ou savante vénération de nos prédécesseurs. Des siècles de réception ont comme patiné le texte d'une suave honorabilité dont ont toujours témoigné avec soin les traductions françaises.

Traduire les textes anciens est un exercice nécessaire qui nous fait retourner à l'origine perdue ou fantasmée de toute culture, de toute langue. Une forme de délocalisation de la pensée, de la littérature, de nos récits. Ces livres, même imprimés et traduits dans notre langue maternelle, paraissent souvent parler une langue morte. Il faut abandonner l'idée d'une lecture juste et définitive d'un original qui, depuis longtemps, s'est perdu dans les interprétations, traductions et conjectures de sa longue réception. Il n'y a guère que des *misreadings* (des mélectures) comme disent les Anglais. Chaque nouvelle lecture d'un texte ancien est une entreprise de justification et/ou de contestation de notre propre présent.

Longtemps traduire ce fut vouloir parler avec la voix auguste des morts. Or ce sont les enfants qui écrivent à frais nouveaux les œuvres du passé. Notre devoir est de lire aujourd'hui les vieux textes le plus directement, le plus simplement possible comme si ces textes venaient tout juste de nous tomber entre les mains. Comme si ces très vieux textes avaient été écrits la veille, la nuit même, par nos propres enfants. Augustin lui-même a écrit joyeusement du neuf par dilatation, compilation de cette langue unique (*unus sermo*) des saintes écritures que l'Antiquité avait d'ores et déjà traduites en d'autres langues, ajoutées à d'autres littératures, et mixées avec de nouvelles façons de penser et de lire.

J'ai écrit cette traduction durant cinq années, entre 2003 et 2007. Je pense que je voulais échapper à quelque chose. Échapper à quoi, je ne le sais toujours pas. Sans doute pour ne pas savoir ainsi à quoi j'échappais. Pour ne pas avoir à savoir un jour ou l'autre à quoi j'échappais de moi-même.

Être ballotté, enivré, excité, épuisé, vidé. (Je le suis si souvent.) Être de ne pas être. Échapper à soi. Fuir.

Depuis longtemps, je me dis chrétien catholique. Je n'ai connu pourtant aucun appel, aucune invitation. Je n'ai pas vraiment hérité non plus d'une mère ou d'un père d'une foi transmise avec passion et constance. Et je ne me suis livré à aucune confession et n'ai aucune conversion à raconter. Il ne m'est plus possible aujourd'hui de savoir si cette identité croyante qui, je dois le reconnaître enfin, m'est tombée dessus et s'est attachée à moi malgré tout est un châtiment ou une forme de récompense.

J'ai aujourd'hui cessé de m'interroger sur cette foi passive. Comme j'ai abandonné l'idée de devenir fidèle à ce Dieu, à son assemblée. Je pense que si Dieu doit m'appeler, il le fera quand je serai devenu trop vieux pour partir, peut-être déjà mort. Je n'aurai même plus la force de bluffer ni celle de tricher, de me relever de mon lit de mort ou de fatigue pour courir le monde, comme Abraham, en direction d'une terre qui s'éloigne indéfiniment comme le mélancolique horizon.

Ou aurais-je été appelé sans le savoir. Appelé d'un appel indiscernable ou d'un appel inqualifiable qui m'aurait laissé aveugle et sourd mais appelé.

Paris, 2007

C'est probablement à mon âge aujourd'hui (quarante-six ans) qu'Augustin a écrit ce qu'il appellera lui-même : « les treize livres de mes aveux » – *confessionum mearum libri tredecim*. Et que la tradition a retenus et traduits par les *Confessions*. Augustin entreprit la rédaction de ces livres probablement autour de l'année 397. Mais on ne sait pas exactement. Il a dû s'y atteler une fois nommé évêque de *Hippo Regius*, Hippone la Royale, port méditerranéen situé à trois kilomètres de l'actuelle Annaba, entre deux collines dont l'une porte aujourd'hui le nom d'Augustin. Cette ville côtière de l'est de l'Algérie fut un des plus grands centres de l'*Africa Nova*, la province numide soumise aux Romains.

Ces jours-ci, j'ai ouvert un exemplaire du journal local d'Annaba. En première page, on évoque le sort d'Akram, Naceredine, Amar Boumaïza, Soufiane, Abdelghani et Cherif, six jeunes gens qui, le 21 mars 2007, ont pris place à bord d'une embarcation légère pour une périlleuse traversée à destination des côtes italiennes. Six jeunes *harragas*, comme on appelle en arabe aujourd'hui ceux qui ont choisi d'immigrer clandestinement, et de prendre la mer pour fuir la misère et changer de vie.

Faute de carburant, le moteur de leur embarcation s'est arrêté dans les eaux d'une Méditerranée en furie. Ils ont dérivé douze jours sans boire ni manger.

Jamais ils n'atteindront de port européen.

Cette traversée de la Méditerranée, longtemps avant eux, le jeune Augustin l'avait faite, contre l'avis de sa mère, pour changer de vie et réussir à Rome et Milan où il enseignera la rhétorique et la littérature à de jeunes gens qu'il décrit dévorés d'ambition comme lui.

1600 ans plus tard, il est devenu paradoxalement très difficile pour de jeunes Nord-Africains de rejoindre le cœur de notre nouvel Empire.

Augustin a vu grand. Très grand. Il a beaucoup plus écrit que bien des auteurs de l'Antiquité.

Magnus (grand, immense) est le premier mot des treize livres de ses aveux. Les tout derniers mots promettent un agrandissement, une ouverture, un passage. Une immensité vivante à lire dans les traces laissées par les morts – celles des Écritures saintes. Le dernier livre célèbre le jour le plus long, « le septième jour (de la Création) qui n'a pas de soir et ne se couche jamais ».

Augustin raconte qu'il a cherché la vérité et qu'il ne l'a trouvée qu'à partir du moment où il a compris que la vérité elle-même le cherchait. Grande leçon bizarre. Renversement de toute la perspective classique du monde ancien. La vie négative devient un argument. Je vis de ne pas vivre. Je cherche quelque chose de ne rien vouloir trouver.

La vérité dont parle Augustin ne se cherche pas comme on cherche à savoir ou apprendre quelque chose, ou comme on cherche à posséder quelque chose, ou encore comme on cherche à se hisser quelque part. Les vérités qui se cherchent, les connaissances et les savoirs, ont pourtant obsédé le jeune Augustin. Philosophie, rhétorique, astrologie, religions, sciences… Elles ne sont au mieux, dira-t-il, que des connaissances utiles au service de la vérité unique, au pire des illusions, des fantasmes, des mensonges mortels.

Au cœur de cette histoire, il y aura aussi l'abandon révolutionnaire d'une conception ésotérique de la vérité pour laquelle seuls les initiés comprennent le sens profond des événements qu'ils vivent. Conception qui faisait fureur dans la pensée religieuse et philosophique (chrétienne comprise) de l'Antiquité tardive. Longtemps Augustin a été fasciné et tenté par une telle conception de la vérité.

Augustin raconte qu'il entend un jour dans un jardin de Milan une voix fantôme qui n'a pas de sexe discernable, comme une voix enfantine qui prononce une comptine. La petite voix inconnue chante et répète :

Tolle, lege. Tolle, lege.

Attrape, lis. Attrape, lis.

C'est aussi un jeu antique : l'habitude de tirer des présages des pages d'un livre ouvert au hasard.

La vérité est dans un livre que l'on ramasse et que l'on ouvre. Et cette vérité-là ouvrira le monde occidental à lui-même. Cette vérité nous fera changer de monde.

La première et la plus étonnante des choses à dire sur Augustin, c'est précisément qu'il ait tenu à écrire ces treize livres d'aveux sur sa vie, son enfance, sa jeunesse et sa conversion. Tout s'est-il vraiment passé comme il le raconte ? cette rupture lumineuse dans sa vie a-t-elle bien eu lieu ?

Augustin raconte dans ces livres qu'il a trouvé un sens nouveau à sa vie. Il explique comment il a changé, bifurqué, et comment il est devenu chrétien. Il tient à raconter que le plus urgent, pour une vie, c'est de changer.

Si la définition du créateur par Gertrude Stein, bien des siècles plus tard, est vraie : « Un créateur vit bien avant les autres dans le temps présent », elle s'applique parfaitement à Augustin. Ce qu'on appelle l'Occident a longtemps vécu dans le présent qu'avait habité avant lui Augustin.

Cette époque (IVe et Ve siècles) est une période où tout craque, où tout se détruit et se recrée. Siècle effervescent, affairé, trivial et sombre. Augustin est de cette époque. Il a les qualités étranges d'un monde

comme on n'en a jamais revu, et des choses détruites ou bousculées comme elles ne l'avaient jamais été.

Le changement est la grande affaire de ce temps-là. L'Antiquité approche de sa fin. Rien n'a l'air de changer mais pourtant tout change. On a souvent dit qu'Augustin avait, sans jamais le savoir lui-même, jeté un pont entre le monde qui mourait devant lui et le monde naissant qui deviendrait notre monde.

Alors oui. Augustin a été pour lui-même et pour nous tous un pont.

Un créateur tourne la page. Augustin a tourné la page du jeune christianisme (celui que nous appellerons après lui *ancien*).

Il a aussi porté le deuil d'une morte. Sa mère. Le récit de la mort de Monica, sa mère, forme, précisément au milieu de ses aveux, comme un pli brûlant qui décide de sa conversion effective, de son retour non seulement vers Dieu mais vers son Afrique natale.

Augustin a donc écrit ses *Aveux* après qu'il fut devenu évêque en Afrique, après son retour en Afrique du Nord en 387. C'est une œuvre du retour comme du *retournement*. C'est l'histoire d'un retour, d'un retournement mais dont l'issue est un monde neuf encore largement inconnu. Une sorte de voyage à rebours que rend possible l'écriture elle-même. Un « à rebours » qui est conversion, au sens strict. Augustin s'adressera à Dieu pour dire : mon voyage c'est retourner à toi, en toi, vers toi. Il ne s'agit pas tant de raconter sa vie que d'inaugurer sa nouvelle vie dans l'écriture, dans la fiction poétique de récits dont l'acte majeur est de reconfigurer poétiquement sa propre existence.

Monica était chrétienne. Augustin raconte qu'il l'est devenu à son tour.

Augustin raconte qu'il est devenu chrétien selon le souhait de cette mère envahissante (elle le suit partout, « sur terre et mer », comme il l'écrit !). Mais en lisant Augustin, on comprend qu'un créateur trahit sa mère en croyant de toutes ses forces qu'il suit le chemin tracé par sa mère.

Après Augustin, le christianisme ne sera d'ailleurs jamais plus comme avant, comme du temps de sa mère. Le christianisme sera alors celui des Pères. On consacrera les Pères de l'Église.

Augustin a vécu ce présent que nous mettrons longtemps à vivre après lui.

Mais pour saisir précisément la transformation opérée par Augustin, il faut reconnaître que le christianisme n'était pas seulement une nouvelle religion, avec une conception inédite de la divinité et du salut, mais qu'il enseignait également aux citoyens, à chacun, une attitude radicalement nouvelle. La religion, affirmera Augustin, relève d'une autre dimension que la sphère politique et sociale, elle s'intéresse davantage à l'individu et à la communauté des croyants qu'à la société elle-même. L'expression individuelle du sujet passe par sa *confession*, l'aveu de sa foi qui passe par un récit de rupture offert aux autres et à Dieu.

L'idée d'écrire sa vie est d'abord un acte sacrificiel, un acte spirituel.

Augustin vit la fin du pluralisme antique, un monde qui voyait dans la variété des « sectes » (le mot *secta* désigna longtemps chez les Latins, sans connotation péjorative ou défavorable, une ligne de conduite intellectuelle et morale) un signe de santé intellectuelle et une condition de l'épanouissement individuel. Les dix premiers livres de ses *Aveux* décrivent le renversement total de cette perspective. Après lui, la pensée religieuse stigmatisera les sectes et les hérésies.

Sa quête du changement de soi et de son existence a marqué de façon indélébile tout l'Occident médiéval et notre modernité.

Certaines personnes ont gardé dans leur cœur les paroles écrites d'Augustin. Je pense à la façon dont Pétrarque en 1353 racontera dans un petit texte bouleversant son ascension du mont Ventoux (*Familiarum rerum libri* IV, 1) et comment il gardait toujours sur lui cette « source de douceur infinie » : les treize livres anciens des aveux d'Augustin. Ailleurs, il dira aussi qu'il fait ses propres aveux en lisant ceux d'Augustin, un livre « ruisselant de larmes ».

Augustin n'est pas le premier à raconter sa vie ni même le premier à écrire ses aveux. Mais il est sûrement le premier à être capable d'exprimer le débordement de l'angoisse, cette horreur de soi et de l'existence familière qui nous prend soudain à la gorge jusqu'à presque détruire notre conscience de nous-mêmes quand nous sommes happés par le désir de changer, d'être meilleur et de devenir autre.

Il est exceptionnel que le récit d'une vie connaisse ainsi le destin de celui de ces treize livres d'Augustin. Sans doute parce qu'ils racontent précisément le détournement d'une existence. D'où la méditation radicale sur le temps et la mémoire, aboutissement philosophique de l'œuvre. Méditation de rupture avec le monde ancien. Le changement de vie s'accompagne magnifiquement d'un bouleversement de la perception intime du temps lui-même, bouleversement rendu possible par la conscience de l'intériorité des vastes champs de la mémoire.

« Je ne suis pas ma vie, écrit Augustin. Je vis mal de moi. »

L'aveu sera sa nouvelle vie. Le « vivre mal de soi » sera l'odyssée, l'épreuve qu'il raconte pour dire sa vie, pour faire advenir sa vie en récit. Par cette œuvre littéraire, il organise le rapt de sa propre existence. Peu

importe au fond que la fiction soit vraie ou pas, ce que la littérature opère ici est un ravissement de soi par soi, un détournement rendu possible par les formes de la justification, par la procédure littéraire, rhétorique et spirituelle d'une reconnaissance adressée à Dieu.

Les Aveux sont un livre héroïque, une sorte d'épopée nouvelle qui entend rivaliser avec la littérature qui les a précédés, Homère ou Virgile. Un livre héroïque qui délivre en même temps un enseignement neuf sur la vérité, une preuve irréfutable de l'action de Dieu sur l'existence des personnes et sur la Création.

La nouveauté tient au projet de se dire : le soi comme fiction adressée aux autres et à soi. Augustin a compris qu'aucune vie ne saurait se dire d'elle-même à soi. Ni même pour soi. Une vie s'avoue à quelqu'un. Une vie se raconte aux autres, à cause des autres.

Le nouveau dieu chrétien suscite l'appel, le récit, l'aveu, la confession écrite de notre existence. C'est sa vraie nouveauté.

Augustin naît à Thagaste en 354 (la moderne Souk Ahras, en Algérie près de la frontière tunisienne). Après sa conversion au christianisme, l'été 386, son retour en Afrique et une vie communautaire instable jusqu'en 391 (période d'*otium*, d'oisiveté par laquelle on se libère de toute profession ou charge publique, et consacrée à la lecture et à la méditation, comme tant de Latins de la période classique), sa nomination comme évêque d'Hippone en 396, il veut écrire son changement, sa propre transformation. Augustin tient à raconter comment sa vie a basculé l'été 386, deux ans après être arrivé à Milan, dans une conversion sincère au christianisme. Il sera baptisé en 387, deviendra prêtre en 391 et évêque en 396 : parcours brillant qui suscitera, jusque dans l'Église africaine, des jalousies et des soupçons. Augustin avait d'abord imaginé un autre parcours, tout aussi brillant, d'intellectuel et de clerc de l'Empire finissant.

Car Augustin est un intellectuel nord-africain de l'Empire romain. Il vient donc de la périphérie de l'Empire. Peuples barbares. Paysages frontaliers. Bords hostiles. On ne dit pas assez que ce Nord-Africain qui s'est exilé de ses terres d'enfance a choisi d'y revenir et d'y fonder sa propre conversion.

Augustin a connu d'autres peuples, d'autres personnes que les Romains. Ce qui, déjà, disait la nouveauté de ce temps. « Nous devons la paix aux serments échangés avec les barbares », dira-t-il. Il écrira aussi dans sa *Cité de Dieu* que les sagesses barbares sont « plus proches de nous » que ne le sont parfois les philosophies du monde grec et romain.

Augustin vient donc de la périphérie vivace d'un monde en crise et n'aura de cesse de se rendre au cœur décomposé de l'Empire (Rome et Milan). Une fois au cœur, il se décomposera lui-même. Et repartira en Afrique, après sa conversion. Il mourra le 28 août 430 à Hippone, son siège épiscopal, assiégée par les Vandales. Livrée aux pillages et à la destruction, Hippone ne s'en remit jamais totalement. Rome était déjà tombée depuis vingt ans, mise à sac par Alaric le Wisigoth.

Mais il s'agit moins du glas d'un monde ancien que de la fin d'une représentation de l'autorité du monde, la fin d'une institution de la vérité et du gouvernement des vivants.

On allait vivre autrement. On allait (se) penser autrement.

Augustin a vécu enfant dans un monde agricole, loin de Rome. Il a connu la vie provinciale de cette petite ville d'Afrique, Thagaste, sur le versant sud des monts de la Medjerda, et à plus de trois cents kilomètres de la mer. Forêts de pins. Oliveraies. Et le désert.

Enfant, Augustin n'a pas vu la mer. Mais il avait appris son existence.

Là-bas, disait-on, un homme travailleur pouvait avoir planté plus de quatre mille arbres dans sa vie.

Que faire de sa vie est la question que se posent les enfants qui ne se voient pas planter des arbres toute leur vie et rêvent de prendre la mer.

Que faire de sa vie est la question de tous ceux qui veulent quitter l'enfance et ne voient pas que c'est l'enfance qui les a quittés.

L'enfance nous quitte mais ne va nulle part, note Augustin. Un jour, dira-t-il, ces enfants devenus grands deviennent pour eux-mêmes « une terre d'embarras, de suées terribles ».

Ils découvrent que la terre qu'ils pensaient avoir quittée un jour c'était eux-mêmes.

Que faire de sa vie sera la grande question des enfants de cette Rome africaine, cette Rome loin de Rome, de l'autre côté de la Méditerranée, et issus de familles petites-bourgeoises intellectuelles, souvent de couples mixtes comme les parents d'Augustin : une mère chrétienne et dévote, un père fidèle aux traditions païennes ancestrales, au service de l'Empire.

À rebours de la légende hagiographique de sa mère, Augustin est d'abord et avant tout le fils de son père, Patricius. Il appartient à l'univers de ces familles provinciales, cultivées mais relativement modestes, vivant dans l'Empire d'orient, loin de Rome, et qui au IVe siècle décidèrent de ne pas rompre avec la culture gréco-romaine mais au contraire d'y fonder l'éducation de leurs fils. Le père d'Augustin paiera à son fils des études coûteuses dans les centres universitaires et culturels importants de l'Afrique romaine : Madaure, Carthage. Mais Augustin donnera cruellement dans son récit la plus belle part à sa mère, chrétienne fidèle qui ne réussit à convertir son époux qu'une fois celui-ci sur son lit de mort.

Augustin peut écrire de brèves phrases assassines sur son père, qui, s'il ne s'est pas opposé à la foi de son épouse, semble n'avoir jamais été bien compris de son fils.

La mort du père n'est mentionnée que par une banale et cruelle incidente, dans le troisième livre.

Le monde d'Augustin, c'est le monde en train de devenir chrétien. Ce n'est pas encore le monde chrétien. Il est très important de dire qu'Augustin n'écrit pas dans la langue latine chrétienne telle que l'Occident médiéval allait l'inventer. Il n'écrit pas tout à fait dans la langue de sa réception, celle qui, d'une certaine façon, a fini par l'assimiler. Il participe certes à sa création. Mais il ne dispose pas encore, par exemple, de la traduction latine de la Bible dont disposera le christianisme médiéval : traduction unifiée en latin, réalisée par saint Jérôme au début du Ve siècle (traduction contre laquelle Augustin émettra de sérieux doutes). Il n'y a pas encore à son époque de traduction canonique des textes saints. Mais une diversité de traductions grecques et latines des textes hébreux. Et les différents livres de la Bible chrétienne n'étaient pas encore tout à fait réunis sous leur forme actuelle et définitive. Augustin vit et pense dans un monde pluriel sous influence hellénistique, sous domination romaine, mais également travaillé par de nombreuses influences spirituelles et culturelles d'autres mondes (la Perse, l'Afrique, les provinces barbares…). La culture d'Augustin est une culture classique latine telle qu'on l'enseignait et la diffusait dans les centres culturels de l'Empire et que fréquenta le jeune Augustin. L'écriture même des *Aveux* témoigne de la latinité d'Augustin, de son héritage gréco-romain que, d'une certaine façon, nous avons souvent sous-estimé.

Depuis de nombreuses années déjà, Constantinople rivalise avec Rome. L'Empire se divise. C'est un monde sans réelles frontières et lacéré. L'inconnu est partout. Pendant la vie d'Augustin, Wisigoths, Vandales et autres peuples de l'Ailleurs s'empareront de ce monde et de sa légende. Dès 429, plus de 80000 Vandales, hommes, femmes et enfants, passeront le détroit de Gibraltar et s'empareront de l'Afrique romaine.

L'Empire est débordé. Le monde devient autre et neuf. Le monde devient vieux. Il agonise et accouche.

Dans ce monde ouvert et sans limites, dans ce monde ancien et inconnu, les questions les plus urgentes seront : qui suis-je ? que faire de ma vie ?

Augustin a vécu cette révolution sans précédent peut-être jusqu'à nous : l'Empire que l'on croyait illimité est apparu petit, fragile. L'Empire est mort en découvrant ses frontières (encore aujourd'hui, le propre d'un empire est de faire croire qu'il n'a pas de frontières).

Augustin, sans le savoir vraiment, est passé de l'autre côté de ce monde.

Le christianisme s'est imposé sur ce désenchantement-là. A pris la place de cette illusion politique et religieuse. Tout empire désormais aura des frontières. Aucun royaume ne sera plus immense que celui de Dieu.

Les chrétiens affirment que leur dieu lui-même est immense. Traduction du *magnus* latin, que l'on préférera ici à grand. La jeune foi chrétienne fut longtemps moquée et puis s'est imposée dès le IVe siècle. Le christianisme fait lentement imploser les traditions de la vieille Rome et absorbe en les métamorphosant les modèles et les symboles de l'Empire qui serviront à dire la puissance du nouveau dieu et de sa foi.

De persécuté, de moqué, le christianisme deviendra progressivement persécuteur et moqueur (Augustin l'est souvent). La victoire chrétienne, dans ce monde ouvert à la concurrence spirituelle, n'apportera pas vraiment la tolérance. Cette nouvelle foi ne supportera pas facilement la différence et le désaccord. Augustin lui-même incarne cette tension, lui qui s'est opposé violemment aux traditions anciennes, aux sectes, aux hérésies.

Augustin est à la fois cet homme qui écrit : « Assis chez moi, je suis facilement hypnotisé par un lézard qui gobe des mouches », et celui qui n'hésite jamais à livrer un combat contre lui-même, ses propres errances, ses propres erreurs, mais aussi, et parfois surtout, celles des autres. Dominé par une tension intellectuelle presque excessive, il a voulu répliquer avec acharnement au manichéen Faustus, évêque manichéen de Milev qui accusera les chrétiens de n'être qu'une secte païenne (Augustin n'écrira pas moins de trente-trois livres contre lui qu'il rejeta d'autant plus violemment qu'il s'était laissé séduire, comme il le raconte ici dans ses aveux). Lutter contre les adversaires donatistes de l'Église africaine, répondre à Pélage et le faire condamner, répondre à Julien d'Éclane…

D'ailleurs, on préfère souvent s'en tenir là. Raconter comme Augustin l'apologie d'Augustin le converti. On rappelle que sa nomination comme évêque fut contestée par les donatistes de l'Église africaine, les partisans de Donat qui se séparèrent de l'évêque catholique de Carthage à la suite des persécutions violentes de 303 et 305 contre les chrétiens. Les donatistes mirent en doute la conversion d'Augustin qui se serait décidé à justifier et expliquer son rejet du manichéisme et son adhésion au christianisme.

Mais les *Aveux* d'Augustin inaugurent un vaste scénario de crise et de libération. Augustin entend construire le récit adéquat de sa nouvelle identité. Il n'a donc pas toujours été chrétien. Il se décrit lui-même dans une quête affolante et mortifère de plaisirs et d'ambitions qui se confond avec un désir de sagesse, un

premier amour pour la sagesse. Il s'intéressera à la numérologie, à l'astrologie, et à la puissante secte manichéenne qu'il fréquentera plus ou moins assidûment pendant plus de dix ans. Le manichéisme vient de Perse et s'est implanté dans le monde romain en rival puissant de la foi chrétienne, notamment en Afrique. De cette religion, il ne reste presque rien si ce n'est la violente caricature qu'en a fait le christianisme d'Augustin. Ce « passé » manichéen ne lui sera jamais tout à fait pardonné par de nombreux éléments de l'Église africaine. Sa conversion au catholicisme sera mise en doute. On sait qu'il deviendra alors un redoutable polémiste et théologien, nourri de son admiration de jeunesse pour les grands orateurs latins.

En 1967, il y a plus de quarante ans, le célèbre historien spécialiste d'Augustin, Peter Brown, écrivait que « notre jugement sur les *Confessions* a souffert du fait qu'elles sont devenues un classique. Nous oublions qu'un homme de l'Antiquité tardive ouvrant pour la première fois son exemplaire des *Confessions* ne pouvait manquer d'éprouver un véritable choc : les formes traditionnelles d'expression littéraire considérées jusqu'ici comme allant de soi ne s'y retrouvaient en effet que transformées au point de devenir méconnaissables ».

Il faut sans doute accepter de se détacher de la réception écrasante, monumentale, de l'œuvre dans notre histoire littéraire et religieuse. J'ai ainsi voulu *confesser* un peu différemment le texte d'Augustin. Prendre du recul avec les pratiques, même modernes, de lecture de ce texte. J'ai voulu faire entendre au moins deux choses : la nouvelle construction poétique de soi qui deviendra révolutionnaire dans ce monde en mutation, et l'étonnante mixité littéraire de cette œuvre.

Le choc des *Confessionum* est ce mixage des voix, des temps, de l'écriture. Mais c'est aussi le choc du discours direct, sa brutalité, saisi dans un tissu lourd d'emprunts, de collages, de citations, de prières et de détournements rhétoriques. On dira même que son écriture ici tient d'un « pastiche des psaumes » (Pierre Hadot).

Ces treize livres sont l'œuvre d'un rhéteur formé aux écoles classiques de l'Antiquité, l'œuvre d'un jeune marchand de mots, comme il se décrit lui-même en jeune professeur de rhétorique, brillant mercenaire de l'éloquence et qui dresse ses étudiants à la guerre des mots. Œuvre d'un spectateur passionné et impressionnable au théâtre et aux jeux du cirque, d'un homme longtemps fasciné par les délires sectaires, les fables, les supercheries (selon ses propres termes) du grand bazar des sagesses qu'était devenu ce vieux monde romain déjà divisé, déjà perdu. Finissant mais accoucheur.

L'Antiquité tardive était aussi un monde dominé par les fables et les fictions. Les frontières étaient flottantes entre l'imagination créatrice et les mensonges délibérés. Ce monde romain avait depuis longtemps le goût des monstres et des romans, le goût de l'extraordinaire et du merveilleux. Mais ce monde menacé, vacillant, crépusculaire, est aussi à la fois énergique et créateur. Les traditions pullulent et vieillissent. S'entassent. S'hybrident. S'entrechoquent. Les langues s'apprennent et se traduisent. Augustin est inséparable de ce monde, de ses artifices, de ses déchirures, de ses fulgurances dont il nourrira son intense activité d'écriture.

Lecteur avide de Cicéron, de Virgile, lecteur passionné de la littérature de son époque, et de quelques ouvrages grecs traduits en latin, c'est aussi un lecteur tardif des livres bibliques, de leurs diverses et inégales traductions latines à partir du grec de la Septante (Augustin n'a donc jamais eu entre les mains la Bible telle que nous la connaissons, il ne lisait pas l'hébreu et plutôt difficilement le grec), littérature qu'il a ridiculisée pendant des années. Il couture littéralement son propre texte de citations entières avec lesquelles il se fait parler et penser. Avec lesquelles il interpelle, justifie, supplie, rend grâces. Le narrateur parle les psaumes. Cette sorte de pieuse et littéraire ventriloquie lui est propre. Au-delà de son activité inlassable de prédicateur, il écrit ses aveux dans cette langue nouvelle, bricolée dans les emplois liturgiques, les commentaires patristiques et les traductions diverses. On ne dira pas assez combien il invente sa langue, transgresse les genres anciens, rhétorique, philosophique ou exégétique, récupère discours, prières, invocations et hymnes pour rédiger une narration complexe et ouverte. Langue en pleine formation, et dont l'aventure sera aussi celle de la formation du Livre biblique occidental à laquelle Jérôme, son contemporain avec lequel il entretiendra une correspondance nourrie, contribuera puissamment par sa propre traduction latine des Écritures.

Les treize livres des aveux d'Augustin sont le miroir étonnant de ce monde de transferts et de mixages.

Le mot confession nous est devenu si familier que l'on a peine à retrouver le sens exact de son usage. Tout le monde s'est plu, avec raison, à rappeler qu'Augustin n'invente rien et que l'auditoire chrétien de cette époque est déjà largement habitué aux confidences biographiques des martyrs et des saints ou de pieuses personnes. Veine suffisamment populaire déjà chez les auteurs païens eux-mêmes. On écrivait de petits poèmes en souvenir d'une grâce ou d'une action (*virtus*). Les écrits pénitentiels, sorte d'ex-voto littéraires, servaient à remercier la divinité. Les premiers temps obscurs des jeunes communautés chrétiennes ont connu, dans l'Empire, la persécution qui s'est maintenue tout au long du IIIe siècle. La *confessio fidei* (l'aveu de sa foi) conduisait à la mort et scellait le martyr, le témoignage de sa foi. C'est le souvenir, le mémorial des martyrs qui inscrit dans la chair chrétienne la résonance de l'aveu. La foi est aveu. La mort est un testament.

Et seulement alors l'aveu devient paradoxalement louange à Dieu, action de grâce. Avouer sa condition de criminel, se reconnaître faute, péché, c'est littéralement témoigner de la puissance réconciliatrice de Dieu. La confession, au sens chrétien, est un acte performatif de la réconciliation divine. *Confiteri*, en latin, traduit le grec biblique : *exhomologesthai*. Les premiers traducteurs latins de la Bible des Septante (traduction en grec des écritures juives, au milieu du IIIe siècle avant J.-C. par la communauté juive d'Alexandrie) ont régulièrement traduit, notamment dans les psaumes, le grec *exomologèse* par *confessio*. Le mot grec signifie littéralement exprimer, dire publiquement (sortir de soi) sa faute. Reconnaître ses erreurs devant témoins, les proclamer. Il correspondra dans la liturgie chrétienne à l'expression de la pénitence et à la confession des péchés pour obtenir la réconciliation et le pardon de l'Église. Cette exomologèse chrétienne, forgée donc sur la traduction grecque des psaumes, est un acte d'extériorisation verbale de soi, un aveu identifié alors à un sacrifice d'action de grâces pour une faute révélée et pardonnée. Cette tradition chrétienne, attestée dès les premiers Pères de l'Église, est elle-même un emprunt au monde grec ancien. La confession chrétienne ne sert pas seulement à avouer ses fautes mais également à faire entendre la louange à Dieu. Sa célébration.

L'œuvre d'Augustin est originale et novatrice parce qu'elle fait de ce modèle ancien de confession, d'aveu de soi, un projet littéraire. L'enjeu n'est pas de rendre compte de soi d'une manière la plus fidèle possible aux événements. C'est avant tout endosser sa condition de pécheur, endosser la condition de l'humanité, « cette insolente pourriture », écrit-il dans ses *Aveux*. Augustin inscrit alors dans la littérature l'exigence de formulation d'une vérité sur soi. Il fait de cette exigence un modèle de fiction vraie, et consacre l'émergence d'une forme littéraire d'enquête morale, ou de questionnement moral sur soi et sa propre existence. Il s'engouffre dans la question : qui suis-je ? (et qui n'était pas, à proprement parler, une question grecque).

C'est pourquoi la *confessio* doit aujourd'hui davantage être comprise comme une invention de soi-même à travers les figures littéraires et religieuses de l'aveu.

Le sens classique du mot latin *confessio* c'est bien l'aveu, il désigne l'action de reconnaître quelque chose. Le verbe *confiteor* signifie dans la langue classique : faire reconnaître, avouer, manifester, révéler. Les deux mots reviennent plus d'une centaine de fois dans les treize livres d'Augustin. Ils ont acquis très tôt dans les liturgies chrétiennes le sens d'une prière pénitentielle. Le *confessor* n'est pas celui qui recueille la confession, à l'origine, mais celui qui avoue, qui reconnaît sa foi chrétienne.

Chez Augustin, il faut l'entendre comme le projet de remettre en question un régime de vérité. De changer de régime de vérité. Il écrit sa vie comme une révolution, une rupture. Il ne s'agit pas de rétablir simplement un équilibre perdu. L'aveu est un formidable opérateur d'humanité.

Par l'aveu, je décide de moi.

Tout cela n'a rien à voir avec les secrets du confessionnal, « les sinistres boîtes à pénitence » (André Mandouze). Ce texte n'est pas un simple texte autobiographique mais il fonde, il institue d'une certaine façon, une pratique d'écriture sur soi qui est transformatrice.

Autant que possible, j'ai évité l'usage des mots français confession et confesser auxquels j'ai préféré aveu, avouer ou confier à, se confier. L'idée est moins de déconfessionnaliser l'œuvre d'Augustin que de faire violence aux traditions de sa réception. D'extraire l'œuvre de son « langage reçu ». L'expression « avouer Dieu » prend alors une force inédite, à mon sens susceptible de faire écho aujourd'hui à l'étonnante nouveauté de l'écriture de cette œuvre. L'aveu est utilisé ici comme instrument de louange en même temps qu'opérateur de justification et d'abaissement. J'ai voulu, en traduisant *confessio* par aveu, faire entendre en français la force paradoxale, l'oxymore chrétien de la confession. Le succès français du mot confession, notamment dans la langue religieuse, aura contribué à affadir et à affaiblir la vigueur de l'emploi du latin *confiteor* et *confessio*. Le christianisme naît et s'affirme comme parole et récit avoués personnellement et communautairement. Cette structure confessante de la nouvelle foi est son trait d'originalité radicale avec le monde dans lequel elle apparaît. L'œuvre d'Augustin rappelle qu'il ne saurait y avoir de conversion sans l'aveu personnel de sa propre vie qui prend la double forme inédite d'une narration et d'une prière.

Quelle réponse pouvons-nous faire à la question que pose Augustin au livre quatre de ses *Aveux* : « Qu'est-ce qu'un homme, n'importe quel homme, si c'est bien un homme ? » À quelle dépendance, à quelle obéissance doit répondre l'homme pour l'apprendre ou le découvrir ? se demandera Michel Foucault dans ses derniers cours au Collège de France en 1980, en commentant précisément ces pratiques pénitentielles, cette exomologèse dans le monde antique (mais curieusement sans évoquer précisément le cas d'Augustin…).

Pour Augustin, avouer sa vie c'est arrêter de fuir. Fuir de ne jamais trouver sa destination, de ne jamais atteindre son port. C'est s'inscrire alors dans un horizon d'obéissance et de gratitude.

Curieusement, l'aveu c'est d'abord de nous reconnaître humain. L'aveu est humain. Preuve et opérateur d'humanité. Et être humain c'est manquer de Dieu ; manquer de Dieu c'est manquer de soi. La *confessio* est paradoxalement l'aveu du soi manquant à lui-même. Reconnaître que l'on s'est fait « la terre du manque », écrit Augustin. L'idée absolument radicale et contemporaine finalement est qu'être humain, être homme, c'est être appelé à ne plus être humain, à ne plus être homme. Appel qui bouleverse et renverse

l'exomologèse hellénistique sur laquelle nous avons trop eu tendance (Foucault compris) à rabattre la spiritualité occidentale à partir d'Augustin, en la définissant comme une recherche de transformations sur soi pour accéder à la vérité.

La démarche originale d'Augustin est davantage de faire entendre la transformation même qu'opère la vérité sur nous.

Je crois que le christianisme naît au cœur même de l'expérience spirituelle de l'exil et de l'attente du judaïsme ancien, au cœur d'un messianisme blessé et divisé, dans un monde lui-même divisé et mêlé, occupé (par Rome et son Empire), hétérogène, et pose l'abîme de soi comme plainte et mouvement vers Dieu. Il s'agit moins de transformations de soi pour atteindre la vérité que d'un aveu identifiant le soi au manque, au rien, jusque dans le mouvement de comparaison, de métaphore de l'amour, seul capable d'ouvrir un espace communautaire familier et aimant.

Une quinzaine d'années avant sa mort, à partir de 413, Augustin rédige son *Tractatus in iohannis evangelium*, ses exposés sur l'évangile de Jean. Il y explique paradoxalement que la liberté du sujet humain est de se reconnaître tel pour ne plus l'être. L'aveu de notre bassesse, de notre obscurité, révèle notre désir « d'accepter ce que nous ne sommes pas ». Visée de l'homme croyant.

« À cela Dieu nous appelle : ne plus être des humains. Mais alors nous ne serons plus des humains pour devenir meilleurs à la condition de reconnaître d'abord que nous sommes des humains. Donc nous ne nous redresserons à cette hauteur qu'en partant du plus bas (*humilitate*). Pour ne pas, pensant être quelque chose alors que nous ne sommes rien, ne pas recevoir ce que nous ne sommes pas mais encore perdre ce que nous sommes. » (I, 4.)

L'aveu c'est la reconnaissance d'être appelé à ne plus être soi. Pourquoi restons-nous ainsi des hommes sinon pour n'être plus des hommes ? Le christianisme a posé la question de l'humanité à l'homme. De cette façon embarrassante, obscène et abstraite, telle qu'elle résonne dans la parole d'Augustin. Ce fut l'affaire d'un dieu qui endossa historiquement le procès de cette liquidation, qui prit l'allure du coupable. Le dieu chrétien annonça la mort de l'homme. Ce terrible secret des familles humaines. L'humanité est tout ce que nous livrons à la mort. Et tout ce qui survit de l'incendie mortel qu'est l'homme.

Comme l'a très bien montré Dostoïevski, le nihilisme est l'effet d'une trop longue fascination pour l'homme dieu. Le nihilisme est toujours antérieur à l'idée chrétienne du dieu fait homme. D'où cette incompréhension majeure. Si dieu se fait homme, ce n'est pas pour rejoindre l'homme au plus près, mais plus radicalement pour dénoncer l'abandon de l'homme par l'homme. Simone Weil écrira que loin de nous rapprocher de Dieu, l'incarnation nous en éloigne. Pour fraterniser avec ce que nous avons abandonné de nous-mêmes. Pour se fondre dans la négation que nous avons de nous-mêmes. Le christianisme est historiquement une réponse au nihilisme. Il épouse et traverse la négation. Ainsi la mort du Christ n'est pas le scandale que l'on croit, de l'innocent sacrifié, du dieu incompris, méconnu, mis à mort, mais celui plus terrible encore de l'humanité qui plonge dans l'abandon sa propre faiblesse, qui jette à mort sa propre condition. Le génie chrétien est d'avoir désigné, avoué Dieu à cette place de l'humanité méprisée par elle-même. D'avoir fait travailler l'idée de salut, le ferment d'une eschatologie neuve, au lieu même de ce paradoxe déchirant. Dieu est là où l'humanité s'oublie et se perd. Radicalité : il n'y a de dieu que là. Le dieu qui se fait homme pour rejoindre enfin moins l'humanité elle-même que la place désertée, abandonnée de l'humanité par elle-même, et sans laquelle l'humanité, paradoxalement, n'est rien. D'où ce vide insupportable, cette absence de signification, cette légèreté irritante, culpabilisante, ce rien, cette vanité, ce vide qu'il y a à être homme.

L'entreprise d'Augustin n'est pas un simple chemin vers la connaissance de soi mais plutôt une traversée de cette « ombre sinistre de la connaissance de soi », selon les mots du romancier Joseph Conrad : « Nul homme ne comprend jamais tout à fait ses propres esquives et ruses pour échapper à l'ombre sinistre de la connaissance de soi. »

Les Aveux sont une œuvre qui se veut inaugurale et qui n'abandonne pour ainsi dire jamais un accent crépusculaire et violent. Elle s'ouvre abruptement avec les échos d'un psaume (fait rarissime dans la littérature latine de l'époque), en s'adressant directement à un dieu immense, unique et tout-puissant. Partout présent. Jusque dans l'absence, la nuit, les affres du manque et de la pulsion. Un dieu créateur, doux et savant, sévère et compassionnel. Le gigantisme de ce dieu, créateur du ciel et de la terre – gigantisme étranger aux dieux païens –, surplombe les treize livres. Dieu interlocuteur. Comme si nous ne pouvions commencer à rendre compte publiquement de nous-mêmes que parce que nous sommes interpellés intimement. Le coup de force d'Augustin, qui n'est pas tout à fait le premier dans l'Antiquité à se livrer à une *confessio*, est d'instruire son récit comme un aveu. Car parler de soi n'est pas la même chose que rendre compte de soi. Il y a quelque chose de nietzschéen dans cette entreprise : la volonté de se sentir coupable et condamnable.

Augustin invente la condition du sujet nouveau : créature responsable et infirme, incapable de se suffire. Sujet qui n'a déjà plus grand chose à voir avec celui des institutions romaines et la culture hellénistique.

L'autorité des *Aveux* a longtemps interdit que l'on s'interroge sur le pacte autobiographique de ces treize livres. Il n'est pas sûr que le plus édifiant ni même le plus émouvant soit le plus vraisemblable. Qu'importe d'ailleurs ? Mais il faut entendre le quasi-silence presque mortel planant sur ces livres concernant Patricius, le père, silence qui jette une ombre immense sur le portrait amoureux, exacerbé, hagiographique de la mère, Monica. Ou encore l'insistance sur la conduite exemplaire de certains amis qui vient interrompre brutalement l'aveu déchirant d'amitiés passionnées, érotisées. Les dix premiers livres sont écrits sous tension. Cette célèbre *distentio* augustinienne qui est tension, convulsion, dispersion. L'accent lourd est mis sur la puberté, sur l'impossible frein aux désirs, sur la sexualité et l'ambition. Sur le fond de cet enfer personnel, de ce feu terrestre, se fait entendre le besoin d'écrire une étrange quête de sagesse et de savoir, elle-même promise à l'insatisfaction. Une avidité chasse l'autre. Ou l'une se repaît de l'autre. C'est l'ombilic de cette œuvre. Il n'est ni le premier à faire ses aveux, à vouloir rendre compte de lui, ni le premier à se raconter. Sans doute est-il le seul à avoir produit cette œuvre hybride, violente, émouvante, rusée, polémique.

Les Aveux sont le livre occidental de l'addiction.

Avouer ses addictions. Avouer le néant, le rien, le creux ou le vide de son être. Le sujet de ces treize livres est accroc à la vanité, à l'éphémère – gloire ou jouissance. L'aveu est alors une machination qui libère une addiction plus forte encore, une super addiction, autre que le sexe, l'alcool, les honneurs, l'argent… Et nous découvrons une œuvre qui tente de lire les affects du soi dans un affect plus grand encore : l'affect et l'affection de Dieu. L'addiction à l'immensité de Dieu ouverte dans « les prairies immenses de la mémoire ».

Bloc de joie. Super ciel (*caelum caeli*) tendu comme une peau.

« Chaque goutte du temps vaut si cher pour moi ! » avoue Augustin. Toujours en retard. Et cette beauté supérieure, « trop tard je l'ai aimée », dit-il. Beauté dont l'aujourd'hui est un unique aujourd'hui, à la différence radicale de nos présents évanouis, de nos aujourd'hui fantômes.

Il n'y a de *confessio* que de cette fuite et du retard qui ne se rattrape pas, a remarqué Jean-François Lyotard à la fin de sa propre existence. Nous nous sauvons littéralement sur la voie du salut. Avec cette incapacité, cette *infirmitas*, écrira Augustin, à échapper à la pathologie de l'existence individuelle, temporelle, désirante, insatisfaite et mortelle. Notre condition (notre mortalité, fardeau que nous traînons partout avec nous comme on traîne derrière soi la preuve de ses crimes) fait de nous des fuyards infirmes. Et où irons-nous ? Vie mortelle ou mort vivante ? se demande Augustin.

Jusqu'au bout de son entreprise, dans le livre XIII, il s'étonnera encore de « cette mer saumâtre, le genre humain, abîme de curiosité, tempête d'orgueil, fluide instable ».

Il a aimé aimer et être aimé, avoue-t-il. Mais sa folle entreprise témoigne qu'il s'est aimé ne pas s'aimer.

Cette œuvre est sans équivalent dans la littérature latine, et pas seulement. Elle fait exploser les cadres anciens à l'intérieur desquels nous avons l'habitude de nous réfugier et de penser notre vie. Plus tard, Dante écrira sa *Divine Comédie* qui n'est pas sans échos avec l'odyssée de ce moi désirant qui veut se détacher de lui autant qu'il se peut et dont la lourdeur freine la progression vers plus d'amour, plus de bonté.

Ce texte insolite à bien des égards est souvent intolérant, exclusif et violent. Depuis la nuit utérine jusqu'à l'autre naissance dans l'immersion baptismale, depuis l'obscurité des erreurs et des errances, la mort de l'esprit, jusqu'à l'interrogation des commencements de la création sur laquelle plane le Souffle divin. Augustin construit le récit de la quête hallucinée d'une impossible vérité dans tous les traquenards, toutes les souffrances, toutes les séductions mortelles de l'âme et du corps. En même temps, il ne s'agit bien souvent que d'étranges aveux de quelques méfaits enfantins (larcins de table, vol de fruits, mensonges puérils…) mais qui accouchent de terrifiantes interrogations ; ou de quelques émois adolescents bien naturels mais qui provoquent une stupéfiante aversion de soi ; ou encore de récits édifiants à peine crédibles, ou simplement transposés de divers modèles en cour à l'époque, mais qui sont assénés avec la puissance rhétorique d'alibis indestructibles. L'homme avoue s'être fourvoyé dans sa quête de la sagesse et du vrai (qui ne l'a jamais été ?). Il ridiculise ses anciennes idoles. Il fustige l'imbécile qu'il était.

Le deuil plane sur cette œuvre : deuil de la petite enfance, deuil des amis, deuil de la mère, deuil des innombrables passions humaines…

« La vie perdue des morts, écrit Augustin, devient la mort des vivants. »

Il est difficile de se dire une personne. Et de dire quelle personne nous sommes. Quelle vérité est la nôtre. Et puis, dire quoi à qui ? et comment ? Quelle chance une personne a-t-elle de se rapporter et de se confier à la vérité ?

Pour reprendre la distinction que fera Wittgenstein dans son *Tractatus*, il y a souvent un contraste total entre ce qu'on peut réussir à *dire* de soi et ce qu'on est capable de *montrer* dans et de sa vie. Parce que, expliquera Wittgenstein, « la solution du problème de la vie se remarque à la disparition de ce problème ». Notre vie peut nous paraître bien étrange, à certains moments, mais plus tard, alors même que nous voulons

comprendre ce qu'elle avait d'étrange, non seulement elle ne l'est peut-être plus à nos yeux, mais il nous est impossible d'y retrouver ce qu'elle avait de si singulier et d'extraordinaire pour nous.

Et il n'a pas toujours été certain ni avéré que la personne et la vérité aient des liens communs, presque nécessaires, ni même une histoire commune. Et encore moins que la vérité puisse être une personne comme l'ont affirmé, dès les débuts, les premiers chrétiens.

Affirmer que la vérité est une personne, que la parole-raison (*logos*) est une personne, fut pour l'Antiquité une absurdité.

La révolution du christianisme sera de diviniser la médiation elle-même entre Dieu, la vérité et l'humanité. Et d'affirmer que la vérité est parole (*logos*) et que cette parole est personne.

Longtemps la personne était un fantasme, un masque. Quelque chose comme la nuit magique des puissances autres. Ni bien ni mal.

Mais en chacun d'entre nous, il y a ce temps qui n'en est pas un où la personne n'est personne. Ce temps d'avant le commencement, d'avant le discours de toute personne sur elle-même.

Même si les gens n'ont pas toujours eu l'idée d'être une personne, au sens où nous entendons ce mot aujourd'hui, et alors même que ce mot n'a plus forcément le même sens, la même valeur pour les gens.

Dans l'Antiquité, le mot personne a d'abord désigné le masque des acteurs de théâtre. Et il aura fallu beaucoup de temps et d'histoires finalement pour que ce mot-là désigne l'individu sous le masque.

C'est à cette révolution que s'est attelé ce Nord-Africain du IVe siècle, converti au catholicisme, formé à l'éloquence païenne et aux lettres gréco-romaines, plongé dans la diversité culturelle et spirituelle de l'Empire agonisant et déjà envahi par un nouveau monde. Avec son extraordinaire témoignage littéraire sur son propre changement de vie qu'il appellera « les treize livres de mes aveux », et connus traditionnellement sous le titre des *Confessions*.

Dans ses *Rétractations* (un étonnant catalogue commenté, à la fin de sa vie, de sa formidable production littéraire), Augustin justifiera en ces termes la rédaction de cette œuvre majeure de l'Occident : « Les treize livres de mes aveux (*confessionum*) célèbrent la justice et la bonté de Dieu par le bien et le mal que j'ai fait, et nous excitent à le connaître et à l'aimer. C'est l'effet qu'ils ont produit en moi quand je les ai écrits, et qu'ils produisent en moi quand je les lis. Ce que les autres en pensent, c'est à eux de le voir. Je sais que ces livres ont plu et plaisent encore à de nombreux frères. Du premier au dixième livre, j'ai écrit sur moi… »

Écrire ses aveux produit un effet sur la personne de l'écrivain. Justification et revendication majeures et absolument nouvelles de l'acte d'écrire.

Augustin révolutionne le monde en établissant la connexion entre l'écriture et le moi. Et en projetant la quête traditionnelle de la vérité dans une odyssée intime (« je te cherchais hors de moi et ne te trouvais pas »), dans la fiction d'une introspection écrite assimilée à un compte rendu de sa propre existence aux yeux de tous.

L'écriture du moi a un sens, une justification, une utilité : nous exciter à l'amour de Dieu. L'écriture est un excitant, sans doute une *drogue* dans le cas d'Augustin. Et le sujet de l'écriture, c'est moi. L'écriture est assumée comme une action personnelle adressée aux autres, une action de soi sur soi qui rend visible aux autres une transformation de soi. Celui qu'on appelle Dieu n'est pas étranger à moi ni à mon désir d'excitation littéraire.

C'est une pensée neuve. L'existence du moi des gens est si importante pour Dieu, si persistante, si complète qu'il ne lui est pas du tout nécessaire d'être un autre dieu que ce dieu des aveux et des confessions. En ce sens, il nous est unique. Il est le seul dieu. Personnel et universel. Le dieu du « je crois. »

Dans l'Antiquité, la plupart des gens avaient pourtant moins d'attention, de compréhension pour le moi que pour la forme des vies (formes sociales, institutionnelles). On n'a pas toujours pensé qu'avouer ses fautes ou ses erreurs était une idée lumineuse, une idée utile pour réussir sa vie. Un autre écrivain latin, le Pseudo-Quintilien (*Déclamations* 314), pensait au contraire que les gens qui pratiquaient l'aveu (la *confessio*) de leurs fautes agissaient comme des fous (*demens*). Comme si avouer ses erreurs, ses crimes relevait d'une pratique de défiguration de sa vie, de sa forme instituée par les autres (la Tradition, la Cité).

Augustin va plus loin encore. Il écrit au dixième livre de ses aveux : « La vie humaine sur la terre est une provocation. » La *temptatio* latine est ici ce qui nous atteint, nous provoque (maladies, tentations, affects…). Plaisirs innombrables, douleurs, manques, pulsions. Être tenté, c'est être mis au défi, c'est être provoqué. La translittération française, tentation, ne rend plus aujourd'hui le sens actif de la *temptatio*.

« Malheur aux bonheurs du monde. Une fois, deux fois. On a peur de l'épreuve. La joie est pourrie.

Malheur aux épreuves du monde. Une fois, deux fois, trois fois. On désire le bonheur. Dures épreuves. Le seuil de tolérance est brisé.

La vie humaine sur la terre est une provocation. Jamais de répit. »

« Je fais l'effort, écrit Augustin, de me rappeler les horreurs par lesquelles je suis passé, et la corruption physique de mon âme. » Sa passion de l'amitié, des amants causeurs, des intellectuels, des orateurs du forum, des acteurs de théâtre, des combattants dans l'arène du cirque, des êtres sensuels… Il raconte l'amour fou

d'une mère idéalisée jusqu'à la fiction pieuse et hagiographique. L'amour déchirant de l'enfance perdue, jusqu'aux temps obscurs sans mémoire de l'embryon. Il décrit l'innocente perversité des enfants. Les manipulations enfantines des adultes. Il avoue ses passions physiques, sa soif brûlante des corps, adolescent dans Carthage.

Augustin dit son amour des idées, même les plus délirantes, les plus absurdes, sa soif de connaissance et de sagesse, sa grande ambition personnelle qui le conduit à rejoindre Rome puis Milan.

On a souvent caché la violence inouïe de ces textes. Augustin explique comment « cette pute d'âme humaine » (ses mots) a été arrachée, transformée, retournée. Il s'adresse directement au responsable de ce ravissement, le dieu nouveau, unique et bienveillant, le dieu des psaumes rempli d'amour et de force, maître et seigneur de l'univers, expert en sagesse, surclassant tous les savants et les philosophes.

L'immensité du dieu chrétien se découvre alors dans l'intimité obscure d'une parole personnelle qui tient à se rendre publique.

Existe-t-il une autre vie possible ?

C'est ce qui fait le mystère de toute vie.

Augustin a bien vu, pour l'avoir vécu lui-même, qu'il n'y a pas du tout d'autre vie possible que cette vie de manque et d'excitation. Fasciné par la quête philosophique des vertus, il découvre ou expérimente que cette quête bien souvent ne conduit qu'à des fins fort peu vertueuses en vérité (ce qui n'est pas éloigné de ce que dénoncera Nietzsche dans la *Généalogie de la morale*). Il oppose à cela la confiance apportée par la foi en Dieu : confiance qui ne peut être que la cause des vertus tant recherchées. La seule fin c'est la joie débordante qui subordonne tout autre instinct. Il n'y a pas d'autre vie mais une surabondance de vie au cœur même de l'existence de chacun réconforté par la puissance et la richesse de Dieu.

Cette joie est un repos, un délassement, une dilatation. Elle vient avec et après l'aveu même de notre existence.

Mais si vite que nous courons pour découvrir, pour comprendre, nous n'atteignons jamais le but. Le royaume de Dieu est cette course dans le temps des hommes qui est à elle-même sa propre voie.

C'est aussi le mouvement des treize livres d'Augustin.

« Je me dissous dans le temps (je ne connais pas l'ordre du temps). Convulsions qui lacèrent mes pensées, mes viscères. Jusqu'à ce que je coule en toi. Purifié. Liquéfié dans le feu de ton amour », écrit ce voyageur du temps parti explorer les palais, les prairies (*campi*) infinies de la mémoire.

Il entend se racheter, sans doute parce que « seule l'humanité rachetée a droit à la totalité de son passé », comme l'écrira beaucoup plus tard Walter Benjamin. Et ce rachat équivaut à une libération de soi.

Tous les royaumes finissent dans un rêve, a écrit Céline. Mais leur fin est aussi leur commencement ou leur origine. Les royaumes naissent quand ils s'abîment dans les songes, les fantasmes. Comme la vie. Ce qu'on appelle christianisme naît aussi de cette interrogation : où et quand commence le royaume ? La réponse de l'Évangile pulvérise la question : « On ne peut spéculer sur la venue du royaume de Dieu… car le royaume de Dieu est déjà là au milieu de vous. » (Luc 17, 20-21.) Embarras et stupeur. Le royaume est comme ce trou dans la mémoire du monde qui nous fait bâtir en vain des châteaux. Il n'est pas dit non plus que le royaume soit trouvé. Non pas un objet de spéculation mais un objet de désir ou d'espoir déjà là sous nos yeux. Le désir de quelque chose dont on aurait perdu la mémoire puisque cela est si proche de nous. Le territoire du royaume est celui de l'entre-nous, de la communauté de hasard que nous formons réunis. Parmi nous : lieu flou, espace sentimental et politique. « Yhwh au milieu de nous » – c'est la promesse de la première Alliance, celle d'une voix « qui sort de l'obscurité et qui embrase la montagne » (Dt 5, 23). Parce qu'il y a un espace entre nous ouvert par une filiation entre parole, révélation, lumière. Quelque chose d'inachevé, sans frontières fixes, et qui nous abandonne furieux et fascinés, confidents maladroits sinon d'un secret, du moins de l'existence immense d'un secret que nous sommes à nous-mêmes et que nous devons avouer.

Dans l'évangile de Matthieu, le royaume est un trésor enfoui contre lequel on échange tout ce que l'on possède (Mt 13, 44 et ss). L'annonce de Luc, elle, ne dit rien de l'angoisse ni de l'humour de cette invraisemblable quête parfois drôle, plate ou cruelle entre nous, et à travers laquelle quelque chose de plus grand, et non pas forcément de plus tragique, s'exprime au milieu de nous. Têtes ou trous d'épingles qui donnent accès à de vastes choses que nous abritons sans vouloir les découvrir. Ou précisément à cause de ce refus même. Le plus grand dans le royaume ? un enfant, répond Jésus. Les petits, les obscurs (Mt 18, 1 et ss). C'est un trait d'humour. Comme l'avoue Augustin, citant ce passage des Écritures, nous n'avons pas l'habitude ni le désir de nous prendre pour de si petites choses…

Notre vie est une composition anonyme qui n'a ni commencement ni fin si nous ne nous efforçons pas de lui donner un commencement et une fin parce que c'est cela devenir un peu plus humain. Et c'est cela que fait Augustin en écrivant sa vie.

On date l'invention du temps historique du Ve siècle avant J.-C. en Grèce. Mais avec Augustin nous parlons d'une autre invention très différente : l'invention de l'authenticité personnelle, associée à la figure de la sincérité. Pour le philosophe britannique Bernard Williams, cette invention est redoutable, aussi importante que l'invention de l'Histoire et formidablement plus ambiguë. Elle mettra plus d'une dizaine de siècles, pendant tout l'Occident médiéval, à se développer, à se complexifier. Plus un sujet prétend vouloir être sincère, plus il éveille inévitablement des soupçons quant à l'authenticité de son désir et de ce qu'il avoue.

Dire quel est le sens, quelle est la direction de ma vie est une tâche insurmontable pour beaucoup. Cette lutte pour avouer les choses invisibles que nous sommes, pour dire le sens, la direction de sa propre existence, pour rendre compte de ses doutes et de ses erreurs, était dure, semée d'embûches, à l'époque d'Augustin. Elle l'est encore. Elle le sera toujours.

Et cet effort demeure incompréhensible si nous ne nous rappelons pas que « des hommes à qui le sens de la vie est devenu clair après une longue période de doute n'ont pas pu dire en quoi ce sens consistait » (Wittgenstein, encore lui).

Comment dire ce qui a bien pu se passer en nous ?

Augustin ne se contente pas de raconter qu'il a changé. Pour nous, son récit est lui-même ce changement.

À quoi pourrais-je reconnaître et faire reconnaître à d'autres que moi que quelque chose s'est passé ? qu'une transformation de moi a bien eu lieu ? C'est bien dans le langage que je vais employer que quelque chose se passe. Le langage de la *confessio* est investi d'un pouvoir transformant qu'il n'avait pas forcément dans le monde ancien des Grecs et des Romains. Augustin donnera à cette nouvelle langue le nom de *sermo humilis* : langue obscure, langue basse. Langue avec laquelle on raconte sa bassesse, l'obscurité de soi.

« Ma langue obscure avoue ton immensité. »

Celui qui avoue est une figure faible et puissante, idiote et savante. Folle et sage.

Une telle entreprise mobilise, on le sent bien, un immense effort de construction imaginaire et de croyance. Déplacements, fables, oublis, remords, ajustements… Il n'y a donc pas de soi sans fiction. Ou plus exactement, nous consacrerons la vérité sur nous-mêmes dans un travail de fiction que nous habillerons d'authenticité et de sincérité.

Et nous n'en sommes toujours pas revenus aujourd'hui.

Ce que nous appelons alors la quête de soi prend l'allure complexe et mystérieuse d'une odyssée, d'une enquête. Mais cette expérience n'a peut-être pas toujours été dans l'histoire du monde. En tout cas, elle devient importante et déchirante au moment où l'immense monde romain s'effondre lentement, libérant l'énergie des mondes finis, des mondes finis accoucheurs de nouveaux mondes. L'imaginaire collectif est soumis à une grande tension. Dans ce monde antique où la tradition est la valeur suprême, le christianisme a longtemps attiré les sarcasmes. Mais l'édit de Thessalonique, en 380, reconnaît le catholicisme comme religion d'État (il était licite depuis 313). Et sous l'empereur Théodose, en 391 (l'année où probablement Augustin devint prêtre !), les cultes païens sont interdits. Mais les gens qui vivent ces temps-là sont comme nous aujourd'hui : ils vivent dans l'incertitude, dans la gloire et la mort du présent. Ils vivent une sorte de catastrophe de la mémoire collective et traditionnelle.

L'idée de raconter sa propre vie aux autres a été, dans l'Antiquité, une idée neuve et dérangeante (même si le monde gréco-romain raffolait des Vies augustes). Et plus encore dans le judaïsme ancien comme chez les premiers disciples de Jésus. Les rabbins n'écrivaient pas de biographies. Le plus souvent, ils transmettaient leur enseignement de façon anonyme. Les personnes pouvaient transmettre des vérités religieuses mais sans en revendiquer la paternité.

Au souvenir de qui nous étions, nous voyons souvent apparaître un autre. Nous découvrons que nous sommes faits de plusieurs autres dans le temps. Je sais bien que la plupart d'entre nous n'insistent pas, pensant préserver ainsi cette cohérence illusoire et multiple de nous-même, et de cette dispersion que nous appelons notre vie. Mais il arrive qu'on insiste, qu'on poursuive le fantasme, la fiction que nous sommes à nous-même, pour fuir d'autres fantômes. Une telle aventure peut rendre fou. Et cette même folie hante toute confession de soi. Étrangement, la vision occidentale de la personne s'est bâtie sur le test de cette folie, sur ce qui apparaîtra comme l'addiction majeure de notre civilisation : la représentation de soi et la fiction d'être soi. Se souvenir, témoigner de soi et rendre compte de soi, c'est pour nous devenir une personne (et si possible « meilleure » qu'avant). Ce fut un lent bouleversement mais un bouleversement irrémédiable. Les gens comme nous ont été en quelque sorte appelés à se dire des personnes, à raconter leur vie comme une histoire personnelle. Ils ont même été appelés à avouer ce qu'ils avaient pu faire de bien ou de mal. À dire s'ils avaient changé ou pas. Ainsi est née l'idée du soi comme parlant lui-même de lui-même (c'est en parlant de soi qu'il devient soi).

Finalement, on pourrait imaginer mille et une autres manières de répondre à la question : qui suis-je ? autres que celle, inéluctablement vouée à l'échec, à l'imprécision, au mensonge, qui consiste à repasser par ses propres souvenirs, à se confronter à l'oubli, à convoquer les fantômes du passé… La poésie des chamans

d'Afrique ou d'Amérique identifiait l'être des humains aux autres êtres vivants ou aux éléments de la nature. Je suis oiseau des steppes. Je suis l'ours de la forêt, le rivage de l'océan… Le soi renonce à sa propre autofiction et s'incarne dans la chair, dans le spectacle du monde qui le dépasse et le contient.

Mais celui qui veut devenir soi entend une voix lui demander : qui es-tu ? qu'as-tu fait ? Une voix parle en lui qui lui demande de parler de lui. Cette voix, nous ne l'oublions pas. Elle peut nous aider à devenir nous-mêmes comme elle peut aussi nous persécuter, nous précipiter dans l'abîme même de sa propre question.

Le sujet de toute *confessio* est un sujet hanté.

Enfin, ce désir de se dire à soi et aux autres a croisé le désir d'écrire, de consigner dans les mots la mise en fiction de soi. Parce qu'en ces temps-là, et depuis quelque temps déjà, l'écriture exerce une autorité. Elle est une force instituante de la vérité et des personnes. Ce qu'il est devenu difficile pour nous d'imaginer : un monde dans lequel des collections d'écrits engagent la vie des gens, leur destin, décident de leur vie commune ou pas, de ce qui pour eux est vrai ou pas. Un monde dans lequel, comme le soulignera Augustin dans ses *Aveux*, savoir lire et écrire était un atout redoutable pour devenir une personne et chercher la vérité.

La question sous-jacente, et qui est finalement au cœur du processus de transformation de soi que décrivent les treize livres des *Aveux*, est la question de la littérature. Le monde de l'Antiquité tardive est un monde de passages et de traductions. Cicéron, Quintilien ont traduit et adapté la littérature grecque classique. Le concept même de *classique* naît dans la Rome du IIe siècle. Rome entend également rivaliser avec l'héritage hellénistique. *L'Énéide* de Virgile tentera de récupérer, de déplacer et de recréer l'épopée homérique. Les grands auteurs latins adapteront la terminologie philosophique grecque. Savoir écrire et parler, avoir une connaissance approfondie des textes anciens et classiques, des fables et des histoires, est indispensable à une certaine inscription de soi dans le monde. *Les Aveux* témoignent de l'importance de cet enseignement de la littérature par ceux qu'on appelait à l'époque des *grammairiens*, dans le système éducatif de l'Empire. La littérature, à l'époque d'Augustin, est devenue le champ dans lequel s'exerce la quête de soi et de la vérité. Les chrétiens vont transformer la culture gréco-romaine. En partie parce que les chrétiens n'ont pas de langue à eux. La langue chrétienne n'existe pas en tant qu'idiome. Les chrétiens vont emprunter et fabriquer une langue entre l'hébreu, le grec et le latin. Héritière de la traduction en grec de la Torah par des Juifs en contexte hellénistique à Alexandrie, au IIIe siècle avant J.-C. Traduction sans laquelle ni la Bible chrétienne n'aurait pu voir le jour ni même le corpus des écritures nouvelles spécifiquement chrétiennes. Cette croyance dans la traduction possible des Écritures est sans précédent. Enfin, les chrétiens ont forgé dans la culture gréco-romaine des règles herméneutiques d'une grande complexité pour lire les Écritures juives à la lumière de l'événement du Christ.

Cette lente révolution qui associe la littérature au test affolant de se dire soi-même et qui bouleverse l'héritage des textes eux-mêmes, c'est la révolution chrétienne qui, d'une certaine façon, triomphe en cette fin de IVe siècle avec Augustin.

Cette idée d'être une personne singulière, c'est-à-dire un soi qui s'avoue soi-même, s'est greffée sur l'histoire du christianisme, sur l'histoire de cette secte juive marginale et persécutée dans l'Empire qui allait devenir religion universelle, précisément à l'époque d'Augustin. Cette bizarrerie chrétienne, aux yeux de beaucoup de gens dans l'Empire, n'a été longtemps que paroles magiques, manducation de chair et remords, aveux déments et dévoration de l'autre absent.

Mais si l'on a tenu à cette voie-là, c'est précisément parce que l'on a tenu à se dire autre. Pour se dire, il faudra avouer l'autre que nous sommes devenus. Cette altérité mouvante sera en quelque sorte la garantie de notre identité nouvelle. Mais aussi la fêlure presque sanglante d'une usurpation de soi par soi. La fiction de notre propre nuit intime.

Nuit de la médiation et de l'invention de soi.

Note sur le texte latin

Les principales éditions contemporaines du texte latin consultées pour notre traduction sont celles de Skutella (*Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum Teubneriana*, Leipzig, 1934) et de Verheijen (*Corpus christianorum, series latina*, Tunhout, Brepols, 1981).

Traduction des citations bibliques et notes

Notre traduction française de référence a été *La Bible Nouvelle Traduction* (Bayard, 2001). Tout en préférant, quand la traduction du latin l'exigeait, traduire directement le texte cité ou repris par Augustin.

Nous avons volontairement limité le nombre de notes et de références scripturaires. Nous avons simplement donné les références bibliques des citations présentées comme telles par le texte d'Augustin et quelques-unes des plus évidentes, souvent assimilées dans l'écriture même de l'œuvre.

Livre I

Tu es immense Seigneur
louable infiniment

immense est ta force
et ta sagesse indénombrable[1]

Mais un homme, petite part de ta création, veut te louer. Un homme qui traîne partout le fardeau de sa mortalité, fardeau qui est la preuve de son crime, et la preuve que tu résistes aux puissants.
Un homme, petite part de ta création, veut te louer. Et tu vas même jusqu'à exciter son plaisir à te louer.
Oh tu nous a faits pour toi. Et notre cœur est las jusqu'à son délassement en toi.

Oh Seigneur.
Aide-moi à savoir et à comprendre s'il faut d'abord t'appeler pour te louer ou d'abord te connaître pour t'appeler. Mais qui t'appelle sans te connaître ? Sans te connaître, on pourrait appeler quelqu'un d'autre. Ou bien faut-il t'appeler pour te connaître ?

Mais comment l'appeler si personne n'a cru en lui ? comment croire si personne n'en parle ?[2]

Louer le Seigneur c'est se mettre à sa recherche.
Le réclamer c'est le trouver. Et le trouver c'est le louer.

Seigneur.
Je te réclame en t'appelant. Je t'appelle parce que je crois en toi.
Oui, on nous a parlé de toi.
Seigneur.
Ma confiance[3] t'appelle, que tu m'as donnée, que tu m'as inspirée par l'humanité de ton fils, avec l'aide de ton proclamateur.

Comment appeler mon Dieu, mon Dieu et Seigneur ?
De toute façon c'est l'appeler en moi-même que l'appeler. Existe-t-il un lieu en moi où mon Dieu puisse venir en moi ? où Dieu puisse venir en moi, Dieu qui a fait le ciel et la terre ?
Seigneur mon Dieu.
Il existerait quelque chose en moi qui pourrait te contenir. Est-ce que vraiment le ciel et la terre que tu as faits, et dans lesquels tu m'as fait, te contiennent ? Et comme sans toi rien n'existerait de ce qui est, est-ce que tout ce qui est te contient ? Et comme moi aussi je suis, pourquoi demander que tu viennes en moi qui ne serais pas si tu n'étais pas en moi ?

Je ne suis pas encore aux enfers, tu es déjà là.
Oui, je descends dans l'enfer, et tu es là.
Mon Dieu.
Je ne serais pas, je ne serais pas du tout si tu n'étais pas en moi. Ou plutôt je ne serais pas si je n'étais pas en toi.

Tout est de toi. Tout est par toi. Tout est en toi.

Oui, Seigneur, c'est ça, c'est bien ça.

Où t'appeler puisque je suis déjà en toi ? d'où viendrais-tu en moi ? où me soustraire du ciel et de la terre pour que vienne en moi mon Dieu qui a dit :

moi je remplis le ciel et la terre[4]

Ciel et terre te contiennent si tu les remplis. Mais si tu les remplissais, il y aurait un reste si eux ne te contenaient pas. Et où refoules-tu, une fois remplis ciel et terre, le quelque chose qui reste de toi ? Tu n'as pas besoin d'être retenu quelque part, toi qui retiens tout : ce que tu remplis, tu le remplis parce que tu le contiens.
Ce ne sont pas ces vases remplis de toi qui te rendent inébranlable. Ils peuvent bien se briser, tu ne te

renverses pas. Et quand tu te renverses sur nous, tu n'es pas tombé pour autant, c'est nous que tu remets d'aplomb. Tu ne te vides pas, c'est nous que tu recueilles.

Oui, toutes les choses que tu remplis, tu les remplis toutes de toi totalement.

Est-ce que toutes les choses qui ne te contiennent pas totalement contiennent quand même une partie de toi ? ou toutes les choses possèdent la même part ensemble ? est-ce que chacune en possède une partie – les plus grandes une plus grande, les plus petites une plus petite ? Il y aurait donc des parties de toi plus grandes, et des plus petites. Serais-tu tout entier partout, et rien ne te contiendrait totalement ?

6

Qu'est-ce que c'est que mon Dieu ?
Qu'est-ce que c'est, je le demande, sinon le Seigneur Dieu ?

qui est seigneur excepté le Seigneur qui est Dieu excepté notre Dieu

Très haut, très bienveillant, très puissant, très tout-puissant, très miséricordieux et très juste, très rare et très présent, très beau et très fort, stable et insaisissable, qui ne changes pas, qui changes tout, jamais neuf, jamais vieux, qui renouvelles tout, qui fais vieillir les puissants à leur insu, toujours actif, toujours immobile, recueillant sans besoin, qui supportes et remplis et protèges, qui crées et nourris, accomplis, qui cherches alors que rien ne te manque. Tu aimes sans t'enflammer, jaloux et sans souci. Tu regrettes sans souffrir, irascible et calme. Tu changes de tâche et non de décision. Tu reprends ce que tu trouves et que tu n'as jamais perdu. Jamais pauvre, tu prends plaisir au profit. Jamais avare, tu exiges l'usure. Il t'est tant donné que tu es en dette. Mais qui a quelque chose qui ne soit pas à toi ? tu acquittes tes dettes sans rien devoir à personne, tu remets tes dettes sans rien perdre.

Mais qu'avons-nous dit après ça, mon Dieu, ma vie, ma douceur sainte ? que peut-on dire en parlant de toi ?

Les malheureux qui ne parlent pas de toi sont des bavards muets.

7

Qui m'aidera à trouver le repos en toi ? à te faire venir dans mon cœur, ivre de toi, pour oublier mes malheurs, pour embrasser mon seul bien – toi.

Qu'est-ce que tu es pour moi ?
Pitié, je veux parler.
Et moi que suis-je pour toi ?

Tu me donnes l'ordre de t'aimer et si je ne le fais pas tu t'emportes contre moi, et tu me menaces d'immenses malheurs. N'est-ce pas déjà un grand malheur que de ne pas t'aimer ? pauvre, pauvre de moi.

Aie pitié. Seigneur mon Dieu.
Dis-moi ce que tu es pour moi.
Dis à mon âme : ton salut, c'est moi.
Parle que j'entende. Seigneur.

Vois, mon cœur a pour toi des oreilles. Ouvre-les et dis à mon âme : ton salut, c'est moi.

Ah. Courir. Te rattraper. Ne me cache pas ton visage. Mourir mais le voir.

8

La maison de mon âme est étroite. Si tu dois y entrer, elle se dilate avec toi.
Une ruine. Répare-la.

Elle a de quoi blesser tes yeux. Je le reconnais. Je sais. Mais qui la nettoiera ? À qui d'autre que toi crier : nettoie-moi de tous mes secrets, Seigneur, et de ceux d'autrui épargne ton esclave ?

Je crois donc je parle.
Seigneur.

Tu le sais, j'ai parlé tout haut contre moi de mes fautes, mon Dieu, et tu as pardonné le manque de confiance de mon cœur.

Non, je ne te ferais pas un procès, tu es la vérité. Je ne veux pas me décevoir moi-même. Ma faute serait son propre mensonge. Non, je ne te ferais pas un procès. Tu es si attentif aux fautes, Seigneur, Seigneur, qui pourrait tenir le choc ?

9

Laisse-moi parler à ton amour.

je suis terre et cendre

Laisse-moi parler.

Je parle à ton amour et non à l'homme qui rirait de moi. Toi aussi tu peux rire de moi. Mais touché, tu prends pitié.

Mais qu'est-ce que je peux bien vouloir dire, Seigneur ?
Je ne sais pas d'où je suis venu jusqu'ici, dans cette vie mortelle ou cette mort vivante – je ne sais pas.

Et m'ont recueilli les consolations de ton amour, comme je l'ai entendu dire de mon père et de ma mère charnels, celui de qui et celle en qui tu m'as formé dans le temps. Moi, évidemment, je ne m'en souviens pas.
Et m'ont recueilli les consolations du lait humain. Ni ma mère ni mes nourrices ne remplissaient d'elles-mêmes leurs seins. C'est toi, par leur intermédiaire, qui me donnais l'aliment de la petite enfance, suivant ton projet et les richesses que tu as réparties jusqu'au fond des choses. Toi aussi tu me donnais de ne pas vouloir davantage que ce que tu donnais, et à mes nourrices de vouloir me donner ce que tu leur donnais. Oui, elles voulaient me donner par une juste affection ce qu'elles recevaient de toi en abondance. C'était pour elles un bien, le bien qui me venait d'elles – qui ne venait pas d'elles mais qui existait par elles.

oui de toi viennent toutes choses Dieu
et de mon Dieu mon salut tout entier

Je m'en suis aperçu plus tard. Au cri que tu m'adressais en me donnant le plus intime comme le plus extérieur. Mais en ce temps-là, je ne savais que sucer pour me calmer une fois comblé, ou pleurer aux mécontentements de ma chair.
C'est tout.

9 Plus tard, j'ai commencé à rire. D'abord dans mon sommeil puis éveillé. On me l'a dit de moi et j'y ai cru car nous voyons faire ainsi d'autres enfants, mais en réalité, me concernant, je ne me souviens pas.
Progressivement, j'ai acquis l'expérience sensible d'où j'étais. J'ai voulu manifester mes volontés à ceux qui pourraient les réaliser. Et j'en étais incapable parce qu'elles étaient en moi et les autres au-dehors. Aucun de leurs sens ne leur donnait la possibilité de pénétrer ma conscience. C'est pourquoi je gesticulais et j'émettais des sons, des signaux, à l'image de mes volontés, le peu que je pouvais, comme je pouvais. Mais ça ne ressemblait à rien.
Quand on ne m'obéissait pas, par incompréhension ou par protection, je m'indignais contre l'insoumission des grands, ces gens libres et désobéissants. Et je me vengeais en pleurant.
Les enfants sont comme ça, je l'ai appris. J'ai pu l'apprendre avec eux. Les enfants m'ont mieux renseigné inconsciemment sur moi-même que ne l'ont fait consciemment mes nourriciers.

10 Depuis longtemps ma petite enfance est morte et moi je vis.
Ce n'est pas comme toi, Seigneur. Tu vis toujours. Rien ne meurt en toi parce qu'avant le début des siècles, et avant tout ce qui peut même s'appeler un avant, tu es.
Tu es Dieu et Seigneur de tout ce que tu as créé. Avec toi, les causes de toutes les choses instables sont stables, les origines de toutes les choses qui changent ne changent pas, et les raisons de toutes les choses irrationnelles et temporelles sont toujours vivantes.
Dis-moi, dis à ton suppliant, Dieu, par pitié pour ton misérable, dis-moi si ma petite enfance a succédé à un obscur temps déjà mort de mon existence. Est-ce le temps que j'ai passé à l'intérieur des entrailles de ma mère ?
Je ne peux pas dire d'ailleurs qu'on ne m'a donné aucun renseignement sur cette époque. Car j'ai vu déjà des femmes enceintes.
Et avant, qu'est-ce que j'étais, ma douceur mon Dieu ? Est-ce que j'étais quelque part ou quelqu'un ? qui me le dira vraiment ? Personne. Ni père ni mère ne l'ont pu, ni l'expérience des autres ni ma mémoire.

Ah tu dois rire de moi quand je te pose toutes ces questions, tu me demandes sans doute de te louer et de t'avouer tout ce que je sais déjà.

11 Je t'avoue, Seigneur du ciel et de la terre, et je te loue pour mes débuts et pour ma petite enfance dont je

ne me souviens pas.
Tu as permis à l'homme de s'en faire une idée d'après les autres, et sur l'autorité même de faibles femmes d'en croire beaucoup de choses. J'existais bien sûr, et je vivais dès ce temps-là, et je cherchais déjà, à la fin de l'enfance, les signaux susceptibles de faire connaître mes sentiments à d'autres que moi.
Cet être animé, d'où vient-il sinon de toi, Seigneur ? est-on l'ouvrier de sa propre fabrique ? On puiserait ailleurs l'être et la vie qui coulent en nous, ailleurs qu'en toi qui nous as faits…

Seigneur, pour qui l'être et la vie ne sont pas deux choses différentes parce que l'être absolu et la vie absolue sont une seule et même chose.
Tu es l'être absolu et tu ne changes pas.
L'aujourd'hui n'a pas de fin en toi. Et pourtant si, en toi il a une fin parce qu'en toi sont aussi toutes ces choses sinon elles n'auraient pas d'issue si tu ne les contenais pas.
Et parce que tes années ne s'éclipsent pas, tes années sont un seul et même aujourd'hui.

Combien de nos jours, oh combien de jours de nos pères sont passés par ton aujourd'hui ? ils lui doivent leur rythme et leur existence. D'autres jours passeront encore, et lui devront leur rythme et leur existence. Mais toi, tu es toujours le même. Toutes les choses de demain et d'au-delà, toutes les choses d'hier et derrière nous, tu les feras aujourd'hui, tu les as faites aujourd'hui.

Si quelqu'un ne comprend pas, je n'y peux rien. Quelqu'un devrait se réjouir au contraire d'avoir à s'interroger. Il devrait se réjouir au contraire et préférer ne te trouvant pas te trouver, que te trouvant ne pas te trouver.

Écoute, Dieu. Hélas. Crimes des hommes.
C'est un homme qui parle, et tu as pitié de lui parce que tu l'as fait alors que tu n'as pas fait le crime en lui.

Qui me rappelle la faute de mon enfance ?
Personne n'est sans faute devant toi, pas même l'enfant dont la vie n'a qu'un jour sur la terre.
Qui me le rappelle ? N'importe quel tout petit d'aujourd'hui, si petit soit-il, en qui je vois ce dont je ne me souviens pas de moi.
Quelle faute ai-je bien pu commettre ? d'avoir pleuré en ouvrant une bouche béante pour réclamer le sein ? Aujourd'hui, si j'ouvrais une bouche béante non plus pour réclamer le sein mais une nourriture de mon âge, on se moquerait de moi et on me punirait à juste titre. Je faisais donc quelque chose de répréhensible, mais parce que je n'étais pas encore accessible à la punition, ni les mœurs ni la raison ne permettaient qu'on me punisse.
En grandissant, nous passons à autre chose. Mais je n'ai vu personne qui, pour purifier quelque chose, abandonnerait délibérément ce qui est bien.
Est-ce que cela voudrait dire que pour un enfant de cet âge, ce qui est bien c'est de pleurer pour demander même ce qui serait nuisible de lui donner ? ou de s'indigner avec acharnement contre les adultes libres et indociles, et contre ses géniteurs ? et avec de nombreux adultes bien plus prudents que nous, et qui n'obtempèrent pas au moindre signe, de les frapper en s'efforçant de faire le plus de mal possible parce qu'ils n'obéissent pas à des ordres auxquels il serait pernicieux d'obéir ?
Si les corps sans défense des tout petits sont innocents, leurs intentions, elles, ne le sont pas.
J'ai vu et fait l'expérience de la jalousie d'un tout petit. Il ne parlait pas encore et fixait d'un regard pâle et amer son frère de lait. Qui n'a jamais connu ça ? Les mères et les nourrices prétendent posséder je ne sais quel antidote. Mais quand les montées de lait sont fortes et abondantes, il serait alors innocent de ne pas supporter d'avoir à partager ce lait avec celui qui est radicalement dans le besoin, et dont la vie même dépend de cet unique aliment… Mais face à cela, les adultes sont doux et tolérants. Non que ce ne soit rien ou presque, mais en grandissant, on est passé à autre chose. La preuve : on ne supporterait plus les mêmes réactions chez un adulte.

C'est toi, Seigneur mon Dieu, qui as donné la vie au petit enfant, et un corps, nous le voyons, que tu as doté de sens, composé de membres, paré d'une forme, et pour coordonner l'ensemble, tu y as introduit tous les instincts du vivant.
Tu me demandes de te louer pour tout ce que tu as fait, de me confier à toi, de psalmodier ton nom très haut.
Tu es un Dieu tout-puissant et bon même si tu n'avais fait que ça – ce que déjà personne d'autre ne peut faire à part toi.

Un d'où vient la mesure de tout si élégant tu donnes forme à tout avec ta loi tu commandes à tout

Cette époque, Seigneur, je ne me souviens pas de l'avoir vécue, mais d'autres m'y ont fait croire. Si j'en ai été l'acteur, je ne m'en suis fait une idée qu'auprès d'autres enfants. Et même s'il est possible de m'y fier, je n'arrive pas à compter cette époque avec la vie que je vis dans ce monde. Elle appartient à la nuit de mon oubli, au temps vécu dans l'utérus de ma mère.

Si dans la faute je fus conçu du crime ma mère m'a nourri dans l'utérus

Alors quand, je te le demande, mon Dieu, quand, Seigneur, moi ton esclave, quand et où ai-je été innocent ?
Mais je renonce à cette époque. Elle n'a rien à voir avec moi si je n'en garde aucune trace.

Avançant dans l'existence, j'ai quitté le stade du nourrisson.
Est-ce moi alors qui suis venu à l'enfance ? ou l'enfance elle-même qui serait venue jusqu'à moi pour succéder au nourrisson ? Mais lui n'a pas disparu. Pour aller où ? Pourtant le nourrisson n'était déjà plus, et moi je n'étais plus un tout petit qui ne parle pas mais déjà un enfant doué de parole. Je m'en souviens.
Comment j'ai appris à parler, je n'y ai fait attention que plus tard. Non, les grandes personnes ne m'ont pas instruit en me présentant les mots dans un certain ordre savant, comme un peu plus tard elles le feront avec les lettres de l'alphabet. C'est moi, à l'aide de mon entendement, celui que tu m'as donné, mon Dieu, en gémissant, en criant beaucoup, en gesticulant beaucoup, c'est moi qui cherchais à extérioriser les pensées de mon cœur pour qu'on obéît à ma volonté. Mais je n'arrivais pas à tout ce que je voulais ni avec tous ceux que je voulais. Je compensais alors par la mémoire. Quand les autres nommaient quelque chose et qu'à la suite de ce son ils se déplaçaient physiquement vers ce quelque chose, j'observais et je retenais que pour eux cette chose s'appelait du son qu'ils émettaient quand ils voulaient la désigner. Or leur volonté s'exprimait par un mouvement du corps, semblable aux expressions naturelles de tous les peuples – jeux de physionomie, clins d'yeux, gesticulations diverses, liés au son de la voix – pour signifier l'intention de réclamer, de posséder, de rejeter ou de fuir les choses. Je recueillais progressivement les mots mis à leur place dans diverses phrases, et couramment entendus, comme les choses dont ils étaient les signes. J'énonçais ainsi mes volontés à l'aide de mes lèvres peu à peu dressées pour émettre ces signes.
Avec ceux qui vivaient autour de moi, j'échangeais des signes pour énoncer mes volontés. Et je pénétrais ainsi plus loin dans la société orageuse de la vie humaine, dépendant de l'autorité de mes parents et des injonctions des grandes personnes.

Dieu mon Dieu, que de malheurs j'ai pu connaître et que de manèges puisqu'on proposait comme modèle de vie, à l'enfant que j'étais, d'obéir à des gens qui me poussaient à briller dans ce monde, à exceller dans les arts du langage, et à me soumettre aux honneurs des hommes et aux richesses clinquantes.
Je fus alors envoyé à l'école pour apprendre à lire.
L'utilité de tout ça, je l'ignorais, pauvre de moi. Si j'apprenais trop lentement, j'étais battu – méthode prisée des adultes. Beaucoup avant nous, dans cette vie, ont eu à suivre ces mêmes chemins de peines que nous étions contraints d'emprunter, multipliant le travail et la douleur des fils d'Adam.
Mais nous avons aussi rencontré, Seigneur, des hommes de prière, qui nous ont appris, dans la mesure de nos capacités, que tu étais quelqu'un d'immense, que tu pouvais même sans répondre à nos sens nous entendre et venir à notre secours.
Oui, enfant, j'ai commencé à te prier

mon aide mon refuge

Pour t'appeler, je brisais les nœuds de ma langue. Moi le tout petit, je te priais avec une passion qui n'était pas petite. Principalement pour ne pas être battu à l'école. Mais tu ne m'écoutais pas – sans doute pour ne pas manquer de sagesse à cause de moi. Et les adultes, mes propres parents compris, même s'ils ne voulaient pas qu'il m'arrive le moindre mal, riaient des coups que je recevais et qui représentaient pour moi une immense et insupportable souffrance.

Existe-t-il quelqu'un, Seigneur, une âme assez grande, qu'une énorme passion attache à toi, existe-t-il, dis-je, quelqu'un – même par stupidité – fidèlement attaché à toi par une si forte passion que les chevalets de torture, les ongles et divers instruments de torture du même genre, auxquels on te supplie, effrayés,

d'échapper partout sur la terre, représenteraient si peu de choses au point de rire de ceux qui en ont si peur ? Comme nos parents riaient des tourments que nos maîtres nous infligeaient. Non, nous n'avions pas moins peur et nous ne t'implorions pas moins de pouvoir y échapper. Et il nous est arrivé de faire des fautes en traçant des lettres, en les lisant ou en les visualisant à l'esprit, avec moins d'attention qu'on n'était en droit d'attendre de nous.

Seigneur, nous n'avons manqué ni de mémoire ni de talent – tu as voulu que nous en ayons suffisamment pour notre âge –, mais nous adorions jouer, et nous étions punis par ceux qui pourtant jouaient eux aussi. Mais les adultes appellent leurs jeux des occupations, et les jeux des enfants ont beau ne pas être très différents, ils sont pourtant punis par les adultes. Pourtant personne ne plaint ni les enfants ni les adultes, ni les uns et les autres. Comment un juge pourrait approuver que l'on m'ait battu, enfant, pour avoir joué à la balle pour la simple raison que jouer retardait mon apprentissage de la lecture qui, à l'âge adulte, me permettrait des jeux plus avilissants encore ? Et que faisait d'autre celui qui me battait ? Quand il n'avait pas le dessus dans une petite discussion avec un de ses collègues, plein de rancœur, il éprouvait plus de haine que moi si, dans une partie de balle, un de mes compagnons de jeu l'emportait.

16 Mais je me trompais, Seigneur Dieu, qui ordonnes et crées toutes les choses de la nature – à part les fautes que tu ne fais que corriger.

Seigneur mon Dieu, je me trompais en agissant contre les ordres de mes parents et de mes enseignants. Plus tard, indépendamment de leur intention première, je pourrais tirer personnellement profit d'avoir appris à lire, selon leurs vœux. Mais à l'époque, je ne désobéissais pas pour faire mieux mais par amour du jeu. J'aimais l'orgueil communiqué par la victoire dans les compétitions. Le plaisir d'entendre des récits invraisemblables me démangeait et me chatouillait les oreilles. Mes yeux brillaient d'envie aux spectacles du cirque, les jeux des adultes.

Ceux qui donnent ces jeux sont d'ailleurs si bien considérés que presque tous en viennent à souhaiter la même chose pour leurs enfants, tout en endurant de bon cœur qu'ils soient battus si de tels spectacles les écartent des études dont ils désirent pourtant qu'elles les conduisent à donner de semblables spectacles…

Seigneur.
Regarde cela avec pitié.

Libère-nous qui déjà t'appelons.
Libère aussi ceux qui ne t'appellent pas encore pour qu'ils t'appellent et que tu les libères.

17 J'étais encore un enfant et j'avais déjà entendu parler de la vie sans fin que nous promettait l'humilité du Seigneur notre Dieu qui s'est abaissé jusqu'à notre suffisance. J'étais déjà signé du signe de sa croix et salé de son sel, à peine sorti de l'utérus de ma mère – elle qui mettait tant d'espoir en toi.

Seigneur. Tu as vu, j'étais encore un enfant. Un jour, mon estomac devint lourd. J'étais dévoré d'une fièvre mortelle.

Mon Dieu. Tu as vu, tu étais déjà mon gardien, avec quelle émotion et quelle ferveur j'ai réclamé alors au fidèle amour de ma mère, et de notre mère à tous, ton assemblée [5], l'immersion dans ton christ, Dieu et mon Seigneur. La chair de ma mère, bouleversée, cherchait de son cœur pur et confiant en toi à enfanter mon salut éternel avec plus d'amour encore qu'elle ne m'avait enfanté. Elle faisait déjà tout pour m'initier aux mystères du salut, et pour me laver en se confiant à toi, Seigneur Jésus, pour enlever mes fautes.

Et soudain, j'ai repris vie.

On différa alors ma purification comme s'il était inéluctable que je me souille davantage si je vivais. Parce qu'il allait de soi qu'après ce bain, si je me retrouvais dans d'ignobles délits, l'accusation serait plus grave et plus lourde.

J'étais déjà croyant, comme ma mère et toute la maison à l'exception de mon père qui, pourtant, ne m'a pas interdit d'accéder au désir maternel de croire au Christ alors que lui-même n'y croyait pas encore. Elle faisait tout pour que tu sois mon père, toi mon Dieu, plutôt que lui. Tu l'aidais sur cette voie à l'emporter sur l'homme dont elle était la servante tout en étant supérieure à lui. Parce qu'à son service, c'est vraiment toi, tes ordres, qu'elle servait.

18 Je te demande, mon Dieu, je voudrais savoir, si toi aussi tu le veux bien, si ce dessein de différer alors mon baptême a pour mon bien lâché les rênes du crime ou ne les a pas lâchés.

Aujourd'hui encore, j'entends résonner à nos oreilles les conseils des uns et des autres : laisse-le faire, il n'est pas encore baptisé. Pourtant, quand le corps souffre, nous ne disons pas : laisse-le souffrir davantage, il

n'est pas encore guéri !

Il aurait mieux valu être rapidement guéri, et faire vite, moi et les miens, pour que tu protèges mon âme, une fois reçu le salut que toi, tu m'aurais donné. Oui, beaucoup mieux. Mais quitter l'enfance c'est affronter tant de flots si menaçants. Ma mère le savait bien. Elle a préféré exposer à ces flots la terre brute d'où plus tard serait issue ma forme plutôt que déjà l'effigie elle-même.

19 Dans cette enfance, moins effrayante pour moi que l'adolescence, je n'ai pas aimé apprendre, et je n'ai pas supporté d'y être forcé. Mais on m'a forcé, et c'était bien fait pour moi. Je ne m'appliquais pas et je n'aurais pas appris sans y être forcé. Mais personne ne fait bien quelque chose à contrecœur même si ce qu'il fait est juste. Et si ceux qui m'ont forcé n'ont pas bien agi, c'était pourtant encore un bien que tu me faisais, mon Dieu. On n'imaginait pas à quoi me servirait ce qu'on me forçait à apprendre, si ce n'est à assouvir d'inassouvissables envies d'une richesse misérable et d'une gloire honteuse. Oui, toi qui fais le compte de nos cheveux, tu as utilisé dans mon intérêt l'erreur de tous qui insistaient pour que j'apprenne, et tu as utilisé pour ma punition que je méritais bien, ma propre obstination à ne pas apprendre.

Si faible enfant, si grand criminel.

Avec ce qui n'était pas bien, tu me faisais du bien.

Et de mon propre crime, tu faisais une juste récompense.

Tu l'as dit et c'est vrai : une âme détraquée est à elle-même sa propre punition.

20 Pourquoi ai-je tant détesté les cours de grec dont je fus abreuvé dès ma petite enfance ?

Je n'y ai toujours pas suffisamment réfléchi. Et si je me suis passionné en revanche pour le latin, ce ne fut pas grâce à mes premiers maîtres mais au latin des grammairiens [6], comme on les appelle. Eh oui, l'apprentissage de la lecture, de l'écriture et du calcul a correspondu pour moi à une punition écrasante, comme en apprenant le grec. Mais d'où venait ce sentiment sinon du crime et de la vanité de la vie qui faisaient de moi une chair, un souffle qui passe et ne revient pas ? Ces premiers rudiments ont pourtant été les meilleurs, et les plus solides. Ils m'ont permis – c'est fait et c'est à moi aujourd'hui – de pouvoir lire si je tombe sur un écrit, et d'écrire à mon tour si je le veux. Apprentissage très différent de ces études où j'étais forcé de retenir les errements d'un je ne sais quel Énée, au point d'en oublier mes propres errements, et de pleurer la mort de Didon [7] parce qu'elle se serait tuée par amour pendant que moi-même, en leur compagnie, je mourais loin de toi, Dieu ma vie. Et j'ai tout enduré les yeux secs, dans mon très grand malheur.

21 Oui, quoi de plus malheureux qu'un malheureux incapable de plaindre son propre malheur et qui verse des larmes sur Didon morte par amour pour Énée, mais n'a aucune larme pour sa propre mort de ne pas t'aimer ?

Dieu lumière de mon cœur pain de la bouche intérieure de mon âme puissance épousant mon esprit le pli de mes pensées

Je ne t'aimais pas et je me prostituais loin de toi.

Se prostituer, c'est entendre partout : vas-y, vas-y.

Aimer ce monde, c'est se prostituer loin de toi.

Vas-y, vas-y, dit-on pour faire honte à celui qui n'est pas comme nous.

Mais je ne pleurais pas pour ça, je pleurais sur Didon

Qui aux dernières extrémités s'est tuée par le fer.

Et je poursuivais tes dernières créatures, après t'avoir abandonné.

Terre, je retournais à la terre.

Si l'on m'avait interdit ces lectures, j'aurais souffert de ne pas lire ce qui me faisait souffrir. J'étais fou de trouver ces lectures plus honorables et plus nourrissantes que mon apprentissage de la lecture et de l'écriture.

22 Mais aujourd'hui, mon Dieu, pousse un cri.

Je veux entendre ta vérité me dire : non, pas du tout, non. Le meilleur enseignement, c'est bien celui des premiers rudiments.

Oui, je suis prêt à oublier les errements d'Énée, et toutes les fables du genre, plutôt que l'écriture et la lecture. Et, dira-t-on, les tentures d'apparat accrochées au seuil des écoles de grammaire représentent moins le prestige de l'ésotérisme que le voile de l'erreur.

Je n'ai plus peur de ceux qui crient contre moi. Je t'avoue mes désirs, mon Dieu, et je trouve le repos en condamnant les mauvais chemins que j'ai empruntés et en aimant tes bons chemins.

Ils ne peuvent plus crier contre moi, les marchands ou les clients de grammaire. Si je leur demandais s'il est vrai qu'Énée est venu un jour à Carthage, comme le raconte le poète, les moins savants admettraient qu'ils n'en savent rien, et les plus savants affirmeraient que ce ne n'est pas vrai. Si au contraire je demande avec quelles lettres écrit-on le nom d'Énée, tous ceux qui ont appris à lire répondent correctement en suivant le pacte et les conventions avec lesquels les hommes ont fixé entre eux l'usage de ces signes. Et si je demande ce qui serait le plus embarrassant dans la vie de chacun : oublier la lecture et l'écriture ou oublier ces fictions poétiques, qui ne voit la réponse de quiconque n'aurait pas totalement perdu la tête ?

Oui, enfant j'étais dans l'erreur en préférant ces fictions aux connaissances plus utiles, ou plutôt en détestant celles-ci pour leur préférer les autres. Oui. Un et un font deux, et deux et deux font quatre – cette chanson m'était odieuse, mais très doux le spectacle de la vanité : le cheval de bois plein de soldats et l'incendie de Troie, et l'ombre de Creusa elle-même[8].

17. Mais alors pourquoi ai-je détesté apprendre le grec qui connaît pourtant lui aussi ce genre de fables rebattues ?

Prenez Homère, un habile compositeur de fictions. Délicieusement vain, il a pourtant été amer à l'enfant que j'étais. Je crois bien qu'aux enfants grecs Virgile l'est aussi quand ils doivent l'apprendre comme moi Homère. Évidemment, il y avait la difficulté, oui la difficulté, d'apprendre entièrement par cœur une langue étrangère qui rendait amère la narration exquise des fables grecques. Je ne connaissais aucun des mots et je devais les apprendre sous la menace et la violence de sauvages et terribles punitions.

Petit enfant, je ne connaissais non plus aucun des mots latins. Mais j'ai pourtant appris à les reconnaître sans crainte ni tourment, sous les caresses de mes nourrices, dans les rires et les bavardages, les jeux du bonheur. Oui, j'ai appris ces mots sans le poids des punitions et de la contrainte, sous l'impulsion de mon cœur désireux d'engendrer ses propres concepts. Et cela aurait été impossible sans apprendre quelques mots non pas de savants mais de simples interlocuteurs, et sans pouvoir faire naître à leurs oreilles toutes mes émotions.

Cela met bien en lumière l'efficacité supérieure, dans cet apprentissage, d'une libre curiosité sur une contrainte fastidieuse. Mais les flots de la première sont endigués par la seconde, grâce à tes lois, Dieu, tes lois depuis les férules des maîtres jusqu'aux épreuves des martyrs. Tes lois, capables d'un tel mélange amer et salutaire, qui nous rappellent à toi pour nous arracher des charmes puants qui nous ont écartés de toi.

18. Seigneur. Écoute ma prière.

Courage sous ta discipline.
Courage dans l'aveu de ton amour qui m'a tiré de mes mauvais chemins.

Deviens plus doux avec moi que toutes les séductions que je suivais.

T'aimer avec force.
Embrasser ta main de tout mon cœur.

Arrache-moi de chaque épreuve jusqu'à la fin.

Oui, Seigneur, mon roi et mon Dieu, je mets à ton service tout ce que j'ai appris enfant d'utile, tout ce que j'ai pu dire, écrire, lire et compter. J'apprenais des bêtises, mais tu me donnais la rigueur nécessaire pour apprendre. Et quand j'ai fait l'erreur de prendre du plaisir à ces bêtises, tu m'as pardonné.

Oui, j'ai appris de cette façon de nombreux mots utiles, mais on peut tout aussi bien les apprendre ailleurs que dans ces bêtises. Et c'est cette voie sans danger que devraient emprunter les enfants.

19. Malheur à toi, fleuve des traditions humaines.

Qui te résistera ? combien de temps encore pour que tu sois à sec ? jusqu'à quand rouleras-tu les fils d'Ève dans l'immense mer effrayante que traversent avec peine ceux qui s'embarquent sur le bois ?

J'ai lu avec toi que Jupiter était à la fois tonnerre et adultère ! Bien sûr, il ne pouvait être les deux à la fois, mais il s'agissait d'autoriser un adultère réel par le biais de la représentation d'un tonnerre fictif. Or qui de ces maîtres à capuche entendrait d'une oreille mesurée un homme issu de la même poussière crier et dire : pour Homère, il s'agit de représentations qui prêtent aux dieux des traits humains. Je préférerais qu'elles nous prêtent des traits divins !

Il vaudrait mieux dire que, certes, il s'agit bien pour Homère de représentations, mais en prêtant des traits

divins à des hommes vicieux, il nous empêche de prendre le vice pour du vice et permet à celui qui se livrerait à un tel acte de paraître imiter non des hommes perdus mais des dieux du ciel.

Et pourtant, fleuve effrayant, on jette en toi les fils des hommes, et on paye pour ça ! On s'occupe de cette grande affaire publiquement, au forum, et dans le respect des lois qui demandent en plus d'ajouter des salaires à ces honoraires.

Tu percutes tes rocs, tu fais résonner tes paroles : ici s'apprennent tous les mots. Ici s'apprend l'éloquence si nécessaire dans l'art de la persuasion et pour déployer ses idées.

Ainsi nous ne connaîtrions pas les mots : pluie d'or, giron, fard, champs du ciel, et les autres mots de ce passage, sans le jeune noceur, chez Térence, qui prend Jupiter comme modèle de stupre. Il contemple une image peinte sur la paroi, image dansante qui représente comment un jour, dit-on, Jupiter a fait jeter sur Danaé une pluie d'or pour la séduire [9].

Et voyez comme son abjection se déchaîne à l'aide, pour ainsi dire, du magistère céleste. Ah, un dieu, dit-il, ébranle les champs du ciel d'une immense clameur, et moi, pauvre petit homme, je n'y arriverais pas. Eh bien si, je l'ai fait, et avec plaisir.

Non. Ce n'est pas l'abjection qui nous permet d'apprendre les mots en question, mais les mots eux-mêmes au contraire qui nous rendent encore plus abjects.

Je n'accuse pas les mots. Ce sont des coupes précieuses et choisies. J'accuse le vin de l'erreur que nous faisaient boire dans ces coupes d'ivrognes savants. Et si nous ne buvions pas, on nous frappait sans recours possible auprès d'un juge plus raisonnable.

Pourtant, mon Dieu, maintenant sous ton regard, je me souviens sereinement d'avoir appris tout ça avec plaisir, et de m'en être délecté comme un misérable. On a même dit que j'étais un enfant très prometteur.

Mon Dieu.

Laisse-moi dire quelque chose de mon talent, ce don que tu m'as fait et ruiné par mes divagations.

On m'a proposé un exercice. J'étais plutôt inquiet : je n'avais d'autre choix que d'être récompensé et félicité ou déshonoré et accablé. Je devais prononcer les paroles de Junon irritée et malheureuse qu'on ne puisse détourner de l'Italie le roi des Troyens – paroles que Junon n'avait jamais prononcées, je le savais bien. Mais on nous poussait à nous fourvoyer dans des fictions qui consistaient à dire en prose à peu près ce que le poète avait dit en vers. On félicitait surtout celui qui avait tenu compte de la dignité du personnage esquissé, pour mettre en relief avec le plus de ressemblance possible les sentiments d'irritation et de douleur, et habiller les pensées de paroles appropriées.

À quoi bon m'être livré à ce jeu-là, vraie vie mon Dieu ? à quoi bon avoir été davantage applaudi pour ma déclamation que de nombreux condisciples de mon âge ? Ce n'était que fumée et vent. Il y avait bien d'autres occasions d'exercer mon talent et ma langue.

Tes louanges, Seigneur, tes louanges dans tes Écritures auraient davantage soutenu le sarment de mon cœur qui n'aurait plus été la proie ignoble des oiseaux, et dévasté de riens creux.

Car on ne s'offre pas d'une seule manière aux anges transgresseurs.

Quoi d'étonnant si dans les vanités j'étais emporté, et si loin de toi, mon Dieu, je fuyais à l'extérieur ? Les hommes qu'il m'était proposé d'imiter, s'ils commettaient un barbarisme ou un solécisme en énonçant une bonne action, étaient sévèrement critiqués. Et au contraire, s'ils employaient des mots irréprochables et logiques pour raconter copieusement et élégamment leurs débauches, étaient chaleureusement félicités.

Seigneur, tu vois et tu te tais. Patient. Plein d'amour et vrai. Mais te tairas-tu toujours ?

Dès aujourd'hui, tu arraches de ces monstrueuses profondeurs l'âme qui te cherche et qui a soif de tes plaisirs, le cœur qui te dit :

j'ai cherché ton visage Seigneur je réclamerai ton visage [10]

Loin de ton visage, sombres affects.

Ce n'est pas à pied, ce n'est pas dans l'espace qu'on s'éloigne de toi et qu'on revient à toi. Ton plus jeune fils n'a cherché ni chevaux ni chars ni navires. Il ne s'est pas envolé d'une aile visible et n'a pas tendu son jarret pour tracer sa route et partir vivre dans une région lointaine pour y dissiper en prodigue ce que tu lui avais donné à son départ – père doux, car tu as donné, et plus doux encore quand il est revenu dans un dénuement complet [11].

Libido dissolue, sombres affects, loin de ton visage.

29. Seigneur Dieu, tu peux voir, avec patience comme tu sais voir, oui tu peux voir avec quel scrupule les fils des hommes observent les conventions des lettres et des syllabes, qu'ils ont héritées de ceux qui parlaient avant eux, et parallèlement comme ils négligent celles qu'ils ont héritées de toi, les conventions éternelles du salut perpétuel. Et si quelqu'un qui connaît bien ou même qui enseigne ces vieilles conventions sur les sons, prononce, contre l'usage grammatical, le mot *homme* sans aspirer la première syllabe, déplaira davantage aux hommes que si, contre tes lois, il hait un homme, alors qu'il n'est qu'un homme lui aussi. Devons-nous davantage craindre l'animosité d'un homme contre nous plutôt que les effets de notre propre haine sur lui ? La destruction d'autrui que l'on persécute est-elle moins grave que la destruction de notre cœur par la haine qu'on lui voue ?

La science des lettres n'est pas plus intime que cette conscience écrite : ne pas faire à autrui ce qui est insupportable pour soi[12].

Que tu es secret dans les hauteurs dans le silence
Dieu
et seul et immense
Loi infatigable disséminant aveuglements vengeurs sur désirs interdits

Ainsi un homme cherche à briller par son éloquence devant un juge, entouré d'une multitude d'hommes. Il poursuit son ennemi d'une haine implacable. Il prononcera scrupuleusement, sans une faute, l'expression *parmi les hommes*, mais son esprit furieux n'aura aucun scrupule à supprimer un homme *parmi les hommes*.

30. Enfant, voilà le genre de vie que j'inaugurais et dans lequel je me vautrais comme un malheureux. Avec dans cette arène pour seule gymnastique de redouter davantage de faire un barbarisme que de m'appliquer, si j'en faisais un, à ne pas jalouser ceux qui n'en faisaient pas.

Ce que je te dis, que je t'avoue, mon Dieu, m'a valu les félicitations de tous ceux que je devais séduire, pensais-je, pour vivre honnêtement. Je ne voyais vraiment pas le gouffre d'abjections dans lequel j'avais été rejeté loin de tes yeux.

Quoi de plus répugnant que moi ? J'allais jusqu'à fâcher ces gens-là. Je trompais par d'innombrables mensonges pédagogues, maîtres, parents, par amour du jeu, avec une faiblesse particulière pour les spectacles légers qu'il me plaisait follement d'imiter.

Je chapardais au cellier, à la table des parents, tellement j'étais glouton, ou pour avoir quelque chose à donner aux autres enfants qui s'amusaient comme moi, mais qui me faisaient payer ainsi le droit de jouer avec eux. Et même en jouant, j'étais vaincu par mon propre désir de gagner, et je trichais souvent pour de frauduleuses victoires.

Mais si j'en surprenais un faire ce que je ne supportais pas, je l'accusais violemment, précisément parce que c'était ce que je faisais moi-même aux autres. Et pris sur le fait à mon tour, et accusé, j'aimais mieux exploser de colère que de reconnaître les faits.

C'est cela l'innocence de l'enfance ?

Non, Seigneur, non, n'est-ce pas ? je te le demande, mon Dieu.

Non, rien ne change de fait, quand on passe des pédagogues et des maîtres, avec les noix, les balles et les passereaux, aux préfets et aux rois, avec l'or, les propriétés, les esclaves. On retrouve exactement les mêmes choses à l'âge adulte : aux férules des maîtres succèdent simplement de plus grands supplices.

C'est donc l'humilité plutôt que tu as voulu symboliser par la petite taille des enfants quand toi, notre roi, tu as dit : le royaume des cieux appartient à ceux qui leur ressemblent[13].

31. Malgré tout, Seigneur, je te remercie, très excellent, très bon fondateur et chef de l'univers, notre Dieu, même si tu avais voulu que je ne sois qu'un enfant.

Oui, déjà j'existais, je vivais, j'éprouvais des sentiments. Je préservais mon intégrité, vestige de la très secrète unité d'où j'étais issu. Je protégeais par un instinct intérieur la probité de mes sentiments. Et je prenais plaisir à la vérité dans mes plus petites pensées sur le moindre détail.

Je ne voulais pas être trompé. J'avais une bonne mémoire, j'étais aiguisé par le langage, adouci par l'amitié. Je fuyais la douleur, l'abjection, l'ignorance. Qu'y avait-il dans un tel être vivant qui ne soit pas étonnant et digne de louange ?

Mais tout m'a été donné par mon Dieu. Je ne me suis rien donné. Tout est bon et ce tout, c'est moi.

Celui qui m'a fait est bon. C'est lui mon bien. Et je suis fier de toutes ces bonnes choses de mon enfance.

Mon crime a été de ne pas chercher en lui mais dans ses créatures, en moi et dans les autres, la volupté, le sublime et la vérité.

Je me suis précipité dans la douleur, la confusion et l'erreur.

Merci, ma douceur, mon honneur et ma confiance.
Mon Dieu.
Merci pour tes dons.
Mais veille sur eux et tu veilleras sur moi. Tout ce que tu m'as donné s'enrichira, se perfectionnera.
Je serai avec toi parce que si je suis, c'est par un don de toi.

---

1. Inspiré des Psaumes 145, 3 et 147, 5.
↵

2. Lettre aux Romains 10, 14.
↵

3. En latin, *fides*, foi. Nous avons choisi de traduire généralement par confiance. *Fides*, comme *pistis* en grec, exprime davantage une relation avec quelqu'un, un engagement sur lequel on peut compter, que la simple adhésion à une vérité. Nous avons conservé le mot foi quand le contexte est davantage théologique ou dogmatique.
↵

4. Jérémie 23, 24.
↵

5. Nous avons choisi de traduire le terme latin *ecclesia* tantôt par assemblée quand il s'agit de mettre l'accent sur la communauté elle-même, l'assemblée du peuple de fidèles, tantôt par le traditionnel église pour signifier le bâtiment ou la réalité théologique. À l'origine, le terme grec *ekklèsia* (formé à partir du verbe *kaleô* : appeler, convoquer) désigne l'assemblée des citoyens.
↵

6. Le *grammaticus*, grammairien, correspond, à l'époque d'Augustin et dans le système éducatif de l'Empire, à notre enseignant du secondaire. Il apprenait à lire et à expliquer les grands auteurs classiques : Homère, Virgile, Térence, Salluste, Cicéron…
↵

7. Didon est une princesse troyenne, fondatrice et reine de Carthage selon la légende. Dans *L'Énéide*, Virgile raconte qu'elle fut séduite et abandonné par Énée, prince troyen, et qu'elle préféra se donner la mort.
↵

8. Virgile, *L'Énéide*, II, 772.
↵

9. Dans la mythologie, Danaé est fille du roi d'Argos et d'Eurydice. Son père l'emprisonne dans une tour d'airain quand un oracle lui prédit qu'il sera tué par son petit-fils. Zeus (Jupiter) pénètre dans cette tour pour la séduire en prenant la forme d'une pluie d'or. Sources : Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* (IV, 5) ; Ovide, *Métamorphoses* (IV, 611 ; VI, 113 ; XI, 117) ; Virgile, *L'Énéide* (VII, 410).
↵

10. Psaumes 27, 8.
↵

11. Voir Luc 15, 12-32.
↵

12. Réminiscence de la « règle d'or », principe éthique du maître juif Hillel, repris par Philon d'Alexandrie et que l'on retrouve dans les Évangiles. Il est remarquable qu'Augustin conserve la formulation négative juive : « ne pas faire à autrui… », les Évangiles adoptent une formulation positive : « faites aux autres ce que vous attendez d'eux » (Matthieu 7, 12).
↵

13. Matthieu 19, 14.
↵

Livre II

5 Si je fais l'effort de me rappeler les horreurs par lesquelles je suis passé, et la corruption physique de mon âme, ce n'est pas parce que je les aime mais parce que je t'aime, mon Dieu.
Je le fais par amour de ton amour. Je repasse par mes chemins dissolus, par leur souvenir acide. Et tu m'adoucis, douceur qui ne trompe pas, douceur heureuse et sûre, qui me recueille de la dispersion où je tombais en lambeaux quand, à l'écart de toi, l'Un, je m'évanouissais dans le multiple.
Oui, j'ai brûlé un temps, dans l'adolescence, d'assouvissements abjects.
Scabreuse exubérance de sombres amours changeants.
Ma beauté s'est desséchée. J'ai pourri sous tes yeux.
Je me plaisais en cherchant à plaire aux yeux des hommes.

6 Mon plaisir ? Aimer et être aimé.
J'étais incapable d'un échange d'âme à âme, cette voie lumineuse qu'ouvre l'amitié. La boue de la concupiscence charnelle, sous l'effet de l'éclosion de la puberté, dégageait des vapeurs qui ont recouvert mon cœur de nuages et l'ont obscurci. Au point que je n'ai plus fait la différence entre une affection raisonnable et une sombre débauche. L'une et l'autre confondues comme dans les remous d'un torrent, une envie brutale s'emparait de ma faible jeunesse qui plongeait et replongeait dans l'abîme de l'abjection.
Ta colère pesait sur moi et je ne le savais pas.
J'étais assourdi par le bruit strident des chaînes de ma mortalité. Mon orgueil m'avait puni, je m'éloignais encore davantage de toi et tu laissais faire. J'étais ballotté et dispersé, liquéfié, échauffé par le sexe. Tu te taisais.

Oh ma joie lente à venir.

Oui, tu te taisais et je m'éloignais davantage de toi dans toujours plus de stériles semences de douleurs, d'orgueilleuses déjections et d'inquiètes lassitudes.

7 On aurait pu modérer mes malheurs. Utiliser les beautés fugaces des dernières des créatures en donnant un but à leurs charmes : faire atteindre le rivage de l'amour conjugal aux flots bouillonnants de ma jeunesse qui ne pouvaient d'eux-mêmes trouver la paix dans la procréation, comme le prescrit ta loi.
Seigneur.
Tu façonnes la bouture de notre mort. Ta main peut adoucir les épines, inconnues dans ton paradis.
Non, ta toute-puissance n'est pas loin de nous mêmes quand nous sommes si loin de toi.
Ah, si je m'étais intéressé à la rumeur de tes nuées :

et ils connaîtront le tourment de la chair or moi je voudrais vous épargner [1]

ou encore :

il est bon pour l'homme de ne pas toucher à une femme [2]

ou encore :

qui est sans femme pense aux choses qui sont de Dieu, comment plaire à Dieu, mais qui est lié par le mariage pense aux choses qui sont du monde, comment plaire à sa femme [3]

Ah, si j'avais écouté plus attentivement ces voix. Je me serais castré pour atteindre le royaume des cieux, et j'aurais attendu tes étreintes, tout en étant beaucoup plus heureux.

8 Mais j'étais en pleine effervescence. Misérable. Je t'avais abandonné et je suivais mon propre cours déchaîné.
Si j'ai délaissé toutes tes prescriptions, je n'ai pourtant pas échappé à tes fouets. Qui le pourrait parmi les mortels ? Tu as toujours été là. Ton amour furieux aspergeait de fiel et de dégoût tous mes plaisirs interdits pour que j'aspire ainsi à un plaisir moins brutal. Et pour n'atteindre, dès que je le pourrais, rien d'autre que toi, Seigneur, que toi qui fais de la douleur une leçon, qui frappes pour guérir et qui nous tues pour que nous ne mourions pas loin de toi.
Où étais-je passé ?
À seize ans, je me suis exilé loin de ta maison des plaisirs. Un nouveau royaume s'est alors ouvert à moi :

je me suis soumis de toutes mes forces à une sensualité extravagante, au dérèglement de la dépravation humaine, à la transgression de tes interdits.

Mes parents ne se sont pas préoccupés de me marier pour m'arracher à cette débauche. Leur seule préoccupation a été que j'apprenne le mieux possible l'art de la conversation et de la persuasion.

9 Or cette année-là, mes études furent interrompues.

On m'a fait revenir de Madaure. Une ville proche où j'étais parti apprendre la littérature et l'art oratoire. On économisait de l'argent pour une destination plus lointaine encore : Carthage. L'ardeur qu'y mettait mon père, modeste citoyen de Tagaste, dépassait ses moyens.

Mais à qui raconter tout ça ? Non pas à toi, mon Dieu, mais grâce à toi je raconte cela à mon genre, le genre humain. Même si une part infime seulement est susceptible de tomber sur mes écrits.

Et pour quoi le faire ? Pour que moi et quiconque lirait songions de quelle profondeur il faut crier vers toi.

Un cœur qui fait ses aveux, une vie dédiée à la foi, se rapprochent de tes oreilles.

Qui alors n'aurait pas admiré cet homme, mon père ? Il ne regardait pas à la dépense pour son fils, au-delà même de ce que lui permettait son patrimoine, pour financer un lointain voyage d'étude. De nombreux citoyens bien plus riches ne se donnaient pas tant de mal pour leurs enfants. Or ce même père, en revanche, ne se posait pas de questions sur ma naissance à toi ni sur ma chasteté, pourvu que je sois disert ou *désert*, devrais-je dire, sans ta culture.

Dieu. Tu es l'unique maître véritable et bienveillant de tes terres comme de mon cœur.

10 Et en cette seizième année, une parenthèse de liberté due à la situation précaire de ma famille me fit chômer tous les cours.

J'ai alors vécu avec mes parents. Et tout un épineux buisson de désirs poussa au-dessus de ma tête. Personne n'a pu l'en arracher.

Bien au contraire. Un jour, aux bains, mon père s'est aperçu de ma puberté, du trouble de mon adolescence. Impatient d'avoir des petits-enfants, il annonça tout heureux la nouvelle à ma mère. Il était gagné par l'ivresse de ce monde qui t'a oublié, toi son créateur, et qui aime ta créature plus que toi. Effets du vin invisible de ses désirs pervers et déviants.

Mais si dans le sein maternel, tu avais déjà l'ébauche de ton temple et l'origine de ta sainte habitation, tandis que mon père n'était encore catéchumène en ce temps-là que depuis peu.

Ma mère fut terrorisée, en proie à un désordre sacré. Je n'étais pas encore un fidèle mais elle craignait déjà pour moi les chemins tordus qu'empruntent ceux qui te montrent leur dos plutôt que leur visage.

11 Hélas. Comment oser dire que tu ne disais rien, mon Dieu, alors que je m'éloignais toujours plus de toi ? Tu ne me disais rien ? mais alors si elles n'étaient pas de toi, de qui étaient ces paroles que tu faisais chanter à mes oreilles par la voix de ma mère, ta fidèle ? Mais aucune n'a touché mon cœur pour m'inciter à réagir.

Je garde au fond de moi le souvenir de sa recommandation pleine d'affection : pas de relations sexuelles, et surtout pas d'adultère avec la femme de qui que ce soit. Pure recommandation féminine, ai-je pensé. Lui obéir m'aurait fait honte. Or c'était ta recommandation, et je ne le savais pas. Je pensais que tu ne disais rien, que c'était elle qui parlait alors qu'à travers elle tu ne me disais pas rien justement, et qu'à travers elle, moi je te méprisais, moi son fils, fils de ta servante ton esclave. Mais je ne le savais pas. Et la tête basse, je m'aveuglais au point que, parmi les garçons de mon âge, j'avais honte d'être moins obscène qu'eux quand je les entendais se vanter de leurs débauches. Plus c'était sale, plus on était admiré. Notre plaisir n'était pas tant d'assouvir nos désirs que de susciter l'admiration des autres.

Quoi de plus condamnable que le vice ? Eh bien moi, pour ne pas être condamné, je devais être plus vicieux encore. Et s'il m'arrivait d'être en deçà de la dépravation des autres, j'inventais des actes que je n'avais pas commis pour ne pas apparaître plus abject d'être plus innocent ni plus obscène d'être plus chaste.

12 Avec mes camarades, j'ai arpenté les rues de cette Babylone. Je me suis vautré dans la fange comme dans de la cinnamome ou des nards précieux. Je ne quittais plus l'ombilic de cette Babylone où un ennemi invisible me piétinait et me séduisait. J'étais si facile à séduire.

Ma mère avait déjà fui le cœur de cette Babylone. Elle ne s'attardait plus que dans les faubourgs. La mère de ma chair m'avait engagé à la pudeur. Elle s'est inquiétée des propos de son mari sur mon compte. C'était suffisamment malsain, jugea-t-elle. Cela compromettait déjà tout amour conjugal, à l'avenir. Il aurait fallu tailler dans le vif, mais elle abandonna par crainte de faire obstacle aux espoirs qu'on mettait en moi. Il ne

s'agissait pas de ces espoirs que ma mère plaçait en toi pour les siècles futurs mais de l'espoir d'une formation lettrée que chacun de mes deux parents voulait à tout prix que je connaisse, mon père parce qu'il ne pensait presque rien de toi et ne songeait qu'à des futilités pour moi, ma mère parce qu'elle estimait que ces études et cette formation ne pouvaient pas me nuire et pourraient même m'aider plus tard à te rejoindre.

C'est à peu près ce que je devine des désirs de mes parents, à l'époque. Ils n'étaient pas très sévères et me laissaient libre. J'allais jusqu'à me dissoudre dans de nombreuses passions. Chacune d'elles renfermait une part obscure qui m'interdisait, mon Dieu, d'avoir accès à ta vérité. La méchanceté suintait de mes pores.

12. Le vol est bien puni par ta loi, Seigneur, mais aussi par la loi écrite dans le cœur de l'homme, et être injuste soi-même ne suffit pas à l'effacer. Quel voleur en effet supporte sans broncher d'être volé à son tour ? Pas même s'il est richissime et l'autre acculé à la plus grande misère.

Eh bien moi, j'ai voulu faire un vol sans y être acculé par la nécessité, mais par absence et dégoût du sentiment de justice et un excès d'injustice. J'ai même volé ce que j'avais déjà en abondance et de bien meilleur. Je ne voulais pas jouir de ce que je désirais par le vol mais du vol lui-même, de la faute.

Près de notre vigne, il y avait un poirier chargé de fruits ni très beaux ni très savoureux. Jeunes voyous, nous nous sommes enfoncés dans la nuit, pour secouer l'arbre et faire tomber les fruits. Selon notre habitude malsaine, nous avions prolongé tard dans la nuit nos jeux sur les places. Nous avons emporté un énorme fardeau de fruits. Ce n'était pas pour nous régaler mais pour aller les jeter aux cochons. Nous en avons bien goûté quelques-uns, mais ce que nous avons trouvé de meilleur, c'est la transgression de l'interdit.

C'est mon cœur, Dieu, c'est mon cœur que tu as pris en pitié au fond de l'abîme.

Maintenant mon cœur te dit ce qu'il était allé chercher là-bas : une méchanceté gratuite. Sans autre mobile à ma méchanceté que la méchanceté même. Elle était abjecte et je l'ai aimée. J'ai aimé ma dépravation, j'ai aimé ma déchéance, je n'ai pas aimé l'objet de ma déchéance mais ma déchéance elle-même. Âme ignoble qui me coupait de ton soutien, me bannissait non pas parce qu'elle avait désiré une chose abjecte mais parce qu'elle désirait l'abjection elle-même.

13. Oui, il y a une séduction des beaux corps, de l'or, de l'argent, de tout. Dans le contact charnel, le plus important c'est que les corps se répondent. Et chacun des autres sens suscite une réaction appropriée à chacun d'eux. Les honneurs du monde et le pouvoir de commander, de dominer, ont chacun leur attrait, ce qui fait naître le désir jaloux de se venger.

Pour obtenir toutes ces choses, on ne doit pas sortir de toi, Seigneur, ni dévier de ta loi. La vie que nous vivons dans ce monde est séduisante. Elle a, dans une certaine mesure, ses charmes propres qui s'accordent avec toutes les beautés d'ici-bas. L'amitié entre hommes est aussi un nœud chéri et doux puisqu'elle est l'union de plusieurs âmes.

Mais c'est pour tout cela, et pour d'autres choses semblables, qu'on laisse entrer le crime. Par une inclination immodérée pour les biens les plus bas, on en déserte de meilleurs et de supérieurs.

Toi Seigneur notre Dieu ta vérité et ta loi

Oui, chacun de ces biens a ses délices mais pas autant que mon Dieu qui a tout fait.

En lui le juste se régale et lui-même régale les cœurs droits

14. Ainsi, dans une enquête, le mobile d'un crime ne nous convainc que si l'envie de s'emparer, ou la peur de perdre, un de ces biens très inférieurs, comme nous les avons appelés, nous paraît plausible.

(Ah oui, ce sont de belles choses fascinantes, mais comparées aux biens supérieurs et béatifiques, elles sont abjectes et sans valeur.)

Quelqu'un tue un homme. Quel est son mobile ? Il voulait la femme ou la propriété d'un autre. Il voulait voler à l'autre de quoi vivre. Ou au contraire, propriétaire de ces mêmes choses, il a pu craindre de les perdre à cause de sa victime. Il a pu aussi se sentir offensé et a voulu se venger.

Aurait-il pu tuer un homme sans raison, pour le seul plaisir de tuer un homme ? Est-ce crédible ?

On a bien dit d'un homme extravagant et cruel à l'excès qu'il était capable d'une méchanceté et d'une cruauté gratuites. Mais on a commencé par en donner la raison : il avait peur que l'inaction, disait-on, n'engourdît sa main ou son esprit. Mais pourquoi ? quel est le mobile de tout ça ? Eh bien, cet exercice du crime lui permettait de s'entraîner pour prendre la ville, s'emparer des honneurs, du pouvoir, des richesses, et s'exempter ainsi de la peur des lois et d'une vie difficile en raison d'un patrimoine insuffisant et d'un

sentiment criminel de culpabilité.
Non, même Catilina n'a pas aimé ses crimes mais tout autre chose qui en était le mobile.

Mais moi, malheureux, qu'ai-je aimé en toi, mon vol, mon crime nocturne, l'année de mes seize ans ?
Non, tu n'étais pas beau puisque tu étais un vol. Es-tu même quelque chose pour que je te parle ?
C'étaient de beaux fruits que nous avons volés. C'était ta création, toi le plus beau de tous, créateur de tout, Dieu bon, Dieu bien suprême, et mon vrai bien.
C'étaient de beaux fruits mais mon âme misérable ne les a pas convoités pour eux-mêmes. Il y en avait pour moi de meilleurs en abondance, mais c'est eux que j'ai cueillis dans le seul but de voler. Oui, à peine cueillis, je les ai jetés. Le crime fut mon seul repas avec joie savouré. Et si un de ces fruits est entré dans ma bouche, c'est que le crime fut goûteux.

Seigneur mon Dieu.
Et je cherche maintenant ce qui m'a plu dans le vol.
Beauté nulle. Et je ne parle même pas de rivaliser avec l'équité ou la prudence ni avec rien dans l'esprit des hommes ni dans la mémoire ni dans les sens et la vie végétative ni avec l'espace stellaire séduisant et attirant ni dans la terre et la mer pleines de rejetons dont les naissances succèdent aux disparitions ni avec rien du moins comparable à cette sorte d'ombre de beauté défaillante des vices trompeurs.

Oui, l'orgueil parodie l'élévation mais toi, tu es unique, au-dessus de tout, Dieu très haut.
L'ambition ne cherche que les honneurs et la gloire mais tu es unique avant tout le monde, honoré et glorifié pour toujours.
Les puissants cruels cherchent à nous terroriser, mais qui est terrible sinon le Dieu unique ? et qui peut s'arracher ou se dérober à son pouvoir ? et quand et où et comment et par qui le pourrait-il ?
Les caresses lascives veulent qu'on les aime, mais rien de plus caressant que ton amour ni rien d'aimable plus libérateur que ta vérité, belle et lumineuse avant toute chose.
Curieux, nous cherchons à nous montrer passionnés par les sciences, mais tu connais tout à son plus haut degré.
Ignares et bêtes nous nous abritons derrière les noms de simplicité et d'innocence, mais c'est parce qu'on ne trouve rien de plus simple que toi.
Et quoi de plus innocent que toi ? Leurs propres actions sont les ennemies des méchants.
Paresseux nous cherchons un quasi-repos, mais quel vrai repos est assuré sans le Seigneur ?
On voudrait appeler le luxe pléthore et abondance, mais tu es la plénitude et un inépuisable trésor de douceur inaltérable.
Prodigues, nous nous justifions à l'ombre de la libéralité, mais tu prodigues tous les biens en abondance.
Avares, nous voulons amasser beaucoup, mais toi, tu possèdes tout.
Envieux, nous luttons pour être les premiers, mais quoi de supérieur à toi ?
Nous cherchons à nous délivrer par la colère, mais qui délivre plus justement que toi ?
Nous frissonnons de peur quand l'insolite et l'inattendu s'en prennent aux choses qu'on aime et qu'on protège. Mais pour toi quoi d'insolite ? quoi d'inattendu ? et qui te sépare de ce que tu aimes ? et où, si ce n'est près de toi, une protection assurée ?
Nous pleurons de tristesse les choses perdues qui nous faisaient envie parce que nous voudrions qu'on puisse ne rien nous enlever comme à toi.

L'âme se prostitue quand elle s'écarte de toi.
Elle cherche hors de toi ce qui est pur et transparent. Et elle ne le trouve pas sans revenir à toi.
Les pervers qui t'imitent s'éloignent de toi et se redressent pour s'opposer à toi. Mais pourtant en t'imitant ils montrent que tu es créateur de la nature entière et par là même que nulle part on ne se sépare de toi.

Qu'ai-je donc aimé dans ce vol et en quoi, imparfait et pervers, ai-je imité mon Seigneur ?
J'aurais pris plaisir à agir contre la loi, du moins par ruse ne le pouvant de force. Prisonnier, j'aurais mimé une liberté mutilée en transgressant délibérément un interdit, sombre parodie de toute-puissance.
C'est l'esclave fuyant son maître pour embrasser une ombre.
Pourriture. Vie monstre. Mort profonde.
Peut-on prendre plaisir à un acte interdit pour l'unique raison qu'il est interdit ?

Quand pourrai-je rendre au Seigneur ce que ma mémoire a pu recueillir sans que mon âme ne prenne

peur ?

Je t'aimerai, Seigneur, et je te remercierai et je me confierai à ton nom. Tu m'as tant pardonné de mes actes méchants et criminels.

J'attribue à ta grâce et à ta compassion d'avoir fait fondre comme glace mes crimes.

J'attribue aussi à ta grâce tout ce que je n'ai pas fait de mal. Eh oui, que n'aurais-je pu faire moi qui ai même aimé un crime gratuit ?

Et tout m'a été pardonné, je l'avoue : ce que j'ai fait de mal et ce que sous ta protection je n'ai pas fait.

Qui parmi les hommes, conscient de son infirmité, oserait mettre sa pureté et son innocence sur le compte de ses propres forces pour moins t'aimer, comme si ta compassion – par laquelle tu effaces les crimes de celui qui se retourne vers toi – lui avait été moins nécessaire ?

Oui, que celui qui fut appelé à toi et a suivi ta voix et évité les choses qu'il lit dans mes souvenirs et mes aveux ne se moque pas de me voir guéri de ma maladie par un médecin qui lui a permis, à lui, de ne pas être malade, ou plutôt d'être moins malade. Celui-là doit avoir pour toi autant sinon plus d'amour encore. Car, comme il peut le voir, le même qui m'a tiré de l'immense langueur de mes crimes ne l'a pas piégé dans l'immense langueur du mal.

Quel fut le profit pour moi, malheureux, de ces actes dont le souvenir aujourd'hui me fait rougir ? Ce vol surtout en qui j'ai aimé le vol lui-même et rien d'autre, alors que lui-même n'est rien, ce qui m'a rendu d'autant plus malheureux.

En tout cas, seul je ne l'aurais pas fait. C'était, je m'en souviens, mon état d'esprit de l'époque. Non, seul je ne l'aurais pas fait.

J'ai donc aimé la communauté de ceux avec qui je l'ai fait. Je n'ai donc pas aimé rien d'autre que le vol. Ou plutôt si : rien d'autre car cette autre chose n'est rien non plus.

De quoi s'agit-il en réalité ?

Qui m'instruira sinon celui qui éclaire mon cœur et en distingue les ombres ?

Pourquoi l'idée de cette recherche, de cette discussion et de cet examen ?

Si j'avais aimé les fruits que j'ai volés, et si j'avais désiré en jouir, j'aurais pu, même seul si j'y avais suffi, commettre ce crime pour assouvir mon plaisir sans avoir à me frotter à des âmes complices pour enflammer le prurit de ma cupidité. Mais, puisque le plaisir n'était pas dans ces fruits, c'est dans le crime lui-même qu'il se trouve, crime collectif que nous avons partagé.

Quel était cet affect que j'éprouvais ?

Parfaitement, totalement ignoble, bien sûr, et malheur à moi, car c'était le mien.

Mais encore…

les erreurs qui les comprend ?[4]

C'était un rire, comme un chatouillement du cœur.

Nous avons fait ça aux dépens de ceux qui ne nous en imaginaient pas capables, et qui ne le voulaient surtout pas.

Mais pourquoi prendre du plaisir à ne pas agir seul ? Est-ce parce que personne ne rit facilement tout seul ? C'est vrai, mais il peut arriver aussi que, tout en étant seul et isolé, sans autre présence autour de nous, nous soyons pris d'un fou rire sur une simple idée ou une simple vision ridicule.

Mais moi je n'aurais pas agi seul, je ne l'aurais pas fait si j'avais été tout seul.

Devant toi, mon Dieu, c'est le souvenir à vif de mon âme.

Seul, je n'aurais pas fait ce vol qui ne m'a pas plu pour ce que je volais mais parce que je volais. Je n'aurais pas eu de plaisir à faire ce vol tout seul, et je ne l'aurais pas fait.

Amitié trop inamicale. Indéchiffrable séduction de l'esprit.

Le jeu et la plaisanterie font naître un avide désir de nuire, un appétit de faire du tort à autrui, sans désir de profit personnel ni de vengeance. Quelques paroles suffisent : allons-y, faisons-le ! et on a honte d'avoir honte.

Qui peut débrouiller un tel enchevêtrement et une telle complexité de nœuds ?

C'est horrible.

Je ne veux pas fixer mon regard. Je ne veux pas voir ça.

Oh c'est toi que je veux

justice et innocence beauté parée d'honnêtes lumières

insatiable satiété repos parfait près de toi

vie imperturbable

Qui entre en toi entre dans la joie de son Seigneur et n'aura plus jamais peur et se trouvera au mieux dans le meilleur.

Mais à la dérive, loin de toi, j'ai erré, mon Dieu, dans mon adolescence, trop loin du chemin de ta stabilité.
Je me suis fait terre du manque.

---

1. 1re Lettre aux Corinthiens 7, 28. ↵

2. 1re Lettre aux Corinthiens 7, 1. ↵

3. 1re Lettre aux Corinthiens 7, 32. ↵

4. Psaumes 16, 13. ↵

Livre III

Je suis arrivé à Carthage où grésillait autour de moi la poêle des amours scandaleux.
Je n'aimais pas encore mais j'aimais aimer. Je me haïssais même de ne pas souffrir de manquer d'un manque plus secret.
Je cherchais quoi aimer, aimant aimer. Je haïssais la sécurité, les chemins sans traquenards.

Au fond de moi j'étais affamé. Privé de la nourriture intime – toi, mon Dieu –, je n'éprouvais pas la faim de cette faim. Je n'avais aucun désir pour ce genre d'aliments. Je ne m'en remplissais pas, et plus j'en manquais plus j'en étais dégoûté.

Mon âme n'allait pas bien. Ulcérée, exilée, malheureuse et avide d'attouchements avec des êtres sensibles (mais sans âme, ils ne pourraient jamais se faire aimer !). Aimer et être aimé m'était plus agréable si je pouvais jouir du corps amant. Je salissais donc le flux de l'amitié d'une concupiscence ordurière. Je noircissais sa candeur d'effrayants désirs. Mais j'avais beau être abject et sordide, je me démenais pourtant pour paraître élégant et urbain – quelle énorme vanité !

Je me suis rué dans l'amour. J'ai voulu être une proie.
Mon Dieu, mon amour, tu es si bon que tu as aspergé mon plaisir de tant de fiel.
J'ai été aimé. J'ai connu dans la clandestinité les fers de la jouissance. Tout à la joie d'être attaché par d'insupportables nœuds. J'étais enflammé par les fouets de la jalousie, du soupçon, de la peur, de la colère et des coups.

7

J'étais captivé par le théâtre, ses représentations étaient remplies des images de mon malheur et du combustible de mes passions.
Mais comment l'homme peut-il vouloir souffrir au spectacle de chagrins et de tragédies dont il ne voudrait pas pour lui-même ? Pourtant, comme spectateur, il veut souffrir de cette douleur représentée, et jouir de cette souffrance. Folie étonnante, n'est-ce pas ? Chacun est d'autant plus ému qu'il est personnellement plus exposé à de tels sentiments. Et, comme l'on dit, souffrir soi-même, c'est être malheureux ; compatir, c'est avoir pitié. Mais où est cette pitié dans les fictions de la scène ? On ne demande pas au spectateur de se porter au secours, on l'invite simplement à souffrir. Et on applaudira d'autant plus l'auteur de ces fictions qu'il nous aura fait davantage souffrir. Si ces drames humains, imaginaires ou inspirés de notre histoire ancienne, sont représentés sans faire souffrir le spectateur, c'est l'échec assuré, l'écœurement et les critiques. Mais à l'inverse, si le spectateur souffre, il est captivé et heureux.

8

Oui, nous aimons les larmes et la souffrance.
Tout le monde préfère, bien sûr, être gai. Mais si on ne trouve jamais du plaisir à son propre malheur, nous en avons, en revanche, quand nous avons pitié, même si cela ne va jamais sans souffrir un peu. N'est-ce pas pourquoi alors nous aimerions souffrir ?
Tout vient de ce flux de l'amitié. Mais où va-t-il ? où coule-t-il ? pourquoi dévale-t-il comme un torrent de poix bouillante dans l'immense mer houleuse de nos sombres envies où il se métamorphose et se transforme volontairement, se détourne et déchoit de la transparence céleste ?
Il faudrait chasser la pitié. Non, non.
Aimer la souffrance ? Oui, parfois.

Mon âme protège-toi des ordures avec l'aide de mon Dieu

Dieu de nos pères célébré toujours vanté

protège-toi des ordures

Encore aujourd'hui, il m'arrive d'avoir pitié. Mais, à l'époque, au théâtre, j'ai partagé la joie des amants quand ils jouissaient abjectement l'un de l'autre, quel que fût le degré imaginaire de leurs actes dans les jeux scéniques. Et quand, au contraire, ils renonçaient l'un à l'autre, j'ai compati en quelque sorte à leur tristesse. Dans les deux cas, j'ai pris du plaisir.
Aujourd'hui, j'ai plus de pitié pour celui qui tire son plaisir de sa propre abjection que pour celui qui souffre d'être frustré d'une volupté malsaine ou d'un misérable bonheur. La pitié est d'autant plus authentique qu'elle ne prend plaisir à aucune souffrance. On approuve le commandement de l'amour : plaindre le malheur d'autrui. Mais pour qui cède à la pitié, il est préférable, bien sûr, de ne pas en souffrir.

Oui, car s'il existait quelque chose comme une bienveillance malveillante, il serait alors possible que celui qui s'apitoie véritablement, sincèrement, en vienne à souhaiter l'existence d'êtres malheureux pour avoir à les plaindre.

On peut comprendre une douleur mais on ne doit en aimer aucune.

et toi Seigneur Dieu tu nous aimes amour large et profond plus pur que le nôtre plus incorruptible aucune douleur ne te déchire

Mais qui en est capable ?

4 Moi, en ce temps-là, j'étais malheureux. J'aimais souffrir et je réclamais de quoi souffrir.

La pantomime des misères fictives d'autrui devait me tirer les larmes pour que j'apprécie le jeu de l'acteur et être bouleversé. Quoi d'étonnant ? Pauvre brebis qui erre loin du troupeau, qui trouve insupportable ta prison, j'étais ravagé d'une gale immonde. D'où mon amour des souffrances – non pas celles capables de me pénétrer en profondeur car je n'aurais pas aimé avoir à endurer celles dont j'aimais le spectacle – mais des souffrances représentées et racontées qui ne pouvaient que m'égratigner en surface. Et pourtant, comme les ongles quand on se gratte, elles provoquaient inflammations, tumeurs, abcès et pus repoussants.

C'était ma vie. Mais était-ce la vie, mon Dieu ?

5 Il y avait le vol enveloppant de ton amour fidèle et lointain au-dessus de moi.

J'ai pourri de tant d'obscénités. J'ai cédé à une curiosité outrageante qui m'a fait te déserter et me précipiter dans une abyssale infidélité, dans le piège d'une soumission démoniaque à laquelle j'ai sacrifié tous mes désirs. Mais dans tous ces excès, c'est ton fouet qui s'abattait sur moi.

J'ai même osé au cours d'une de tes célébrations solennelles, dans les murs de ton église, négocier le fruit mortel de ma convoitise. Alors tu m'as frappé de lourds châtiments, et ce n'était rien au regard de ma culpabilité.

Oh toi mon énorme amour mon Dieu mon refuge

Tu t'es opposé à ces terribles fautes parmi lesquelles j'ai divagué, la nuque fière, pour me séparer de toi, et préférer ma voie à la tienne, préférer la liberté du déserteur.

6 Et ces études respectables, comme on les appelait, donnaient l'accès aux audiences du forum. Je devais être le meilleur, je serais d'autant plus admiré que je tromperais les autres. Or l'aveuglement des hommes, c'est précisément se vanter de cette puissance d'aveuglement. J'étais déjà premier au cours de rhétorique. J'exultais et je faisais l'important. J'étais toutefois beaucoup plus calme que les autres, Seigneur, tu le sais, je restais à l'écart de la casse des casseurs – oui, ce nom malheureux, diabolique, était pour ainsi dire une marque d'urbanité ! Je vivais parmi eux honteusement honteux de ne pas leur ressembler. Je les accompagnais et parfois leur amitié me faisait même plaisir, mais leurs actes m'horrifiaient. Cette façon qu'ils avaient de s'acharner délibérément sur les nouveaux les plus timides avec des insultes troublantes, et de se repaître en riant de leur propre méchanceté. Rien ne ressemblait plus à ces actes que des actes démoniaques. Casseurs était le nom qui leur convenait le mieux. Mais ils étaient eux-mêmes les premiers cassés, abîmés d'être ridiculisés : de faux esprits les avaient secrètement séduits pour leur faire aimer précisément se moquer des autres et les tromper.

7 C'est dans ce milieu, encore à un âge influençable, que j'ai appris l'éloquence dans les livres. Je désirais me distinguer, intention condamnable et futile qui revient à parcourir les plaisirs de la vanité humaine. Et suivant le programme habituel de ces études, j'ai eu à m'intéresser à l'ouvrage d'un certain Cicéron, chez qui d'ordinaire on admire la langue et moins le cœur. Ce livre contient pourtant une exhortation de l'auteur lui-même à la philosophie. Son titre : l'*Hortensius*[1].

Ce livre a bouleversé mes sentiments en profondeur. Il a orienté mes prières vers toi, Seigneur. Il a bouleversé mes vœux et mes désirs. Soudain, j'ai trouvé vide tout espoir futile. Mon cœur s'est emballé d'une façon incroyable, et j'ai désiré l'immortalité de la sagesse. Je commençais à me lever pour retourner vers toi. Ce qui a le plus compté pour moi dans ce livre, ce n'est pas sa langue acérée – qu'on a cru pouvoir m'acheter avec l'argent de ma mère, j'avais dix-neuf ans, et mon père était mort depuis deux ans déjà –, ni sa langue acérée donc, ni l'art de s'exprimer, mais son contenu, qui m'a convaincu.

Je brûlais, mon Dieu, je brûlais de décoller de la terre vers toi, sans savoir ce que tu faisais de moi.

Oui, près de toi est la sagesse [2]. Or l'amour de la sagesse se nomme chez les grecs philosophie. Et cette littérature m'a passionné. Certains utilisent la philosophie pour séduire, pour travestir et donner des couleurs à leurs erreurs avec ce grand nom flatteur et noble. Presque toute cette engeance figure dans ce livre et y est dénoncée, qu'il s'agisse de mes contemporains ou de mes devanciers. L'avertissement de ton esprit, par l'intermédiaire de ton esclave bon et fidèle, était donc salutaire :

Attention à ne pas vous laisser ravir par la philosophie, vaine super-cherie dans la tradition des hommes, et du système du monde, et non pas du Christ, en qui il y a réellement toute la plénitude de la divinité [3].

Moi, en ce temps-là, tu le sais, lumière de mon cœur, je ne connaissais pas encore ces paroles apostoliques, et une seule chose m'a réjoui dans cette exhortation à la philosophie : non pas tel ou tel système, mais la sagesse elle-même, quelle qu'elle soit, et que j'ai voulu aimer, rechercher, atteindre, posséder et embrasser avec force. Ce discours m'excitait, me passionnait, m'incendiait. Dans cet embrasement, une seule chose venait briser mon élan : le nom du Christ n'y figurait pas. Parce que ce nom de ton amour, Seigneur, ce nom de mon libérateur, ton fils, mon tout jeune cœur l'avait bu dès le lait maternel, et l'avait conservé au fond de lui.
Et rien sans ce nom, fût-ce de la belle et authentique littérature, ne pouvait me captiver entièrement.

J'ai décidé de m'intéresser aux Écritures saintes pour voir un peu ce qu'elles étaient. Et j'y vois une chose que les puissants ne peuvent apprendre, que les enfants ne peuvent mettre à nu. Chose obscure au premier abord, profonde en avançant, et voilée de mystères. Moi, je n'étais encore pas fait pour y entrer ni pour l'approfondir avec humilité. Mais ce que je dis aujourd'hui, ce n'est pas ce que j'ai pensé sur le moment, en m'intéressant à ces Écritures : elles m'ont paru alors indignes d'être comparées à la majesté d'un Cicéron. Oui, ma prétention était un obstacle à leur modestie. Mon esprit perspicace n'a pas suffi à les pénétrer. Pourtant, c'est vrai, elles grandissent avec les plus petits, mais j'excluais être tout petit. Dans mon arrogance démesurée, je me voyais grand.

Je suis ainsi tombé chez des hommes aux délires de puissance, charnels à l'excès, et bavards [4]. Dans leur bouche, les pièges du diable, et une mélasse faite des syllabes de ton nom, de celui du Seigneur Jésus-Christ et du Paraclet, notre consolateur, le Souffle saint. Ils avaient toujours ces noms-là à la bouche, des paroles seulement, des claquements de langue, mais pour le reste c'était un cœur vide de vérité.
Ils disaient : vérité, vérité. Oh ils me parlaient beaucoup de la vérité mais elle n'était nulle part en eux. Ils parlaient faussement de toi qui es vraiment la vérité, mais aussi des éléments de ce monde, de ta création. Sur tous ces sujets, même quand les philosophes disent vrai, j'ai dû les dépasser devant ton amour

mon père souverain beauté de toutes les beautés

Oh vérité, vérité, du fond du cœur, c'est la mœlle de mon âme qui soupirait vers toi quand ils faisaient résonner ton nom à mes oreilles, si souvent et de façon si variée, dans leurs paroles ou dans leurs énormes et nombreux livres. C'était ce qu'on me servait à manger. J'étais affamé de toi et à ta place on me gavait de soleil et de lune, tes beaux ouvrages, mais tes ouvrages simplement. Il ne s'agissait ni de toi ni même de tes premiers ouvrages. Oui, tes ouvrages spirituels sont supérieurs à ces ouvrages physiques, aussi lumineux et célestes soient-ils.
D'ailleurs moi, j'étais affamé et assoiffé non de ces premiers ouvrages mais de toi-même, vérité, dans laquelle il n'y a ni changement ni l'ombre d'un mouvement. Or on me nourrissait de fantasmes clinquants. Il aurait mieux valu aimer le vrai soleil visible plutôt que ces mirages trompeurs pour l'esprit et le regard. Et comme je pensais à toi, je mangeais sans avidité. Tu n'avais pas dans ma bouche le goût de ce que tu es vraiment. Non, ces mirages vides, ce n'était pas toi. Ils ne me nourrissaient pas et me rendaient toujours plus vide.
Dans les rêves, les aliments ressemblent aux aliments de la vie éveillée. Mais ils ne nourrissent pas les dormeurs puisqu'ils dorment. Ces mirages ne ressemblaient en rien à toi qui maintenant m'as parlé. C'étaient des fantasmes de corps, de corps faux. Les corps réels que nous voyons avec nos yeux de chair sont plus avérés, dans le ciel ou sur terre. Le bétail et les oiseaux les voient comme nous. Et ces corps sont plus avérés que ceux de notre imagination. Et même, il est plus vrai de les imaginer que de conjecturer d'après eux d'autres grandeurs infinies, absolument nulles.
Voilà de quels vides je me nourrissais sans me nourrir.

Toi, mon amour, en qui je m'abandonne pour devenir fort, tu n'es ni ces corps que nous voyons, même dans le ciel, ni ceux que nous n'y voyons pas. Tu les a créés mais ils n'appartiennent pas à tes plus hautes créations.

Comme tu es loin de mes fantasmes, fantasmes de corps qui n'ont aucune existence !

Les fantasmes les plus avérés sont les fantasmes des corps qui ont une existence. Et les corps eux-mêmes sont plus avérés que leurs fantasmes, et pourtant tu n'es pas ces corps. Et tu n'es pas non plus l'âme qui est la vie des corps – pour cette raison meilleure comme vie des corps et plus avérée que les corps eux-mêmes. Tu es la vie des âmes, la vie des vies, vivant par toi-même, tu ne changes pas, vie de mon âme.

10

Où étais-tu si loin, si loin de moi ?

J'étais si loin en terre étrangère, exclu de toi, et même privé des cosses de ces porcs que je nourrissais de cosses.

Même les fables des grammairiens et des poètes valaient mieux que ces mystifications. Les vers et le chant poétique, le vol de Médée par exemple, sont bien plus utiles que les cinq éléments maquillés de nuances diverses en rapport avec les cinq antres des Ténèbres qui n'ont aucune existence et qui sont mortels si on y croit.

Oui, je pouvais puiser dans les vers et le chant une sorte de nourriture. Mais j'avais beau déclamer le vol de Médée, ce n'était pas pour moi quelque chose de vraisemblable. J'avais beau l'entendre, je n'y croyais pas alors que j'ai cru à ces mystifications.

Malheur. Malheur.

Par quelles marches ai-je descendu dans les profondeurs de ces enfers ? oui, je m'échinais et je me débattais sans la vérité, et c'est toi, mon Dieu – oui je te l'avoue – toi qui a eu pitié de moi alors que je ne t'avais pas encore fait mes aveux –, et c'est toi que je cherchais, non pas avec l'intelligence de l'esprit, qui me sert à dominer les grosses bêtes comme tu l'as voulu, mais avec mes seules facultés physiques.

Tu étais plus intérieur que mon intimité, plus élevé que mes sommets.

Je suis tombé sur cette femme effrontée, imprudente, qui, dans l'énigme de Salomon, est assise à la porte et dit :

le pain caché mangez avec plaisir et l'eau douce volée buvez [5]

Elle m'a séduit. Elle m'est apparue dehors quand j'habitais les yeux de ma chair et que je ruminais ces choses que je venais de dévorer.

11

J'ignorais l'autre vérité – la vraie, celle qui est.

Un aiguillon me poussait à prendre le parti de mes stupides trompeurs quand ils me demandaient d'où venait le mal, et si Dieu était limité par une forme corporelle, s'il avait des cheveux et des ongles, et s'il était juste d'avoir plusieurs femmes, ou de tuer des hommes et de sacrifier des animaux.

J'étais ignare. Ces questions me perturbaient. Je m'éloignais de la vérité alors que je m'imaginais aller vers elle. Je ne savais pas que le mal n'est rien d'autre que la privation du bien, jusqu'au néant absolu.

Comment l'aurais-je vu ? Mes yeux ne voyaient pas au-delà des corps et mon âme ne voyait pas au-delà des fantasmes.

Je ne savais pas que Dieu est un esprit et non quelqu'un avec des membres, une longueur et une largeur, ni un être avec une masse, car le poids d'une masse peut se diviser en différentes parts, et à supposer que la masse soit infinie, son poids est moindre, limité à une part quelconque, dans un espace donné, que dans l'infini. Et elle n'est pas tout entière partout comme un esprit, comme Dieu.

Ce qu'il y a en nous, ce que nous sommes, et que l'Écriture dit de nous que nous sommes à l'image de Dieu, je l'ignorais totalement.

12

Je ne connaissais pas la vraie justice intérieure, celle qui juge non d'après l'habitude mais d'après la fine fleur de la loi du Dieu tout-puissant. Elle modèle les mœurs des pays et des époques en fonction des pays et des époques, tout en restant elle-même partout et toujours, sans distinction de lieu et de temps. D'après elle, étaient justes Abraham, Isaac et Jacob, Moïse et David, et tous ceux que la bouche de Dieu a célébrés. Mais les mêmes étaient jugés iniques par ceux qui étaient mal informés, et qui jugeaient d'après le temps des hommes et mesuraient les mœurs du genre humain universel à leurs propres mœurs particulières. Un peu

comme quelqu'un qui ne sachant rien d'une armure, ni à quel membre correspond quelle pièce, voudrait se couvrir la tête avec la jambière et se chausser avec le casque, et se plaindrait parce que ça n'allait pas parfaitement. Ou comme quelqu'un qui se formaliserait de ne pas être autorisé à vendre un après-midi férié, sous prétexte que c'est autorisé le matin du même jour. Ou qui, dans une même maison, en voyant un esclave manipuler une chose interdite à l'échanson, ou quelque chose se faire derrière l'écurie qui serait interdite à table, s'indignerait que dans une même habitation, pour un même personnel, il n'y ait pas partout et pour tous les mêmes attributions !

De la même façon, on s'indigne d'apprendre qu'en ce siècle une chose permise aux justes ne l'était pas en un autre siècle, ou que Dieu a prescrit une chose à ceux-là et une autre à ceux-ci, d'après les circonstances des époques, alors que les uns et les autres étaient au service de la même justice. On devrait comprendre pourtant que pour un seul homme, un seul jour et une seule maison, à chaque membre convient une chose, et qu'une chose permise depuis longtemps, après l'heure ne l'est plus. Et qu'une certaine chose qui en un lieu est permise voire ordonnée, dans un autre, tout proche, est défendue et punie. Est-ce la justice qui est inconstante et qui change ? Les temps dont elle a la garde ne vont pas au même rythme, et ce ne sont que des temps, en effet. Or les hommes dont la vie sur terre est brève n'ont pas la capacité intellectuelle de rassembler en un tout les circonstances des générations antérieures ou des autres peuples, dont ils n'ont pas l'expérience, à celles dont ils ont l'expérience. Mais pour un même corps, un même jour, une même maison, ils peuvent facilement voir ce qui convient à chaque membre, à chaque moment, ou à chaque partie et à chaque personne. Dans le premier cas, ils s'offusquent, dans l'autre ils se soumettent.

À cette époque, moi je ne savais rien de ces choses, et je n'y faisais pas attention. Je les avais partout sous les yeux et je ne voyais rien. Pourtant dans l'art poétique, je ne devais pas placer n'importe quel pied n'importe où, mais à tel ou tel mètre, et de telle ou telle façon. Et dans un même vers, ce n'était pas le même pied partout. L'art lui-même d'après lequel je déclamais n'avait pas différentes règles mais formait un tout. Et je ne me rendais pas compte que la justice que servaient des hommes bons et saints formait de ses instructions un ensemble supérieur et bien plus sublime, sans varier nulle part, mais en attribuant des préceptes appropriés en fonction de la diversité des époques, et pas tout en même temps. Aveugle, je critiquais les fidèles patriarches qui avaient vécu à leur époque selon l'ordre et l'inspiration de Dieu, mais qui avaient aussi préfiguré l'avenir selon la révélation de Dieu.

Mais existe-t-il un jour ou un endroit où il soit injuste d'aimer Dieu de tout son cœur et de toute son âme et de tout son esprit, et d'aimer le prochain comme soi-même ?

Il est entendu que les crimes contre nature doivent être partout et toujours exécrés et punis, comme ceux des Sodomites. Quand bien même tous les peuples les commettraient, ils seraient quand même passibles de la même accusation devant la loi divine qui n'a pas fait les hommes pour qu'ils fassent usage d'eux-mêmes ainsi. C'est surtout violer l'alliance même qui doit nous unir à Dieu que de polluer cette nature dont il est l'auteur par la perversité de notre libido.

Et ce qui, au regard des mœurs de l'humanité, constitue un crime, il faut l'éviter pour préserver la diversité des mœurs, de telle sorte que le pacte mutuel d'une cité ou d'un peuple, confirmé par l'habitude ou la loi, ne puisse jamais être violé par la libido d'un citoyen ou d'un étranger.

Laideur de toute partie qui ne s'accorde pas à son ensemble !

Oui, mais quand Dieu ordonne quelque chose contre une tradition ou un pacte humain quelconque, même si cela ne s'est jamais fait là, il faut le faire, et si c'était oublié, le restaurer, et si ce n'était pas institué, l'instituer. Il est bien permis à un roi dans la cité où il règne d'ordonner quelque chose que personne avant lui ni jamais lui-même n'avait ordonné, et obtempérer n'est pas alors s'opposer à l'alliance de cette cité. Bien au contraire, ne pas obtempérer serait s'opposer à cette alliance. Le pacte général d'une société humaine est bien d'obéir à son roi. Alors à plus forte raison, Dieu souverain universel de sa création donnant un ordre, il faut s'y soumettre sans douter. Oui, de même que dans les pouvoirs de la société humaine, le pouvoir supérieur a préséance sur l'inférieur qui lui doit obéissance, comme Dieu sur tous.

Même chose pour les crimes. L'outrage ou la méchanceté révèlent l'action nuisible de la libido. Ou les deux à la fois dans la vengeance, comme un ennemi contre son ennemi, ou pour s'emparer d'un objet appartenant à autrui, comme un bandit contre un voyageur, ou pour éviter d'avoir mal, quand on a peur de quelqu'un, ou par envie, comme un misérable devant plus heureux que lui, ou comme celui qui a réussi devant celui dont il craint qu'il ne l'égale ou dont l'égalité le fait souffrir, ou encore par seule jouissance de la souffrance d'autrui, comme les spectateurs des combats de gladiateurs ou les gens caustiques et les mystificateurs.

Ces principaux crimes pullulent avec l'ambition, la cupidité et la concupiscence, avec une seule de ces

passions, deux à la fois ou les trois ensemble. On vit dans le mal, en s'opposant aux dix cordes – trois et sept – du psaltérion, ton Décalogue, Dieu très haut et très doux.

Mais quels scandales pourraient t'atteindre ? Tu es incorruptible. Ou quels crimes contre toi à qui rien ne peut nuire ?

En réalité, tu punis ce que les hommes s'infligent à eux-mêmes. Parce que même quand ils s'opposent à toi, ils s'opposent à eux-mêmes. Leur crime est son propre mensonge quand ils pervertissent et dépravent leur nature que tu as faite et harmonisée, quand ils abusent des choses permises, ou qu'ils se livrent passionnément à des interdits contre nature. Ils sont coupables quand ils parlent furieusement contre toi et se braquent contre ton aiguillon, ou quand ils brisent les protections de la société humaine, qu'ils jouissent effrontément d'unions ou de dissidences personnelles, selon leur plaisir ou leur irritation.

C'est ce qui se passe quand on t'abandonne, source de vie, seul vrai créateur et guide de l'univers, et que par orgueil personnel, un amour particulier fait croire à une fausse unité.

Un humble attachement fait retourner en toi.

Tu nous purges des mauvaises habitudes.

Tu es bienveillant pour les fautes qu'on avoue. Tu écoutes les plaintes des enchaînés. Tu nous libères des entraves que nous nous sommes faites, à la condition de ne plus dresser contre toi les cornes d'une fausse liberté, toujours avides de posséder davantage au risque de tout perdre, en aimant notre bien plus que toi, le bien de tous.

Or parmi les scandales, les crimes, et tant de méchancetés, il peut y avoir des fautes utiles à ceux qui les font. Les juges sérieux les réprimandent en vertu de la règle de la perfection, mais en même temps ils font valoir leurs mérites parce qu'ils espèrent un jour en récolter quelque chose comme le blé en herbe que l'on moissonne.

Il y a aussi certaines fautes qui ressemblent à des scandales ou à des crimes, mais qui ne sont pas des fautes parce qu'elles n'offensent ni toi, Seigneur notre Dieu, ni la communauté sociale. Il peut arriver, par exemple, qu'on amasse certaines choses, en prévision des aléas de la vie, sans pour autant agir par cupidité, ou encore qu'on punisse quelqu'un avec l'intention zélée de le corriger au nom d'un pouvoir fort, sans forcément par désir de nuire.

Beaucoup d'actions qu'on voit condamnées par les hommes sont approuvées par ton jugement, et beaucoup qui sont approuvées par les hommes sont rejetées par ton jugement. Souvent l'apparence d'une action est différente de l'intention de son agent et de l'articulation secrète des circonstances.

Mais quand c'est toi qui commandes soudain quelque chose d'inaccoutumé et d'imprévu, même si tu l'as interdit à une époque, et que pour un temps tu caches la raison de ton commandement, et que cela s'oppose même au pacte d'une quelconque société humaine, qui douterait qu'on ne doive le faire puisque la société humaine juste c'est celle qui est attentive à toi ?

Heureux ceux qui savent que c'est toi qui as commandé. Oui, tout ce qui est fait par tes serviteurs l'est pour mettre en évidence les exigences du présent ou pour préfigurer l'avenir.

Et moi, ignorant tout cela, je me moquais de tes esclaves, saints et prophètes.

Et que faisais-je en me moquant d'eux ? J'en arrivais à ce que tu te moques de moi. Insensiblement, j'avais fini en effet par croire à des farces. Je pensais qu'une figue quand on la cueillait pleurait des larmes de lait, avec son arbre qui était sa mère. Mais que si un des saints manichéens mangeait cette figue (qu'un autre que lui bien sûr avait fait le crime de cueillir), qu'il l'absorbait dans ses viscères, il en exhalerait des anges, ou mieux encore des particules divines, en gémissant et en rotant. Ces particules du Dieu très haut et vrai seraient restées prisonnières du fruit si la dent et le ventre de ce saint élu ne les en avaient délivrées !

J'ai fini par croire, pauvre de moi, qu'il fallait être plus compatissant avec les fruits de la terre qu'avec les hommes pour qui ils naissent. Au point que si un affamé qui n'était pas manichéen demandait un fruit, lui en donner ne serait-ce qu'une petite bouchée méritait la peine capitale !

Tu as tendu ta main d'en haut.

Tu m'as arraché des profondeurs obscures.

Pendant ce temps, ma mère, ta fidèle, t'adressait les pleurs qu'elle versait sur moi, plus abondants que les pleurs des mères sur une dépouille funèbre.

Sa foi et son inspiration qu'elle tenait de toi lui faisaient voir ma mort.

Et tu l'as exaucée, Seigneur. Tu l'as exaucée. Tu ne t'es pas détourné de ses larmes dont le flot ininterrompu arrosait la terre sous ses yeux partout où elle priait. Tu l'as exaucée.

Autrement d'où serait sorti ce rêve dans lequel tu la consolais jusqu'à ce qu'elle accepte de vivre avec moi

et de partager avec moi la même table chez nous ? Ce qu'elle avait d'abord refusé, horrifiée, révulsée par mes erreurs blasphématoires.

Elle s'est vue debout sur une barre de bois. Un jeune homme resplendissant, hilare, vient vers elle et lui sourit alors qu'elle est triste, accablée de tristesse. Il l'interroge sur les raisons de sa tristesse et de ses larmes quotidiennes. Moins pour comprendre que pour lui faire comprendre quelque chose, comme cela arrive souvent dans les rêves. Elle lui répond qu'elle se lamente sur ma perdition. Il lui ordonne alors de se rassurer et l'invite à être plus attentive et à regarder : où elle était, j'étais moi aussi.

Elle observe l'endroit où elle se trouve et me voit soudain près d'elle, debout sur la même barre de bois.

Ça n'a été possible que parce que tu as ouvert tes oreilles à son cœur, bonté toute-puissante qui prends soin de chacun de nous comme si tu prenais soin de lui seul, et de tous comme s'il s'agissait de chacun en particulier.

20. Et une chose encore. Elle me raconte son rêve et je risque l'interprétation suivante : c'était plutôt à elle de ne pas désespérer d'être à l'avenir ce que j'étais. Non, répond-elle, immédiatement et sans aucune hésitation. On ne m'a pas dit : où il est, tu es aussi. Mais bien : où tu es, il est lui aussi.

Je t'avoue, Seigneur, mon souvenir, comme il me revient. Je ne l'ai jamais passé sous silence. Il y eut ta réponse, venue pour moi d'une mère vigilante, le fait qu'une fausse interprétation si plausible ne l'ait pas troublée et qu'elle ait vu si vite ce qu'il fallait voir – ce que moi je n'avais pas vu, du moins avant sa réponse. Tout cela m'a impressionné, plus que le rêve lui-même qui prédisait à cette femme dévouée la joie qu'elle aurait plus tard et qui la consolait par avance de son inquiétude.

Il fallut en effet attendre neuf ans. Neuf ans que j'ai passés dans la boue des bas-fonds et dans l'erreur la plus noire, malgré de fréquents efforts pour me relever mais qui me fracassaient encore plus violemment. Je me suis roulé dans la boue. Et pendant ce temps, cette veuve vertueuse, dévouée et sobre comme tu les aimes, que l'espoir ranimait déjà, n'économisait pas pour autant ses pleurs et ses gémissements. À chaque heure de ses prières, elle se lamentait sur moi auprès de toi. Ses prières entraient dans ta présence, mais tu me laissais encore me rouler et m'ensevelir dans cette noirceur.

21. Entre-temps, tu donnais une autre réponse qui me revient. Oui, je dois passer beaucoup de choses pour arriver plus vite à celles qu'il est urgent de t'avouer, et beaucoup d'autres aussi dont je ne me souviens pas.

Tu as donné une autre réponse par ton prêtre, un évêque nourri dans l'assemblée, et spécialiste de tes livres. Cette femme lui avait demandé de bien vouloir discuter avec moi, de réfuter mes erreurs et de me désapprendre le mal pour m'apprendre le bien. Elle avait l'habitude de demander cela aux personnes compétentes qu'elle rencontrait par hasard. Mais il refusa, avec une vraie prudence, comme je devais m'en rendre compte plus tard.

Il a répondu que j'étais encore rebelle, et plein de cette nouvelle hérésie, et que j'avais déjà tourmenté par de petites questions minables beaucoup d'ignorants, comme elle-même le lui avait raconté.

Mais, dit-il, laisse-le là. interroge simplement le Seigneur sur son cas. Par ses lectures, il découvrira lui-même la nature de cette erreur et la gravité de son hérésie.

Et il lui a raconté comment lui-même, dans son enfance, avait été livré aux Manichéens par sa mère abusée. Il avait lu et recopié presque tous leurs livres. Et il lui était alors apparu, sans l'aide de quiconque pour le contredire et le convaincre, que cette secte était à fuir.

Et il avait fui.

Il eut beau dire, elle refusait d'accepter, et elle insistait en suppliant davantage et pleurait abondamment pour qu'il me voie et discute avec moi. Mais il commençait à être agacé et fatigué.

Va-t'en, dit-il. Laisse-moi. Toi vivante, il n'est pas possible que le fils de ces larmes soit perdu.

Parole qu'elle a conservée, et qu'elle m'a rappelée souvent dans nos conversations, comme si cette parole avait retenti depuis le ciel.

---

1. On ne possède plus aujourd'hui d'exemplaire de cet ouvrage de Cicéron sinon quelques fragments rassemblés à la fin du XIXe siècle. L'*Hortensius* a initié Augustin à la philosophie, à son histoire et surtout à ses grandes valeurs morales : quête des vertus, recherche du bien… ↵

2. Job 12, 13. ↵

3. Lettre aux Colossiens 2, 8-11. ↵

4. Augustin passera une dizaine d'années proche des manichéens avant de se convertir définitivement au christianisme. Sa critique violente, et souvent caricaturale, de cette religion témoigne à la fois de l'importance du manichéisme à son époque (on a même parlé de « christianisme manichéen »), des polémiques incessantes entretenues avec le christianisme, et de l'importance que cette éthique religieuse joua dans la formation d'Augustin. Le manichéisme est une religion aujourd'hui éteinte mais qui eut une diffusion considérable de l'Afrique du Nord jusqu'en Asie centrale et en Chine. Des communautés manichéennes ont survécu jusqu'au XIe siècle en Turquie et en Iran. Mani, le

fondateur de cette religion (216-277), était un Araméen de Babylonie, issu de milieux judéo-chrétiens, et dont le projet était d'installer une religion universelle. Ce fut avant tout un auteur prolixe. Il se dit messie, se compare et rivalise avec Zoroastre, Bouddha et Jésus. Sa biographie invite à de constants rapprochements avec les paroles de Jésus, considéré comme le dernier prophète. Le Christ est reconnu par les manichéens comme libérateur et sauveur. Mais pour eux il n'est pas né de Marie et sa mort n'a été qu'une apparence de mort. Mani écrit pour transmettre au monde « la bonne nouvelle » de sa prophétie. Sa religion, contrairement aux caricatures que l'on s'est plu à en faire, est d'une grande richesse et complexité, à l'entrecroisement de nombreuses croyances de l'Orient ancien et de l'Asie. Historiquement, le manichéisme apparaît entre la naissance et l'essor du christianisme et de l'islam. L'éthique manichéenne, que ridiculise Augustin, tenait à un code moral fondé sur la non-violence, l'abstinence et la pauvreté. On sait à présent que ce code était d'une très haute valeur morale et qu'elle contribua à adoucir les mœurs des peuplades de la Haute Asie. Les obligations canoniques des laïcs manichéens évoquent irrésistiblement les cinq piliers de l'islam : commandements de la foi, prière, aumône, jeûne et confession des fautes. Pour les manichéens, le christianisme est une hérésie païenne, un schisme issu du judaïsme. Eux-mêmes rejetaient le dieu de l'Ancien Testament et sa Loi.
↵

5. Proverbes 9, 17-18.
↵

Livre iv

Durant ces neuf années, de ma dix-neuvième à ma vingt-huitième année, nous avons été à la fois séduits et séducteurs, trompés et trompeurs, soumis à des envies variées, celles publiques de ces études que l'on dit nobles, et d'autres plus secrètes sous le faux nom de religion. Orgueil dans un cas ou superstition dans l'autre, mais vanité toujours.

D'un côté, nous pourchassions la vanité de la gloire populaire, les applaudissements au théâtre, les concours de chant poétique, les luttes pour des couronnes de paille, les niaiseries des spectacles et les excès de la libido. De l'autre, nous souhaitions être purifiés de ces ordures en apportant à ceux qu'on appelait les élus et les saints des aliments avec lesquels, dans l'officine de leur estomac, ils devaient nous fabriquer des anges et des Dieux pour nous libérer !

C'était mon seul but. Et c'était ce que je faisais avec mes amis que, du coup, j'abusais avec moi.

Les prétentieux peuvent bien rire de moi. Tu ne les a pas encore terrassés et écrasés pour les sauver, mon Dieu.

Mais moi, je t'avoue mes laideurs dans ta louange.

Permets-moi, je t'en prie, de refaire dans ma mémoire présente le circuit passé de mes erreurs. T'offrir une victime de joie.

Sans toi, que suis-je d'autre pour moi qu'un guide aveugle ?

Ou quand tout va bien pour moi, que suis-je en train de faire d'autre que sucer ton lait, que jouir de toi, nourriture qui ne se gâte pas ?

Et qu'est-ce qu'un homme, n'importe quel homme, si c'est un homme ?

Les forts et les puissants peuvent bien rire de nous, mais nous, infirmes, pauvres, nous te faisons nos aveux.

J'ai enseigné, ces années-là, l'art de la rhétorique. J'ai vendu du bavardage de vainqueur, vaincu moi-même par l'envie. Je préférais, Seigneur, tu le sais, avoir de bons élèves, ce qu'on appelle des bons, et c'est sans ruse aucune que je leur apprenais les ruses à utiliser non pas forcément contre une tête innocente mais parfois pour sauver une tête coupable.

Oh. Dieu.

Tu as vu de loin ma fidélité chanceler sur un terrain hasardeux, briller par intermittence dans une épaisse fumée. Fidélité exhibitionniste dans cet enseignement aux amoureux du vide et aux chercheurs de mensonges. Je me faisais leur allié.

Ces années-là, je n'avais qu'une femme. Une liaison illégitime. Je l'avais traquée dans les errements aventureux de mes passions. Mais je n'en avais qu'une et je lui étais fidèle au lit. J'ai ainsi fait personnellement l'expérience de la distance entre un juste contrat conjugal, conclu pour donner naissance à des enfants, et un pacte d'amour libidineux qui peut lui aussi donner naissance à un enfant, même si nous n'en voulons pas – encore que sa naissance force alors notre affection.

Je me rappelle aussi que j'avais décidé de participer à un concours de chant au théâtre, et que je ne sais quel haruspice m'a demandé quel prix j'étais prêt à payer pour gagner. J'ai répondu que j'avais en horreur et en abomination ces ignobles contrats, et que même pour une couronne d'un or immortel, je ne l'aurais pas laissé tuer une mouche pour me donner la victoire. Cet homme était prêt à tuer des êtres vivants pour ses rites. Ces honneurs, semble-t-il, devaient me concilier les suffrages des démons.

Mais même dans ce cas, ce n'est pas au nom de ta pureté, Dieu de mon cœur, que j'ai repoussé ce mal. Non, je ne savais pas t'aimer, je ne savais qu'imaginer l'éclair fugace des corps. Or en soupirant après de telles fictions, on se prostitue loin de toi, on s'en remet à ce qui est faux, on sert de pâture aux vents.

Je ne voulais sans doute pas qu'on sacrifie pour moi aux démons mais en réalité je me sacrifiais à eux par cette superstition même. Oui, servir de pâture aux vents n'est rien d'autre que nourrir ces démons eux-mêmes, et n'être par nos égarements que le jouet de leur volupté et de leur dérision.

Et de la même façon, je n'ai pas renoncé à consulter ces charlatans qu'on appelle des numérologues. Sous prétexte qu'ils ne pratiquaient presque aucun sacrifice et qu'ils n'adressaient aucune prière à un esprit quelconque dans leur divination. Et pourtant, la piété chrétienne, la vraie, les rejette et les condamne avec raison.

Oui, c'est bien de t'avouer, Seigneur, et de dire :

prends pitié de moi guéris mon âme car je t'ai fait du tort

C'est bien de ne pas abuser de ton indulgence en commettant sans frein des crimes mais de se souvenir au contraire de la parole du Seigneur :

Te voilà rétabli, ne te fourvoie plus, de peur qu'il ne t'arrive pire.

Et les autres s'efforcent d'anéantir cette parole du salut total en disant : du ciel vient inévitablement la raison de ta faute. Ou encore : C'est Vénus qui est responsable, ou Saturne ou Mars. Bien entendu, il s'agit de disculper l'homme, chair et sang, insolente pourriture, et d'inculper le créateur et l'ordonnateur du ciel et des astres.

Mais qui, sinon toi notre Dieu, douceur et source de justice, rendra à chacun selon ses actes sans jamais exclure un cœur obscur et broyé ?

Il y avait à cette époque un homme clairvoyant, médecin chevronné, très réputé. C'est lui, en tant que proconsul qui, lors de ce fameux concours de chant, a de sa propre main posé la couronne sur ma tête malade ; mais pas en sa qualité de médecin car de la maladie dont je souffrais, le seul guérisseur c'est toi, qui résistes aux puissants et qui offres la reconnaissance aux obscurs. Tu aurais donc renoncé à m'aider et à soigner mon âme, même par l'intermédiaire de ce vieillard… J'étais en effet devenu assez proche de lui, captivé par sa conversation attachante, sans mots savants, et d'une vivacité de pensée qui la rendait agréable et convaincante. Dès qu'il apprit de ma bouche que je m'adonnais à la lecture des horoscopes, il m'engagea, avec une paternelle bienveillance, à les rejeter. Je ne devais pas gaspiller en pure perte mon travail à ces vanités ni les efforts nécessaires à des choses bien plus utiles. Il avait lui-même, disait-il, tellement étudié ces sujets qu'il avait voulu, dans les premières années de sa jeunesse, en faire sa profession pour la vie. S'il avait compris Hippocrate, il n'aurait pas de mal à comprendre ces écrits. Et pourtant, il y a renoncé immédiatement pour se consacrer à la médecine. Une seule raison à cela : il avait découvert leur complète fausseté et ne voulait pas qu'un homme sérieux comme lui gagne sa vie en abusant les gens.

Et toi, disait-il, pour subvenir à tes besoins dans ce monde, tu as déjà la rhétorique, et si tu poursuis cette supercherie c'est par libre goût et non par nécessité. Raison de plus pour me faire confiance sur cette question, car je l'ai étudiée à fond, suffisamment en tout cas pour imaginer en faire mon seul gagne-pain.

Mais comment se fait-il alors, lui ai-je demandé, que beaucoup de ces prédictions se vérifient ? Il m'a répondu, du mieux qu'il pouvait. C'était dû à l'importance du hasard, répandu partout dans la nature. En effet, quelques pages de n'importe quel poète consultées au hasard – et dont l'intention poétique était tout autre –, et on tombe sur un vers en consonance merveilleuse avec telle ou telle de nos préoccupations. Il ne faut pas s'étonner alors, disait-il, si l'âme humaine par un quelconque instinct supérieur, inconsciente de ce qui se passe en elle, fait entendre par l'effet, non de l'art mais du hasard, une réponse en accord avec la situation ou les actions de qui l'interroge.

Oui, voilà ce que tu as pris soin de me donner, de lui ou plutôt par lui, précisément ce que je chercherais plus tard moi-même et dont tu as tracé l'esquisse dans ma mémoire.

Mais alors ni lui-même ni mon très cher Nébridius, excellent jeune homme, irréprochable, qui se moquait de toutes ces pratiques divinatoires, n'ont pu me persuader d'y renoncer. L'autorité de ces auteurs m'impressionnait davantage, et je n'avais pas découvert encore la preuve irréfutable que je cherchais, qui me ferait voir sans ambiguïté que lorsqu'ils disaient vrai dans leurs consultations, c'était un fait du hasard ou du sort et non l'art de scruter les astres.

Durant ces années-là, au début de mon enseignement dans la municipalité où je suis né, je m'étais fait un ami. Notre ardente compagnie me l'avait rendu infiniment cher. Nous avions le même âge, et nous partagions les fleurs de l'adolescence.

Enfant, il avait grandi avec moi, nous étions allés ensemble à l'école et nous avions joué ensemble. Mais il n'était pas encore un ami, et ne le serait pas davantage plus tard, au sens d'une véritable amitié. Car il n'y a de véritable amitié que si tu la soudes entre deux êtres déjà liés entre eux, de ce pur amour que le Souffle saint qui nous a été donné diffuse dans nos cœurs.

Notre amitié était plus douce que de raison, mûrie par la ferveur de passions communes. Je l'avais même détournée de la vraie foi, à laquelle l'adolescence ne tient pas profondément ni sincèrement, vers les dangers des superstitions et des fables – ce qui faisait pleurer ma mère.

Avec moi ce jeune homme perdait l'esprit. Et sans lui mon esprit était perdu.

C'est alors que toi, qui es pendu au dos de tes fugitifs, Dieu des vengeances et en même temps source

d'amour, qui nous retournes vers toi par des moyens extraordinaires, tu as soustrait ce jeune homme de cette vie. Son amitié pour moi n'avait pas plus d'un an, amitié d'une douceur, me semblait-il, supérieure à toutes les douceurs de ma vie jusque-là.

8. Qui peut énumérer à lui tout seul tes louanges sur sa seule expérience ?
Qu'as-tu fait alors mon Dieu ?
Oh. Abîme inexplorable de tes jugements.
Tourmenté par des fièvres, mon ami gisait depuis longtemps sans connaissance dans une sueur létale. Il était dans un état désespéré, on l'a baptisé inconscient. Je ne me suis pas fait de souci sur le moment. Je pensais que son âme retiendrait tout ce qu'il avait reçu de moi plutôt que ce qu'on faisait subir à son corps inconscient.
Mais les choses ne se sont pas passées comme ça.
Il est revenu brusquement à la vie et a retrouvé la santé.
Aussitôt, dès que j'ai pu parler avec lui, ce que j'ai pu faire assez vite, et dès que lui-même en a été capable, puisque je ne me séparais jamais de lui et que nous étions éperdument pendus l'un à l'autre, j'ai voulu me moquer avec lui, pensant que ce serait réciproque, du baptême qu'il avait reçu totalement inconscient et insensible. On lui avait déjà appris qu'il l'avait reçu. Mais alors je lui ai fait horreur, comme un ennemi. Il m'a prévenu, avec une franchise extraordinaire et inattendue, que si je voulais être son ami, je devais arrêter de lui parler ainsi.
Stupéfait et troublé, j'ai remis à plus tard l'expression de mes pensées. Il devait d'abord reprendre des forces et être suffisamment en forme pour que je puisse faire avec lui ce que je voulais. Mais il fut arraché à ma démence pour veiller près de toi à ma consolation.
Quelques jours plus tard, en mon absence, il est repris par les fièvres et meurt.

9. Cette douleur a noirci mon cœur.
Dans tous mes regards, il y avait la mort. La patrie était mon supplice et la maison paternelle un étrange malheur. Tout ce que j'avais eu en commun avec lui se retournait sans lui en torture monstrueuse. Mes yeux le réclamaient partout et on ne me le donnait pas. Je haïssais tout parce que tout était privé de lui et que rien autour de moi ne pouvait plus me dire : le voici, il arrive, comme de son vivant quand il était absent.
J'étais pour moi-même une grande question et j'interrogeais mon âme, pourquoi sa tristesse, pourquoi tant d'effroi. Elle ne savait rien me répondre. Si je lui disais : espère en Dieu, très justement elle n'obéissait pas parce que l'homme si cher qu'elle avait perdu était plus vrai et meilleur que le fantasme en qui on lui donnait l'ordre d'espérer.
Seuls les pleurs m'étaient doux et avaient pris la place de mon ami dans les plaisirs de mon cœur.

10. Maintenant, Seigneur, c'est déjà loin. Avec le temps, ma blessure s'est calmée.
Est-ce que je peux t'écouter, toi qui es vérité, et approcher de ta bouche l'oreille de mon cœur pour que tu m'expliques pourquoi les pleurs sont doux aux malheureux ? et pourquoi, alors que tu es là partout, tu as rejeté loin de toi notre malheur, pourquoi tu persistes à rester en toi quand nous sommes le jouet des malheurs ?
Pourtant, si nous ne pleurons pas à tes oreilles, il ne resterait plus rien de notre espoir.
D'où vient que l'on arrache à l'amertume de la vie ce fruit savoureux : gémir, pleurer, soupirer et se plaindre ?
La douceur viendrait de l'espoir que nous avons de t'entendre ?
Comme dans le cas des vœux que l'on veut voir se réaliser. Mais dans la douleur de la perte et du deuil, dans laquelle j'étais alors enseveli, je ne pouvais pas espérer qu'il revienne à la vie. Mes larmes ne le demandaient pas mais je souffrais tellement que je pleurais.
Oui, j'étais malheureux. J'avais perdu ma joie.
Les pleurs, qui sont une chose amère, feraient-ils alors nos délices par dégoût des mêmes choses qui faisaient autrefois notre jouissance et aujourd'hui notre répulsion ?

11. Mais pourquoi en parler encore ?
Le temps n'est plus aujourd'hui aux questions mais aux aveux.
J'étais malheureux. L'âme est malheureuse, garrottée par l'amitié des choses mortelles, et lacérée quand elles les perd. Le malheur qu'elle éprouve était déjà son malheur avant même de les perdre.
Je me trouvais exactement dans cet état. Je pleurais amèrement et je trouvais mon repos dans l'amertume.
Oui, j'étais malheureux. Mais je tenais à cette vie de malheurs plus qu'à mon ami. J'aurais bien voulu la changer mais je n'aurais pas voulu la perdre à sa place. Je ne sais même pas si j'aurais voulu la perdre pour

lui, comme la tradition, ou plutôt la fiction, d'Oreste et Pylade qui auraient voulu mourir ensemble l'un pour l'autre. Ne pas vivre ensemble était pour eux pire que la mort.

Mais en moi, je ne sais quel sentiment extrêmement paradoxal s'était levé. À la fois un immense dégoût de vivre et la peur de mourir. Je crois que plus je l'aimais plus j'éprouvais pour la mort, qui me l'avait emporté comme une ennemie très féroce, de la haine et de la peur. Elle viendrait soudain à bout de tous les hommes, j'imaginais, puisqu'elle avait pu l'avoir.

J'étais plongé dans cet état, je me souviens.

C'est mon cœur, mon Dieu, c'est tout ce qu'il y a au fond de lui.

Regarde, je me souviens, toi mon espoir, toi qui me purifies de l'impureté de telles affections, je dirige mes yeux vers toi et je libère mes pieds des pièges.

Je m'étonnais que le reste des mortels vive alors que celui que j'avais adoré comme s'il n'eût pas dû mourir était mort. Et plus encore de vivre alors que lui était mort et que j'étais pourtant comme un autre lui-même.

La moitié de mon âme, a si bien dit quelqu'un en parlant de son ami. Oui, j'ai moi-même éprouvé que mon âme et son âme ne faisaient qu'une seule âme dans deux corps différents. Pour cette raison, peut-être, la vie me faisait horreur. Je ne voulais pas vivre à moitié. Mais en même temps, j'avais peur de mourir… Sans doute parce que je ne voulais pas que celui que j'avais tant aimé meure tout entier.

12

Folie qui ne sait pas aimer les hommes avec humanité.

Homme stupide qui souffre à l'excès d'être homme.

C'était moi.

Feu, soupirs, pleurs, agitation.

Jamais de repos ni de recul.

Je portais mon âme déchiquetée et sanglante qui ne souffrait plus que je la porte. Je ne trouvais pas où la reposer. Ni dans les vignobles charmants ni dans les jeux ni dans les chants ni dans les lieux délicatement parfumés ni dans les banquets éclatants ni dans la volupté de la chambre et au lit, ni enfin dans les livres et les poèmes. Elle ne trouvait le repos nulle part. L'horreur était partout. Dans la lumière elle-même. Tout ce qui n'était pas lui était mauvais et odieux sauf les gémissements et les larmes car ils étaient les seuls à procurer un petit peu de repos. Et quand je m'en arrachais, j'étais écrasé par le malheur.

J'aurais dû me hisser jusqu'à toi, Seigneur, et guérir. Je le savais. Mais je ne le voulais pas, je ne le pouvais pas. D'autant que pour moi, tu n'étais pas quelque chose de solide et de ferme, selon les représentations que je me faisais de toi. Ce n'était pas toi mais un fantasme vide. Mon erreur était mon Dieu. Si je tentais de poser là mon âme pour qu'elle se repose, elle vacillait dans le vide et retombait sur moi. Je n'étais pour moi qu'un lieu stérile où je ne pouvais rester mais que je ne pouvais pas quitter.

Où mon cœur aurait-il fui mon cœur ?

Où m'enfuir de moi-même ?

Où aller sans me suivre moi-même ?

J'ai fui la patrie. Mes yeux chercheraient moins mon ami où ils n'avaient pas eu l'habitude de le voir.

De la ville de Tagaste, je suis ainsi venu à Carthage.

13

Le temps ne reste pas inactif. Son déroulement agit sur nos sens. Il opère dans l'âme d'étonnants travaux.

Le temps venait et passait de jour en jour. Il venait et passait et greffait en moi d'autres espoirs, d'autres souvenirs. Peu à peu, il me rapiéçait aux plaisirs d'autrefois qui chassaient de moi cette douleur. Et lui ont succédé non pas d'autres douleurs, mais les causes d'autres douleurs.

Et pourquoi cette douleur avait-elle pénétré si facilement jusqu'au fond de moi sinon parce que j'avais dispersé mon âme dans du sable, en aimant un être mortel comme s'il ne devait jamais mourir ?

Oui, mais j'ai fini par retrouver force et vie, apaisé par d'autres amis avec qui j'aimais autre chose que toi. Une énorme fable, un grand mensonge dont la caresse adultère contaminait notre cerveau et démangeait nos oreilles. Mais pour moi, cette fable au moins ne mourait pas si un de mes amis mourait.

Autre chose encore dans ces amitiés captivait mon cœur : parler, rire ensemble, les complaisances mutuelles, la lecture commune de livres faciles, plaisanter ensemble, et ensemble redevenir sérieux, être quelquefois en désaccord mais sans agressivité, comme on l'est avec soi-même, et d'un rare désaccord lui-même accommoder l'accord habituel, apprendre aux autres ou apprendre des autres, déplorer les absents avec chagrin, accueillir les nouveaux avec joie, ces signes et d'autres qu'expriment les amants entre eux par le visage, la langue, les yeux, par mille gestes absolument désintéressés, combustible de la fusion des âmes qui de plusieurs n'en fait qu'une.

Voilà ce que nous aimons tant entre amis. On a mauvaise conscience au point que la conscience humaine s'accuse de ne pas aimer un amant ou de ne pas être l'amant de qui nous aime, et de ne réclamer au corps de l'autre que des preuves de ses faveurs.

D'où ce deuil si l'un meurt, ténèbres de la douleur, et ce cœur imprégné d'une douceur virant à l'amertume, et la vie perdue des morts qui devient la mort des vivants.

Heureux celui qui t'aime, il n'a d'ami qu'avec toi, et d'ennemi qu'à cause de toi. Le seul en effet à ne perdre aucun être aimé est celui qui aime tout le monde avec celui qu'on ne perd pas.

Qui est-ce sinon notre Dieu, Dieu qui a fait le ciel et la terre et qui les remplit ? Parce qu'en les remplissant il les a faits. Personne ne te perd sinon celui qui t'abandonne. Et en t'abandonnant, où est-il ? où fuit-il sinon loin de ton flegme et vers ta colère ?

Oui, où ne pourrait-il pas reconnaître ta loi dans son châtiment ?

et ta loi c'est ta vérité ta vérité c'est toi

Dieu des forces retourne-nous montre ton visage nous serons sauvés

Oui, quelle que soit la direction où se tourne l'âme humaine, si ce n'est vers toi, elle se fixe à la douleur, en dehors de toi, en dehors de soi, même en se fixant aux beautés du monde (alors qu'aucune d'entre elles n'existerait sans venir de toi).

Les beautés naissent et se tuent. À leur naissance, les beautés commencent pour ainsi dire à être, grandissent vers leur perfection et, devenues parfaites, vieillissent et meurent. Non, toutes les beautés ne vieillissent pas mais toutes meurent. Qu'elles naissent et qu'elles s'efforcent à être, plus vite elles grandissent pour être, plus elles se précipitent dans leur néant. C'est leur nature. C'est ce que tu as voulu pour elles qui ne sont que des parcelles de choses qui n'existent pas toutes en même temps mais qui, disparaissant et se succédant, réalisent ensemble l'univers dont elles sont les éléments. De même, notre langue s'énonce par des signes sonores. Et la langue ne serait pas un tout si chaque mot ne disparaissait pas une fois ses syllabes prononcées pour qu'un autre mot lui succède.

Mon âme te loue pour ces beautés, Dieu créateur de tout. Mais elle ne doit pas se fixer à elles, ni se laisser engluer dans l'amour par les sentiments.

Ces beautés vont même jusqu'à ne plus être pour écarteler l'âme de désirs puants, puisque l'âme elle-même veut être et aime se reposer en elles. Or les beautés ne s'arrêtent jamais nulle part, elles fuient. Mais qui peut les suivre par ses seules facultés physiques ? Ou qui peut s'en emparer même quand elles paraissent disponibles ? Les facultés physiques sont bornées, n'étant que des facultés physiques. C'est leur nature même. Elles suffisent à autre chose, à ce pour quoi elles sont faites. Mais elles ne peuvent suffire à retenir ce qui s'écoule d'un début obligé à une fin obligée.

C'est ta parole, qui les a créées, et qui leur dit : D'ici à là, et pas plus loin.

Ne sois pas vide, mon âme. Le vacarme du vide ne doit pas assourdir l'oreille du cœur.

Écoute, toi aussi : la parole elle-même te crie de revenir au lieu du repos imperturbable où l'amour n'est pas abandonné si lui-même n'abandonne pas.

Voici. Passent les choses pour céder la place à d'autres. Pour que l'univers ici-bas soit composé de tous ses éléments.

Et moi, je m'en vais aussi ? demande la parole de Dieu.

Fixe là ta maison. Remets tout ce que as, mon âme, épuisée de sortilèges. Remets à la vérité tout ce qui pour toi est vérité, et tu ne perdras rien.

Ta pourriture refleurira. Toutes tes maladies guériront. Ta nature éphémère se reformera et se renouvellera et se liera à toi non pour t'entraîner à terre dans sa chute mais pour être stable avec toi et permanente à côté du Dieu toujours stable et permanent.

Pourquoi perverse suivre ta chair ?

Qu'elle-même te suive, convertie.

Tout ce que tes sens obtiennent d'elle est fragmentaire, et tu ignores le tout de ces fragments. Pourtant tu y trouves ton plaisir.

Mais si tes facultés physiques pouvaient comprendre le tout, et si tes facultés elles-mêmes, fragments de l'univers, n'avaient pas reçu pour ton châtiment une nature équitable, tu voudrais que passe tout ce qui existe dans le présent pour pouvoir connaître plus de plaisir avec l'ensemble.

Oui, quand tu nous entends parler, grâce à tes facultés physiques, tu ne tiens pas à ce que les syllabes se figent mais qu'elles s'envolent pour laisser la place à d'autres et que tu puisses tout entendre.

C'est toujours le cas de tout ce qui forme une unité quelconque, et qui n'est pas tout ensemble en même temps pour former cette unité : notre jouissance est plus importante avec l'ensemble qu'avec un seul élément, à supposer qu'on puisse avoir une expérience sensible du tout.

Mais qui a fait le tout est bien meilleur que tous les éléments. C'est lui notre Dieu. Il ne s'en va pas et rien ne lui succède.

Si tu aimes les corps, tu loueras Dieu. Tu reporteras ton amour sur l'ouvrier des corps pour ne pas t'avilir avec ton amour des corps.

Si tu aimes les âmes, tu les aimeras en Dieu parce qu'elles-mêmes sont changeantes et que, fixées à lui, elles se stabilisent, sans quoi elles s'en vont et meurent.

Oui, tu les aimeras en Dieu.

Emporte avec toi jusqu'à lui toutes celles que tu peux et dis-leur : Aimons-le, lui. C'est lui qui a fait toutes ces choses, et il n'est pas loin.

Il ne les a pas faites pour disparaître ensuite. Non. Elles viennent de lui, elles sont en lui.

Où est-il ? où est la succulente vérité ?

Dans l'intimité du cœur.

Oh. Mais le cœur s'en va errer loin de lui.

Revenez à votre cœur, rebelles, et adhérez à celui qui vous a faites.

Stables avec lui, vous vous stabiliserez.

Reposées en lui, vous vous reposerez.

Où allez-vous dans l'âpreté ? où allez-vous ?

Le bien que vous aimez vient de lui, et tant que le bien est près de lui, il est bon et doux.

Mais il sera amer justement parce que c'est injuste d'aimer tout ce qui vient de lui en le désertant.

Pourquoi déambuler encore et encore sur des chemins difficiles et pénibles ? le repos n'est pas où vous le cherchez.

Cherchez ce que vous cherchez : ça n'y est pas.

Vous cherchez la vie heureuse au pays de la mort. Elle n'est pas là. Comment la vie pourrait être heureuse là où il n'y a pas de vie ?

Il est descendu ici.

Lui notre vie.

Il a porté notre mort et l'a tuée par l'excès de sa vie.

Comme un tonnerre, il a crié de revenir vers lui, à ce secret d'où premièrement il est sorti vers nous, de l'utérus d'une vierge, où la créature humaine, la chair mortelle l'épousa, pour ne pas rester mortelle.

Et de là, comme l'époux du lit de ses noces, il est sorti en courant à pas de géant sur la route.

Il ne s'est pas attardé. Il a couru en criant avec ses mots, ses actes, sa mort, sa vie, sa descente, son ascension, en criant de revenir vers lui.

Il a quitté nos yeux. Nous reviendrions au cœur pour le retrouver.

Il a disparu, oui. Mais le voici.

Il n'a pas voulu rester avec nous plus longtemps mais ne nous a pas abandonnés.

Là-bas, il a disparu où jamais il n'était parti parce qu'il a fait le monde.

Il était de ce monde et il est venu dans ce monde pour libérer les coupables.

C'est à lui que mon âme fait ses aveux.

Il la guérit car elle lui a fait du tort.

Fils d'hommes jusqu'à quand le cœur lourd ?

Quoi ? après la descente de la vie vous ne voulez pas monter et vivre ? Mais où pourriez-vous monter ? Vous êtes si haut et vous avez posé votre tête dans le ciel !

Descendez pour monter à Dieu.

Vous êtes tombées en vous élevant contre Dieu.

Dis-leur ça et que les âmes pleurent dans la vallée des pleurs.

Emporte-les avec toi jusqu'à Dieu. Tu parles avec son Souffle si tu leur parles en brûlant du feu de l'amour.

20 Mais je ne savais rien de tout ça. J'aimais les beautés inférieures.
Je sombrais et je disais à mes amis : qu'aimons-nous à part le beau ? et qu'est-ce que le beau ? qu'est-ce que la beauté ? qu'est-ce qui nous attire et nous unit aux choses que nous aimons ? En réalité, s'il n'y avait ni son éclat ni son apparence, nous ne serions jamais émus par la beauté.

Je réfléchissais à tout ça, et je voyais que concernant les corps eux-mêmes, le corps qui forme en quelque sorte un tout, et qui pour cette raison est beau, est différent de celui qui s'accorde à un autre parce qu'il est cohérent et complémentaire, comme une partie du corps avec son ensemble, la chaussure avec le pied, et d'autres choses du même genre. Cette observation fit irruption dans mon esprit, du plus profond de mon cœur. Et c'est alors, je pense, que j'ai écrit les deux ou trois livres du traité « Du beau et de la cohérence ». Tu le sais, Dieu, moi cela m'a échappé. Nous ne possédons plus ces livres, ils se sont perdus je ne sais comment[1].

21 Mais quelle est la raison qui m'a poussé, Seigneur mon Dieu, à écrire ces livres pour Hierius, un orateur de la ville de Rome ?
Je ne l'avais jamais vu mais j'avais aimé l'homme sur sa réputation brillante, et sur quelques paroles que j'avais entendues de lui, et qui m'avaient plu. Mais surtout parce qu'il plaisait à d'autres. On le portait aux nues, stupéfait qu'un Syrien, formé d'abord à l'éloquence grecque, ait pu se révéler par la suite un admirable orateur en latin, et un philosophe très érudit – il ne m'en plaisait que davantage.
Quelqu'un dit son admiration pour un homme et on se met à aimer cet homme alors qu'il n'est pas là. Est-ce que cet amour passe de la bouche de l'admirateur à notre cœur qui l'écoute ? Pas du tout. Mais l'amour de l'un enflamme l'autre. On aime celui qu'un autre admire si on croit à la sincérité de l'admirateur, c'est-à-dire si cette admiration est un amour sincère.

22 Oui, j'aimais ainsi des hommes d'après l'opinion d'autres hommes, et non d'après la tienne, mon Dieu, qui n'abuse personne. Pourtant, dans ce cas, il ne s'agissait pas d'un célèbre aurige ni d'un chasseur de cirque adulé par le peuple, c'était bien différent et plus sérieux, comme j'aurais voulu être admiré moi-même. Je n'aurais pas voulu en effet être admiré et aimé comme ces histrions de service que j'admirais et aimais pourtant moi-même. Je préférais rester dans l'ombre plutôt que connaître ce genre de notoriété, et je préférais même être haï plutôt que d'être aimé comme ça.
Oh. Mais où sont réparties dans une même âme toutes ces différentes quantités d'amours contradictoires ?
Et comment se fait-il que j'aime chez un autre ce que je repousserais horrifié loin de moi, avec haine ? Nous sommes pourtant des êtres humains lui et moi. Un homme peut aimer un bon cheval, sans vouloir pour autant devenir lui-même un cheval (à supposer que ce soit en son pouvoir). On ne peut pas en dire autant de ces histrions de service, ce sont nos compagnons naturels ! J'aimerais donc dans un être humain ce qui me serait odieux d'être, bien que je sois moi-même un être humain ?
Oh. L'être humain est pour lui-même un gouffre profond. Même de ses cheveux, toi Seigneur, tu tiens le compte, qui ne diminue pas avec toi. Pourtant ses cheveux sont plus faciles à compter que les sentiments et les émotions de son cœur.

23 Mais ce rhéteur appartenait à un genre d'hommes que j'aimais au point de vouloir leur ressembler. J'errais dans l'arrogance et me laissais emporter à tout vent. Or dans le plus grand secret, tu me guidais.
Comment savoir ? comment t'avouer avec certitude que l'amour de ceux qui l'admiraient me l'avait fait aimer davantage que les choses mêmes pour lesquelles on l'admirait ? Si au lieu de l'admirer, les mêmes l'avaient critiqué, et tout en le critiquant et le méprisant avaient raconté les mêmes choses sur lui, je ne me serais ni passionné ni excité pour lui. On aurait raconté sur lui les mêmes choses, lui-même n'aurait pas été différent, c'est uniquement le sentiment des narrateurs qui n'aurait pas été le même.
Voilà où s'abandonne une âme infirme, qui n'est toujours pas accrochée au bloc de la vérité. Au moindre souffle sorti de la poitrine de celui qui exprime son opinion, elle est emportée, renversée, tourmentée, détournée. Un nuage lui cache la lumière, la vérité est indiscernable. Elle est pourtant devant nous.
Ce qui comptait pour moi, c'était que cet homme prenne connaissance de mon traité et de mes études. Son approbation attiserait ma passion, mais son désaveu porterait un coup mortel à ce cœur vain et vide de ta solidité. Pourtant, j'avais écrit pour lui sur le beau et la cohérence, j'y revenais sans cesse avec plaisir dans ma contemplation, je les admirais sans avoir besoin de personne avec moi pour m'en faire l'éloge.

24 Mais je ne voyais pas encore dans ton art le point crucial d'une si grande chose, toi seul tout-puissant qui fais des prodiges.

Mon esprit en passait par les formes des corps pour définir et distinguer le beau comme ce qui allait de soi et la cohérence comme l'accord approprié d'une chose à une autre. Et je le prouvais par des exemples pris parmi les corps.

Puis je me suis tourné vers la nature de l'esprit. Et l'idée fausse que j'avais des êtres spirituels ne m'a pas permis de discerner le vrai. La forme même du vrai me sautait aux yeux mais je détournais mon intellect agité de l'incorporéité au profit des lignes, des couleurs et des volumes imposants. Incapable de me les représenter par l'esprit, je pensais que je ne pouvais pas me représenter l'esprit.

Et parce que dans la vertu j'aimais la paix, et dans le vice je haïssais la discorde, dans l'une je remarquais l'unité, et dans l'autre une certaine division. Dans cette unité, me paraissaient être l'esprit de raison, la nature de la vérité et du bien supérieur. Dans cette division, une vie irraisonnée, et je ne sais quelle substance, quelle nature du mal supérieur qui non seulement aurait été substance mais encore un genre de vie sans pour autant être de toi, mon Dieu, de qui sont toutes choses – c'est ce que je croyais, malheureux.

J'appelais l'unité monade, comme si l'entendement n'avait pas de sexe du tout, et cette division dyade : la colère dans le crime, la libido dans la luxure – sans savoir ce que je disais. Non, je ne savais pas, je n'avais pas appris que le mal n'est pas du tout une substance ni que notre entendement n'est pas lui-même le bien supérieur et immuable.

15. Il y a crime quand le mouvement de l'âme où réside l'impulsion première devient vicieux et qu'il s'abandonne aux outrages et aux excès. Et luxure quand cet affect de l'âme devient immodéré et s'abreuve de voluptés charnelles. Et de même, les erreurs et les fausses opinions contaminent la vie quand l'entendement rationnel est lui-même vicié. C'est ce qui se passait en moi alors, et je ne savais pas qu'il devait être éclairé d'une autre lumière pour participer à la vérité, n'étant pas lui-même nature de vérité.

C'est toi qui allumes ma lampe, Seigneur mon Dieu, qui éclaires ma nuit.

De ta plénitude nous avons tous reçu.

Oui, tu es la vraie lumière qui éclaire tout homme venant au monde parce qu'en toi il n'y a ni changement ni l'ombre d'un instant.

16. Je tentais d'aller vers toi mais j'étais chassé loin de toi, ce qui me donnait goût à la mort. Car tu résistes aux prétentieux. Et quoi de plus prétentieux que d'affirmer par une étrange folie que j'étais par nature ce que tu es ? Alors que je pouvais changer, c'était l'évidence même pour moi puisque précisément je désirais être raisonnable pour passer de pire à meilleur. Pourtant je préférais penser que toi aussi tu pouvais changer plutôt que de penser que je n'étais pas ce que tu es.

Oui, j'étais chassé. Tu résistais à mon entêtement hasardeux. J'imaginais les formes des corps.

Chair, j'accusais la chair.

Souffle ambulant, je ne revenais pas vers toi, et en déambulant je déambulais parmi des choses sans existence ni en toi ni en moi ni dans des corps, et que je n'avais pas créées de ta vérité mais que ma vanité avait inventées à partir des corps.

Je disais à tes petits enfants, tes fidèles, mes concitoyens, parmi lesquels sans le savoir j'étais en exil, je leur disais, inepte bavard : pourquoi l'âme est-elle errante si c'est Dieu qui l'a faite ? Et je ne voulais pas qu'on me demande : pourquoi Dieu erre-t-il ? Je prétendais que ta substance immuable était forcée à errer plutôt que d'avouer que la mienne, mouvante, avait volontairement dévié, condamnée à errer.

17. J'avais peut-être vingt-six ou vingt-sept ans quand j'ai écrit ce rouleau. Je me déroulais les images des corps qui retentissaient aux oreilles de mon cœur. Oreilles que je tendais, vérité très douce, vers ta mélodie intérieure, en réfléchissant au beau et à la cohérence. Mon seul désir c'était d'être debout à t'écouter, me réjouir de joie à la voix du fiancé. Mais j'en étais incapable ! Les voix de mon erreur m'emportaient dehors et je tombais dans l'abîme entraîné par le poids de ma prétention. Non, tu ne m'as pas donné d'entendre la joie et la gaieté.

Les os n'exultaient pas parce qu'ils n'avaient toujours pas été humiliés.

18. À quoi me servait, à vingt ans environ, d'avoir eu entre les mains un certain traité d'Aristote qu'on appelle les *Dix Catégories* ? À la seule évocation de ces mots, le rhéteur de Carthage, mon maître d'éloquence, et d'autres qui passaient pour savants, tordaient leur bouche de suffisance, et je restais suspendu, bouche bée, comme si j'étais devant un je ne sais quoi de grandiose et divin. À quoi me servait d'avoir lu et compris cela tout seul ? Ceux avec qui j'en ai discuté, et qui me disaient avoir eu du mal à comprendre malgré des maîtres très érudits qui accompagnaient leurs discours de nombreux dessins sur le sable, n'ont rien pu m'en dire d'autre que ce que j'en avais compris tout seul par ma lecture personnelle.

L'ouvrage, m'a-t-il semblé, parlait assez clairement des substances, l'homme, par exemple, et de ce qu'on trouve en elles, la figure de l'homme par exemple, à quoi il ressemble, sa taille, combien de pieds mesure-t-il, sa parenté, de qui est-il le frère, où s'est-il établi, où est-il né, s'il est debout ou assis, chaussé ou armé, ce qu'il fait, ce qu'il subit, et tout ce qui dans les neuf genres cités en exemple, ou dans le genre même de la substance, peut se trouver à l'infini.

20 À quoi cela me servait, alors que cela m'était nuisible, et que toi, mon Dieu, tu es étonnamment simple et immuable ? Je pensais que les dix prédicaments comprenaient la totalité des étants, et je tentais de te comprendre comme si tu étais le propre sujet de ta grandeur et de ta beauté, comme si elles étaient en toi comme dans un sujet, dans un corps par exemple, alors que tu es toi-même ta propre grandeur et ta beauté, et qu'un corps n'est ni grand ni beau du fait qu'il est un corps. Moins grand et moins beau, il n'en serait pas moins un corps ! Ce que je pensais de toi était faux. Ce n'était pas la vérité mais une fiction de mon malheur, et non la confirmation de ta béatitude. Mais c'est ce que tu as prévu, oui. Et c'est ce qui m'arrivait : la terre enfanterait pour moi des épines et des chardons. Avec douleur, je gagnerais mon pain.

21 Et à quoi cela me servait d'avoir, autant que j'ai pu, lu et compris par moi-même tous ces livres des arts dits libéraux[2], alors que j'étais l'impuissant esclave de mauvaises envies ? Je m'en réjouissais et je ne savais pas d'où venait tout ce qu'il y avait là de vrai et de certain. J'avais la lumière dans le dos et le visage tourné vers les choses illuminées : de telle sorte que mon propre visage qui distinguait ce qui était éclairé n'était pas lui-même éclairé.

Tout ce qui touche à l'art de l'éloquence et de la dialectique, tout ce qui touche aux dimensions des figures, la musique, les nombres, je l'ai compris sans grande difficulté et sans aucun enseignement humain, tu le sais, Seigneur mon Dieu. La vivacité de l'intelligence et l'acuité du discernement sont un don de toi. Mais je ne t'en offrais rien en remerciement. C'est pourquoi, au lieu de m'être utile, cela précipitait plutôt ma ruine. Je m'étais évertué à posséder cette part si bonne de moi-même, et je ne mettais pas ma force sous ta protection. Je t'ai quitté pour une région lointaine. J'ai tout dépensé par amour des putains.

Oui, à quoi me servait ce qui était bien si je n'en usais pas bien ?

Je ne me rendais pas compte en effet que ces arts étaient très difficiles à comprendre, même pour des gens studieux et ingénieux, sauf quand je m'efforçais de les leur expliquer et que seul le plus excellent d'entre eux pouvait sans trop de lenteur suivre mes explications.

22 Mais à quoi cela me servait puisque je pensais que toi, Seigneur Dieu vérité, tu étais un corps lumineux et immense, et moi un fragment de ce corps ? Comble de la perversité… Mais j'en étais là et je ne rougis pas, mon Dieu, d'avouer devant toi ton amour pour moi, et de t'appeler, moi qui n'ai pas rougi alors de professer aux hommes mes blasphèmes et d'aboyer contre toi.

À quoi me servait l'agilité d'esprit pour pénétrer ces doctrines, pour débrouiller, sans l'aide d'aucun magistère humain, tant de livres très embrouillés, puisque j'errais en religion dans une abjection atroce et sacrilège ? Et en quoi l'esprit de tes tout petits qui est si loin et si lent leur nuisait-il ? Eux ne s'en allaient pas loin de toi, et dans le nid de ton assemblée, ils laissaient leurs plumes pousser, les ailes de l'amour se nourrir à l'aliment d'une confiance saine.

Seigneur notre Dieu à l'ombre de tes ailes notre espoir

protège-nous et porte-nous tu nous porteras tu nous porteras tout petits jusqu'aux cheveux blancs tu nous porteras

ta solidité c'est du solide la nôtre est une infirmité notre bien vit pour toujours près de toi nous en détourner c'est nous détraquer

retournons Seigneur pour ne pas être renversés parce que vit près de toi sans aucune faiblesse notre bien que tu es

nous ne craignons pas de n'avoir plus de lieu où revenir nous en sommes partis

même en notre absence jamais elle ne s'écroule notre maison ton éternité

---

1. Ce livre de jeunesse a en effet disparu. Quant à son dédicataire, Hierius, il n'a pas été identifié.

↵

2. Le concept de « philosophie » dans l'Antiquité était beaucoup plus étendu que le nôtre. Les disciplines dites libérales, comme la grammaire, la musique, les mathématiques, la rhétorique… ont été considérées, soit comme des parties de la philosophie, soit comme une propédeutique indispensable à la philosophie et à la culture intellectuelle.
↵

Livre V

Accepte le sacrifice de mes aveux, maniés par ma langue que tu as modelée et excitée à avouer ton nom.

Guéris tous mes os.
Ils diront : Seigneur, qui te ressemble ?

Qui se confie à toi ne t'apprend rien de ce qui se joue en lui.
Ton œil n'exclut jamais un cœur fermé ni ta main ne fuit la violence des hommes. Que tu désagrèges quand tu veux par amour ou par vengeance.
Personne ne résiste à ta chaleur.

Mon âme te loue pour t'aimer.
Elle avoue ton amour pour te louer.
Rien n'arrête ni ne tait tes louanges dans toute ta création. Ni les êtres intelligents qui tournent leurs lèvres vers toi, ni les êtres animés ni les êtres matériels sur les lèvres de ceux qui les contemplent.

Et de sa fatigue notre âme se relève en toi, prenant appui sur ce que tu as fait, pour qu'elle traverse jusqu'à toi qui as tout fait étonnamment.

Là se trouvent le repos et la vraie force.

2

Ils s'en vont, ils fuient. Ennemis inquiets.
Tu les vois, tu distingues leurs ombres.
Pour eux tout est beauté mais eux sont ignobles.
Quel tort t'ont-ils fait ?
En quoi ont-ils déshonoré ton empire, juste et intègre, du ciel jusqu'en bas ?
Oui, où ont-ils fui en fuyant ton visage ? Où pour que tu ne les retrouves pas ?
Ils ont fui pour ne plus te voir toi qui les voyais, et aveugles ils se sont échoués sur toi. Car tu n'abandonnes rien de ce que tu as fait.
Oui, ils se sont échoués sur toi, injustes mais justement tourmentés de s'être soustraits à ta douceur, pour s'échouer sur ta rigueur et tomber sur ton aspérité.
Ils ne savaient peut-être pas que tu es partout, qu'aucun espace ne te circonscrit, et que tu es même le seul à être présent à ceux qui ont fui loin de toi.
Qu'ils changent. Qu'ils partent à ta recherche.
Tu n'es pas comme eux qui ont abandonné leur créateur : tu n'as pas abandonné ta créature.
Oui, qu'ils changent et tu es là dans leur cœur, dans le cœur qui se confie à toi, qui se jette en toi et pleure dans ton sein, au bout de ses chemins difficiles.
Arrangeant, tu essuies leurs larmes. Ils en pleurent davantage et se réjouissent dans leurs pleurs parce que toi, Seigneur, et pas n'importe quel homme de chair et de sang, mais toi, Seigneur, qui les as faits, tu les refais et tu les consoles.

Où étais-je, moi, quand je te cherchais ?
Tu étais devant moi mais je m'étais séparé de moi.
Je ne trouvais ni moi ni encore moins toi.

3

Je vais parler à voix haute de mes vingt-neuf ans sous l'œil de mon Dieu.
Un évêque manichéen venait juste d'arriver à Carthage. Il s'appelait Faustus [1]. Terrible guet-apens du diable : beaucoup se sont fait piéger par les séductions d'une douce éloquence. Pour ma part, tout en appréciant cette éloquence, je la distinguais déjà de la vérité des choses que j'étais avide d'apprendre. Je ne m'arrêtais pas aux plats dans lesquels on me servait ces discours en pitance mais à la science du célèbre Faustus, très renommé chez les siens. Sa réputation l'avait précédé. J'avais entendu qu'il était fin connaisseur de toutes les sciences nobles, et particulièrement instruit des disciplines libérales. Or j'avais lu de nombreux philosophes que je conservais gravés dans ma mémoire, j'en comparais certains aux interminables fables des manichéens. Les discours des philosophes, me semblait-il, étaient plus crédibles dans leur capacité d'appréhender le cours des âges, même s'ils n'en découvraient absolument pas qui est le maître.

Tu es grand Seigneur
tu vois le plus bas

tu connais le très haut à distance
tu es proche des cœurs brisés

Et les prétentieux ne te découvrent pas, même si dans leur habile curiosité ils sont capables de compter les étoiles et le sable, de mesurer l'espace sidéral, et de suivre à la trace la course des astres.

4 Mais en réalité, les philosophes mènent leurs investigations à l'aide de leur entendement et du génie que tu leur as donnés. Ils ont fait beaucoup de découvertes et prévu bien des années avant les éclipses des luminaires, soleil et lune, avec le jour, l'heure et le degré prévus. Ils ne se sont pas trompés dans leurs calculs. Tout s'est passé comme ils l'avaient prédit. Ils ont mis par écrit les règles qu'ils avaient découvertes. En les relisant aujourd'hui, on peut prévoir grâce à ces règles quelle année, quel mois de l'année, quel jour du mois, et à quelle heure du jour aura lieu l'éclipse et quel sera le degré de luminosité de la lune ou du soleil. Et tout se passera comme prévu. Au grand étonnement et à la stupéfaction des hommes qui ne connaissaient pas ces choses. Mais ceux qui les connaissent exultent et s'exaltent. Dans leur prétention profane, ils s'éloignent et s'éclipsent de ta lumière. Ils prévoient bien longtemps à l'avance l'éclipse future du soleil mais ne voient pas la leur aujourd'hui !

Les philosophes ne se soucient pas de chercher l'origine du génie avec lequel ils font leurs investigations. Et si jamais ils découvrent que c'est toi qui les as faits, ils ne se donnent pas à toi pour que tu sauves ce que tu as fait. Ni ils ne sacrifient à toi ce qu'ils ont fait d'eux-mêmes. Ils n'égorgent ni leurs envolées, ces oiseaux, ni leurs curiosités, ces poissons de mer, ce désir de courir sur les secrets sentiers des abîmes, ni leurs vices, ces bêtes des champs. Pour que toi Dieu, feu dévorant qui consume leurs travaux mortels, tu les recrées immortels.

5 Mais ils ne connaissent pas la voie – ta parole qui a fait et les objets de leurs calculs et eux-mêmes, qui font les calculs, et le sens avec lequel ils reconnaissent ce qu'ils calculent, et aussi l'entendement avec lequel ils calculent.

Mais ta sagesse est incalculable. L'unique engendré s'est fait pour nous sagesse, justice et sanctification. Compté parmi nous, il a payé son tribut à César.

Ils ne connaissent pas cette voie par où descendre d'eux vers lui et par lui monter à lui.

Ils ne connaissent pas cette voie. Ils se croient très haut avec les astres. Et lumineux. Voici. Ils s'écroulent à terre. Leur cœur fou s'est obscurci.

Ils disent beaucoup de choses vraies sur la création et la vérité, l'ouvrière de la création, mais ils ne la cherchent pas fidèlement et donc ne font pas sa découverte. Et s'ils la découvrent, même en connaissant Dieu, ils n'honorent pas Dieu ni ne le remercient, mais se dispersent dans leurs pensées et disent être des sages en s'attribuant ce qui est à toi. Ils s'appliquent même dans l'aveuglement de leur extrême perversité à t'attribuer ce qui est à eux. C'est-à-dire à concentrer des mensonges sur toi qui es vérité, et à échanger la gloire du Dieu incorruptible contre un semblant d'image d'homme voué à la corruption, ou d'oiseaux, de quadrupèdes, de reptiles. Ils convertissent ta vérité en mensonge. Vénèrent et servent la créature en lieu et place du créateur.

6 Sur la création elle-même, les philosophes ont dit beaucoup de vérités que j'ai conservées gravées dans ma mémoire. J'ai découvert avec eux une explication rationnelle par les nombres, l'ordre des temps, les observations des astres. J'ai comparé avec ce que disait Mani [2] qui a beaucoup écrit sur ces choses, et tant déliré. Mais je n'ai trouvé la raison ni des solstices ni des équinoxes ni des éclipses des luminaires ni de tout ce que j'avais appris de semblable dans les livres de l'intelligence contemporaine. En réalité, Mani nous demande de le croire sur parole. Mais en l'ayant confronté aux raisons mathématiques et à mes propres observations, je n'ai pas trouvé d'accord possible. C'était même très différent.

7 Seigneur Dieu de vérité, il suffirait alors d'avoir ces connaissances philosophiques pour te plaire…

Malheureux qui connaissant tout cela ne te connaît pas.

Heureux qui te connaît même en ne connaissant rien.

Et qui te connaît et connaît aussi cela n'en est pas plus heureux. Il est heureux à cause de toi seul, si en te connaissant il te glorifie tel que tu es, et te remercie, et ne se disperse pas dans ses propres pensées.

Mieux vaut se savoir propriétaire d'un arbre et te remercier de son utilité, même sans connaître ni sa hauteur à la coudée près ni l'étendue de sa largeur, que le mesurer et compter toutes ses branches sans le posséder ni sans connaître ni aimer son créateur. Même chose pour l'homme fidèle à qui appartiennent les richesses du monde entier : il n'a rien et pourtant il possède tout, inséparable de toi à qui tout est soumis. Il ne connaît peut-être pas l'orbite du Septentrion mais cela vaut mieux que de savoir mesurer le ciel et

compter les astres, peser les éléments, et te négliger toi qui as réglé la mensuration, le nombre et le poids de tout.

8 Mais qui a bien pu demander à cet obscur Mani d'écrire aussi sur ces questions ?
Il n'est pas besoin d'être aussi savant pour apprendre l'amour fidèle. Oui, tu as dit à l'homme : Voici. L'amour fidèle c'est la sagesse. Mani aurait pu l'ignorer tout en connaissant parfaitement le reste. Mais sans connaissance aucune, il a eu l'audace de prétendre tout enseigner, s'interdisant alors de connaître la sagesse.
Il est vain de connaître les choses du monde et de prétendre les enseigner. L'amour vrai c'est d'avouer ce qu'on sait.
Mani s'est égaré et a beaucoup parlé. Les vrais savants l'ont confondu, montrant ainsi ce que pouvaient valoir ses idées sur d'autres questions plus obscures.
Mani n'a pas voulu qu'on le sous-estime. Il s'est efforcé de faire croire que le Souffle saint qui console, enrichit tes fidèles, était personnellement en lui, dans la plénitude de son autorité. En conséquence, chaque fois qu'il était pris en flagrant délit d'erreur, dans ses discours sur le ciel et les étoiles, sur les mouvements du soleil et de la lune, ses audaces, même si elles ne portaient pas sur des points de doctrine religieuse, apparaissaient comme des sacrilèges. Car en tenant des propos d'ignorant et de menteur, d'une prétention et d'une vanité extravagantes, il s'efforçait de les mettre en lui sur le compte d'une personne divine.

9 Quand j'entends un chrétien, un frère, ignorer ou confondre ces choses, je fais preuve de patience. Ce n'est que l'avis d'un homme, après tout. Je ne vois pas où est le mal, pourvu qu'il ne croie rien d'indigne sur toi, Seigneur créateur de tout, même s'il lui arrive d'ignorer la position et l'état d'un corps créé. Le mal serait au contraire de croire que ces questions relèvent de la constitution même de la doctrine du vrai amour, et d'oser affirmer avec entêtement ce qu'on ignore. Dès le berceau de la foi, l'amour supporte cette infirmité comme le ferait une mère, jusqu'à ce que l'homme nouveau s'élève à la perfection virile et ne puisse plus jamais être ballotté à tout vent à la moindre théorie.
Au contraire, Mani a osé se faire le docteur, l'initiateur, le guide et le chef de ceux qu'il conseillait au point qu'en le suivant ils pensaient suivre non pas un homme quelconque mais ton Souffle saint. Comment ne pas reconnaître qu'une si grande folie, convaincue ici ou là de mensonges, méritait d'être détestée et rejetée ?
Mais à l'époque, je n'avais pas encore tiré au clair si ses élucubrations permettaient vraiment d'expliquer l'alternance de jours et de nuits, leur durée plus longue ou plus courte, l'alternance même du jour et de la nuit, les éclipses des astres, et les questions du même ordre que j'avais étudiées dans d'autres livres. Et si par hasard c'était le cas, j'aurais eu encore un doute : est-ce que c'est bien comme ça que se passaient les choses ? Pour y croire, je devais m'en remettre à son autorité qu'il tirait du crédit accordé à sa sainteté.

10 Esprit vagabond, pendant neuf ans environ j'ai écouté les manichéens.
J'ai attendu avec un désir extrême la venue de ce Faustus. Oui, tous ceux que, au hasard de mes rencontres, mes objections sur tel ou tel point de discussion décourageaient, me faisaient valoir cet homme. Dès qu'il viendrait, il s'entretiendrait avec moi. Toutes ces question, et d'autres éventuellement plus complexes encore, seraient alors parfaitement exposées et résolues.
Il a fini par arriver un jour. J'ai alors fait l'expérience d'un homme agréable, beau parleur – le bavardage habituel mais beaucoup plus suave. Mais qu'avait besoin ma soif d'un serviteur des plus aimables et de coupes si précieuses ? J'avais déjà les oreilles saturées. Ses discours ne m'ont pas paru meilleurs parce que mieux dits ni plus vrais parce que plus clairement exprimés. Tout comme on n'est pas plus sage parce qu'on présente bien et qu'on parle élégamment. Or ceux qui me l'avait recommandé n'étaient pas de bons juges : ils le trouvaient prudent et sage parce qu'il les captivait en parlant. Mais je m'étais aperçu que pour une autre espèce d'hommes la vérité devenait suspecte – au point qu'ils refusaient d'y adhérer – si elle se laissait emporter par de grands et beaux discours.
Mon Dieu m'avait, lui, déjà instruit par ses merveilles et ses secrets. Et je crois à ce que tu m'as instruit parce que c'est vrai, et parce qu'en dehors de toi il n'y a aucun autre savant qui soit dans le vrai, quels que soient l'origine et le lieu de sa clarté. J'avais donc déjà appris de toi qu'une chose dite ne doit ni paraître vraie parce qu'elle est dite avec éloquence ni fausse parce que les lèvres balbutient confusément quelques signes. Ni inversement paraître vraie parce qu'elle est énoncée de façon fruste ni fausse en raison d'un splendide discours. Il y a tout autant de sagesse et de folie que d'aliments utiles et inutiles. Et on peut, au choix, se servir des mots élégants et inélégants comme on peut servir à manger dans de la vaisselle urbaine ou rustique.

11 Mais j'avais tant attendu ce grand homme que je fus ravi par l'exaltation et la passion qu'il mettait dans

ses discussions, par la justesse de ses mots qui venaient naturellement habiller ses propos. J'étais sous le charme comme tant d'autres, et plus que beaucoup d'autres je le vantais, je le portais aux nues. Mon seul regret était de ne pas pouvoir librement l'approcher, parmi la foule qui l'écoutait, pour partager avec lui ma perplexité, dans un échange familier et réciproque.

Dès que cela a été possible, j'ai essayé avec mes proches de retenir son attention, à un moment propice à la discussion. Et je lui ai révélé les questions qui me préoccupaient. Je me suis immédiatement trouvé face à un homme très peu au fait des disciplines libérales, excepté la grammaire et encore ! simplement dans son usage courant. Il avait lu quelques discours de Cicéron, et de rares livres de Sénèque, deux ou trois poètes, et les rouleaux de sa secte, bien traduits en latin. À cela s'ajoutait l'exercice quotidien de la conversation. D'où sa grande éloquence qu'un esprit tempérant et un certain charme naturel rendaient d'autant plus convaincante et séduisante.

Est-ce bien comme dans mon souvenir ? Seigneur mon Dieu, arbitre de ma conscience. Mon cœur et ma mémoire s'ouvrent à toi. Le secret caché de ta providence me guidait. Tu me renvoyais à la face mes erreurs méprisables pour que je puisse les voir et les haïr.

Quand il devint suffisamment clair pour moi que Faustus ignorait les arts où j'avais cru qu'il excellait, j'ai perdu espoir qu'il puisse donner une explication et une solution à ce qui me préoccupait. Tout en étant ignorant de ces questions, il aurait pu posséder le vrai amour. Mais pas en étant manichéen. Leurs livres sont remplis d'interminables fables sur le ciel et les astres, le soleil et la lune. Or je voulais surtout faire la comparaison avec les calculs rationnels que j'avais lus par ailleurs. Une meilleure démonstration se trouvait-elle dans les livres manichéens ? Ou donnaient-ils une explication au moins aussi valable ? Je ne croyais déjà plus Faustus capable d'arbitrer ces questions avec subtilité mais je les ai malgré tout soumises à son examen et à son jugement. Or très modestement, il n'a pas osé s'en charger. Il avait conscience de son ignorance et n'a pas eu honte de l'avouer. Il ne ressemblait pas à tous ces bavards que j'avais subis et qui s'étaient efforcés de m'endoctriner en parlant pour ne rien dire. Cet homme avait un cœur qui, sans être droit avec toi, se méfiait un peu de lui-même. Pas tout à fait ignorant de son ignorance, il n'a pas voulu être acculé sans réflexion à une discussion dans laquelle il n'aurait ni échappatoire facile ni retraite. Cela me l'a rendu d'autant plus sympathique. Une intelligence capable d'avouer ses propres limites était plus belle que mon propre désir de savoir. C'est ainsi qu'il m'est apparu à chaque question un peu difficile ou un peu subtile.

Mon intérêt pour les écrits manichéens s'est alors effondré. Et j'ai d'autant plus désespéré de leurs autres savants qu'à l'occasion de nombreuses questions qui me tracassaient, cet homme si renommé m'est apparu sous ce jour. J'ai commencé à passer du temps avec lui, à cause de sa grande passion pour la littérature, que j'enseignais comme rhéteur à des adolescents de Carthage. Je partageais avec lui les lectures qu'il voulait faire parce qu'il en avait entendu parler, ou celles que je pensais adaptées à son genre d'intelligence. Mais dès que j'ai connu cet homme, tous mes efforts pour progresser dans cette secte se sont avérés nuls. Je n'allais pas jusqu'à m'en détacher complètement car je n'avais encore rien trouvé de mieux. J'ai décidé de me contenter provisoirement de cette situation dans laquelle je m'étais précipité, à moins que par hasard un meilleur choix ne m'apparaisse.

Faustus, qui a été pour beaucoup un guet-apens mortel, avait commencé, sans le vouloir et sans le savoir, à me dégager, moi, de celui dans lequel j'étais pris.

Tes mains, mon Dieu, dans le secret de ta providence, ne quittaient pas mon âme. Et nuit et jour, ma mère en pleurant t'offrait pour moi le sang de son cœur.

Tu t'es conduit avec moi d'une manière extraordinaire. C'est ta façon d'agir. Mon Dieu.

Le Seigneur dirige le pas de l'homme et choisit sa direction

Quel espoir d'être sauvé si ta main ne refait pas ce que tu as fait ?

Tu as tout fait pour me persuader d'aller à Rome et d'y enseigner ce que j'enseignais déjà à Carthage. Je ne vais pas manquer de t'avouer ce qui décida mon choix – là aussi nous devons méditer, annoncer tes profonds recoins et ton amour qui s'offre personnellement à nous.

Ce ne sont pas les encouragements des amis et leurs promesses de gagner davantage ou d'accroître mon prestige – même si cela a pu m'influencer – qui m'ont persuadé de me rendre à Rome. Non, la principale et presque unique raison fut que les étudiants là-bas, avais-je entendu dire, étaient plus calmes, et tenus par une stricte discipline. Pas de bandes d'agités qui font irruption dans la classe d'un autre professeur. Personne

n'est admis en classe sans l'autorisation du professeur. Au contraire, à Carthage, une horrible permissivité dissolue régnait chez les étudiants. Ils forçaient l'entrée des classes avec insolence. Comme des fous furieux, ils perturbaient l'ordre établi au profit des élèves. Se livraient à de nombreux méfaits complètement débiles que les lois interdisaient mais que les traditions toléraient. Preuve qu'ils étaient d'autant plus à plaindre : ils se croyaient permis de faire ce que ta loi éternelle ne laissera jamais faire. Ils pensaient bénéficier d'une immunité alors que leur propre aveuglement était leur punition et qu'ils subissaient incomparablement plus de mal qu'ils n'en faisaient. Et si comme étudiant je n'avais pas voulu être mêlé à ces coutumes, j'ai dû, comme enseignant, les supporter chez les autres. Il valait mieux partir là où rien de tout ça n'existait, selon les témoignages de gens bien informés.

Mais c'est grâce à toi, mon espoir et ma part sur la terre des vivants, que j'ai quitté ma terre pour sauver mon âme. À Carthage, tu m'as poussé à m'en arracher, et à Rome, tu m'as enchanté pour m'y attirer. Tes instruments étaient tous des hommes amoureux d'une vie morte, auteurs les uns d'extravagances, les autres de promesses vides. Tu t'es servi dans l'ombre de ma perversité, et de la leur, pour guider mes pas. Les uns, aveuglés et enragés, troublaient ma tranquillité ; les autres, bons vivants et terre à terre, m'invitaient à changer. Moi, d'un côté je détestais un réel triste sort, et de l'autre je désirais un faux bonheur.

Pourquoi partir ? Pourquoi m'en aller ? Tu le savais, Dieu, mais tu ne l'as indiqué ni à moi ni à ma mère qui a versé des pleurs atroces sur mon départ. Elle m'a accompagné jusqu'à la mer. J'ai dû ruser avec elle quand elle s'est violemment accrochée à moi pour me supplier de rester ou de l'emmener. J'ai inventé un ami que je ne pouvais quitter sous prétexte que nous attendions le vent ensemble pour naviguer. J'ai menti à une mère, à cette mère-là, et j'ai fui. Et là encore tu m'as épargné. Tu m'as évité par amour de sombrer dans les eaux de la mer, moi qui était si lourd d'exécrables déchets, pour me laver dans ton eau protectrice et assécher les torrents de larmes des yeux de ma mère. À cause de moi, chaque jour, elle baignait devant toi de ses larmes la terre sous ses yeux.

Elle refusait de repartir sans moi. Je l'ai persuadée alors de passer la nuit dans un lieu proche de notre navire, consacré à la mémoire du bienheureux Cyprien. Et la nuit même, je suis parti en cachette. Sans elle.

Elle m'a attendu, pleuré et prié. Et pour te demander quoi, mon Dieu, avec tant de larmes ? De ne pas me laisser prendre la mer. Mais dans ta grande sagesse, et tout en accédant à quelque chose d'essentiel de son désir, sans toutefois répondre vraiment à son attente, tu as fait de moi ce qu'elle avait toujours attendu.

Le vent s'est levé. Il a gonflé nos voiles. Le rivage a disparu du champ de notre vision. Abandonnée au petit matin, ma mère, folle de douleur, a déversé dans tes oreilles plaintes et gémissements. Tu les as négligés. Tu m'avais enlevé en te servant de mon ambition pour mettre fin précisément à cette ambition. Et le souhait humain de ma mère, tu l'as étrillé d'une douleur cinglante et juste. Elle aimait que je sois près d'elle, comme toutes les mères, et plus encore que beaucoup d'entre elles. Mais elle était inconsciente des joies que tu retirerais pour elle de mon absence. Inconsciente, elle pleurait et se lamentait. Cette torture en a fait l'héritière d'Ève. Elle a cherché dans les gémissements ce qu'elle avait enfanté dans les gémissements. Mais après avoir accusé ma duplicité et ma cruauté, elle recommença à intercéder pour moi auprès de toi.

Elle a disparu dans son ordinaire et moi à Rome.

M'y voici. Accueilli par une maladie cruelle. Je partais pour les enfers, j'emportais tout le mal que j'avais commis contre toi, contre moi et contre les autres. Mal multiple et sévère ajouté aux chaînes du péché [3] originel qui nous fait tous mourir avec Adam. Tu ne m'avais encore acquitté de rien avec Christ. Il ne m'avait pas délivré avec sa croix des haines que j'avais contractées envers toi par mes crimes. Comment aurait-il pu m'en délivrer avec ce fantôme de croix, fantôme en qui je croyais ? La mort de son corps me paraissait aussi fausse que la mort de mon âme était réelle. Et la mort de son corps était aussi réelle que la vie de mon âme, qui n'y croyait pas, était fausse.

La fièvre s'aggravait. Je passais. Je trépassais. Je disparaissais. Pour aller où ? Dans le brasier et les supplices que méritaient mes actions, selon ta vérité rigoureuse. Ma mère n'en savait rien. Dans l'absence, elle priait pour moi. Toi qui es partout présence, tu l'as exaucée. Là où j'étais, tu as eu pitié de moi. Et mon corps a retrouvé la santé même si mon cœur était toujours ce fou sacrilège. Au milieu de tant de dangers, je ne voulais pas de ton baptême. Enfant, j'étais meilleur en le réclamant au fidèle amour maternel, comme je l'ai déjà rappelé et avoué. J'avais grandi, mais dans ma lâcheté, j'étais un fou qui ridiculisait les ordonnances de ta médecine. Tu ne m'as pourtant pas laissé mourir deux fois. Cette blessure mortelle aurait frappé le cœur de ma mère, et il n'aurait jamais pu en guérir. Non, je n'ai pas assez dit quelle place j'occupais dans son cœur. Ni qu'elle s'inquiétait beaucoup plus pour l'accouchement de mon âme qu'elle ne l'avait fait pour la naissance de mon corps.

Je ne vois pas comment elle aurait pu guérir si ma mort dans ces conditions avait transpercé les entrailles

de son amour. Tant de prières précipitées, ininterrompues. Pour aller où ? Vers toi ou nulle part. Mais toi, Dieu de compassion, tu aurais repoussé le cœur broyé et abattu d'une veuve chaste et réservée, toujours charitable, qui se pliait aux désirs de tes saints, ne laissait pas un jour passer sans apporter ses offrandes à ton autel, et deux fois par jour, matin et soir, se rendait toute affaire cessante à ton assemblée, non pour écouter des fables vides ou des ragots de vieilles mais pour tes paroles… Et pour que toi, tu écoutes ses prières. Ses larmes ne demandaient pas de l'or ou de l'argent, rien de précaire ou de volatil, mais la délivrance de l'âme de son fils. Et toi, de qui elle tenait ce qu'elle était, tu l'aurais méprisée et rejetée sans lui venir en aide ? Certainement pas, Seigneur. Oui, tu étais bien là et tu as tout entendu. Tu as agi comme tu l'avais décidé et prévu. Impossible que tu la déçoives par tes visions et tes réponses – celles dont j'ai déjà fait mémoire et les autres. Elle les gardait dans la confiance de son cœur, et te les ressortait toujours dans ses prières comme s'il s'agissait d'écrits de ta main.

Ton amour est pour toujours. Par tes promesses, tu acceptes d'être encore le débiteur de ceux dont tu effaces toutes les dettes.

Tu m'as tiré de cette maladie. Tu as sauvé, physiquement, le fils de ta servante – le même à qui tu donnerais un jour une santé meilleure et robuste.

À Rome, en ce temps-là, j'étais toujours lié à ces saints personnages, tout à la fois faux et faussaires. Je faisais partie de leurs auditeurs, et il y avait parmi eux celui chez qui j'étais tombé malade et m'étais rétabli. Je côtoyais aussi ceux qu'ils appellent leurs élus.

Pour moi, nous n'étions pas les acteurs du mal. Mais je ne sais quelle autre nature en nous se livrait au mal. Ma prétention était comblée : j'étais extérieur à la faute. Si je commettais quelque chose de mal, je n'avouais pas l'avoir fait – tu aurais alors guéri mon âme puisque je t'avais fait du tort. J'aimais simplement m'excuser et accuser je ne sais quoi d'autre qui était avec moi sans être moi. Il n'y avait évidemment qu'un seul moi mais devenu adversaire de moi-même, parce que mon infidélité m'avait divisé. Faute inguérissable : je ne m'imaginais pas responsable du mal. Et crime abominable : je préférais que toi, Dieu tout-puissant, tu sois vaincu en moi pour ma perte plutôt que moi l'être par toi pour ma libération.

Tu n'avais toujours pas mis de sentinelle à ma bouche ni gardé la porte de mes lèvres pour que mon cœur ne verse pas dans les paroles du mal ni ne cherche des excuses aux fautes commises avec des criminels. Voilà pourquoi j'étais en compagnie de leurs élus. Tout en désespérant déjà de ne pouvoir aller plus loin dans cette fausse connaissance. J'avais décidé de m'en contenter si je ne trouvais pas mieux, et j'en restais au même stade dans plus d'indifférence et de négligence.

Et j'en suis venu à penser que ces philosophes, appelés les Académi-ciens[4], étaient plus avisés que tous les autres. Selon eux, il fallait douter de tout. L'homme ne pouvait rien concevoir de vrai. Pour le commun des hommes et pour moi, qui n'avais pas encore tout compris de leur intention, c'était un clair résumé de leur pensée. Et je ne me suis pas caché de réprimer chez mon hôte le trop grand crédit qu'il accordait, je l'ai bien senti, à la part fabuleuse qui occupe tant de place dans les livres des Manichéens. J'avais pourtant avec eux des relations plus amicales qu'avec d'autres hommes indifférents à leur système. Mais je ne les défendais plus avec la même énergie qu'autrefois. Mes relations avec eux – Rome en cachait beaucoup – ralentissaient ma quête d'autre chose. D'autant que je désespérais de pouvoir découvrir dans ton assemblée, Seigneur du ciel et de la terre, créateur de tout ce qui est visible et invisible, le vrai dont ils m'avaient détourné. Pour moi, croire que tu as la forme d'un corps humain, que tu es borné aux traits de nos membres physiques, était une pensée extrêmement dégoûtante. Mais si je voulais me représenter mon Dieu, je ne savais me représenter qu'une masse physique. Je m'imaginais que rien ne pouvait exister sinon en cet état : cause majeure et presque unique de mon inévitable erreur.

Car de là, j'ai cru que le mal était une sorte de substance du même ordre. Avec sa propre masse répugnante et informe, appelée terre quand elle est épaisse, ou ténue et subtile comme un corps aérien, un esprit malin qu'on imagine ramper sur la terre. Et parce qu'un semblant de piété me forçait à croire qu'un Dieu bon n'a créé aucune nature mauvaise, j'opposais deux masses face à face, toutes les deux infinies, la mauvaise plus étroite, et la bonne plus vaste. Ce fut pour moi le début empesté d'autres blasphèmes. Tous les efforts de mon esprit pour revenir à la foi catholique étaient repoussés : la foi catholique ne correspondait pas à ce que je pensais. Être fidèle, j'imaginais, ô mon Dieu dont l'amour se manifeste à travers moi, c'était te croire entièrement infini plutôt que de t'imaginer entièrement fini sur le modèle d'un corps humain. Mais la masse du mal opposée à toi me forçait à t'avouer fini. Je préférais donc croire que tu n'avais créé aucun mal – qui pour moi, dans mon ignorance, était non seulement substance mais substance corporelle puisque je ne savais concevoir un esprit autrement que sous la forme d'un corps subtil qui se dilatait dans l'espace d'un lieu – plutôt que de croire que la nature du mal, selon ma conception, venait de toi. Notre

sauveur lui-même, ton unique fils engendré, je me le représentais comme extrait du bloc de ta masse lumineuse pour nous sauver. Ce que j'en croyais se limitait à ma vaine imagination. Impossible de concevoir qu'une nature comme la sienne puisse naître de Marie, vierge, sans être inextricablement liée à la chair. Et je ne voyais pas, selon l'image que je m'en faisais, comment y être lié sans être contaminé. J'avais peur en croyant à une naissance charnelle d'avoir à croire à une contamination par la chair.

Aujourd'hui, tes fils spirituels riront de moi avec douceur et amour s'ils lisent ce passage de mes aveux. Mais il s'agissait bien de moi.

11 Et puis je n'imaginais pas qu'on puisse réfuter leur critique de tes Écritures. Même si parfois j'aurais vraiment aimé pouvoir en discuter point par point avec un grand connaisseur de ces livres pour éprouver son interprétation. Déjà, à Carthage, les discours publics d'un certain Elpidius, qui argumentait contre les Manichéens, avaient pu m'ébranler. On ne pouvait pas facilement résister à de tels arguments en faveur des Écritures. La réponse des Manichéens m'avait paru faible. Ils ne s'exprimaient pas ouvertement avec facilité, mais uniquement entre nous, et en secret. Selon eux, les écritures du Nouveau Testament auraient été falsifiées par des inconnus qui voulaient introduire la loi juive dans la foi chrétienne. Mais eux-mêmes étaient dans l'incapacité de produire un seul exemplaire inaltéré.

J'étais surtout tétanisé et suffocant, écrasé en quelque sorte, car je ne concevais que des corps. J'avais le souffle coupé sous le poids de ces masses, incapable de respirer l'air transparent et pur de ta vérité.

12 Je me suis donc appliqué à entreprendre ce pour quoi j'étais venu à Rome : enseigner l'art de la rhétorique. Au début, j'ai réuni chez moi quelques étudiants à qui je m'étais fait connaître et qui m'ont fait connaître à d'autres. Or voilà que je découvre à Rome de nouveaux agissements dont je n'avais pas eu à souffrir en Afrique.

En apparence, les chahuts de jeunes voyous n'existaient pas ici. Mais on m'a prévenu que d'un jour à l'autre, pour ne pas avoir à payer leurs honoraires à un professeur, beaucoup de jeunes se donnaient le mot et partaient chez un autre professeur, trahissant leur engagement, par appât du gain et au mépris de toute justice. Je les ai haïs de tout cœur mais d'une haine encore impure, de peur d'être un jour à mon tour leur victime. C'était la principale raison de ma haine, et non l'illégalité de leurs agissements, quelle que soit leur victime. Ces jeunes répugnants se prostituaient loin de toi. Ils aimaient les jouets volages du temps, les conquêtes sordides qui salissent les mains. Ils embrassaient un monde fuyant, et te méprisaient toi qui tiens bon, qui rappelles pour lui pardonner, quand elle revient vers toi, cette pute d'âme humaine.

Aujourd'hui encore je hais ces tordus, ces affreux. Si je les aime, c'est pour les corriger. Pour qu'ils préfèrent les études à l'argent, et qu'à ces études ils te préfèrent, Dieu, vérité, promesse d'un bien généreux, paix très pure. Mais en ce temps-là, dans mon petit intérêt, je choisissais de ne pas affronter leur méchanceté, plutôt que, dans ton intérêt, de les faire devenir bons.

13 C'est alors que Milan demande à Rome, au préfet de la ville, un professeur de rhétorique. Le voyage serait aux frais de l'État. Je pose ma candidature, avec l'appui de ceux que grisaient les vanités manichéennes. Je partais pour m'en libérer, mais à ce moment-là, ni eux ni moi ne le savions. L'épreuve du discours imposé réussie, le préfet d'alors, Symmaque, me fait partir. Et j'arrive à Milan chez l'évêque Ambroise [5].

Adorateur de ton culte, sa notoriété était universelle. Par son éloquence, il servait à ton peuple la fine fleur de ton blé, la joie de ton huile, l'ivresse sobre du vin. Dans mon inconscience, tu me guidais vers lui pour qu'il me guide sciemment vers toi. Cet homme de Dieu m'adopta comme un père. L'évêque qu'il était fut ravi de mon lointain voyage.

J'ai d'abord aimé non pas le docteur d'une vérité que je désespérais de trouver dans ton assemblée, mais l'homme amical avec moi. Si j'ai écouté avec passion ses discours publics, ce n'était pas avec l'intention que j'aurais dû avoir. Je voulais éprouver son talent oratoire, vérifier s'il était bien à la hauteur de sa renommée, si son débit était plus ou moins important qu'on ne le proclamait. Suspendu à ses paroles, attentif, mais négligeant et méprisant le fond. Je savourais en sa présence de délicieux discours, plus savants que ceux de Faustus mais de facture moins gaie et moins agréable. Sur le fond même, aucune comparaison. L'un se perdait dans les sortilèges manichéens, l'autre enseignait de façon salutaire la doctrine du salut. Pourtant le salut est loin des criminels – comme celui que j'étais alors. Mais j'en approchais sans le savoir.

14 Je ne faisais aucun effort pour apprendre ce qu'il disait. Uniquement pour entendre la façon dont il parlait. Dernier souci frivole dans mon désespoir de voir s'ouvrir à l'homme un accès à toi. Mais mon amour des mots finissait par faire entrer dans mon esprit ce que je négligeais. Je ne pouvais en effet complètement dissocier les deux. J'ouvrais mon cœur à l'habileté de son discours et peu à peu la vérité de ce qu'il disait entrait en moi. D'abord, j'ai trouvé ses idées défendables. Il était possible de revendiquer sans

honte la foi catholique, alors que j'avais cru auparavant que rien ne pouvait être opposé aux attaques des Manichéens. Surtout après l'avoir entendu résoudre, de plus en plus fréquemment, l'une ou l'autre des énigmes des anciennes Écritures qui me tuaient quand je les interprétais littéralement. Et à l'explication spirituelle de nombreux passages de ces livres, je me reprochais mon désespoir – principalement celui qui m'avait fait croire que la loi et les prophètes ne résistaient pas à la détestation et aux sarcasmes. Pourtant, je n'étais pas encore convaincu d'entrer dans la voie catholique. Elle avait de savants défenseurs qui réfutaient avec force et sans absurdité les objections, mais sans pour autant condamner ma position. La défense des deux parties s'équilibrait. Je ne voyais plus le catholique vaincu mais je ne voyais pas pour autant de vainqueur.

7 J'ai alors concentré toute mon énergie à tenter d'une manière ou d'une autre de convaincre d'erreur les Manichéens par d'irréfutables démonstrations. Si j'avais pu concevoir une substance spirituelle, aussitôt toute leur machine se serait décomposée et serait sortie de mon esprit. Mais je n'y arrivais pas. Même si pour les réalités physiques de ce monde, et tout ce qui dans la nature est accessible à nos sens, et après de nombreuses considérations et comparaisons, je faisais davantage confiance aux conceptions d'un grand nombre de philosophes. Je doutais de tout, comme les Académiciens (selon l'interprétation qu'on en faisait), ballotté dans tous les sens. J'ai pris alors la décision d'abandonner au moins les Manichéens, ne jugeant pas devoir, dans ces temps de doute, rester dans une secte au-dessus de laquelle je plaçais pas mal de philosophes – auxquels, parce qu'ils se privaient du nom libérateur du Christ, je refusais absolument le soin des langueurs de mon âme.

J'ai décidé alors d'être catéchumène dans l'assemblée catholique, à laquelle mes parents m'avait recommandé, tant qu'une certitude ne viendrait pas éclairer la direction de ma course.

---

1. Faustus était l'évêque manichéen de Milev (Mila, en Algérie), ville importante dans l'Antiquité. Augustin répondra en 400 à son ouvrage rédigé lors de son exil après sa condamnation (le manichéisme fut persécuté dès la fin du IVe siècle) par les trente-trois livres du *Contra Faustum*.
↵

2. Mani (216-277) originaire de Babylonie et d'un milieu juif baptiste de Mésopotamie. Il fonde le manichéisme et rédige de nombreux traités. Il meurt supplicié par les Perses. Voir note page 99.
↵

3. *Peccatum*, en latin, a plusieurs significations. Nous avons choisi d'élargir sa traduction, de conserver le mot français péché quand il s'agit directement du concept théologique mais de traduire également par faute, erreur ou crime, dans la narration proprement dite.
↵

4. Il s'agit des membres de la Nouvelle Académie (en référence à l'Académie de Platon). La doctrine de ces néo-académiciens est proche de celle des philosophes sceptiques : elle renonce à définir un critère absolu de vérité. Le scepticisme est une dimension importante de la pensée dans l'Antiquité tardive.
↵

5. Ambroise fut évêque de Milan. Il mourut en 397, et n'a donc pu lire les aveux de son protégé.
↵

Livre VI

Espoir de ma jeunesse. Où étais-tu pour moi ? Où te cachais-tu ?

N'est-ce pas toi qui m'as fait, qui m'as différencié des quadrupèdes et qui m'as fait plus sage que les oiseaux du ciel ?

J'ai traîné dans les ténèbres, sur des pentes glissantes. Je t'ai cherché hors de moi. Et je n'ai pas trouvé le Dieu de mon cœur. J'avais touché le fond de la mer. Sans espoir ni assurance de découvrir le vrai.

Ma mère, forte de son amour fidèle, m'avait rejoint. Elle m'avait suivi sur terre et mer. Tu l'as protégée de tous les dangers. Quand la mer est devenue menaçante, c'est elle qui a réconforté les matelots ! D'habitude c'est le contraire : les matelots rassurent ceux qui voyagent pour la première fois sur les abîmes. Elle leur a promis d'arriver sains et saufs à bon port parce que tu le lui avais promis en vision.

Elle a réalisé que je traversais une très grande épreuve, que je désespérais de trouver les traces de la vérité. Je lui ai appris que je n'étais plus manichéen mais toujours pas chrétien catholique pour autant. Mais à cette nouvelle inattendue elle n'a pourtant pas bondi de joie. Elle a simplement été rassurée, en partie, sur mon malheur.

Elle me pleurait comme un mort, mais un mort que tu ressusciterais, et qu'elle portait sur la bière de ses pensées.

Jeune homme, je te le dis, lève-toi, dirais-tu au fils de la veuve.
Il revivrait, il parlerait de nouveau, et tu le rendrais à sa mère[1].

Non, son cœur n'a pas vacillé sous le coup de l'émotion en apprenant qu'une si grande part du chemin avait été accomplie – alors même qu'elle te le demandait chaque jour en se lamentant. Je n'avais pas encore atteint la vérité mais j'étais déjà arraché aux erreurs. Mieux encore : elle était certaine que tu lui accorderais le reste, toi qui avais tout promis. Très calme, avec une grande sérénité de cœur, elle m'a répondu qu'elle avait confiance en Christ, et qu'avant d'émigrer de cette vie, elle me verrait catholique et fidèle. Cela, c'était pour moi. Mais pour toi, source de compassion, elle priait et pleurait davantage encore pour accélérer ton aide et éclairer ma nuit. Elle courait à l'assemblée avec plus de passion, suspendue aux lèvres d'Ambroise, à la source d'où jaillit la vie sans fin. Elle aimait cet homme comme un ange de Dieu. C'est lui, elle le savait, qui m'avait conduit à cet entre-deux équivoque et flottant. Elle prévoyait que je passerais de la maladie à la santé, que ce serait un passage dangereux et très étroit – la période critique, selon les médecins.

Un jour, elle apporte de la bouillie, du pain et du vin sur les tombes des saints, selon la coutume africaine. Elle se heurte à l'opposition du gardien. Elle apprend que l'interdiction vient de l'évêque. Elle l'accepte avec tant d'amour et d'obéissance que je suis stupéfait de la facilité avec laquelle elle préfère condamner alors sa propre habitude plutôt que de braver l'interdiction.

Le vin, chez elle, n'était pas une addiction. Elle n'allait pas jusqu'à mentir par amour du vin, comme tant d'hommes et de femmes qui, au moment du refrain sur la sobriété, sont pris de nausée comme des ivrognes devant une tisane. Quand elle apportait sa corbeille d'offrandes, qu'elle goûtait avant la distribution, son palais très sobre se contentait d'un petit verre de vin allongé qu'elle s'accordait par convenance. Si plusieurs tombes lui paraissaient mériter le même honneur, elle se servait partout de son unique et même verre qu'elle portait à la ronde. Le vin était non seulement largement coupé d'eau mais complètement tiède aussi quand elle le partageait en toutes petites gorgées avec sa famille. Elle suivait ainsi son devoir et non son plaisir. Elle a compris les raisons de l'interdiction du brillant prédicateur, inégalable serviteur de l'amour. interdiction qui s'appliquait aussi à ceux qui restaient sobres. Il ne fallait pas donner un prétexte de beuverie aux ivrognes, et ces fêtes familiales s'apparentaient trop aux superstitions des païens. Elle y renonça donc avec plaisir. Plutôt qu'un panier rempli des fruits de la terre, elle apprit à apporter sur les tombes des saints un cœur rempli de pures prières. Pour donner ainsi ce qu'elle pouvait aux pauvres et faire célébrer dans ces lieux la communion du corps du Seigneur dont la passion a servi de modèle au sacrifice et au couronnement des martyrs. Mais il me semble, mon Seigneur Dieu – et du fond de mon cœur, sous ton regard –, que peut-être ma mère n'aurait pas facilement accepté d'être privée de cette habitude si l'interdiction était venue d'un autre qu'elle n'eût pas aimé comme Ambroise. À cause de moi, elle l'aimait à la folie. Et lui l'aimait pour sa très grande confiance intérieure, pour le bien qu'elle faisait avec ferveur en fréquentant l'assemblée. Souvent quand il me voyait, il se répandait en éloges sur elle, en me félicitant d'avoir une mère comme elle. Il ne savait pas quel fils j'étais pour elle. Je doutais de tout. Je n'imaginais pas une seule seconde pouvoir découvrir le chemin de la vie.

Je ne t'appelais pas encore à mon secours en gémissant. J'étais concentré sur ma recherche. Raisonnant sans repos. Pour moi, Ambroise était un homme heureux, selon les critères du monde. Avec tous les honneurs dus à ses hautes fonctions. Seul son célibat me paraissait douloureux. Mais il faisait preuve d'un tel espoir. Il devait lutter contre les épreuves de sa propre grandeur, mais quelles consolations dans l'adversité que la joie délicieuse de la bouche secrète de son cœur qui ruminait ton pain. J'étais incapable d'en faire l'expérience ou d'y avoir accès. Mais lui n'avait accès ni à mon agitation ni au danger vertigineux que je courais. Je ne pouvais pas lui demander ce que je voulais comme je le voulais. Tenu à l'écart de son oreille et de sa bouche par des foules de gens affairés. Et il se faisait l'esclave de leurs faiblesses. Quand il n'était pas avec eux, de très courts laps de temps, il reprenait des forces : les aliments indispensables à son corps et la lecture indispensable à son esprit. Mais quand il lisait, il parcourait les pages des yeux et c'est son cœur qui interprétait. Sans parler, sans bouger la langue. Souvent nous étions présents – l'entrée était libre et la coutume voulait qu'on n'annonce pas les visiteurs. Nous l'observions lire en silence, toujours pareil. Qui aurait osé s'en prendre à quelqu'un d'aussi concentré ? Après un long moment assis là, nous le quittions en supposant que dans ce peu de temps qu'il trouvait pour réparer ses forces intellectuelles, reposé de l'agitation des affaires d'autrui, il ne voulait pas être davantage diverti. Il devait se méfier qu'un auditeur captivé et attentif, si un passage qu'il lisait se révélait plus obscur, n'ait besoin qu'il le lui explique ou qu'il discute avec lui de questions difficiles, et le temps passé à cette tâche le serait au détriment des volumes qu'il voulait dérouler. Préserver sa voix qui s'enrouait facilement pouvait être aussi une raison légitime de lire en silence. Mais peu importe ses intentions, un homme comme lui ne pouvait qu'agir bien.

Mais une chose est sûre : aucune opportunité ne m'était offerte de consulter sur ce que je désirais, ton oracle si saint, son cœur, si ce n'est pour de brèves audiences. Mon trouble aurait exigé de sa part, pour que je me confie à lui, une grande disponibilité. Cela ne s'est pas passé. Je l'écoutais pourtant chaque dimanche expliquer avec justesse au peuple la parole de vérité, et il m'apparut de plus en plus qu'on pouvait défaire les nœuds d'habiles calomnies que les ennemis qui nous trompaient avaient attachés aux livres divins. J'ai aussi découvert que l'expression « l'homme fait par toi à ton image » ne signifiait pas pour tes fils spirituels, que ta grâce a réengendrés de la mère catholique, penser et croire à une forme modelée sur le corps humain. Même si je n'avais pas le moindre petit soupçon, même énigmatique, d'une sub-stance spirituelle. Je fus honteusement soulagé d'avoir aboyé pendant tant d'années non pas en réalité contre la foi catholique mais contre des fictions charnelles forgées par l'entendement. Oui, j'ai été fou et infidèle : ce que j'aurais dû apprendre en cherchant, je l'ai revendiqué par mes accusations. Toi, si haut, si proche, si secret, si présent, tu n'as pas de membres grands ou petits. Tu es partout et nulle part quelque part. Tu n'as pas de forme corporelle. Tu as pourtant fait l'homme à ton image. Et lui, de la tête aux pieds, n'est qu'un espace fini.

J'ignorais alors comment était possible cette image de toi. J'aurais dû réclamer. Proposer qu'on m'explique comment y croire. Au lieu de m'opposer par l'insulte à une croyance supposée. L'anxiété de savoir ce qu'il fallait retenir de certain me rongeait de l'intérieur. Avec d'autant plus d'âpreté que j'avais honte d'avoir été si longtemps berné et trompé par des promesses de vaines certitudes, et d'avoir dans mes bla-bla puérils, faux et emportés, affirmé comme certitudes trop d'incertitudes. Des erreurs qui ne me deviendraient claires que bien plus tard. En accusant ton église catholique dans d'aveugles contradictions, il s'agissait bien d'incertitudes que je tenais pour certitudes. Je n'avais certes pas encore découvert que l'église enseignait la vérité mais je découvrais qu'elle n'enseignait pas ce dont je l'avais accusée violemment.

J'étais confus, retourné, heureux, mon Dieu. L'assemblée unique, corps de ton fils unique, dans laquelle, enfant, on m'avait introduit au nom du Christ, n'avait pas le goût des bêtises enfantines. Pour sa saine doctrine, toi, le créateur de tout, tu n'étais pas confiné dans la forme des membres humains, limitée de partout, dans un espace si haut, si vaste soit-il.

J'étais heureux aussi de n'avoir plus à lire les vieux écrits de la loi et des prophètes avec l'œil qui me les rendaient absurdes. J'ai dénoncé l'interprétation de tes saints, mais ce n'était pas la leur. Maintenant, j'entendais souvent avec joie Ambroise dire au peuple dans ses sermons, comme s'il recommandait avec soin une règle : la lettre tue mais l'esprit fait vivre. Là où la lettre paraissait enseigner quelque chose de pervers, il découvrait en soulevant le voile du mystère une dimension spirituelle, sans rien dire de choquant. Mais j'ignorais toutefois si ce qu'il disait était vrai. Devant la peur du précipice, je refusais à mon cœur toute adhésion. Suspension de jugement qui est devenue ma mise à mort. Je voulais en effet que ce qui m'était invisible soit aussi certain que j'étais certain que sept et trois font dix. Je n'étais pas fou au point de penser que cela restait incompréhensible mais je désirais être certain de la même façon que ce soit pour des réalités physiques hors de portée de mes sens, ou spirituelles que je ne savais concevoir que physiquement. Croire aurait pu me guérir. Aurait purifié l'acuité de mon intellect qui se serait dirigée d'une façon ou d'une autre

vers ta vérité, toujours là sans faillir. Mais traditionnellement, qui a fait l'expérience d'un mauvais médecin a même peur de s'en remettre à un bon. C'était le cas de mon âme malade. Elle ne pouvait guérir qu'en croyant mais de peur de se tromper, elle refusait de se soigner. Elle repoussait tes mains, toi qui as préparé la confiance comme antidote aux maux de la terre entière, en lui attribuant un pouvoir immense.

7 Mais je penchais déjà en faveur de la doctrine catholique. Je trouvais plus modeste et moins trompeur de demander de croire sans preuve – la preuve existait mais elle était peut-être inaccessible, ou elle n'existait pas – que de tourner en dérision l'acte de croire par une folle promesse de science, pour verser ensuite dans l'affabulation et l'absurdité complètes, avec l'ordre d'y croire parce que c'est impossible à prouver. Et peu à peu, toi, Seigneur, avec douceur et compassion, tu as entraîné et préparé mon cœur à réfléchir aux choses innombrables que je croyais sans voir ou sans en avoir été le témoin. Comme c'est le cas pour l'histoire des nations, des lieux et des villes que je n'avais pas vus ; ou pour tout ce que m'avaient rapporté des amis, des médecins, des hommes de toutes conditions. Sans croire nous ne pourrions rien faire dans cette vie. Jusqu'à la ferme conviction que j'avais au fond de moi d'être l'enfant de mes parents : je n'aurais pu le savoir sans y croire sur parole.

Tu m'as convaincu. Les coupables n'étaient pas ceux qui croyaient à tes livres dont tu as établi l'autorité dans presque toutes les nations mais ceux qui n'y croyaient pas. Il ne fallait pas écouter ceux qui me demanderaient peut-être d'où je tenais que ces livres avaient été donnés à l'humanité par l'esprit du seul Dieu de vérité et d'authenticité parfaite. Or c'était très précisément cela qu'il fallait croire ! Aucune des violentes objections et des calomnies que j'ai pu lire entre philosophes dans leurs débats n'a jamais pu m'arracher le refus de croire que tu existes – sans même savoir ce que tu étais vraiment – ou que le gouvernement des affaires humaines t'appartient.

8 J'y croyais plus ou moins selon le moment. Mais j'ai toujours cru que tu existes et que tu te soucies de nous. Même si j'ignorais tout de ta sub-stance et quelle voie conduit ou reconduit vers toi. Notre infirmité nous empêchant de découvrir la vérité par la seule raison, nous avons besoin de l'autorité des saintes Lettres. Je voulais bien croire que tu n'aurais attribué en aucune façon à l'Écriture une autorité aussi importante dans tous les pays si tu n'avais pas voulu qu'elle soit le moyen de croire en toi et de te chercher. Après avoir entendu des interprétations plausibles de nombreux passages, j'attribuais l'absurdité, qui d'habitude me scandalisait dans ces lettres, à la profondeur du mystère. Et leur autorité m'est apparue d'autant plus vénérable, d'autant plus digne d'une confiance sacrée qu'elles étaient lisibles par tous, tout en réservant la dignité de leur secret à une compréhension plus en profondeur. Proposant des mots ouverts, un style simple qui parle à tous, elles retiennent aussi l'attention des cœurs lourds. Elles accueillent tout le monde, elles sont ouvertes à tous les peuples, et par d'étroites brèches un petit nombre passe jusqu'à toi. Beaucoup plus toutefois que si le prestige de leur autorité n'avait atteint un tel degré, et si elles n'avaient pas accueilli tant de foules dans leur sainte simplicité.

Je pensais à tout ça et tu étais avec moi. Je soupirais et tu m'écoutais. Je flottais et tu me guidais. J'empruntais la grande voie du monde et tu ne m'abandonnais pas.

9 Avide d'honneurs, de profits, d'accouplements, sous tes rires. Dans ma cupidité, je souffrais les plus amères difficultés. Ta bienveillance était si grande que tu ne me laissais pas m'attendrir sur ce que tu n'étais pas.

C'est mon cœur, Seigneur. Il a voulu que je me souvienne et me confie à toi. Maintenant je suis lié à toi. Tu m'as délivré d'un terrible engluement mortel. Malheur. Tu piquais ma blessure à vif. Pour que j'abandonne tout et pour me convertir à toi, au-dessus de tout, sans qui tout est néant. Me convertir et guérir.

J'étais si malheureux.

Un jour, tu m'as fait comprendre mon malheur. Je m'apprêtais à faire l'éloge de l'empereur, à mentir énormément, à mentir pour recevoir la considération des gens instruits. Mon cœur étouffait sous l'angoisse. Dévoré de pensées fiévreuses et infectes. En traversant une rue de Milan, je remarque alors un pauvre mendiant, complètement saoul, je crois, gai et plaisantant. Je me plains, et évoque avec mes amis les nombreuses souffrances dues à nos folies, à tous nos désirs qui m'éreintent. Sous l'excitation de la cupidité, je traîne aujourd'hui le fardeau de mon malheur, et je l'alourdis en le traînant. Nous n'avons d'autre volonté que d'atteindre un plaisir sans risque – ce que ce mendiant possède déjà et que nous ne posséderons peut-être jamais. Quelques pièces mendiées, et il a ce que je cherche par des tours et des détours épuisants : le plaisir d'un bonheur temporel. Pas une authentique joie, bien sûr.

Mais la joie que je cherchais par ambition était encore plus fausse. Le mendiant était joyeux, j'étais anxieux. Il était insouciant, j'étais agité. Et si l'on m'avait demandé si je préférais la joie ou la peur, j'aurais

répondu la joie. Mais si l'on m'avait encore interrogé pour savoir si je préférais être comme moi ou comme lui, c'est moi, absorbé par les soucis et les craintes, que j'aurais choisi de façon perverse. Ce n'était pas la vérité. Je ne devais pas me préférer à lui parce que j'étais plus instruit. Je n'en tirais aucune joie, je cherchais à plaire aux hommes non pour les instruire mais uniquement pour leur plaire. Et pour cette raison, tu me cassais les os avec ton bâton de discipline.

10. Arrière, loin de moi. Ils me disent : ce qui compte, c'est le plaisir. Or le plaisir du mendiant, c'est boire. Et le tien, c'est la gloire.

Mais quelle gloire, Seigneur ? Pas celle qui est en toi. Le plaisir du mendiant n'était pas vrai, et ma gloire non plus. Mais elle me pervertissait davantage encore. La nuit même, l'ivrogne aurait cuvé son vin, et moi je dormirais et me réveillerais avec ma nausée. Regarde. Je dormirais et me réveillerais comme ça encore combien de jours…

Je sais bien, ce qui compte c'est le plaisir, mais la distance qu'il y a entre le plaisir d'un espoir fidèle et la légèreté du mendiant est incomparable. Et entre nous aussi, il y avait une distance. Le plus heureux c'était sûrement lui. Il trempait dans le bonheur. Moi l'anxiété me transperçait le ventre. Il avait eu son vin en souhaitant du bonheur à tout le monde, et moi je poursuivais ma folle ambition dans le mensonge.

J'ai beaucoup entrepris mes proches à ce sujet. Souvent je me tournais vers moi pour savoir comment j'allais. Je comprenais que j'allais mal. J'en souffrais et je redoublais mon mal. Si un bonheur passait, m'en emparer m'écœurait. Et sur le point de l'atteindre, il s'envolait.

11. Nous nous plaignions entre amis. Plus particulièrement, dans l'intimité, j'en parlais avec Alypus et Nébridius. Alypus était originaire de la même ville que moi. Ses parents étaient des citoyens hauts placés. Plus jeune que moi, il avait même été mon étudiant, à mes débuts dans notre ville, et plus tard à Carthage. Il m'aimait beaucoup. Il me semblait apprécier ma bonté et mon instruction. Moi je l'aimais pour ses grandes qualités naturelles, remarquables pour son jeune âge. Mais le tourbillon de la vie à Carthage, l'effervescence des spectacles de débauches, l'avaient englouti dans la passion des jeux du cirque. Il s'y vautrait de façon pathétique, quand j'étais déjà professeur de rhétorique dans une école publique, et n'assistait pas à mes cours parce qu'un différend avait surgi entre son père et moi. J'avais découvert sa passion funeste pour les jeux du cirque. Et je m'angoissais terriblement à l'idée qu'il allait ruiner ou qu'il avait déjà ruiné son avenir. Mais la bienveillance de l'ami ou l'autorité du professeur n'étaient d'aucun secours pour le mettre en garde ou le punir. Je pensais qu'il partageait avec son père les mêmes sentiments à mon égard. Or ce n'était pas le cas. Délaissant sur ce point la volonté paternelle, il avait commencé à me saluer, à venir à mes cours, m'écouter quelques instants avant de disparaître.

12. Il m'était sorti de l'esprit que je devais l'empêcher de détruire de si bonnes dispositions par une passion aveugle et violente pour des jeux sans intérêt. Mais toi, Seigneur, qui gouvernes tout ce que tu as créé, tu n'avais pas oublié qu'il devait être parmi tes fils le champion de tes mystères. On devait t'attribuer ouvertement sa correction. Tu as agi à travers moi, sans doute, mais sans que je le sache.

Un jour, j'avais pris ma place habituelle parmi mes étudiants, il est entré, il a salué avant de s'asseoir. Il s'est intéressé à ce que nous étions en train de faire. J'avais par hasard un texte en mains. Au cours de mon explication, j'ai cru bon faire appel à une comparaison avec les jeux du cirque. Pour faire passer la chose de façon plus claire et plus drôle, par une caricature mordante de ceux qui sont prisonniers de cette folie. Tu sais, toi notre Dieu, qu'à ce moment précis je ne pensais pas guérir Alypius[2] de cette peste. Mais lui a saisi l'occasion et a cru que j'avais dit cela uniquement à cause de lui. Un autre se serait irrité contre moi. Lui, adolescent honnête, reçut cela pour s'irriter contre lui-même et m'aimer avec plus d'ardeur encore. Autrefois, tu avais déjà dit toi-même, et cela fait partie de tes écritures : corrige le sage et il t'aimera. Moi je ne l'avais pas corrigé, mais toi qui te sers de tous, qu'ils le savent ou non, selon ta logique, et cette logique est juste, tu as fait de mon cœur et de ma langue des charbons ardents pour brûler l'abcès d'une intelligence prometteuse et l'en guérir.

Qu'il taise tes louanges celui qui ne veut pas de ta compassion. Elles témoignent de toi jusque dans la mœlle de mes os.

Sur ces paroles, Alypius se précipita hors de la fosse si profonde où il s'était plongé avec plaisir en s'aveuglant avec une étonnante volupté. Par ses efforts, il redevint maître de lui-même et se débarrassa de toutes les ordures du cirque. Il n'y retourna plus. Enfin, il triompha des résistances de son père pour que je devienne son professeur. Son père finit par céder. Alypius a pu reprendre mes cours et ma superstition l'enveloppa. Il aimait chez les Manichéens cette abstinence ostentatoire qu'il croyait vraiment authentique.

Une extravagante séduction qui captait les âmes de valeur mais qui ne savaient pas encore atteindre les sommets de vertu et se laissaient prendre facilement par la surface des choses, ou l'ombre d'un semblant de vertu.

13 Fidèle à ses parents, il n'avait pas encore renoncé aux charmes du chemin sur cette terre. Il m'avait même précédé à Rome pour y apprendre le droit. Mais il fut littéralement emporté de façon incroyable par sa non moins incroyable passion pour les spectacles de gladiateurs, qu'il haïssait pourtant.

De retour d'un déjeuner, des amis et condisciples tombent sur lui par hasard. Malgré son refus véhément et sa résistance, ils le forcent amicalement à les suivre dans l'amphithéâtre. C'était l'époque des jeux cruels et mortels. Il leur dit : vous pouvez y traîner mon corps, me forcer à être là, mais vous ne pourrez pas forcer mon esprit et mes yeux à participer. Je serai présent et absent. Je serai plus fort que les spectacles et que vous. Ils le laissent dire et l'entraînent avec eux. Excités sans doute à l'idée de tester sa détermination. Ils arrivent, et prennent place où ils peuvent dans l'effervescence des plaisirs les plus barbares. Alypius ferme alors ses yeux et s'interdit d'aller plus loin dans ces horreurs. Mais il aurait dû également se boucher les oreilles ! Première chute dans le combat. Il est frappé par l'immense cri de la foule. La curiosité est la plus forte. Il se pense capable de repousser et de surmonter ce qu'il verrait. Il ouvre les yeux. Il reçoit un choc. Son âme est touchée, plus gravement que le corps du gladiateur qu'il a voulu voir. Sa chute est plus lamentable que celle qui vient d'arracher un cri à la foule. Ce cri est entré par ses oreilles et a ouvert ses yeux pour frapper et abattre une âme jusque-là plus audacieuse que forte et plus faible d'avoir trop compté sur elle alors qu'elle te devait tout. À la vue du sang, il s'abreuve de cruauté. Au lieu de se détourner, son regard se fixe. Il se repaît de férocité, inconsciemment. Il se délecte du combat criminel, s'enivre d'un sanglant plaisir. Il n'est plus le même qu'en arrivant. Mais un parmi cette foule qu'il a rejointe, simple compagnon de ceux qui l'ont amené là.

Que dire de plus ? Il a regardé, crié, s'est enflammé. Il en a conservé une folie qui serait l'excitant qui le pousserait à revenir non seulement avec ceux qui l'avaient une première fois entraîné, mais pas seulement, avec d'autres aussi qu'il entraînerait à son tour.

Ta main vigoureuse et compatissante l'arrachera de là. Tu lui apprendras à ne pas mettre sa confiance en lui mais en toi. Mais ce serait beaucoup plus tard.

14 Sa mémoire garderait le souvenir de cette histoire comme antidote pour l'avenir. De même ce qui est arrivé quand il faisait ses études à Carthage où il était mon élève.

Midi au forum. Ce jour-là, il réfléchissait à son discours. Une tradition scolaire. Tu as laissé les gardes du forum l'arrêter pour vol. Je pense, notre Dieu, que tu as voulu que cet homme d'avenir commence à comprendre que dans l'instruction d'un cas, on ne doit pas se laisser aller à condamner un homme sur des accusations légères.

Il se promenait seul devant le tribunal, avec ses tablettes et son stylet, quand un jeune étudiant, le véritable voleur, entra à la dérobée, en dissimulant une hache. Il se dirigea vers les grilles de plomb au-dessus des boutiques des orfèvres et se mit à casser le plomb. Mais au bruit de la hache, les orfèvres qui travaillaient en dessous protestent et envoient des gens pour appréhender celui qu'ils surprendraient. Le voleur entend les voix et se sauve en abandonnant son outil de peur d'être pris avec. Alypius, qui ne l'a pas vu entrer, l'aperçoit sortir en courant. Curieux de savoir ce qui se passe, il entre près des grilles et découvre la hache. Il l'examine avec étonnement quand surviennent ceux qui ont été envoyés. Ils le surprennent seul, avec dans les mains la hache dont le bruit les avait attirés. Il est immédiatement arrêté et emmené. Devant les habitants du forum, on se vante d'avoir pris un voleur en flagrant délit. On l'emmène pour le livrer à la justice.

15 Mais la leçon se termine ici. À l'instant, Seigneur, tu es venu au secours de l'innocence dont tu étais le seul témoin. On l'emmenait en prison ou au supplice. Leur route a croisé celle d'un architecte des travaux publics. Les gardes sont ravis de tomber sur celui qui avait l'habitude de les soupçonner de voler des objets qui disparaissaient du forum. Il saurait maintenant qui en était l'auteur. Mais l'architecte avait souvent vu Alypius chez un sénateur où il se rendait fréquemment. Il le reconnut immédiatement. Et le prenant par la main, le tirant à l'écart de la foule, il lui a demandé la raison de cette malheureuse histoire. En apprenant ce qui s'était passé, il ordonne à la foule agitée, frémissante de menaces, de le suivre. Ils arrivent à la maison de l'adolescent qui a fait le coup. Un enfant se tient devant la porte, si jeune qu'il pourra dire toute la vérité sans craindre son maître. En effet, au forum cet enfant est toujours sur les pas de son maître. Alypius se souvient de lui et le dit à l'architecte. On montre la hache à l'enfant en lui demandant à qui elle appartient. À nous, répond-il aussitôt. On l'interroge encore et il avoue tout.

L'accusation se retourne sur cette maison. La foule qui pensait déjà l'emporter sur Alypius est confuse. Le

futur dispensateur de ta parole, qui aurait à juger de nombreux cas dans ton assemblée, en est sorti plus expérimenté et mieux armé.

16. Je l'avais donc retrouvé à Rome. Nous étions très liés. Il partit avec moi à Milan pour ne pas m'abandonner et faire quelque chose de ses études de droit (en réalité uniquement pour plaire à ses parents). Déjà assesseur à trois reprises, sa probité étonna tout le monde. Mais lui-même a été plus étonné encore de constater que pour eux l'or passait avant l'innocence. Il a dû faire appel à toutes ses qualités pour résister à l'appât du gain et aux intimidations. À Rome, il est devenu assesseur du comité des finances d'Italie. En ce temps-là, un sénateur très puissant s'était attaché certains par ses largesses et en avait soumis beaucoup d'autres par la terreur. Usant de son pouvoir, il a cherché à obtenir je ne sais quoi d'illégal. Alypius s'y est opposé. On lui a promis une récompense, offre qu'il a ridiculisée avec cran. On a essayé les menaces de mort qu'il a méprisées. Son rare courage en a étonné plus d'un. Cet homme si important avait acquis son immense célébrité en distribuant d'innombrables faveurs et coups bas. Alypius ne souhaitait pas son amitié ni ne craignait son hostilité. Le juge lui-même, dont il était le conseiller, aurait bien voulu empêcher la chose, mais il ne s'y est pas opposé ouvertement. Il rejetait la responsabilité sur Alypius et soutenait que c'est lui qui ne le lui permettait pas. C'était vrai. S'il avait cédé, Alypius aurait démissionné.

Une chose aurait pu le séduire, sa passion pour la littérature. Avec l'argent du prétoire, il aurait pu se faire réaliser des codex. Mais pesant le pour et le contre, il a fait un meilleur choix. Il a trouvé plus utile de s'en remettre à l'interdit plutôt que de profiter de son pouvoir. C'est peut-être un détail, mais qui est honnête dans les détails est aussi honnête dans les grandes choses. Rien de ce qui sort de la bouche de ta vérité n'est absurde :

> si tu n'as pas été honnête avec l'argent sale, qui te donnera le vrai argent ? Et si tu n'as pas été honnête avec autrui, qui te donnera ce qui est à toi ?[3]

Nous étions très liés et nous partagions nos doutes sur la vie qu'il nous fallait mener.

17. Nébridius aussi avait quitté le sol natal, voisin de Carthage, et même Carthage où il se rendait souvent, et quitté le magnifique pays de ses ancêtres, quitté son foyer et une mère qui, elle, ne l'avait pas suivi. Il est venu à Milan dans le seul but de vivre avec moi la passion brûlante de la vérité et de la sagesse. Comme moi, il soupirait. Comme moi, il s'interrogeait. Inlassable chercheur de la vie heureuse et scrutateur acharné des plus difficiles questions. Nous étions trois bouches affamées, le souffle coupé par un manque mutuel et partagé, et qui attendaient de toi que tu leur donnes enfin à manger. Ton amour laissait à nos activités mondaines un goût amer. Nous nous demandions pourquoi endurer cela et nous ne trouvions que ténèbres que nous repoussions en gémissant. Et pour combien de temps encore ? Nous nous le sommes demandé souvent. Et à chaque fois sans pouvoir renoncer à rien puisque que rien de certain ne brillait que nous aurions pu saisir derrière ce renoncement.

18. Moi, j'étais effaré quand je m'efforçais de me rappeler tout le temps passé depuis mes dix-neuf ans. À l'époque, j'étais tombé amoureux de la philosophie. Pour moi, l'étudier c'était abandonner les espoirs vains, les désirs inutiles, les délires mensongers. Mais aujourd'hui, à trente ans, j'étais toujours empêtré dans le même bourbier. Je jouissais avec avidité du présent dont la fuite me dispersait. Je me disais, demain j'y arriverais, l'évidence m'apparaîtrait et serait à moi. Et Faustus viendrait. Il expliquerait tout. Ô grands hommes de l'Académie ! On ne peut être sûr de rien dans la vie… Mais non, cherchons avec plus d'attention, et sans désespérer. Ce qui paraissait absurde n'est plus absurde dans les livres sacrés. Et peut alors se comprendre autrement, logiquement. Je planterais mes pas dans ceux que m'ont fait suivre mes parents dans l'enfance, jusqu'à la découverte de la vérité diaphane. Mais où chercher ? Quand chercher ? Ambroise, impossible. Lire, impossible. Où chercher les livres ? Où et quand les trouver ? À qui les prendre ?

Il faut tailler dans le temps et consacrer des heures à la santé de l'âme.

Un grand espoir s'est levé : l'enseignement de la foi catholique n'est pas ce que nous pensions. Nos accusations étaient nulles. Croire que Dieu se limite à la figure du corps humain est un crime. Mais pourquoi hésiter à demander qu'on nous explique tout le reste ? Avant midi, notre emploi du temps est occupé par nos étudiants. Mais le reste du temps, que faisons-nous ? Pourquoi ne pas nous consacrer à notre recherche ? Mais alors quand saluer les amis importants dont le soutien nous est nécessaire ? Quand préparer ce pour quoi les étudiants ont payé ? Et quand reprendre des forces, reposer notre esprit de la tension du travail ?

19. À la trappe tout ça, débarrassons-nous de ces folies creuses. Seule compte pour nous la quête de la vérité.

La vie est misère. La mort n'est pas fixée – elle survient à l'improviste. Et sous quel jour quitter les lieux ? Où apprendre ce que nous avons négligé ici-bas ? Ou plutôt quels supplices seront le prix de ces négligences ? Et si la mort était bien la fin, et coupait court avec la vie physique à tous les soucis ? Eh bien, il faudrait s'en inquiéter. Non, impossible. Ce n'est pas ça. La confiance chrétienne ne se communiquerait pas à tout le globe, depuis une telle hauteur, pour finalement s'imposer en vain et pour rien. On n'aurait pas réalisé pour nous tant de choses extraordinaires si la mort physique était aussi la destruction de l'esprit. Alors qu'est-ce qui nous retient de renoncer à l'espoir de ce monde pour nous consacrer entièrement à la recherche de Dieu et de la vie heureuse ?

Attends. Le plaisir est ici. La douceur n'est pas rien. On ne peut pas s'en passer si facilement. Et quelle humiliation s'il fallait y retourner après. La satisfaction de quelque honneur suffit bien déjà. Que désirer de plus ? On peut compter sur de nombreux amis importants. Et s'il le faut, dans l'urgence, on peut nous avoir un poste de gouverneur… On pourrait aussi prendre une femme riche pour alléger nos dépenses. La cupidité sera servie. De grands hommes, de dignes modèles, ont su concilier leur passion de la philosophie avec une vie de couple.

20 Tout en me disant cela, des vents contraires chahutaient mon cœur, et le temps passait. Je retardais mon retour au Seigneur. Je différais de jour en jour ma vie en toi, comme je refusais chaque jour de différer la mort en moi. J'aimais la vie heureuse mais j'avais peur d'y séjourner. Et c'est en la fuyant que je la cherchais. J'imaginais que je serais trop malheureux privé des caresses d'une femme. Je ne pensais pas que ton amour me guérirait de ce manque. Je n'en avais pas fait l'expérience. Je croyais que l'abstinence était une question d'efforts personnels, mais dont je n'étais pas conscient. Stupide au point d'ignorer que personne, comme il est écrit, n'est capable d'abstinence sans que ce soit un don de toi. Tu m'aurais fait ce don si d'un intime gémissement j'avais frappé à tes oreilles, et jeté mes soucis en te faisant solidement confiance.

21 Alypius m'interdisait d'avoir une femme. Il me chantait que si je passais à l'acte nous n'aurions plus ensemble cette vie désœuvrée et insouciante consacrée à l'amour de la philosophie – notre désir depuis si longtemps. Lui-même était alors parfaitement chaste. C'était étonnant car il avait eu une première expérience sexuelle, au début de l'adolescence. Mais il n'y avait pas pris goût et en avait conçu plus de tourment encore et de mépris. Depuis, il vivait dans la plus grande abstinence. Moi je lui opposais les exemples de ceux qui tout en vivant en couple cultivaient la philosophie, la faveur de Dieu, sans perdre l'amour d'amis fidèles. Mais dans mon cas, j'étais loin de ces grandes âmes. Attaché à une mortelle douceur par la maladie de la chair, je traînais mes chaînes dans la peur d'en être délivré. Et comme si on m'avait donné un coup sur une plaie, je repoussais les bons conseils – la main libératrice. Plus encore. À travers moi, le serpent s'adressait à Alypius. Ma langue nouait de tendres pièges et les disséminait sur son chemin pour entraver ses pieds honnêtes et libres.

22 Lui s'étonnait que moi, qu'il appréciait, je sois si attaché à cette sensualité au point d'affirmer, chaque fois que nous en discutions entre nous, que je ne pouvais vraiment pas passer ma vie en célibataire. Pour me défendre, devant son étonnement, je lui disais qu'il y avait une grande différence entre son expérience rapide et furtive, dont il se souvenait à peine, lui permettant ainsi un mépris facile exempt de chagrin, et les jouissances dont j'avais l'habitude. Et si on y ajoutait l'honorabilité du titre matrimonial, il ne devait pas s'étonner de mon incapacité à mépriser ce genre de vie.

Alors il en vint lui-même à désirer la vie de couple. Non par réel désir d'en jouir mais par curiosité. Il voulait, disait-il, connaître cette chose sans laquelle ma vie, qu'il aimait en l'état, ne serait plus pour moi une vie mais un châtiment. L'esprit libre, il était stupéfait de mon esclavage ; et de la stupeur il en vint à l'envie de faire cette expérience, et de là à l'expérience elle-même qui le ferait peut-être tomber dans cet esclavage qui le stupéfiait. Il voulait faire un pacte avec la mort.

Qui aime le danger y succombera.

Aucun d'entre nous, en réalité, n'accordait d'importance, ou si peu, à la dignité de la vie conjugale, au respect des règles du mariage et au soin des enfants. Mais chez moi, c'était principalement l'habitude d'assouvir une inassouvissable concupiscence qui me retenait prisonnier et me torturait violemment. Chez lui, c'est l'étonnement qui le tenait captif.

Nous en étions là. Jusqu'à ce que toi, très haut, qui n'oublies jamais cette terre que nous sommes, en t'apitoyant sur des êtres pitoyables, tu viennes à leur secours de façon étonnante et obscure.

On voulait avec insistance que je me marie. J'avais déjà fait ma demande et reçu une promesse, due surtout aux agissements de ma mère. Pour elle, une fois marié, je serais délivré par les eaux du baptême. Toute à sa joie de m'y voir chaque jour mieux disposé, et de penser que ses vœux et ta promesse s'accompliraient quand je serais fidèle. Oui, sur ma demande, et suivant son désir, elle te suppliait chaque jour d'un puissant cri du cœur pour que tu lui montres en vision quelque chose de mon futur mariage. Mais tu n'as jamais voulu. Elle se faisait bien quelques illusions fantasmatiques – ce qui se produit quand l'esprit humain s'efforce de penser à quelque chose avec acharnement. Ce qu'elle me racontait distraitement, sans son assurance habituelle, quand tu lui faisais voir quelque chose. Elle disait qu'elle pouvait faire la différence, à je ne sais quelle saveur inexplicable par des mots, entre tes révélations et les songes de son esprit.

Mais on insistait toujours et on a fini par choisir une fille qui me plaisait. Il lui manquait encore deux ans pour être nubile. On attendrait.

Avec beaucoup d'amis, nous avons échafaudé un projet commun. Nous détestions le désordre et les chagrins de la vie humaine. Nous étions quasi décidés à nous retirer de la foule et à avoir une vie sans souci. Qui se serait organisée ainsi : tout ce que nous pourrions avoir nous le mettrions en commun pour créer un seul patrimoine. Dans une amitié sincère, aucun d'entre nous ne posséderait telle ou telle chose, mais on ferait un seul bien de tout, et l'ensemble appartiendrait à chacun et le tout à tous. Notre communauté, nous semblait-il, pourrait être de dix hommes environ. Parmi nous, il y en avait de très riches, notamment Romanianus, notre concitoyen, que de sérieuses difficultés dans ses affaires avaient fait venir à la cour, et qui était pour moi un ami d'enfance toujours très proche. C'était le plus enthousiaste. Il était très persuasif car son immense fortune dépassait de beaucoup toutes les nôtres. Nous avions trouvé bon que chaque année deux d'entre nous, un peu comme des magistrats, soient chargés de veiller au nécessaire pour laisser les autres en paix. Puis nous nous sommes demandé si nous pouvions envisager d'accepter de faibles femmes, celles que certains d'entre nous avaient déjà ou celles que nous projetions d'avoir…

Alors tout ce beau projet, si bien conçu, vola en éclats entre nos mains, fut réduit en miettes, et pour finir abandonné.

Retour aux soupirs et aux gémissements, le long des larges routes fréquentées du monde. Nombreuses pensées dans nos cœurs, mais ton projet dure toujours ! Et ton projet ridiculisait le nôtre. Tu préparais le tien pour nous donner à manger au moment opportun et ouvrir ta main pour nous remplir de plaisir.

Pendant ce temps, mes fautes se multipliaient. On arracha de mon flanc, comme un obstacle au mariage, la femme avec qui j'avais l'habitude de coucher. Mon cœur, auquel elle s'était accrochée, fut déchiré et blessé, et se mit à saigner. En repartant pour l'Afrique, elle t'a juré de ne pas connaître d'autre homme. Elle me laissait un enfant que nous avions eu ensemble.

Mon fils.

Dans ma tristesse, j'étais incapable d'imiter cette femme, incapable d'attendre le délai de deux ans imposé pour celle que j'avais demandée. Je n'aimais pas le mariage et j'étais esclave de ma libido. Je me suis alors procuré une autre femme, et pas une épouse, bien sûr. Pour nourrir et faire durer, en l'entretenant ou en la développant, la maladie de mon âme, et me réfugier dans une longue habitude en attendant le mariage.

Ma blessure n'a pas guéri – celle de ma première séparation. Inflammation et douleur ont provoqué la gangrène. Le mal, presque plus froid, n'en était que plus désespéré.

À toi louange. À toi gloire. Fontaine d'amours.

Je devenais plus malheureux et toi plus proche. Ta main droite était déjà là. Déjà, elle m'arrachait à l'ordure et me lavait. Je ne le savais pas. J'aurais pu m'enfoncer plus bas encore dans le tourbillon des délices de la chair si je n'avais pas eu peur de la mort et de ton jugement futur. Peur qui n'a jamais quitté mon cœur malgré tout ce que j'ai pu penser.

Je discutais avec mes amis, Alypius et Nébridius, du degré suprême du bien et du mal. À mon sens, Épicure aurait remporté la palme si je n'avais cru qu'après la mort subsiste la vie de l'âme, avec la rançon de nos actes – ce qu'Épicure n'a pas voulu croire. Je me demandais, si nous étions immortels, et que nous vivions dans une volupté physique permanente sans peur de la perdre, pourquoi alors ne pas être heureux et que chercher d'autre ? Mais c'était précisément, je ne le savais pas, un grand malheur de ne pouvoir se représenter, noyé et aveuglé, la lumière du bien et de la beauté qu'il faut embrasser gratuitement, que l'œil physique ne voit pas mais qu'on perçoit à l'intérieur de nous.

Malheureux, je ne réalisais pas que, malgré la laideur de tout ça, une source jaillissait en moi qui me faisait discuter tendrement avec mes amis. Que je ne pouvais pas être heureux sans amis, même dans les plaisirs de la chair que j'éprouvais alors abondamment. Oui, j'aimais ces amis d'un amour gratuit, et je sentais bien

qu'ils m'aimaient du même amour.

Chemins tortueux.

Malheur à l'audacieux qui a pu espérer en s'éloignant de toi qu'il aurait quelque chose de mieux. Il s'est tourné et retourné, sur le dos, sur le côté, sur le ventre. Tout est dur. Tu es le seul repos. C'est toi. Tu es là. Tu nous délivres de nos misérables erreurs. Tu nous fixes sur ton chemin et tu nous consoles.

Courez, dis-tu, moi je vous encouragerai, je vous conduirai, et une fois arrivés, je vous féliciterai.

---

1. Luc 7, 12. ↵

2. Alypius suivra Augustin dans le manichéisme et sa conversion au christianisme. Il deviendra évêque de Thagaste, la ville de naissance d'Augustin. ↵

3. Luc 16, 10. ↵

LIVRE VII

Mon adolescence, méchante et criminelle, est morte.

Je suis devenu un jeune homme. Mais plus j'ai vieilli, plus je suis devenu ignoble et creux. Incapable de me représenter une substance autrement qu'à l'aide de ce que les yeux ont l'habitude de voir. Pourtant, je ne te représentais pas, Dieu, sous la forme d'un corps humain. Dès que j'ai commencé à entendre parler un peu de philosophie, j'ai toujours fui cette idée, et j'ai été heureux de retrouver la même chose dans la foi de notre mère spirituelle, ton église catholique.

Mais quelle autre représentation de toi était possible ?

Moi, un homme, et quel homme ! je m'efforçais de te représenter : sommet, unique et vrai Dieu. Je croyais jusqu'à la mœlle que tu étais indestructible, invulnérable et immuable. Sans savoir d'où ni comment, je voyais clairement, et j'en étais sûr, que ce qu'on peut détruire est inférieur à ce qui ne peut l'être. Je mettais sans hésiter ce qui est invulnérable au-dessus de ce qui ne l'est pas. Et ce qui ne souffre aucun changement était meilleur que ce qui peut changer.

Ma conscience s'opposait violemment à tous mes fantasmes. Et d'un coup, je m'efforçais de chasser ce tourbillon d'immondices loin de mon esprit. À peine détournée, la masse revenait en un clin d'œil, s'engouffrait dans mon regard et m'obnubilait. J'étais forcé de penser, si ce n'est à la forme d'un corps humain, à quelque corps situé dans l'espace ou répandu à travers le monde ou hors du monde, diffus à l'infini. Un être indestructible, invulnérable et immuable que je mettais au-dessus de tout être destructible, vulnérable et changeant. Parce que tout ce que je privais de cette spatialité me semblait être rien. Absolument rien. Pas simplement un vide comme celui qui se forme en faisant disparaître un corps laissant derrière lui un espace vacant de tout corps, qu'il soit de terre, d'eau, d'air ou cosmique. Un lieu vide comme une sorte de vaste rien.

J'avais la conscience trouble. J'étais sans vision de moi-même. Tout ce qui ne pouvait dans l'espace se déployer, se répandre ou se condenser, se gonfler, prendre ou être capable de prendre une forme, n'était pour moi que du rien. Oui, les images de ma conscience ressemblaient aux formes que mes yeux avaient l'habitude de rencontrer. Et je ne voyais pas que cet effort de création de ces images était quelque chose d'autre qu'elles. Quelque chose de puissant sans quoi elle n'aurait pu les créer. Et même toi, vie de ma vie, je te représentais grandeur à travers les espaces infinis, pénétrant toute la masse du monde, et en dehors, de tous les côtés, à travers les immensités sans limites. Tu étais dans la terre, tu étais dans le ciel, tu étais dans toutes les choses. Tu étais leur limite mais toi tu n'en avais nulle part.

La lumière du soleil ne rencontre aucun d'obstacle dans la masse de l'air, l'air qui est au-dessus de la terre. Elle traverse par pénétration sans rien rompre ni déchirer, et en remplissant tout. Et j'imaginais que toi aussi, tu passais non seulement dans le corps du ciel, des airs et de la mer mais aussi de la terre. Et que tu pénétrais toutes les parties, les plus grandes comme les plus petites, pour qu'elles captent ta présence. Ton inspiration secrète dirige dedans et dehors tout ce que tu as créé.

C'était ce que je soupçonnais, incapable d'imaginer autre chose. J'avais tort. Dans ce cas, en effet, une partie plus importante de la terre aurait une partie de toi plus importante ; et une plus petite d'elle, une plus petite de toi. Et si toutes les choses étaient pleines de toi, le corps d'un éléphant contiendrait plus de toi que celui d'un passereau – étant plus grand et occupant une plus grande place. Tu serais dispersé en fragments à travers le monde, d'importantes parts de toi dans les gros fragments, de petites parts dans les petits. Or ce n'est pas ça du tout. Mais tu n'avais pas encore éclairé ma nuit.

Seigneur, contre ces trompeurs trompés et ces bavards muets – puisqu'ils ne faisaient pas entendre ta parole – ce que Nébridius avait l'habitude de proposer depuis longtemps déjà, dès Carthage, m'aurait suffi. Tous, en l'entendant, avions été ébranlés.

Qu'aurait pu faire contre toi je ne sais quelle force obscure dans le camp ennemi si tu avais refusé de combattre ? Car si la réponse est qu'elle aurait pu te faire du mal, tu aurais supporté les coups et la destruction. Et si on dit au contraire qu'elle n'aurait rien pu te faire, on n'apporte plus aucune raison de combattre. Et dans ce combat, une certaine partie de toi, un de tes membres ou une expression de ta substance se serait mêlé aux puissances ennemies, des natures que tu n'aurais pas créées. Elles t'auraient détruit, transformé en pire, te faisant passer du bonheur au malheur. Tu aurais même eu besoin d'aide pour t'en arracher et t'en purifier. Et l'âme esclave serait venue au secours de ta parole libre. La souillure au secours du pur, la destruction au secours de l'intégrité. Mais ta parole, issue de la même et unique substance, n'échapperait pas à la destruction. Ainsi s'ils disent que toi, quoi que tu sois – c'est-à-dire la substance que tu es – tu es incapable d'être détruit, tout est faux et exécrable. Et s'ils disent que tu peux être détruit, c'est faux, et abominable dès le premier mot.

Oui, cela m'aurait suffi contre ceux que, de toute façon, ma conscience malheureuse devrait vomir. En

concevant à ton propos ces sentiments et ces discours, ils ne s'en sortaient pas sans que leur conscience et leur langue ne commettent un horrible sacrilège.

Jusque-là, je pouvais bien dire et éprouver en profondeur que notre Dieu était sans souillure, sans changement et sans transformation aucune – Dieu vrai qui as fait non seulement nos âmes mais aussi nos corps, et non seulement nos âmes et nos corps mais toutes les âmes et tous les corps – mais je n'avais toujours pas d'explication ni d'éclaircissement à la cause du mal. Quelle qu'elle soit, je voyais qu'on devait la chercher sans se condamner à croire que le Dieu immuable pouvait changer, sous peine de devenir moi-même l'objet de ma recherche. Je m'interrogeais en toute sécurité, certain qu'étaient faux les discours de ceux que je fuyais de toute mon âme. Je les voyais cherchant d'où vient le mal, remplis d'une méchanceté qui préférait penser que ta substance pâtissait du mal plutôt que d'avoir à penser qu'eux-mêmes pouvaient être les acteurs du mal.

Je m'appliquais à comprendre ce que j'entendais : le libre arbitre de notre volonté était la cause du mal que nous faisions, et l'effet de ta justice celle de nos souffrances. Je n'avais pas la force de le reconnaître clairement. Je tentais d'extirper mon intelligence de ce trou noir mais je m'enfonçais. À chacun de mes efforts, je m'enfonçais. Toujours plus.

Ce qui me hissait vers ta lumière, c'était d'être aussi sûr de ce que je voulais que d'être en vie. Quand je voulais ou ne voulais pas quelque chose, j'étais absolument sûr qu'il ne s'agissait pas d'un autre que moi. Et déjà, déjà, je me rendais compte que c'était la raison de mon erreur. Mais je voyais bien qu'en agissant contre mon gré j'étais plutôt victime qu'acteur. Je n'étais pas coupable mais sanctionné. Pour moi, tu étais juste, je trouvais donc normal et juste que je sois puni.

Mais j'allais plus loin. Qui m'a fait ? n'est-ce pas mon Dieu qui est non seulement bon mais le bien lui-même ? Alors pourquoi vouloir le mal et ne pas vouloir le bien ? Est-ce pour justifier mon châtiment ? Qui a mis cela en moi ? et semé pour moi des plants amers alors que mon Dieu très doux m'a fait entièrement ? Si le diable en est l'auteur, d'où vient le diable ? Et si une volonté perverse l'a fait passer de bon ange à diable, d'où est venue en lui cette méchante volonté qui le ferait diable puisque l'auteur de sa création l'avait fait ange entièrement ?

Ces pensées me déprimaient. Je suffoquais. Sans pour autant me laisser entraîner jusqu'à cet enfer de l'erreur où personne ne se confie à toi pensant que c'est toi qui pâtis du mal et non l'homme qui le fait.

Je m'efforçais de dépasser ma première découverte, à savoir que l'indestructible est supérieur au pouvoir de destruction, d'où j'avouais que toi, quoi que tu sois, tu es indestructible. Aucun esprit jamais n'a pu ni ne pourra concevoir quelque chose de meilleur que toi. Le bien supérieur et le meilleur. Car s'il était absolument vrai et certain que l'indestructible dépasse le pouvoir de destruction, comme je le pensais déjà, j'aurais pu atteindre par la pensée quelque chose de meilleur que mon Dieu si tu n'avais pas été indestructible ! Je voyais en conséquence que préférer l'indestructible à la destruction était le point de départ de mon enquête sur toi, pour, à partir de là, savoir d'où vient le mal – c'est-à-dire d'où vient le pouvoir de destruction lui-même, qui ne peut en aucun cas violer ta substance. En aucun cas le pouvoir de destruction ne peut violer notre Dieu, que ce soit par un acte délibéré, par nécessité ou par hasard, puisque lui-même en tant que Dieu veut pour lui le bien et qu'il est ce bien. Or la destruction n'est pas un bien.

Tu n'es forcé à rien contre ton gré. Ce que tu veux faire n'est pas supérieur à ce que tu peux faire. Sinon tu serais plus grand que toi-même. Mais la volonté alliée à la puissance de Dieu est l'expression de Dieu lui-même. Quoi d'imprévu pour toi qui connais tout ? Rien n'existe que tu ne connaisses. Alors pourquoi expliquer si longuement que la substance qui est Dieu n'est pas destructible puisque si elle l'était elle ne serait pas Dieu ?

Je cherchais d'où vient le mal. Je cherchais mal. Je ne voyais pas que le mal était dans mon investigation même.

Mon esprit s'est représenté la création entière, tout ce qui est à portée de nos sens : la terre et la mer, l'air et les étoiles, les arbres et les animaux mortels ; et également tout ce que nous ne pouvons pas voir : la voûte du ciel supérieur, tous ses anges et l'ensemble de ses entités spirituelles, mais j'en faisais aussi des corps physiques à qui mon imagination attribuait une place ou une autre dans l'espace. J'ai fait de ta création une seule grande masse en distinguant différentes espèces de corps : les corps réels et les esprits que j'inventais. Je l'ai faite aussi grande qu'il m'a plu. Pourtant pas autant qu'elle l'était – je ne pouvais le savoir. Et absolument bornée de partout.

Mais toi, Seigneur, tu l'entoures de toutes parts et tu la pénètres à l'infini comme une mer sans limites sur l'immensité. Une mer unique infinie, avec à l'intérieur une éponge aussi grosse qu'on voudra mais bornée.

Une éponge saturée de cette mer immense. C'était l'image que je me faisais de ta création, finie et pleine de toi infini. Voici Dieu, je disais, voici ce que Dieu a créé. Dieu est bon, et supérieur de beaucoup, de très loin à sa création. Il est bon et il l'a créée bonne.

Est-ce bien de cette façon qu'il l'entoure et la remplit ? où est le mal alors ? d'où vient-il ? par où s'est-il insinué ? quelle est sa racine ? quel est son germe ? Ou peut-être que le mal n'existe pas… Mais alors pourquoi en avoir peur ? pourquoi chercher à éviter ce qui n'existe pas ? Et si notre peur est sans raison, le mal c'est la peur elle-même qui nous excite et nous torture inutilement. Mal d'autant plus grave que nous n'avons pas à en avoir peur.

Or nous avons peur. Soit le mal existe et nous en avons peur, soit c'est la peur elle-même qui est le mal.

D'où vient-il puisque Dieu qui est bon a tout fait bon ? C'est vrai qu'en tant que bien premier et supérieur, il a fait des biens mineurs. Néanmoins, tout est bien : la force créatrice et ses créations.

D'où vient le mal ? Est-ce que dans le processus de la création il y aurait eu de mauvais matériaux ? et Dieu l'aurait façonnée et composée en y laissant quelque chose qu'il n'aurait pas transformé en bien ? mais pour quelle raison ? était-il impuissant, le tout-puissant, au point de ne pouvoir tout changer et transformer, et qu'il ne reste rien de mal ? et enfin, pourquoi a-t-il voulu faire quelque chose plutôt que de faire en sorte que rien n'existe, en usant de cette même toute-puissance ?

Ou alors, est-ce que cette toute-puissance pouvait exister contre sa volonté ?

Et si elle était éternelle, pourquoi lui a-t-il permis d'exister si longtemps dans l'infini des espaces temporels antérieurs pour décider si tard d'en faire quelque chose ?

Ou encore, s'il a voulu soudain passer à l'action, pourquoi, tout-puissant, ne pas l'avoir fait plus tôt, pour que cela n'existe pas et qu'il fût le seul à être le bien supérieur, infini, total et vrai ?

Ou si, pour lui qui est bon, ce n'était pas bien de ne pas fabriquer et fonder quelque chose de bon, pourquoi ne pas avoir supprimé et réduit à néant la matière mauvaise pour en instituer lui-même une bonne à l'origine de toute la création ? Il ne serait pas tout-puissant s'il ne pouvait pas fonder quelque chose de bon sans l'aide de cette matière qu'il n'aurait pas lui-même fondée.

Je remuais cela dans ma pauvre tête surchargée de soucis tranchants. Peur de la mort. Vérité introuvable. Mais mon cœur était solidement attaché, dans l'église catholique, à la confiance dans ton christ, notre Seigneur et sauveur. Confiance encore informe en beaucoup d'endroits, qui flottait en dehors de la norme de la doctrine. Mais je l'avais toujours à l'esprit, et je m'en imprégnais chaque jour davantage.

J'avais déjà rejeté les fausses divinations des astrologues et leurs délires outrageants. Que ton amour m'accorde aussi cela, du plus profond de mes entrailles, mon Dieu. Oui, toi, que toi… Qui d'autre nous fait revenir de la mort au bout de toutes nos erreurs sinon la vie qui ne sait pas mourir, la sagesse qui sans aucune lumière illumine les sans esprit ? et qui dirige le monde, jusqu'aux feuilles qui s'envolent des arbres ?

Oui, c'est alors que tu t'es occupé de mon entêtement.

Je résistais à Vindicianus, intelligent vieillard, et à Nébridius, adolescent étonnamment plein d'esprit. Ils m'affirmaient – le premier avec véhémence, le second plus hésitant mais sans y renoncer – qu'il n'y avait pas de méthode pour prédire l'avenir. Les conjectures des hommes tiraient souvent leur force du hasard. Plus nous en faisons, plus il y a de chances que certaines se réalisent. Ceux qui les font ne savent pas lesquelles, mais ils tombent juste à force d'en faire.

Tu m'as envoyé un ami. Il n'hésitait pas à consulter des astrologues, sans connaître parfaitement leur art. Il ne faisait, j'insiste, que consulter en curieux, sur la base de ce que son père lui en avait dit – et sans se rendre compte que cela pouvait en fait détruire le crédit accordé à cette science.

Cet homme s'appelait Firminus. Éducation libérale, élocution recherchée. Très cher ami, il vint me consulter sur un sujet personnel qui le remplissait d'un espoir ambitieux, pour connaître mon avis sur ses constellations, comme on les appelle. Moi, je m'étais mis à pencher du côté de Nébridius sans pour autant refuser d'interpréter les astres ni de dire ce que j'entrevoyais. Tout en suggérant déjà que je n'étais pas loin d'être persuadé du ridicule et de l'inanité de ces pratiques.

Il me raconta que son père avait été autrefois très curieux de ce genre de livres. Il partageait ces pratiques avec un ami. Ils s'enflammaient tous les deux avec passion pour ces bêtises. Jusqu'à s'intéresser, chez eux, à la mise à bas de simples bêtes pour observer l'instant de leur naissance et noter la position correspondante des astres. Ils feraient ainsi un recueil d'expériences utile à cette pseudo-science.

Toujours selon son père, a dit Firminius, du temps où sa mère l'attendait, une esclave de son ami se trouvait également enceinte. Impossible de cacher cela à celui qui examinait avec une précision extrême jusqu'aux portées de ses chiennes. Ils ont calculé ainsi minutieusement, l'un pour sa femme et l'autre pour sa servante, les jours, les heures jusqu'aux plus petites fractions d'heure. Il arriva qu'elles accouchèrent toutes les deux en même temps ! Mêmes constellations jusqu'aux moindres détails pour les deux nouveau-nés, le fils et l'esclave. Dès que les femmes étaient entrées en travail, ils s'étaient tenus au courant l'un et l'autre des

événements chez eux. Chacun avait un messager prêt à annoncer à l'autre la naissance dès qu'elle aurait lieu. Et pour une annonce instantanée, ils avaient tout arrangé aussi facilement que s'ils avaient été rois. Les messagers, expédiés chacun d'un côté, se sont rencontrés, disait-il, à une distance si strictement égale des deux maisons que ni l'un ni l'autre n'a pu noter une position différente des astres, ni une fraction de temps différente. Mais Firminius, fils de grande famille, a couru les belles routes du monde, accru ses richesses, gagné les honneurs. Et l'esclave, sans échapper jamais au joug de sa condition, a servi ses maîtres – selon le témoignage de Firminius qui le connaissait bien.

J'ai cru ce que je venais d'entendre, sur la foi du narrateur lui-même. Toute ma résistance s'est relâchée et brisée. J'ai d'abord voulu détourner Firminius de sa curiosité maniaque. Pour exposer la vérité à partir de son thème astral, lui ai-je dit, j'aurais dû y voir, bien sûr, que ses parents étaient supérieurs aux autres, la noblesse de sa famille dans leur cité, sa naissance d'homme libre, son éducation raffinée et sa culture libérale. Et si l'esclave m'avait sollicité sur le même thème astral, puisqu'il avait le même, pour exposer la vérité, j'aurais dû y voir en revanche une famille des plus humbles, une condition d'esclave, etc. Choses très éloignées et très différentes du cas précédent. D'où, partant des mêmes observations, en ne disant pas la même chose, je disais la vérité, et en disant la même chose, je disais faux. J'en concluais de façon certaine que la vérité des prédictions astrologiques ne dépendait pas d'une science mais du hasard. Que les prédictions fausses ne relevaient pas d'une incompétence quelconque mais des illusions du hasard.

Par la suite, j'ai ruminé tout ça. Je ne voulais pas que l'un de ces délirants, qui monnayaient ces pratiques que je désirais maintenant attaquer, ridiculiser et réfuter, pût me résister sous prétexte que Firminius m'aurait raconté des mensonges, ou son père. Je me concentrais sur la naissance des jumeaux. Généralement, ils se suivent de si près, en sortant de l'utérus, que le peu de temps qui les sépare, quel que soit le sens qu'on s'efforce de lui donner, échappe pourtant à l'observation humaine. Il est absolument impossible de le consigner pour l'interprétation des astrologues en vue d'un horoscope juste. Ce qui ne sera jamais le cas. Avec les mêmes notations, on aurait dû prédire la même chose d'Ésaü et Jacob. Mais il ne leur est pas arrivé la même chose. On se serait donc trompé. Ou si on avait dit la vérité, on n'aurait pas dit la même chose – à partir des mêmes observations. Cela n'a donc rien de scientifique. La vérité ici vient du hasard.

Mais toi, Seigneur, très juste guide de l'univers, à l'insu de ceux qui consultent et de ceux qui sont consultés, tu fais en sorte secrètement que chacun, quand il consulte, entende ce qu'il mérite d'entendre, selon les secrets de son âme. Tout est issu des abîmes de ton juste jugement. L'homme n'a pas à demander ce que c'est ou pourquoi ça. L'homme n'a rien à dire. Rien à dire. Un homme, quoi.

Mon secours.

Tu m'avais délivré de ces liens. Je cherchais d'où vient le mal. Pas d'issue. Mais tu ne laissais plus le flot de mes pensées m'emporter loin de la confiance qui me faisait croire que tu es, que ta substance est immuable, que tu prends soin des hommes, que tu les juges, que dans le christ, ton fils, notre Seigneur, et dans les Écritures saintes garanties par l'autorité de ton église catholique, tu as ouvert la voie de la libération de l'humanité jusqu'à la vie qui suivra cette mort.

Tout cela était intact, ferme et définitif dans mon esprit, je cherchais pourtant avec agitation d'où vient le mal. Tortures de mon cœur parturient. Gémissements. Mon Dieu. Tu écoutais. Je ne le savais pas. Je cherchais dans le silence comme un fou. Grandes voix vers ton amour. Muets remords. Je souffrais. Tu le savais. Mais personne chez les humains. Que pouvait en dire ma langue à mes plus proches amis ? Entendaient-ils résonner tout le fracas de mon esprit alors que ni le temps ni ma bouche n'y suffisaient ? Mais tu entendais tout du rugissement de mon cœur gémissant. Je t'exposais mon désir. La lumière de mes yeux absente de moi. Elle était dedans, j'étais dehors. Elle n'était nulle part. Je me concentrais sur un lieu, et je ne découvrais nulle part où me reposer. Nul accueil qui m'aurait fait dire, c'est assez, ou c'est bien. Ni possibilité de revenir où, pour moi, le c'est assez aurait été bien.

Supérieur à ces créatures, j'étais inférieur à toi. Tu aurais été ma vraie joie si je m'étais soumis à toi. Oui, toi qui m'avais soumis tes créatures inférieures à moi. C'était le juste équilibre, la ligne de partage où j'étais sauvé : rester à ton image et en étant ton esclave dominer les réalités physiques. Avec fierté, au contraire, je me dressais contre toi. Je courais au-devant de toi couvert de mon épais bouclier. Les créatures inférieures ont alors pris le dessus sur moi. Et m'ont opprimé sans relâche ni répit. Il en venait de partout sous mes yeux, en masses compactes. Les images de ces réalités physiques coupaient la retraite à mon entendement. Elles semblaient me dire : où vas-tu, salaud ?

Ma plaie avait accouché de ce mal. Tu as bien écrasé le puissant comme un grand blessé. Ma tumeur m'a

séparé de toi. L'enflure de mon visage m'empêchait de voir.

Mais toi, Seigneur, tu es pour toujours. Jamais en colère définitivement contre nous. Tu as eu pitié de la terre et de la cendre. Ton plaisir a été de corriger à tes yeux mes difformités. Tu m'as envoyé des décharges internes. C'était insupportable. Jusqu'à ce que tu deviennes pour moi une certitude visible de l'intérieur. Ma tumeur s'est réduite sous la médecine secrète de ta main, la vue trouble et noire de ma raison, sous le collyre piquant de douleurs salutaires, a guéri jour après jour.

D'abord, tu as voulu me montrer que tu résistais aux puissants et favorisais les obscurs. Avec tant d'amour, tu as indiqué aux hommes la voie des obscurs par ta parole qui a pris chair et habité dans l'humanité. Tu m'as donné par l'intermédiaire d'un homme imbu d'un orgueil monstrueux certains livres des Platoniciens traduits du grec et du latin.
Et j'y ai lu – sans doute pas en ces termes mais le sens était bien le même, suggéré de nombreuses et diverses façons :

Au commencement, la parole la parole avec Dieu. Dieu, la parole. Elle est au commencement avec Dieu. Par elle tout est venu et sans elle rien n'a été de ce qui fut. En elle, la vie la vie, lumière des hommes et la lumière brille à travers la nuit la nuit ne l'a pas saisie[1].
Et aussi que l'âme des hommes, bien qu'elle soit venue témoigner de la lumière, n'est pas la lumière mais la parole Dieu est lumière vraie qui éclaire tout homme venu au monde.

Elle était dans le monde le monde fait par elle et le monde ne l'a pas reconnue.

Mais ce qui suit, je ne l'ai pas lu :

Elle est venue chez elle Et les siens ne l'ont pas reçue. Mais à tous ceux qui l'ont reçue Elle a donné le pouvoir d'être enfants de Dieu à ceux qui font confiance en son nom.

J'ai lu aussi que la parole Dieu n'est pas née de la chair ni du sang ni de la volonté humaine ni de la volonté physique mais de Dieu. Mais je n'ai pas lu dans ces livres que la parole a pris chair et a habité chez nous.
Oui, dans mon enquête littéraire, je suis tombé sur de nombreuses et diverses expressions du fils forme du père qui n'a pas pourchassé l'égalité avec Dieu – ce qui l'est par nature.
Mais je n'ai jamais trouvé que :

lui-même s'est vidé, qu'il a pris forme d'esclave, qu'il est devenu copie humaine, reconnu comme tel à sa figure humaine, et pareil aux hommes. Qu'il s'est fait très bas, soumis jusqu'à la mort, mais à la mort en croix. Pour cela Dieu l'a fait très haut, au-dessus des morts, et l'a gratifié du nom, le plus haut des noms, pour qu'au nom de Jésus tout genou plie au ciel, sur terre et dans les enfers. Pour avouer en toute langue que le seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu père[2].
Non, il n'y a rien de tout cela dans ces livres. Mais que bien avant tous les temps et au-delà de tous les temps, demeure immuable ton fils unique engendré, coéternel à toi, et que pour être heureuses, les âmes accueillent sa plénitude, que les sages pour rester sages participent à la sagesse qui se renouvelle en elle-même, oui, on le trouve. Mais qu'au moment voulu, il est mort pour des hommes sans religion et que tu n'as pas épargné ton propre fils mais que tu l'as livré pour nous[3], non, ça, on ne le trouve pas.

Tu as caché ces choses aux grands esprits pour mieux les dévoiler aux petits [4].

Pour venir à lui quand ils sont inquiets et accablés. Pour leur redonner des forces car c'est un doux et un cœur simple. Il conduit les doux dans le droit et indique sa direction aux pacifiques. Il voit notre simplicité et notre travail. Il nous acquitte de toutes nos fautes[5].
Mais ceux qui planent dans les hauteurs d'un prétendu savoir ésotérique et qui ne l'entendent pas leur dire : apprenez de moi que je suis un doux et un cœur simple et vous connaîtrez le repos – même s'ils connaissent Dieu, ils n'ont pas célébré son éclat ni ne l'ont remercié. Ils se sont perdus dans la vanité de leurs calculs et leur cœur fermé est entré dans les ténèbres.
Voulant paraître sages, il sont devenus fous.

J'ai lu aussi l'invariable éclat de ton indestructibilité dans des idoles et des simulacres divers, des semblants

d'images d'hommes voués à la destruction, ou d'oiseaux, de quadrupèdes et de reptiles. On peut y voir le plat d'Égypte qui fit perdre à Ésaü sa place de premier-né. Puisque le peuple premier-né, la nostalgie de l'Égypte chevillée au cœur, honora au lieu de toi une tête de quadrupède. Leur âme, ton image, courbée devant l'image d'un veau qui mange du foin. C'est ce que j'y ai trouvé et que je n'ai pas mangé.

Par plaisir, Seigneur, tu as effacé de Jacob la honte d'être inférieur pour que le plus grand soit l'esclave du plus petit. Et tu as appelé les païens à ton héritage. Moi aussi je suis venu vers toi de ma condition de païen. Fixé sur l'or que tu as voulu que ton peuple dérobe à l'Égypte, parce que cet or était à toi où qu'il soit. Et tu as dit aux Athéniens, par ton envoyé, qu'en toi seul nous vivons, nous nous mouvons et nous existons, comme l'ont dit aussi certains des leurs. Et c'est bien de là-bas que venaient ces livres ! Et je n'ai pas fait attention aux idoles égyptiennes que servaient avec ton or ceux qui ont échangé la vérité de Dieu contre le mensonge, vénéré et servi la créature en lieu et place du créateur.

Et rappelé à moi par ces livres, je suis entré dans l'intimité de mon être. Sous ta conduite. Ce fut possible parce que tu t'es porté à mon secours. Je suis entré et j'ai vu comme j'ai pu avec le pauvre œil de mon âme, au-dessus de cet œil de mon âme, au-dessus de mon entendement, une lumière immuable. Non pas cette lumière ordinaire perceptible à toute chair ni une sorte de lumière qui tout en étant du même genre serait plus grande comme si elle brillait avec beaucoup, beaucoup plus d'éclat et remplissait tout de son abondance. Non, ce n'était pas ça. Mais autre chose. Radicalement autre chose que toutes ces lumières. Pas au-dessus de mon entendement, comme de l'huile sur la surface de l'eau ni comme le ciel au-dessus de la terre, mais supérieure parce qu'elle-même m'a fait, et moi inférieur parce que fait par elle. Qui connaît la vérité la connaît, et qui la connaît connaît l'éternité. L'amour la connaît. Vérité éternelle. Amour vrai. Amour éternel. Tu es mon Dieu. Je soupire après toi jour et nuit. La première fois où je t'ai connu, tu m'as soulevé pour que je voie qu'être je devais voir, mais que je n'étais pas encore être à voir. Tu t'es réverbéré dans mon regard infirme en irradiant sur moi avec violence. J'ai tremblé d'amour et d'horreur. J'ai réalisé que j'étais loin de toi, dans le pays de la dissemblance, comme si j'entendais ta voix d'en haut : je suis la nourriture des grands. Grandis et tu me mangeras. Tu ne me transformeras pas en toi comme la nourriture dans ton corps. Mais tu te transformeras en moi. J'ai compris : tu as puni l'homme pour sa faute et liquéfié mon âme comme une toile d'araignée. J'ai alors demandé : la vérité n'est rien, si elle n'est diffusée ni dans le fini ni dans les espaces infinis ? Et tu as crié de loin : mais si, je suis qui je suis. J'ai entendu comme le cœur entend. Pas de doute. J'aurais plus facilement douté de ma vie que de l'existence de la vérité que ses œuvres rendent visiblement intelligible.

J'ai observé le reste au-dessous de toi. Ni vraiment être ni vraiment non-être, ai-je réalisé. Être, oui, parce que ça vient de toi. Mais non-être parce que ce n'est pas ce que tu es. Car ce qui est véritablement est ce qui ne change pas. Or pour moi, la proximité de Dieu c'est mon bonheur parce que si je ne reste pas avec lui, je ne pourrai pas rester avec moi. Et se suffisant à lui-même, il renouvelle tout.

Tu es mon Seigneur, tu n'as pas besoin de ce que j'ai.

Ce qui est bon pourrit – c'est devenu évident pour moi. Ce qui n'est le cas ni pour ce qui est suprêmement bon ni pour ce qui n'est radicalement pas bon : ce qui est suprêmement bon est imputrescible, et dans ce qui n'est radicalement pas bon rien n'est susceptible de pourrir. Pourrir est une nuisance. Si le bien n'en était pas altéré, ce n'en serait pas une. Ou alors pourrir ne nuit en rien mais c'est impossible ! ou bien, et c'est sûr, pourrir est toujours la privation d'un bien. Mais une chose privée de tout bien n'existe plus. Si elle existe et qu'elle ne peut plus pourrir, elle sera meilleure parce qu'elle restera sans pourrir. Et quoi de plus monstrueux que de dire qu'en perdant tout bien une chose est devenue meilleure ? Donc, si on la prive de tout bien, elle ne sera plus rien du tout. Conclusion : aussi longtemps qu'elle existe, elle est bonne. Et tout ce qui existe est bon. Et le mal dont je cherchais l'origine n'est pas une substance. Parce que s'il était une substance, il serait bon. Oui, ou bien il serait une substance imputrescible et serait un grand bien, ou bien il serait une substance putrescible qui, si elle n'était pas bonne, ne pourrait pourrir. J'ai donc réalisé, et c'était évident pour moi, que tu as tout fait bon et qu'il n'existe vraiment pas de substance que tu n'aies faite. Et puisque tu n'as pas tout fait égal, si tout existe, chaque chose est bonne une par une, et ensemble tout est très bon parce que notre Dieu a tout fait très bon.

Pour toi le mal n'existe pas. Non seulement pour toi mais pour l'ensemble de ta création parce qu'il n'y a rien qui puisse faire irruption et détruire l'ordre que tu lui as imposé. Mais on estimera mauvaises certaines parties de la création parce qu'elles ne s'accordent pas avec d'autres. Or les mêmes s'accordent avec d'autres encore, et sont bonnes, et sont bonnes en elles-mêmes. Et toutes celles qui ne s'accordent pas entre elles s'accordent avec les parties inférieures de la création que nous appelons terre. Elles s'accordent à son ciel

nébuleux et agité qui lui convient. Il n'y a pas en moi de regret, ah si elles n'existaient pas ! Ne verrais-je qu'elles seules, j'en désirerais sans doute de meilleures, mais déjà même pour elles seules je devrais te louer parce que tout sur terre montre qu'on le doit :

dragons et tous les grands fonds feu et grêle

neige et brouillard le souffle des tempêtes qui exécute ta parole

montagnes toutes les collines et les arbres des vergers tous les cèdres

les bêtes sauvages et les animaux domestiques les reptiles et les oiseaux ailés

les rois de la terre et tous les peuples les princes et aussi les juges de la terre

jeunes hommes jeunes filles vieillards enfants

louent ton nom

Mais puisque dans les cieux on te loue, on te loue, notre Dieu :

des endroits les plus hauts

tous tes anges toute ton armée

soleil et lune toutes les étoiles lumineuses

le ciel et toutes les eaux en haut du ciel

louent ton nom

Alors je n'ai rien désiré de meilleur. Je pensais à tout ça. Les choses supérieures étaient sans doute meilleures que les inférieures mais toutes ensemble, elles étaient meilleures que les supérieures seules. Le bon sens me l'indiquait.

14. Malades ceux qui n'aiment pas quelque chose dans ta création. Comme moi qui n'aimais pas de nombreuses choses que tu avais faites. Et parce que mon âme refusait d'entendre que c'est mon Dieu qu'elle n'aimait pas, elle ne t'attribuait pas ce qu'elle n'aimait pas. De là, elle en était venue à l'idée de deux substances. Mais elle s'inquiétait d'avoir à parler une langue étrangère. Et rebroussant chemin, elle s'est fabriqué un Dieu présent partout dans les espaces infinis. Elle a pensé que c'était toi. Elle lui a trouvé une place dans son cœur. Elle s'est fait temple de son idole, une horreur pour toi. Puis tu as soigné ma tête, sans que je le sache. Tu as fermé mes yeux pour les empêcher de voir le vide. J'ai alors perdu conscience un instant. Ma folie s'est endormie. Et je me suis réveillé avec toi. J'ai vu autrement ton infini. Vision qui ne devait plus rien aux sens physiques.

15. Et j'ai tourné mon regard vers les autres réalités. Elles te devaient l'existence. Toutes sans exception s'achevaient en toi. Mais autrement que dans un lieu. Dans ta main, elles sont toutes dans la vérité. Toutes sont vraies en tant qu'elles existent, et rien n'est faux sinon ce qu'on pense et qui n'est pas. Et j'ai vu que chaque chose s'accorde non seulement avec son lieu mais aussi avec son temps. Que toi, qui seul es éternel, tu ne t'es pas mis au travail après d'innombrables espaces de temps, parce que tous les espaces de temps, passés et futurs, ne disparaîtraient ni n'apparaîtraient si tu n'étais pas déjà au travail et si tu n'étais pas toujours là.

16. Pourquoi s'étonner – j'en ai fait l'expérience – si le pain, savoureux pour un palais sain, est insupportable pour un palais infect ? Et si la lumière, aimable à de bons yeux, est odieuse à des yeux malades ? Les méchants n'aiment pas ta justice ni, à plus forte raison, la vipère et le vermisseau que tu as créés bons, en accord avec les parties inférieures de ta création, auxquelles s'accordent pourtant les méchants eux-mêmes tant qu'ils diffèrent de toi. Mais ils s'accordent avec les parties supérieures quand ils te ressemblent davantage.

J'ai cherché ce qu'était la méchanceté. Je n'ai pas découvert une sub-stance mais une volonté perverse détournée de la substance la plus haute, toi Dieu, vers les choses les plus basses, qui vomit son intimité et gonfle son apparence.

13 À mon grand étonnement, je t'aimais déjà. Toi et pas un fantasme à la place. J'étais pourtant inconstant dans la jouissance de mon Dieu. Ta beauté m'enlevait jusqu'à toi et aussitôt mon poids m'en arrachait. Je touchais le fond en gémissant. Ce poids, c'était celui de mes passions charnelles.

J'avais avec moi ton souvenir. Je ne doutais pas de l'être à qui m'attacher, mais je n'étais pas encore l'être qui s'attacherait. Parce qu'un corps corruptible appesantit l'âme ; et cette tente de terre alourdit l'esprit aux multiples soucis. Mais j'étais absolument convaincu que ton invisible, l'éternité de ta puissance et de ta divinité, tes œuvres depuis la création du monde, t'ont rendu intelligible.

Et cherchant à comprendre à partir de quoi j'évaluais la beauté des corps, sur la terre comme au ciel, et de quoi je disposais pour juger de l'irréprochabilité des réalités changeantes, tout en décidant de ce qui convenait ou pas, dans cette recherche donc des critères de mon jugement, quand j'en venais à un tel jugement, je découvrais l'immuable et véritable éternité de la vérité, supérieure à mon entendement versatile.

Et c'est ainsi que progressivement je suis passé des réalités physiques à l'âme dans sa perception physique, et de là à sa force intérieure, reliée à l'extérieur par les messages que lui adresse la perception physique – stade auquel peuvent prétendre les animaux –, et de là encore à la puissance de la raison qui accumule pour son jugement ce qu'elle reçoit de la perception physique. Cette puissance en moi s'est révélée changeante elle aussi, et s'est élevée jusqu'à son propre entendement, a détourné la pensée de ses lieux communs, s'est débarrassée de la foule des fantasmes contradictoires pour découvrir la lumière qui l'éclaboussait quand elle proclamait sans hésiter que l'immuable est préférable à ce qui est changeant, et d'où lui venait la connaissance de l'immuable en soi, car sans pouvoir le connaître elle ne l'aurait jamais préféré à ce qui est changeant.

Elle y parvient dans la foudre d'un regard vacillant.

Et alors j'ai vu ton invisible rendu intelligible à travers la création. Mais j'ai été incapable de fixer mon regard. Et une infirmité refoulée m'a rendu à la banalité. Je n'avais rien d'autre avec moi qu'un souvenir amoureux, le fumet appétissant de ce que je ne pouvais encore manger.

14 Je cherchais la voie. Comment obtenir la force nécessaire pour être capable de jouir de toi. Je ne trouvais pas. Je n'avais pas encore tenu entre mes bras le médiateur de Dieu et de l'humanité : un homme, Christ Jésus, au-dessus de tous, Dieu béni pour toujours. Il appelle et dit : c'est moi le chemin, la vérité, la vie. Il mélange à la chair l'aliment dont me privait ma faiblesse. Parce que la parole a pris chair pour que notre enfance tête le lait de ta sagesse, avec laquelle tu as tout créé. Je n'étais pas encore assez obscur pour tenir mon Dieu, Jésus l'obscur, et je ne savais pas ce que nous enseignait sa vulnérabilité.

Tout en haut, bien plus haut que tout ce que tu as fait de plus haut, ta parole, vérité éternelle, élève les sans-grade jusqu'à elle. Mais tout en bas, elle s'est fait une pauvre maison de notre boue pour y rabaisser ceux qui doivent lui être soumis et les faire venir à elle. Guérir leur tumeur. Nourrir leur amour. Pour que la confiance qu'ils ont en eux-mêmes ne les éloigne pas davantage. Pour qu'ils deviennent vulnérables en voyant à leurs pieds la divinité vulnérable qui partage notre tunique de peau. Pour qu'ils se prosternent d'épuisement devant elle qui, en se relevant, les soulagera.

15 Mais je pensais différemment. Ma conception de Christ, mon Seigneur, se limitait à celle d'un homme de grande sagesse que personne ne pouvait égaler. Et surtout, sa naissance merveilleuse d'une vierge, mépris exemplaire du temporel au profit de l'immortalité, représentait pour moi le signe de l'attention divine à notre égard, et qui donnait une telle autorité à son enseignement. Mais j'étais incapable de soupçonner ce qu'il avait de mystère dans « la parole a pris chair ». Je savais seulement, d'après ce qu'on avait transmis de lui par écrit, qu'il a mangé et bu, dormi, marché, qu'il s'est amusé et attristé, qu'il a parlé avec d'autres. Cette chair n'était pas attachée à ta parole sans une âme et un esprit humains. Tout le monde qui connaît cela reconnaît que ta parole ne change jamais. Je savais tout cela déjà. Autant qu'il m'était possible et sans le moindre doute. Bouger les membres du corps par la volonté, ou ne pas bouger, éprouver un sentiment, ne rien éprouver, exprimer de sages pensées par les signes des mots, ou rester silencieux, c'est le propre d'une âme et d'un esprit changeants. Et si ce qu'on avait écrit sur lui était faux, tout risquait alors d'être un mensonge. Et pour l'humanité, plus aucune possibilité de salut dans les Écritures. Mais c'est bien la vérité qui est écrite. Or j'ai reconnu dans Christ tout un homme. Pas seulement le corps d'un homme, et pas avec le corps une âme sans esprit. Mais un homme simplement, non la vérité en personne. Je l'ai pris pour un

homme au-dessus de tous les autres en raison d'une excellence particulière de la nature humaine et d'une participation exceptionnelle à la sagesse.

Alypius pensait, lui, que les catholiques croyaient à un Dieu vêtu de chair. Dans Christ, il n'y avait donc que Dieu et la chair. Ils n'enseignaient pas, estimait-il, que Christ avait une âme et un esprit humains. Et convaincu en même temps que les choses qu'on racontait à son propos n'avaient pu avoir lieu sans une créature vivante et douée de raison, il était ralenti dans sa marche vers la foi chrétienne. Mais plus tard, en reconnaissant là l'erreur de l'hérésie apollinariste[6], il s'est rendu avec joie à la foi catholique. Moi, je l'avoue, j'ai appris un peu plus tard, à propos de l'expression « la parole a pris chair », comment la vérité catholique se distingue de l'erreur de Photin[7]. Oui, le rejet des hérétiques met en relief la pensée de ton assemblée et le contenu de sa saine doctrine. Car il a fallu des hérésies pour que se révèlent ceux qui ont fait leurs preuves parmi les faibles.

14 Mais à cette époque, après la lecture de ces livres platoniciens, et leur conseil de chercher la vérité immatérielle, et après avoir vu que ton invisible est rendu intelligible par la création, et compris par mes échecs ce que la nuit de mon âme ne me laissait pas contempler, j'ai été convaincu de ton existence.

Tu es infini sans être pour autant diffus à travers les espaces finis ou infinis. Tu es tout simplement ; et tu es toujours le même, sans aucun changement ni aucune altération en quelque partie que ce soit. Tout vient de toi par le simple fait assuré d'exister.

Oui, j'en étais convaincu et pourtant trop faible pour jouir de toi. Je bavardais avec aplomb comme un fin connaisseur, et si je n'avais pas cherché ta voie dans Christ notre libérateur, ce n'est pas un homme fin mais un homme fini que j'aurais été. Car je commençais déjà à vouloir faire le sage. Mon châtiment débordait, je ne pleurais même pas. Bien plus, je me rengorgeais de ma science. Où était cet amour bâtisseur, dont l'humilité est la fondation qu'est Christ Jésus ? Et quand ces livres me l'auraient-ils enseigné ? Tu as voulu que j'en aie eu connaissance avant d'étudier tes Écritures. Pourquoi ? Je crois pour que s'imprime dans ma mémoire leurs effets sur moi lorsque, plus tard, je serais apprivoisé par tes livres, et que tes doigts guérisseurs toucheraient mes plaies. Je pourrais alors discerner, distinguer la différence entre la prétention et l'aveu. Entre ceux qui voient la direction mais sans voir le passage, et la voie elle-même qui non seulement guide notre vue mais nous fait aussi habiter la patrie du bonheur.

Oui, si j'avais d'abord étudié tes saintes Écritures, et qu'à leur contact j'avais été adouci, pour tomber plus tard sur ces volumes, peut-être m'auraient-ils arraché du fondement de ton amour. Et même si j'avais gardé en moi ces effets salutaires, j'aurais pu penser qu'on pouvait les obtenir en n'étudiant que ces livres.

15 Affamé, je me suis jeté sur les vénérables écrits de ton souffle. Et avant tout sur ceux de Paul, le messager.

Les interrogations que j'avais pu avoir disparurent. (Paul m'avait paru se contredire, le texte même de ses discours semblait en désaccord avec les témoignages de la loi et des prophètes.) Tes Écritures pures m'ont alors offert un visage unique. J'ai appris la joie en tremblant. Dès mes débuts, j'ai découvert que ce que j'avais lu de vrai ailleurs était ici exprimé sous la caution de ta grâce. Parce que celui qui voit ne doit pas se vanter comme s'il n'avait pas eu le don non seulement de ce qu'il voit mais encore du fait de voir. Que possède-t-il qu'il n'ait pas reçu ? Qui ne l'ait pas poussé à te voir, toi qui es toujours le même, mais aussi guéri pour lui permettre de t'avoir. Et celui qui ne peut voir de loin marche malgré tout sur la voie pour venir, voir et t'avoir.

Même si en l'humanité l'homme intérieur prend son plaisir dans la loi de Dieu, que fera-t-il de l'autre loi qui dans ses membres lutte contre la loi de son intelligence, et l'enchaîne à la loi du péché de ses membres ?[8]

Car tu es juste, Seigneur. Mais nous nous sommes égarés. Nous avons fait le mal. Commis des crimes. Ta main a pesé sur nous. Nous sommes très justement abandonnés à l'ancien criminel, chef de la mort. Il a convaincu notre volonté de ressembler à sa volonté. Hors de ta vérité.

Homme malheureux, que faire ?

Qui le délivrera de ce corps mortel ? Uniquement la faveur de Dieu, par Jésus Christ notre Seigneur que tu as engendré coéternel à toi et créé premier de tes voies. En qui le prince de ce monde n'a rien trouvé digne de mort. Pourtant il l'a mis à mort. Et ainsi fut effacée l'accusation écrite contre nous[9].

Rien de tel dans ces écrits. Rien dans ces pages du visage de cet amour, des larmes de l'aveu, de ton sacrifice, de l'esprit broyé, du cœur usé et abaissé, de la libération du peuple, de la cité épouse, des promesses du Souffle saint, de la coupe de notre délivrance.

Personne ne chante :

Est-ce que je serai soumis à Dieu oui Dieu ma délivrance lui mon Dieu et ma délivrance ma forteresse je ne tombe plus[10]

Personne n'entend l'appel : venez à moi, vous qui êtes accablés.
Ils refusent d'apprendre son cœur doux et simple.
Ce que tu as caché ces choses aux savants et aux prudents, tu l'as dévoilé aux petits.

Une chose est de voir d'une hauteur boisée la patrie de la paix sans en trouver l'accès, frustré dans ses efforts sur des chemins impraticables, au milieu des assauts et des embuscades tendus par les déserteurs en fuite et leur chef, lion et dragon. Une autre est d'être sur la route dans la bonne direction, sous la protection de l'empereur du ciel, à l'abri des brigandages des déserteurs de l'armée céleste (ils évitent cette route comme un supplice).

La lecture du moindre de tes messagers me pénétrait jusqu'aux entrailles de façon inouïe.
Et à l'examen de tes œuvres, j'étais épouvanté.

---

1. Tout ce passage, et les citations suivantes, renvoient à Jean 1, 1-16. ↵

2. Lettre aux Philippiens 2, 6-11. ↵

3. Lettre aux Romains 5, 6 et 8, 32. ↵

4. Matthieu 11, 25. ↵

5. Citations libres de Matthieu 11, 28 et de Psaumes 25, 9.5 ↵

6. Hérésie chrétienne qui revenait à refuser d'attribuer au Christ une intelligence (*mens*) libre. Pour Apollinaire, évêque de Laodicée (300-390), le Christ n'était pas formé d'une nature humaine, esprit, âme et corps, unie à une nature divine, mais le corps humain du Christ ne formait qu'une seule nature avec sa divinité. ↵

7. Photin (mort en 376) était évêque de Sirmium (Srijmeska Mitrovica, en Serbie). L'*erreur* de Photin sera, au contraire d'Apollinaire (qui rédigea un *Contre Photin*), de rejeter la distinction entre le *logos*, la parole faite chair, et le Père. L'empereur Constance II convoquera en 351 un concile à Sirmium pour faire condamner les théories de Photin. ↵

8. Lettre aux Romains 7, 22. ↵

9. Lettre aux Romains 7, 24. ↵

10. Psaumes 62, 2. ↵

Livre VIII

Mon Dieu, me rappeler c'est te remercier, c'est avouer ton amour pour moi.
Je veux que tu inondes mes os de ton affection.
Je veux que mes os disent :

Seigneur qui est comme toi ? tu as brisé mes chaînes

mon sacrifice c'est te remercier

Je raconterai comment tu as brisé mes chaînes. Et tous ceux qui t'adorent diront en m'entendant :

Béni le Seigneur dans le ciel et sur la terre son nom est important son nom est extraordinaire

Tes paroles s'étaient fixées dans mes entrailles. Tu étais partout autour de moi. J'étais sûr de ta vie éternelle. Même si je ne l'avais vue qu'au travers d'un miroir, de façon énigmatique. Plus de doute, pourtant : il existait une substance incorruptible d'où procédait toute sub-stance. Je ne cherchais pas à être plus certain de toi mais à être plus constant avec toi. Mais tout, dans ma vie temporelle, était flottement. Il fallait nettoyer le cœur du vieux levain. La voie du plaisir, c'est le sauveur lui-même. Mais passer par ses étranglements m'inquiétait encore.

Tu m'as alors suggéré, ce qui m'a paru une bonne idée, d'approcher Simplicianus. C'était, à mes yeux, ton bon serviteur. Plein de la lumière de tes faveurs. Et puis j'avais entendu que, dès sa jeunesse, il t'avait entièrement dévoué sa vie. Maintenant un vieil homme, il devait être très expert, très savant, me semblait-il, pour avoir suivi pendant tout ce temps ta voie avec un tel zèle. Il me le prouva. Je voulais, en m'entretenant avec lui de mes passions houleuses, qu'il me révèle le moyen pour quelqu'un d'aussi malade que moi de marcher dans ta voie.

Oui, je voyais que l'église était pleine mais chacun avançait à son rythme. Je n'aimais pas ce que je faisais dans le monde. C'était devenu écrasant pour moi. Le feu du désir n'était plus le même. Autrefois, je comptais sur les honneurs et l'argent pour m'aider à supporter une si lourde servitude. Mais cela ne me plaisait plus comparé à ta douceur et à la beauté de ta maison que j'aimais.

J'étais encore très attaché à une femme. Ton messager ne m'a pas interdit cette liaison, même s'il m'encourageait à quelque chose de meilleur, en voulant que tous les hommes soient comme lui. Et moi, trop fragile encore, j'avais préféré une condition plus molle. Dans le seul but, par ailleurs, de m'enfoncer dans la lassitude apathique de soucis débilitants. Or je ne voulais pas me plier à d'autres obligations, liées à la vie conjugale. Qui m'enchaîneraient une fois que je m'y serais soumis. J'avais entendu de la bouche de la vérité que des eunuques s'étaient eux-mêmes châtrés pour atteindre le royaume des cieux.

Comprenne qui pourra, dit la vérité.

Oui vides, absolument vides, tous les hommes habités par l'ignorance de Dieu, ceux qui, à partir des choses visibles, n'ont pas su reconnaître celui qui est[1].

J'avais dépassé ce vide. Je l'avais transcendé. Prenant à témoin la création universelle, je t'ai découvert : notre créateur, ainsi que ta parole, Dieu près de toi, Dieu unique avec toi, par qui tu as tout créé.

Et d'autres sans religion, connaissant Dieu, n'ont pas en tant que Dieu célébré son éclat ni ne l'ont remercié.

Voilà où j'étais tombé. Ta main droite m'a soutenu. Tu m'as sorti de là et permis que je reprenne des forces. Parce que tu as dit à l'homme : l'amour fidèle est sagesse.

Ne cherche pas à paraître sage, car se disant sages, ils sont devenus fous.

J'avais découvert la perle rare. Pour l'acheter, je devais vendre tout ce que j'avais.
J'hésitais encore.

Me voici donc chez Simplicianus[2]. Parrain d'Ambroise, l'évêque d'alors, qui l'aimait comme un père. Je lui raconte mes égarements. Et quand je lui indique que j'ai lu certains livres des Platoniciens, traduits naguère en latin par Victorinus[3], un rhéteur romain – mort chrétien, m'avait-on dit. Il me félicite de ne pas être tombé sur les écrits d'autres philosophes, remplis de mensonges et de déceptions conformes aux éléments de ce monde. Dans ceux-là, au moins, s'insinuait de toutes les manières possibles l'idée de Dieu et

de sa parole.

Et pour m'exhorter à la simplicité du Christ, cachée aux savants et révélée aux tout petits, il évoque le souvenir de Victorinus lui-même. Il l'avait très bien connu à Rome. Et je ne tairai pas ici son récit. C'est témoigner en ta faveur de ta grande bonté. Ce vieil homme, d'une grande culture, et expert des arts libéraux, avait lu et discuté de nombreux philosophes. Et instruit tant de nobles sénateurs que l'éclat exceptionnel de son enseignement lui avait valu et obtenu un honneur sans égal aux yeux des citoyens de ce monde : une statue sur une place de Rome. Jusqu'à cet âge avancé, il vénérait les idoles et participait aux rites sacrificiels dont s'entichait toute la noblesse romaine, tout un bric-à-brac de Dieux monstrueux en tous genres, avec Anubis l'aboyeur, qui autrefois, contre Neptune et Vénus et contre Minerve, avaient pris les armes[4]. Rome qui les avait vaincus les suppliait maintenant !

Voilà ce que le vieux Victorinus avait défendu pendant tant d'années avec des accents terrifiants. Pourtant, il n'a pas eu honte de devenir un enfant de ton christ, d'être un tout petit enfant à ta fontaine, de courber l'échine sous le joug de l'humiliation, d'obéir aveuglément à l'ignominie de la croix.

Seigneur, Seigneur. Tu fais pencher les cieux, et tu descends. Tu touches les montagnes, elles vont brûler. Par quels moyens t'es-tu insinué dans ce cœur ? Selon Simplicianus, Victorinus lisait les saintes Écritures et se passionnait pour l'étude de toute la littérature chrétienne. Il a confié à Simplicianus, non pas publiquement mais dans le secret de l'intimité : tu sais, je suis déjà chrétien. Je n'y croirai, a répondu l'autre, et je ne te compterai au nombre des chrétiens qu'en te voyant dans l'église du Christ. Ah bon, ce sont les murs qui font les chrétiens ? a-t-il demandé en riant. Mais il répétait souvent, je suis déjà chrétien. Et Simplicianus lui répondait la même chose, et Victorinus refaisait la même plaisanterie sur les murs. Il avait peur en réalité d'offenser ses amis, si fiers d'être païens. Et craignait que du haut de leur morgue babylonienne, des cimes des cèdres du Liban que le Seigneur n'aurait pas encore fracassés, ils ne lui fassent subir leurs violentes haines. Mais après s'être plongé avidement dans la lecture, il est devenu plus fort. Sa peur fut davantage d'être renié par le Christ devant les anges saints, si lui-même avait peur d'avouer devant les hommes. Il devenait évident qu'il serait accusé d'un crime très grave s'il avait honte du mystère de la simplicité de ta parole et non des cultes sacrilèges de la suffisance païenne. En les imitant, il les avait acceptés. Cette vanité le rendait malade. Devant la vérité, il avait honte. Et soudain, brusquement, il a dit à Simplicianus, selon le récit de ce dernier : allons à l'église. Je veux me faire chrétien. Fou de joie, Simplicianus l'accompagna.

Une fois imprégné des premiers mystères de l'initiation, Victorinus s'est rapidement inscrit à la régénération du baptême. Stupéfaction de Rome. Joie de l'assemblée. En voyant cela, les prétentieux s'irritaient, grinçaient des dents et se morfondaient.

Mais ton esclave place son espoir dans le Seigneur Dieu. Sans s'occuper des vanités et des mensonges fous.

Vint l'heure de la profession de foi. Une formule précise, apprise par cœur, et récitée de mémoire sur un promontoire, sous le regard du peuple des fidèles. C'était la coutume à Rome qu'on imposait à ceux qui voulaient accéder à ta faveur. Les prêtres, a raconté Simplicianus, ont proposé à Victorinus de la réciter dans l'intimité – une offre réservée d'ordinaire à ceux qui semblaient timides et craintifs. Mais il a préféré proclamer son salut sous le regard de la foule sainte. Après tout, il avait enseigné la rhétorique publiquement – ce qui ne l'avait d'ailleurs sauvé de rien… Il ne devait donc pas être intimidé devant ton doux troupeau quand il prononcerait ta parole. Les foules forcenées, quand il leur avait parlé, ne l'avaient même pas intimidé.

Et quand il monte pour réciter la formule, tous ceux qui le connaissent – et qui ne le connaît pas ? – s'interpellent et crient son nom dans un brouhaha de congratulations. Le cri étouffé résonne sur toutes les lèvres, dans la liesse générale. Victorinus, Victorinus ! À son apparition, ils l'acclament joyeusement. Et aussitôt, ils font silence pour l'écouter. Il prononce la formule de la foi authentique avec une éclatante conviction. Tous veulent le serrer sur leur cœur.

Oh. L'amour et la joie sont des ravisseurs. Leurs mains se sont emparées de lui.

Dieu bon.

Que se passe-t-il dans l'homme pour qu'il se réjouisse davantage du salut d'une âme si elle était désespérée et de sa délivrance d'un très grand danger que si elle n'avait jamais perdu espoir ou si le danger avait été moins important ? C'est que, pour toi aussi, père compatissant, tu as plus de joie pour un seul repenti que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de se repentir. Et notre plus grand plaisir, c'est d'entendre ce que nous venons d'entendre : le berger qui rapporte la brebis égarée sur ses joyeuses épaules, la drachme replacée dans tes trésors, et les voisines congratuler la femme qui l'a retrouvée. Et la joie nous tire des larmes lors de la fête de ta maison quand on lit dans ta maison à propos de ton plus jeune fils : il

était mort et il vit à nouveau. Il était perdu et il est retrouvé. Oui, tu es joyeux avec nous et avec tes anges saints, sanctifiés par l'amour saint.

Tu es toujours le même. Tu connais toujours sur le même mode ce qui n'est pas toujours ni sur le même mode.

7. Que se passe-t-il dans l'âme pour qu'elle ait plus de joie à découvrir ou à retrouver des choses qu'elle aimait plutôt qu'à les avoir toujours possédées ? Oui, on en a beaucoup de preuves. Partout, on entend le cri témoignant : c'est ainsi.

L'empereur victorieux triomphe. Mais sans combattre, il n'aurait pas vaincu. Plus le danger au combat fut important, plus la joie du triomphe est grande. La tempête ballotte les navigateurs et les menace de naufrage. Tous blêmissent à l'approche de la mort. Que le ciel et la mer se calment et on est fou de joie comme on a été fou de peur. Un ami tombe malade. Son pouls atteste le mal. Tous ceux qui souhaitent sa guérison sont malades pour lui. Et puis les choses tournent bien. Il est encore chancelant, sans forces, qu'il déclenche déjà une joie comme jamais il n'y en eut quand il se déplaçait en bonne santé et vigoureux. Et les plaisirs de la vie humaine qui fondent sur nous à l'improviste et indépendamment de notre volonté, l'homme ne les connaît qu'au travers de chagrins volontaires et planifiés. Manger, boire sont des plaisirs qui ne viennent qu'après la brûlure de la faim et de la soif. Les ivrognes salent leurs plats pour exciter en eux le feu de la soif et l'éteindre dans une beuverie d'où ils tirent leur plaisir. La société prévoit qu'on ne livre pas immédiatement les fiancées une fois l'engagement pris. Elles pourraient être dévalorisées aux yeux du mari qui n'aurait pas comme fiancé soupiré et attendu.

8. C'est toujours la même chose. Joie ignoble et exécrable, ou amour innocent et licite, ou même amitié très profonde et honnête, celui qui était déjà mort et qui vécut à nouveau, qui était perdu et qui fut retrouvé. Partout la joie est plus grande précédée d'un plus grand chagrin.

Et pourquoi, Seigneur mon Dieu ? Tu es pour toi, et pour toujours, joie toi-même. Ceux qui t'entourent trouvent toujours en toi la joie. Mais pourquoi les autres subissent une alternance de défaites et de progrès, d'échecs et de réconciliations ? s'agirait-il de leur mode ? de ce qu'ils auraient reçu de toi, quand de l'extrémité du ciel jusqu'aux profondeurs de la terre, du commencement à la fin des temps, de l'ange au vermisseau, du premier au dernier mouvement, à tous les genres de biens et à toutes tes justes créations, tu attribuais à chacun une place, tu faisais apparaître chacun en son temps ?

Pauvre de moi. Comme tu es haut dans les hauteurs et profond dans les profondeurs. Tu as beau ne t'éloigner nulle part, nous revenons vers toi difficilement.

9. Eh bien, Seigneur, viens nous secouer et nous ramener.

Brûler. Ravir. Feu. Douceur. Aimons. Courons.

Beaucoup, n'est-ce pas, reviennent vers toi d'aveugles enfers plus profonds que ceux de Victorinus. Ils s'approchent. La lumière les accueille et les illumine. Ceux que la lumière accueille reçoivent de toi le pouvoir d'être faits tes fils. Mais moins populaires, moins grande est la joie – même parmi leurs connaissances. Oui, chacun éprouve plus de joie quand nous sommes nombreux à nous réjouir. On s'échauffe. On s'enflamme au contact des autres. L'exemple édifiant des célébrités touche ainsi plus de gens. De nombreuses personnes sont prêtes à les suivre. C'est pourquoi ceux qui les ont devancés éprouvent beaucoup de joie. Cette joie n'étant pas due à une personne uniquement. Ce qui n'équivaut pas pour moi à dire qu'on accueille sous ton tabernacle les riches avant les pauvres ou les nobles avant les roturiers. Au contraire, tu as préféré les faibles du monde pour faire honte aux puissants, et préféré les obscurs de ce monde, ceux qu'on méprise, qui ne sont rien comme s'ils étaient quelque chose, pour vider de leur être ceux qui sont quelque chose. Mais, le même, le plus petit de tes envoyés, dont la langue a prononcé tes paroles, a su désarmer l'arrogance du proconsul Paulus, en le soumettant à la délicatesse de ton christ, en le faisant entrer dans la province du grand roi. Et en signe d'une si grande victoire, il a lui-même voulu changer son nom de Saül en Paul[5]. L'ennemi est d'autant plus défait que ses possessions sont nombreuses et qu'il s'en sert pour assujettir plus de gens. La notoriété fascine les arrogants, et leur autorité fascine encore plus de gens. Ainsi, plus on pensait avec plaisir au cœur de Victorinus, que le diable avait occupé comme un réceptacle inexpugnable, et à la langue de Victorinus, une arme puissante et acérée qui en avait tué beaucoup, plus tes fils débordaient de joie. Notre roi avait enchaîné le fort. Et les vases volés à ce roi devenaient purs, dignes de t'honorer, utiles au Seigneur pour tout bon travail.

10. Dès que j'ai entendu le récit de Simplicianus à propos de Victorinus, j'ai immédiatement voulu l'imiter. Il m'avait fait ce récit dans ce seul but. Il a ajouté aussi qu'à l'époque de l'empereur Julien, une loi vint interdire aux chrétiens d'enseigner la littérature et l'éloquence. Victorinus s'était soumis à cette loi et avait

préféré abandonner les discours et l'école plutôt que ta parole qui délie la langue des tout petits. Selon moi, il avait eu plus de chance que de courage puisqu'il avait eu ainsi l'opportunité de se donner à toi.

C'était également mon désir. Mais j'étais captif de ma propre volonté. Sous la dépendance de l'ennemi qui m'étranglait avec les enchaînements de ma volonté. Oui, la perversion de la volonté crée la libido. L'esclavage de la libido crée l'habitude. Et céder à l'habitude crée le besoin. Chaque anneau est lié aux autres (d'où vient que j'ai appelé cela un enchaînement), ce qui faisait de moi un esclave enchaîné.

Une volonté neuve venait pourtant de se manifester en moi – t'aimer gratuitement et jouir de toi, Dieu unique délice – mais elle n'était pas encore en état de surmonter ma volonté antérieure, forte de son ancienneté. Mes deux volontés, l'ancienne et la nouvelle, la chair et le souffle, se disputaient, et leur combat me disloquait.

Ma propre expérience me faisait comprendre ce que j'avais lu : la chair s'oppose au souffle et le souffle à la chair. Mon moi était dans les deux. Mais il y avait plus de moi dans ce qui était en accord avec moi que dans ce qui était en désaccord. Et dans ce cas, ce n'était déjà plus moi : j'étais davantage victime malgré moi qu'acteur volontaire. Mais l'habitude gagnait du terrain contre moi, et j'en étais le responsable puisque j'avais voulu en arriver là où je n'aurais pas voulu. Et de quel droit protester si un juste châtiment est la conséquence de nos erreurs ? Je n'avais même plus l'excuse d'autrefois de ne pouvoir renoncer au monde pour te servir parce que la vérité m'était incertaine. Maintenant, c'était une certitude. Mais j'étais toujours attaché à la terre et je refusais ton armée. J'avais autant peur de larguer tous les bagages encombrants que d'en être encombré.

Le doux poids du monde m'accablait, comme cela nous arrive souvent dans le sommeil. Je pensais à toi, je rêvais de toi comme quelqu'un qui se débat dans son sommeil en voulant se réveiller, sans pouvoir émerger, et qui replonge dans les profondeurs de l'endormissement. Personne ne veut dormir toujours. Tout homme sensé préfère l'état de veille. Mais d'ordinaire, il tarde à s'arracher du sommeil quand la torpeur alourdit ses membres, et malgré le désagrément il y prend plus de plaisir encore, même si le réveil a sonné. Comme moi, certain qu'il valait mieux me donner à ton amour que de céder à ma concupiscence. Mais le premier me plaisait et me dominait, et l'autre m'attirait et m'enchaînait. Je n'avais rien à te répondre quand tu demandais : tu dors ? Lève-toi. Relève-toi des morts. Christ t'illuminera. Tu affichais partout que tu disais vrai et je n'avais rien du tout à répondre, convaincu de la vérité, sinon des paroles indifférentes et somnolentes : oui, tout de suite… voilà, voilà… un petit instant… mais ces « tout de suite, tout de suite » n'avaient jamais de suite, et le « petit instant » traînait en longueur. L'homme intérieur en moi se plaisait dans ta loi mais c'est une autre loi dans mes membres qui luttait contre la loi de mon intelligence et m'enchaînait à la loi du péché qui était dans mes membres. Oui, la loi du péché c'est la violence de l'habitude. Elle entraîne et retient l'esprit contre son gré. Juste sanction car il se laisse faire volontairement.

Je suis malheureux.

Qui me délivrera de ce corps qui me conduit à la mort sinon ta grâce par Jésus Christ notre Seigneur ?

J'étais étroitement enchaîné au désir d'accouplement. J'étais esclave du commerce du monde. Et je vais raconter, avouer à ton nom, Seigneur, mon aide et mon rédempteur, comment tu m'as délivré.

Ma vie ordinaire se passait dans une anxiété croissante. Chaque jour, je soupirais après toi. Je fréquentais ton assemblée dès que mes pesantes affaires, qui me faisaient gémir, me laissaient un moment de libre. Alypius vivait avec moi, libéré de ses fonctions judiciaires, après avoir été assesseur pour la troisième fois. Il cherchait à monnayer de nouveau ses conseils. Comme moi qui vendais l'apprentissage de l'éloquence, si tant est que cela puisse s'enseigner. Nébridius, par amitié pour nous, avait fini par seconder Verecundus dans son enseignement, notre ami intime à tous, citoyen et grammairien de Milan. Verecundus désirait, et réclamait avec véhémence qu'au nom de l'amitié un membre de notre groupe lui apporte l'aide dont il avait tant besoin. Ce n'est pas la perspective d'avantages personnels qui poussa Nébridius. Il aurait pu, s'il avait voulu, en tirer de plus grands de sa culture littéraire. Mais la bienveillance lui imposa de ne pas repousser notre requête, comme un ami très aimable et doux. Il agissait d'ailleurs avec beaucoup de prudence, veillant soigneusement à ne pas se faire valoir auprès des grands personnages du monde. Il voulait éviter ainsi toute inquiétude, rester libre et se ménager le plus possible des heures de loisir pour étudier, lire, et parler de philosophie.

Un jour, Nébridius était absent (j'ai oublié pourquoi), et à notre grande surprise, un certain Ponticianus nous rend visite, à Alypius et moi. C'était un de nos compatriotes africains. Il avait un poste important au

palais. Je ne sais pas ce qu'il nous voulait. Mais nous nous sommes assis pour parler. Il remarque alors par hasard un livre devant nous, sur une table de jeu. Il le prend, l'ouvre et découvre qu'il s'agit de Paul, l'envoyé. Il ne s'y attendait pas. Il avait imaginé que c'était un de ces manuels qui rendaient mon métier si fastidieux. Il sourit. Me regarde avec gratitude. Étonné de tomber sur ce livre, de découvrir qu'il n'y ait que lui sous mes yeux. Mais lui-même est chrétien fidèle. Souvent, il se prosterne à l'église devant toi, notre Dieu, pour de longues prières répétées. Je lui apprends alors que je consacre un soin extrême à ces Écritures. La conversation s'engage. Il raconte l'histoire d'Antoine[6], ce moine égyptien dont le nom illustre brille chez tes esclaves mais qui jusque-là ne nous disait rien. Il s'en aperçoit et, en s'étonnant de notre ignorance, il prend le temps de nous familiariser avec ce si grand homme. On s'extasie d'entendre venant de toi, de la vraie foi et de l'église catholique, de telles merveilles avérées, de si proche mémoire, presque contemporaines. Nous étions tous stupéfaits. Nous de l'existence de si grandes choses, et lui de notre lacune.

De là, son discours nous entraîne vers les foules des monastères, les vies dédiées à ton parfum, les solitudes qui fécondent le désert. Et dont nous ne savions rien. À Milan, il y avait un monastère rempli de frères bons, à l'extérieur des remparts de la ville, entretenu par Ambroise, et nous l'ignorions ! Et lui poursuivait, parlait toujours. Nous étions attentifs et bouche bée. Il en vint à raconter qu'une fois, je ne sais quand, mais à Trèves très probablement, lui et trois de ses camarades, un après-midi alors que l'empereur était retenu par le spectacle des jeux du cirque, étaient sortis se promener dans les jardins sous les remparts. Deux par deux, au hasard, ils se promenaient séparément, Ponticianus avec l'un, et les deux autres ensemble. Chacun de son côté. Ces derniers, dans leur vagabondage, tombent sur une cabane où habitaient certains de tes esclaves, ces pauvres d'esprit à qui appartient le royaume des cieux. Ils découvrent un codex retraçant la vie d'Antoine. L'un deux se met à lire. Stupéfaction. Feu. À la lecture, il se prépare à embrasser la même vie, à quitter l'armée du monde pour te servir. Ils appartenaient aux chargés de mission, comme on les appelle dans l'armée. Brusquement, plein d'un amour saint et d'une sage tempérance, en colère contre lui-même, il foudroie son ami du regard. Dis-moi, je te demande, avec tout ce mal que nous nous donnons, que cherchons-nous à atteindre ? Que voulons-nous ? Que faisons-nous dans l'armée ? Que pouvons-nous espérer de plus au palais que d'être amis de l'empereur ? Mais rien de plus fragile, rien de plus dangereux. C'est beaucoup de dangers traversés pour atteindre de plus gros dangers encore. Et puis quand y parviendrons-nous ? Alors que pour être ami de Dieu, il suffit de le vouloir, et c'est fait sur-le-champ.

Il avait parlé. Une vie nouvelle enfantait. Il était bouleversé. Son regard est revenu sur les pages du livre. Il lisait. Il changeait de l'intérieur. Tu en étais témoin. Son esprit se débarrassait du monde. Ce serait bientôt visible. Oui, pendant qu'il lisait, qu'il libérait les flots de son cœur, il y eut un moment de frisson où il a pu distinguer le meilleur choix et trancher. Déjà bien à toi, il dit à son ami : je coupe avec notre ambition. Je veux servir Dieu. Immédiatement. Je commence ici même. Et si c'est trop difficile pour toi, ne m'en veux pas. Mais l'autre répond, je suis attaché à toi, je m'associe à un si beau salaire, à une si belle armée. Et tous les deux, déjà à toi, construisent leur demeure en payant le prix : tout abandonner pour te suivre.

Entre-temps, Ponticianus et son compagnon s'étaient promenés dans d'autres parties du jardin et les cherchaient. Ils arrivent sur les lieux, les retrouvent et leur conseillent de rentrer. Déjà le jour déclinait. Mais les autres leur racontent ce qu'ils ont décidé et projeté. Et comment est née et s'est affermie en eux cette volonté. Ils les supplient de ne pas s'y opposer s'ils refusent de se joindre à eux. Leurs amis n'ont rien voulu changer à leur mode de vie mais ont pourtant, selon le narrateur, versé des larmes sur eux-mêmes. Ils les ont congratulés affectueusement, et se sont recommandés à leurs prières. De retour au palais, ils traînaient leur cœur dans la poussière. Les autres, au contraire, ont fixé leur cœur dans le ciel et sont restés dans la cabane. Ils avaient des fiancées qui, dès qu'elles apprirent ce qui s'était passé, t'ont offert elles aussi leur virginité.

Voilà le récit de Ponticianus.

Et toi, Seigneur, au beau milieu de ses paroles, tu m'as fait pivoter sur moi-même. Je me tournais le dos. Je ne voulais pas me regarder. Tu m'as forcé à me faire face. Voir comme j'étais dégoûtant, difforme, sordide, sale et couvert d'ulcères. Je me suis vu. Horreur. Et nulle part où échapper à moi. Je faisais des efforts pour détourner de moi mon propre regard, mais il y avait le récit de cet homme, ce qu'il racontait. Tu me dressais encore une fois contre moi-même, tu me forçais à me regarder, à affronter mon crime, et à le haïr. Je le reconnaissais mais j'étais dissimulateur, fuyant, et oublieux.

À cet instant, oui, plus j'aimais intensément ceux dont je venais d'apprendre les sentiments libérateurs, qui s'étaient donnés tout entiers à toi pour guérir, et plus je me trouvais ignoble comparé à eux. Je me haïssais. Tant d'années, douze peut-être, s'étaient écoulées depuis la lecture, à dix-neuf ans, de l'*Hortensius* de Cicéron qui avait excité ma passion pour la sagesse. Mais j'ai tardé à renoncer aux plaisirs terrestres, et à libérer du temps pour chercher, non pas découvrir mais déjà chercher simplement – chose préférable à la

découverte des trésors et des pouvoirs sur les peuples, préférable aux plaisirs de la chair qui affluent de partout au moindre signe.

Moi, adolescent si malheureux, malheureux dès les débuts de l'adolescence, j'étais allé jusqu'à te demander la chasteté. Fais-moi, j'ai dit, chaste et abstinent, mais attends un peu… Oui, j'avais peur d'être trop vite entendu et trop vite guéri de la maladie du désir. Je préférais assouvir mon désir plutôt que m'abstenir. Je me suis engagé sur les chemins sinueux d'une superstition sacrilège. Je n'y trouvais aucune certitude mais je la mettais, pour ainsi dire, au-dessus de toutes les autres que, sans étudier, je me contentais de critiquer violemment.

18 Je pensais que la raison pour laquelle je tardais de jour en jour à renoncer à l'espoir du monde et à ne suivre que toi, c'était de ne voir apparaître rien de certain où diriger ma course. Mais ce jour-là, j'étais nu devant moi. Ma conscience me faisait des reproches. Où est ta parole ? Tu disais, n'est-ce pas, que tu ne pouvais te débarrasser du poids de la vanité en raison d'une vérité incertaine. Mais la certitude est là, aujourd'hui, et tu suffoques toujours. Sur des épaules plus libres que les tiennes poussent des ailes. Rien ne sert de s'user à chercher, à passer dix ans et plus à une telle méditation.

J'étais déchiré intérieurement. Troublé par une horrible et terrible honte quand Ponticianus parlait. Quand il a fini de parler et conclu ce qui l'avait amené, il disparut et moi je disparus en moi-même. Je me suis accusé de tout. J'ai fouetté mon âme pour l'obliger à me suivre dans mes efforts derrière toi. Elle se cabrait. Se récusait sans s'excuser. Tous les arguments épuisés et vaincus. Ne restait qu'un tremblement muet. Elle craignait comme la mort d'être retirée des flots de l'habitude où elle pourrissait mortellement.

19 Ma maison intérieure livrait un immense combat que j'avais violemment provoqué contre mon âme dans la chambre de mon cœur. Je me jette sur Alypius, le visage troublé autant que mon esprit, et je crie : pourquoi supporter ça ? Quoi ? Tu as bien entendu ? Des analphabètes débarquent et le ciel est à eux ! Et nous, avec notre science sans cœur, eh bien nous roulons dans la chair et le sang. Et tout ça parce qu'ils nous ont devancés, nous devrions avoir honte de les suivre ? Et pas de honte à ne pas au moins essayer de les suivre ? J'ai dit je ne sais quoi dans ce genre-là. Et, dans ma fièvre, je l'ai quitté. Muet d'effroi au son bizarre de ma voix. Ses yeux braqués sur moi. Mon front, mes joues, mes yeux, mon teint, l'intonation de ma voix, en disaient plus sur mon âme que mes mots.

À l'endroit où nous avions trouvé l'hospitalité, il y avait un petit jardin. À notre disposition comme toute la maison. (Notre hôte, le maître des lieux, n'y habitait pas.) Et c'est là que dans mon agitation je m'étais réfugié. Où personne ne s'opposerait à la lutte enflammée contre moi-même, jusqu'à son dénouement que tu connaissais et moi pas. Ma folie était ma libération. Ma mort ma survie. Je savais le mal que j'étais mais j'ignorais le bien que je serais dans peu de temps.

Je me retire donc au jardin, Alypius sur mes pas. Sa présence, en réalité, ne gênait pas ma retraite. Comment aurait-il pu m'abandonner dans cet état ? Nous allons nous asseoir le plus loin possible de la bâtisse. Mon esprit vacillant, orageux d'indignation, s'indignait parce que je n'allais pas à ton plaisir, à ton alliance, mon Dieu – ce que pourtant tous mes os réclamaient, et portaient aux nues. On n'y allait pas en bateau ni en quadrige ni à pied (ne serait-ce que les quelques pas pour aller de la maison où nous étions assis…). Il suffisait de le vouloir. Non seulement pour s'y rendre mais aussi pour arriver à destination. D'une volonté puissante et entière. Pas d'une volonté coupée en deux qu'on jette comme une toupie et qui se bat contre son autre moitié qui succombe.

20 Je me débattais dans une fiévreuse hésitation. Comme souvent les hommes, impuissants, parce qu'ils n'ont pas les membres qu'il faut ou qu'ils sont enchaînés, ou avachis, ou paralysés quelque part. Je me suis arraché les cheveux, frappé le front, serré le genou de mes doigts noués. Je l'ai fait parce que je l'ai voulu. Mais j'aurais pu le vouloir et ne pas le faire si la mobilité de mes membres n'avait pas suivi. Je me suis donc beaucoup débattu, mais vouloir ne signifiait pas pouvoir. Je ne faisais pas ce qui relevait d'un incomparable sentiment et me plaisait infiniment – et que bientôt, dès que je le voudrais, je pourrais faire. Oui, parce que bientôt vouloir, ce serait vouloir à toute force. Tandis que là, la capacité d'agir se confond avec la volonté, et vouloir c'est faire. Mais pourtant ça ne se fait pas. Il est plus facile pour le corps d'obtempérer à la volonté la plus faible de l'esprit pour actionner les membres librement, qu'à l'esprit d'obtempérer à lui-même pour accomplir sa grande volonté, et à l'aide de la seule volonté.

21 D'où vient cette monstruosité ? Pourquoi ? Lueur de ta compassion. Je veux interroger, si on peut me répondre, le subterfuge des châtiments humains et le si noir accablement des fils d'Adam. D'où vient cette monstruosité ? Pourquoi ? L'esprit commande au corps qui lui obéit aussitôt. L'esprit se commande lui-

même, et il résiste. L'esprit commande à la main de bouger, la chose est si facile qu'on distingue à peine l'ordre de l'exécution. L'esprit est esprit. Mais la main est corps. L'esprit commande à l'esprit de vouloir. Il n'est pas étranger à lui-même, et pourtant il ne le fait pas. D'où vient cette monstruosité ? Pourquoi ? Je dis, il commande de vouloir, lui qui ne commanderait pas s'il ne le voulait pas. Et il ne fait pas ce qu'il commande. Mais il ne le veut pas totalement. Donc il ne commande pas totalement. En effet, il ne commande que tant qu'il veut. Et ce qu'il commande ne se fait pas tant qu'il ne veut pas, puisque la volonté commande à la volonté d'être – pas à quelque chose d'autre mais à elle-même. Elle ne commande donc pas entièrement. C'est pourquoi ce qu'elle commande n'existe pas. Oui, si la volonté était entière, elle ne se commanderait pas d'être parce qu'elle serait déjà. Pas de monstruosité, donc, dans cette volonté qui en partie veut et en partie ne veut pas. C'est un esprit malade qui ne se lève pas totalement quand la vérité le soulève, écrasé par l'habitude. Donc, il y a deux volontés parce qu'aucune des deux n'est totale, et que ce qui est présent dans l'une est absent de l'autre.

12 Que disparaissent devant ton visage, Dieu, comme disparaissent les beaux parleurs, les beaux esprits, ceux qui constatent deux volontés dans la délibération pour affirmer qu'il y a deux natures en deux entendements, l'un bon, l'autre mauvais. Mais ce sont eux les mauvais quand ils conçoivent ces mauvaises pensées. Ils seront bons s'ils conçoivent la vérité et se conforment à la vérité. Et que ton envoyé puisse leur dire : vous étiez autrefois la nuit, vous êtes maintenant lumière dans le Seigneur.

En fait, ils ne voulaient pas être lumière dans le Seigneur mais lumière en eux-mêmes. Ils pensaient que la nature de l'âme est d'être ce que Dieu est. Et c'est ainsi qu'ils se sont faits nuit épaisse parce que dans leur horrible arrogance ils se sont encore davantage éloignés de toi. Vraie lumière qui éclaire tout homme venu en ce monde.

Attention à vos paroles. Rougissez. Approchez de lui. Vous êtes éclairés. Vos visages ne rougiront plus. Dans mes discussions pour servir enfin le Seigneur, comme j'y étais disposé depuis longtemps, c'était moi qui voulais, ou qui ne voulais pas, c'était moi. J'étais en lutte contre moi-même. Dissocié de moi-même. Dissociation qui se faisait contre mon gré, oui mais qui ne prouvait pas l'existence d'un esprit étranger mais que mon esprit était puni. Je n'étais pas, moi, la cause d'un esprit étranger. C'est le péché qui habitait en moi. En punition, puisque j'étais fils d'Adam, d'un péché plus émancipé encore.

13 En réalité, s'il y a autant de natures opposées que de volontés en guerre contre elles-mêmes, il y en a plusieurs et non plus deux seulement. Quelqu'un se demande s'il ira dans une réunion de Manichéens ou au théâtre, et les Manichéens crient aussitôt aux deux natures, la bonne qui le conduit chez eux et la mauvaise qui l'éconduit ailleurs. Sinon d'où viendrait cette indécision de deux volontés opposées ? Mais les deux sont mauvaises, selon moi. Celle qui le conduit chez eux et celle qui le détourne au théâtre. Mais eux croient que celle qui le conduit chez eux ne peut être que la bonne. Et alors ? Si l'un des nôtres hésite, tiraillé entre deux volontés contraires : aller au théâtre ou à notre église, il est probable qu'ils soient à leur tour tiraillés dans leur réponse. Ou bien ils reconnaissent, ce qu'ils ne veulent pas, qu'une volonté bonne conduit à notre église, comme c'est le cas pour ceux qui sont imprégnés des mystères et qui les suivent, ou bien ils pensent qu'il y a deux natures mauvaises et deux esprits mauvais dans un seul homme. Mais dire comme ils le font que l'une est bonne et l'autre mauvaise ne sera plus vrai. Ou bien, convertis à la vérité, ils ne nieront plus que c'est une seule et même âme qui s'interroge dans l'agitation de diverses volontés opposées.

14 Ils ne peuvent donc plus dire, quand ils voient dans un même homme s'affronter deux volontés, que c'est une lutte entre deux esprits contraires, issus de deux substances contraires et de deux principes contraires, un bon et l'autre mauvais. Car c'est toi, Dieu vrai, qui les condamnes, qui les réfutes et qui les dénonces. Comme dans le cas de deux volontés mauvaises, l'une et l'autre, où quelqu'un se demande s'il tuera un homme par le poison ou par le fer, ou de quelle propriété d'autrui il s'emparera faute de pouvoir prendre les deux, ou s'il préférera s'acheter sans compter tous les plaisirs ou économiser son argent en avare, s'il ira au cirque ou au théâtre quand les deux représentations ont lieu le même jour. Et j'ajoute une autre éventualité : voler la maison d'autrui si l'occasion se présente. J'en ajoute encore une autre : commettre l'adultère si l'occasion se présente aussi, et à supposer que toutes ces occasions se présentent simultanément, provoquant toutes un même désir sans pouvoir se réaliser à la fois. Oui, l'âme est alors déchirée entre ces quatre volontés opposées et simultanées, ou davantage encore tant il y a d'objets de convoitise. Et pourtant ils ne reconnaissent pas d'habitude un si grand nombre de substances opposées !

Et dans le cas de volontés bonnes, je leur demande si c'est une bonne chose d'aimer lire les lettres d'un envoyé, et une bonne chose d'aimer la sobriété d'un psaume, et une bonne chose de disserter sur l'évangile. Oui, c'est bien, répondront-ils à chaque question. Et alors ? Si on peut aimer tout cela dans un même et seul instant, comment des volontés différentes pourraient-elles diviser le cœur d'un homme qui se demande quel

est le meilleur parti à prendre ? Elles sont toutes bonnes et pourtant elles luttent entre elles jusqu'au choix d'un objet unique sur lequel se porte la volonté devenue singulière et totale alors qu'elle était divisée. Même chose pour un même esprit qui n'est pas entièrement concentré sur ce qu'il veut quand les plaisirs éternels l'attirent mais que les joies de l'existence temporelle le retiennent. D'où déchirures et grandes souffrances. D'un côté, il y a ce que la vérité lui demande de préférer, de l'autre l'addiction lui interdit de se défaire de ses habitudes.

J'étais malade. J'étais mon propre bourreau. J'étais plus que jamais mon infatigable accusateur.

Je me roulais, me débattais dans mes chaînes jusqu'à ce qu'elles finissent par se briser – mais me retenant à peine, elles me retenaient encore.

Tu me poursuivais dans mes cachettes, Seigneur. Amour rude. Fouet redoublé de la peur et de la honte. Je ne devais pas traîner. Le peu qui restait encore de mes chaînes devait se briser entièrement, sinon elles se renforceraient et m'attacheraient plus solidement encore. Ma voix intérieure me disait, oui, maintenant. Tout de suite. Tout de suite. Oui… Et à ces mots, j'allais céder. J'étais sur le point d'agir. Et puis, non. Je ne faisais rien. Mais je ne revenais pas en arrière. Je m'arrêtais tout au bord. Je reprenais mon souffle avant de recommencer mes efforts. Presque rien et j'y étais. Presque rien et déjà, déjà… Je touchais au but. J'y étais. Non. Je n'y étais pas. Je ne touchais rien. Je n'avais rien. Je n'osais pas mourir à la mort et vivre à la vie. Le mal en moi avait plus de puissance que le bien qui m'était insolite. Et plus l'instant précis où je serais autre se faisait proche, plus il jetait d'effroi. Pas de retour possible. Pas de diversion. Mais un terrible suspens.

J'étais captif de ces riens de riens, vanités de vanités. Mes vieilles amies. Elles secouaient mon habit de chair et susurraient : tu nous congédies ? À partir de cet instant, elles ne seraient plus jamais avec moi, et pour toujours. À partir de cet instant, je ne pourrais plus jamais faire ça ou ça, pour toujours. Oh quel pouvoir de suggestion. *Ça* et *ça*… disaient-elles. Quel pouvoir de suggestion, mon Dieu ! Ton amour doit l'éviter à l'âme de ton esclave. Elles suggéraient tant d'ordures, tant de hontes. Je ne les entendais déjà presque plus. Il ne s'agissait pas de contradictions frontales mais comme des chuchotements dans mon dos, et quand je m'éloignais, des picotements pour me faire regarder en arrière. Elles me retardaient. J'hésitais alors à m'enfuir, à me débarrasser d'elles pour répondre à l'appel. Mais une violente addiction me demandait ce que je ferais sans elles.

Voix de plus en plus faible.

Dans la direction où j'avais tourné mon visage, où je tremblais d'avancer, apparaissait la chaste dignité de l'abstinence, sereine, heureuse, sans débauche, séduction honnête, qui m'invitait sans hésiter et tendait vers moi, pour m'accueillir et m'embrasser, des mains fidèles pleines d'exemples édifiants. Il y avait tant de filles et de garçons, beaucoup de jeunes, des gens de tous âges, d'honorables veuves, et de vieilles femmes toujours vierges. Et pour tous, l'abstinence n'était pas quelque chose de stérile mais la mère féconde des fils heureux de son mari – toi Seigneur. Elle se moquait de moi et m'exhortait. On aurait dit qu'elle me demandait si je serais capable d'imiter ces hommes et ces femmes. Mais penses-tu, disait-elle, que ces hommes et ces femmes y arriveraient eux-mêmes sans l'aide du Seigneur, leur Dieu ? C'est le Seigneur, leur Dieu, qui m'a donnée à eux. Est-ce que tu t'es demandé pourquoi tu restes et ne restes pas avec toi-même ? N'aie pas peur. Jette-toi dans ses bras. Il ne cherchera pas à te faire tomber en s'esquivant. Jette-toi vers lui. Sois rassuré, il t'accueillera et te guérira. J'avais affreusement honte de ces riens et de leurs murmures que j'entendais toujours. J'hésitais. Suspendu. Elle reprenait. On aurait dit qu'elle disait : deviens sourd à ces saletés de ton corps mortifère, sur la terre. Il te raconte des plaisirs mais rien de comparable à la loi du seigneur ton Dieu. Ce débat dans mon cœur me déchirait d'avec moi-même.

Alypius, immobile à mes côtés, ne pouvait qu'attendre en silence le dénouement de cette étrange excitation.

Du fond le plus secret de moi-même, mes lourdes pensées ont ramené toute la misère possible qu'elles avaient accumulée sous les regards de mon cœur. Un énorme ouragan s'est levé, provoquant une énorme pluie de larmes. Je me suis écarté d'Alypius pour laisser libre cours au fracas des larmes. J'avais besoin d'être seul pour le travail des larmes. Et je me suis éloigné pour ne pas être gêné par sa présence. Il comprit dans quel état j'étais. Oui, j'avais dû dire, je crois, je ne sais quoi d'une voix nouée de pleurs. Je me suis levé. Il est resté assis. Complètement abasourdi.

Je suis allé me jeter, je ne sais comment, sous un figuier. Ne contrôlant plus mes larmes. Elles ont débordé et jailli de mes yeux. Tu as reçu ce sacrifice, et j'ai parlé, parlé, pas exactement en ces termes, mais j'ai dit quelque chose comme : et toi, Seigneur, quand ? quand, Seigneur, la fin de ta colère ? ne te rappelle pas nos crimes anciens. Car je sentais bien que c'est eux qui me retenaient. Je jetais des cris malheureux. Encore

combien de temps ? encore combien de temps ? demain ! demain ! pourquoi pas tout de suite ? pourquoi ne pas en finir sur l'heure avec toutes mes saloperies ?

19 Mes mots, mes pleurs, dans la terrible amertume de mon cœur brisé. J'entends alors une voix depuis la maison voisine. Un chant répétitif et récurrent. Une voix d'enfant, garçon ou fille, je ne sais plus. Attrape et lis. Attrape et lis. Aussitôt mon visage a changé. Perplexe. Était-ce un rengaine quelconque que les enfants avaient l'habitude de chanter en jouant ? Non. Ça ne me disait rien. J'ai refoulé mes larmes et je me suis redressé. Ne doutant pas qu'il s'agissait d'un ordre divin qui me demandait d'ouvrir le codex et de lire le premier chapitre sur lequel je tomberais. J'avais entendu dire qu'Antoine, au hasard de la lecture de l'évangile, en avait retiré un avertissement, comme si ce qui était lu alors lui avait été adressé.

Va, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres. Tu auras un trésor dans le ciel. Viens, suis-moi[7].

Cet oracle l'avait sur-le-champ tourné vers toi.
Je suis revenu précipitamment à l'endroit où était assis Alypius. En me levant, j'y avais laissé le codex de l'envoyé. Je l'attrape, je l'ouvre et je lis en silence le premier chapitre sur lequel tombent mes yeux.

Pas de ripailles ni de saouleries, pas de coucheries ni de débauches, pas de querelles ni de jalousies. Mais revêtez le Seigneur Jésus Christ. Ne faites pas vôtres la préoccupation de la chair qui vous jette dans des désirs fous[8].

Je n'ai pas voulu en lire davantage. Ce n'était pas nécessaire. À l'instant même où je finissais cette phrase, ce fut comme si une lumière réconfortante se déversait dans mon cœur. Et toutes les ombres du doute se sont évanouies.

20 J'ai refermé le codex en marquant l'endroit avec mon doigt, je crois. Le visage enfin apaisé, je me suis confié à Alypius. Mais lui-même m'a confié ce qui se passait en lui, et que j'ignorais. Il a demandé à voir ce que j'avais lu. Je lui montre alors le passage et son attention se porte sur la suite de ce que j'avais lu et que je ne connaissais pas. La suite disait :

accueillez celui qui est faible dans la foi[9].

Alypius s'y reconnut, comme il me l'expliqua. Cet avertissement le conforta. Ce plan et cette bonne résolution s'appliquaient tout à fait à son genre de vie (et sur la voie du mieux, il m'avait déjà distancé depuis longtemps). Il m'a rejoint sans trouble, sans hésitation. De là, nous nous précipitons chez ma mère, nous entrons, et nous la mettons au courant. C'est la joie. Nous lui racontons ce qui s'est passé. Elle exulte. Elle triomphe. Et elle te bénit, toi qui peux tout faire à l'infini, au-delà de nos souhaits et de nos pensées. Elle voit que tu lui as accordé en moi bien plus que ce qu'elle avait l'habitude de demander pour moi par des pleurs et des gémissements pitoyables. Tu m'as si bien tourné vers toi que je ne cherchais plus de femme ni rien des espoirs de ce monde. Je me tenais sur le tranchant de la règle de foi. Comme tu le lui avais révélé des années plus tôt. Et tu as changé son deuil en une joie débordante, comme jamais elle n'avait osé l'imaginer, une joie plus attachante, plus pure encore que celle qu'elle pouvait attendre de petits-fils nés de ma chair.

---

1. Livre de la Sagesse 13, 1.
↵

2. Simplicianus, mort en 401, fut prêtre de Milan, bon connaisseur de la philosophie grecque, il succéda à Ambroise comme évêque de Milan en 397.
↵

3. Marius Victorinus a vécu au IVe siècle. Rhéteur romain, il se convertit au christianisme. Il a traduit en latin quelques livres platoniciens.
↵

4. Voir Virgile, *L'Énéide*, VIII, 8.
↵

5. Allusion au récit des Actes (13, 7-12) dans lequel le proconsul Sergius Paulus se convertit après la victoire de Saül, qui prendra le nom de Paul (saint Paul), sur le magicien Élymas.
↵

6. Antoine, vénéré comme un saint, fut un anachorète chrétien. Mort en 356.
↵

7. Matthieu 19, 11.

8. Lettre aux Romains 13, 13.

9. Lettre aux Romains 14, 1.

Livre ix

Oh Seigneur.

Je suis ton esclave. Je suis ton esclave. Le fils de ta servante.

Tu as brisé mes chaînes. Je te donnerai la louange en sacrifice. Louange de mon cœur et de ma langue. Tous mes os demandent : qui est comme toi, Seigneur ? Ils demandent. Réponds-moi, et dis à mon âme : ton salut, c'est moi.

Moi, c'est qui ? c'est quoi ? quel mal n'ai-je pas fait ? Et si je ne l'ai pas fait, je l'ai dit. Si je ne l'ai pas dit, je l'ai voulu.

Et toi, Seigneur, bon et compatissant, ta main droite s'est acharnée sur mes profondeurs mortelles, a vidé les abîmes de mon cœur pourri. Il suffisait de ne pas vouloir ce que je voulais et de vouloir ce que tu voulais. Où était passé mon libre arbitre toutes ces années ? de quelle profonde cachette est-il brusquement sorti pour soumettre mon cou à la délicatesse de ton joug, mes épaules à la douceur de ton fardeau ?

Christ Jésus, mon aide et mon rédempteur.

Soudain, manquer de la douceur des riens me devint douceur. Ce que j'avais eu peur d'abandonner, maintenant j'étais heureux d'y renoncer. Oui, tu as tout chassé loin de moi. Tu es la vraie douceur suprême. Tu as tout chassé pour prendre la place. Volupté la plus douce. Plus que la chair et le sang. Lumière la plus claire. Plus intérieure que tout secret. Honneur le plus haut. Inaccessible à celui qui se grandit lui-même. Je me libérais de la morsure des soucis. À toujours vouloir plus et davantage. Me vautrer dans ma libido qui me démangeait. Maintenant, je bavardais avec toi.

Ma clarté. Ma richesse. Mon salut. Seigneur mon Dieu.

12 Devant toi, j'ai préféré quitter doucement, plutôt qu'avec fracas, le marché des beaux parleurs. Et surtout la compagnie de ces enfants qui ne rêvaient ni à ta loi ni à ta paix, mais à des folies illusoires, à des combats de forum, et qui, pour leurs délires, m'achetaient mes paroles comme on s'achète des armes. Par chance, dans très peu de jours, c'étaient les vacances des vendanges. Je décidai donc de patienter jusque-là, je renoncerais ensuite à mes fonctions, selon les règles. Tu m'affranchirais alors de mes occupations vénales. Nous partagions ce plan avec toi et personne d'autre, à part nos proches. Nous avions convenu de ne rien dire à personne.

En remontant de la vallée des larmes, nous avons chanté le chant par degrés. Tu nous as donné des flèches pointues et des charbons incandescents contre la fourberie de la langue qui ne pense que par contradictions et qui n'aime que pour tout avaler, comme on mange quelque chose.

13 Les flèches de ton amour ont transpercé notre cœur. Tes paroles nous ont troué les entrailles. Nous les avons conservées en nous, comme les exemples de tes esclaves que tu as fait passer de la noirceur à la lumière, de la mort à la vie. Leur accumulation en nous formait un grand feu qui a brûlé la profonde torpeur de nos pensées, nous a empêchés de retomber dans l'abîme, et nous a enflammés si fort que toute flatulence hypocrite de la langue ranimait notre feu au lieu de l'éteindre.

Mais comme tu avais déjà fait connaître ton saint nom sur toute la terre, il y en aurait toujours eu pour nous féliciter de notre vœu et de notre projet. Du coup, nous aurions pu faire figure de prétentieux si nous n'avions pas attendu l'échéance si proche des vacances, et si nous avions renoncé plus tôt à une profession publique exposée aux regards de tous. Et tous ceux qui observaient mes faits et gestes auraient vu que j'avais voulu avancer la date si proche des vacances des vendanges, et m'auraient sévèrement critiqué : j'aurais eu l'air de chercher à me grandir. Et à quoi bon laisser mon cœur être l'objet d'attaques et de disputes, de donner l'occasion de blasphémer ce qui est bon pour nous ?

14 De plus, ce même été, un travail excessif avait affaibli mes poumons. Respiration difficile. Douleurs de poitrine. J'étais atteint. Incapable de parler clairement et pour longtemps. J'ai d'abord été très perturbé. Je serais contraint de renoncer par nécessité à ma charge de professeur. Ou, dans l'hypothèse qu'on réussisse à me soigner et me guérir, contraint au moins à prendre du repos. Mais maintenant était née et avait grandi en moi une volonté farouche de me libérer et de reconnaître que tu es le Seigneur – comme tu le sais, mon Dieu –, alors cette perspective m'a rempli de bonheur. J'avais enfin une excuse valable à opposer au mécontentement des parents qui, pour l'éducation de leurs fils, ne voulaient jamais m'accorder un peu de liberté. Tout heureux, j'ai donc supporté le temps qui restait jusqu'à l'expiration du délai – vingt jours ? je ne

sais plus. Mais il a fallu du courage pour supporter tout ce temps. Surtout que l'ambition ne m'aidait plus à endurer le poids de mes tâches. J'aurais été menacé d'écrasement si la patience n'avait pas pris le relais. L'un ou l'autre de tes esclaves, mes frères, peut bien m'accuser d'avoir commis une faute en acceptant d'occuper, ne serait-ce qu'une heure, la chaire du mensonge, alors même que j'étais déjà de tout cœur à ton service. Je ne le nierai pas. Mais toi, Seigneur très compatissant, cette faute aussi, tu l'as pardonnée et effacée dans l'eau sainte, avec toutes les autres, effrayantes et mortelles.

3 Mais notre bonheur a rendu Verecundus fou d'angoisse. Très embarrassé, il voyait bien qu'il était exclu de notre communauté. Si lui n'était toujours pas chrétien, sa femme avait la foi. Mais elle devenait alors un obstacle sur le chemin que nous abordions. La seule manière dont il voulait être chrétien, nous disait-il, lui était donc impossible. Il nous a pourtant offert très généreusement son hospitalité. Aussi longtemps que nécessaire.

Tu le payeras, Seigneur, quand tu payeras les justes puisque tu l'as déjà associé à leur sort.

Et en effet, après que nous l'avions quitté pour Rome, il est tombé malade. Dans sa maladie, il se fit chrétien et fidèle. Et il quitta cette vie. Tu as donc eu non seulement pitié de lui mais de nous aussi. Nous n'avions plus à penser à l'humanité remarquable d'un de nos amis sans pouvoir le compter parmi ton remarquable troupeau. Torture d'une intolérable douleur.

Merci à toi, notre Dieu. Nous t'appartenons. Comme le montrent tes encouragements et tes consolations. Fidèles dans tes promesses, pour nous avoir offert ta campagne de Cassiciacum, où nous nous sommes délassés en toi loin de la fièvre du monde, tu as donné à Verecundus les beautés de ton jardin toujours vert (car tu lui as pardonné ses péchés sur la terre) sur ta montagne grasse, ta montagne, montagne féconde.

4 Verecundus s'était angoissé mais Nébridius s'est réjoui avec nous. Lui non plus n'était toujours pas chrétien. Il émergeait à peine du piège d'une erreur très pernicieuse : il croyait que le corps véritable de ton fils n'était qu'un fantôme. Et, sans être encore imprégné d'aucun des mystères de ton assemblée, il traquait la vérité de toute son ardeur. Peu après notre conversion et notre régénération par ton baptême, il adopta la foi catholique, parfaitement chaste et abstinent. Il t'a servi en Afrique parmi les siens. Et quand il a fait toute sa maison chrétienne, tu l'as libéré de son corps. Maintenant, il vit dans le cœur d'Abraham. Et quelle que soit la signification de ce cœur, c'est là que vit mon Nébridius. Mon doux ami. Le tien aussi, Seigneur, un affranchi devenu ton fils adoptif. C'est là qu'il vit. Oui, quel autre lieu pour une telle âme ? C'est là qu'il vit. Ce lieu sur lequel il m'interrogeait si souvent, moi un pauvre petit homme inexpérimenté. Il ne pose plus son oreille sur ma bouche. Mais sa bouche spirituelle sur ta source. Et il boit autant qu'il peut la sagesse avec une joyeuse avidité sans fin. Je sais qu'ainsi il ne boit pas pour m'oublier parce que toi, Seigneur, toi dont il s'abreuve, tu te souviens de nous.

Nous en étions là. À consoler Verecundus de sa tristesse, assurés que notre conversion préserverait notre amitié. Et en lui conseillant d'être fidèle à son état, à la vie conjugale. Quant à Nébridius, nous attendions le moment où il nous suivrait. Il était tout près de le faire. Sur le point de le faire.

Puis vinrent enfin les derniers jours d'école. Enfin. Ils m'ont paru si longs et si nombreux confrontés à la liberté et ses loisirs pour chanter de tout mon cœur :

De toi mon cœur a dit j'ai cherché ton visage ton visage Seigneur je le réclamerai encore[1]

5 Puis le jour est venu où, après m'en être déjà libéré par la pensée, je fus effectivement libéré de mon métier de rhéteur. Voilà. C'était fait. Tu as arraché ma langue comme tu avais arraché mon cœur. Je t'ai béni, tout heureux, en partant avec tous les miens pour la villa à la campagne. Ce que j'ai écrit là-bas, c'était déjà en tant que ton esclave, mais on y entendait encore l'arrogance académique reprendre son souffle comme pendant une pause. Témoins, ces livres sur mes discussions avec les uns et les autres et avec moi-même, seul devant toi. Et mes lettres qui témoignent de mes discussions avec Nébridius absent.

Quand aurais-je suffisamment de temps pour rappeler tous tes immenses bienfaits à notre égard à cette époque ? Surtout en me précipitant vers d'autres encore plus grands.

Mais mon souvenir me ramène en arrière.

Quelle douceur pour moi, Seigneur, de te confier par quels stimuli intérieurs tu m'as littéralement dompté et comment tu m'as nivelé en rabaissant les montagnes et les collines de mes pensées. Comment tu as redressé mes détours et adouci mes aspérités. Comment tu as sub-jugué Alypius lui-même, mon frère de

cœur, par le nom de ton unique engendré, notre Seigneur et sauveur Jésus Christ. Nom qu'il a d'abord refusé avec dédain de voir figurer dans nos écrits. Il préférait qu'ils aient l'odeur des cèdres du Gymnase, que le Seigneur a maintenant brisés, plutôt que l'odeur des herbes chrétiennes utiles pour s'opposer aux serpents.

8 Ma voix, mon Dieu, a crié vers toi. En lisant les psaumes de David. Chants fidèles. Airs de dévotion sans emphase. J'étais mal dégrossi à ton amour brut. Catéchumène en vacances dans une villa avec le catéchumène Alypius. Ma mère accrochée à nous : apparence féminine et foi virile ; un sang-froid de vieillard et un amour maternel. Amour chrétien. C'était ma voix, dans ces psaumes, qui criait vers toi. Ils me faisaient m'enflammer pour toi. Je brûlais de les réciter, à la terre entière si j'avais pu. Devant l'arrogance des hommes. Oui, on les chante sur la terre entière. Rien ne résiste à ta chaleur.

Les manichéens m'indignaient, me révoltaient. Âpre douleur. Mais d'un autre côté, ils me faisaient pitié : ils ne connaissaient rien de ces mystères sacrés, rien de ces remèdes. Pauvres malades qui s'opposaient à l'antidote qui aurait pu les guérir. À ce moment, j'aurais voulu qu'ils soient quelque part près de moi, sans que je le sache, qu'ils voient mon visage et entendent mes cris quand je lisais le psaume quatre, à mes heures libres. Et qu'ils voient l'effet de ce psaume sur moi.

Je crie alors réponds-moi Dieu qui m'ajustes

asphyxié tu élargis mon souffle

fais-moi grâce oh écoute ma demande[2]

Qu'ils m'entendent sans que je le sache (qu'ils n'imaginent pas que je disais à cause d'eux ce que j'ai dit entre les paroles du psaume). Parce qu'en réalité, je n'aurais pas dit cela, pas comme ça, si j'avais senti qu'ils m'entendaient et qu'ils me voyaient. Si je l'avais dit, ils n'auraient pas compris que c'était avec moi et pour moi, devant toi, l'expression familière de mon âme.

9 Je tremblais de peur en même temps que je bouillais d'espoir. Bouleversé par ta compassion, père. Tout cela sortait de mes yeux, de ma voix, quand ton souffle bon se tournait vers nous et disait :

Vous tous jusqu'à quand durera ce mépris de ma gloire ?

vous êtes attirés par le vide à la poursuite du mensonge[3]

Oui, j'ai aimé le vide. Oui, j'étais à la poursuite du mensonge. Pendant que toi, Seigneur, tu avais déjà grandi ton saint, en le tirant du sommeil des morts et en le plaçant à ta droite. De tout en haut, il enverrait sa promesse, le paraclet, le souffle de vérité. Oh, il l'avait déjà envoyé mais je ne le savais pas. Il l'avait envoyé parce qu'il avait déjà été grandi, en se relevant des morts et en montant au ciel. Avant, le souffle n'était pas encore donné puisque Jésus n'avait pas encore été glorifié.

Cri du prophète : jusqu'à quel point des cœurs si lourds ? Pourquoi aimer le vide ? Pourquoi être à la poursuite du mensonge ? Apprenez : le Seigneur a grandi son saint. Cri : jusqu'à quel point irez-vous ? Cri : apprenez.

Et moi si longtemps ignorant, j'ai aimé le vide, j'ai poursuivi le mensonge. Et j'ai entendu. Je me suis mis à trembler. Je me suis souvenu que j'avais été semblable à ceux à qui ce cri était adressé. Oui, dans les fantasmes que j'avais pris pour la vérité, il y avait le vide et le mensonge. La douleur de mes souvenirs m'a arraché de nombreux cris profonds et puissants. J'aurais aimé que ceux qui aiment toujours le vide et sont toujours à la poursuite du mensonge les entendent. Bouleversés, ils auraient peut-être tout vomi. Tu écouterais leurs cris. Parce qu'il est mort pour nous d'une vraie mort celui qui t'interpelle pour nous.

10 Je lisais :

Révoltez-vous plus de crime[4]

J'étais ému, mon Dieu. J'avais déjà appris à me révolter contre mon passé pour ne plus commettre de faute à l'avenir. Révolte méritée : le péché en moi n'était pas dû au côté obscur d'une autre nature – comme disent ceux qui ne se révoltent jamais contre eux-mêmes et accumulent contre eux une révolte pour le jour de la révolte et du dévoilement de ton juste jugement. Mais le bien pour moi n'était plus extérieur. Je n'étais

plus à sa poursuite sous le soleil, avec mes yeux charnels. Chercher sa joie à l'extérieur, c'est se vider facilement, se perdre dans les choses visibles et temporelles – oh, ces images que vient lécher l'esprit famélique. Et si fatigués d'être affamés, ils disaient : qui nous fera voir le bonheur ? Qu'ils nous entendent alors répondre : Seigneur, nous sommes marqués de la lumière de ton visage. Nous ne sommes pas la lumière qui donne à tout homme la lumière, mais notre lumière vient de toi. Pour que, jadis ayant été noirceur, nous soyons lumière avec toi. Oh, s'ils pouvaient voir l'éternité intérieure. Moi, pour y avoir goûté, je grinçais des dents, impuissant à la leur montrer. Même s'ils m'apportaient ce cœur extérieur, loin de toi, dans leurs yeux, et s'ils disaient : qui nous fera voir le bonheur ? Oui, même là, j'avais cette colère contre moi, dans la chambre intime où le remords m'avait blessé, où je m'étais sacrifié en tuant ma vieille humanité, et j'avais mis tout mon espoir en toi dans la pensée balbutiante de ma régénération. À l'endroit même des commencements de ta douceur et de la propagation de ta joie dans mon cœur. Oh mes cris. Je reconnaissais en moi ce que je lisais hors de moi. Je ne voulais plus me démultiplier dans les biens terrestres, dévorant le temps et dévoré par le temps. Dans la simplicité des choses éternelles, j'avais un blé, un vin, une huile tout autres.

11 Mon cri au verset suivant. Un cri arraché à mon cœur.

Oh, dans la paix. Oh, dans l'être lui-même.

Oh, qu'a-t-il dit ?

Je m'endormirai. Je ferai un rêve.

Oui, qui nous résistera quand se fera la parole qui est écrite : la mort est absorbée par la victoire ? L'être lui-même, c'est toi forcément. Qui ne changes pas. Repos dans lequel s'oublient tous les efforts. Personne n'est comme toi. Et il n'y a pas beaucoup d'autres choses à obtenir qui ne sont pas ce que tu es. Toi seul, Seigneur, tu m'as installé personnellement dans l'espoir. Je lisais. Je brûlais. Mais je ne trouvais pas quoi faire avec ces sourds et ces morts, ce que j'avais été moi-même, peste, aboyeur acariâtre et aveugle, en guerre contre les écritures pleines de miel, du miel des cieux, et de la lumière de ta lumière. Et je me liquéfiais devant les ennemis de ces écritures.

12 Comment pourrai-je tout me rappeler de ces jours de vacances ? Mais je n'ai pas tout oublié, et je ne cacherai ni la violence de ton fouet ni l'étonnante rapidité de ton amour. À cette époque, tu me torturais d'une rage de dents. Elle s'aggrava au point de me priver de l'usage de la parole. J'eus alors l'idée de demander à tous les miens qui étaient présents de t'adresser des prières pour moi – Dieu qui sauve de tout. Je l'ai écrit sur une tablette que je leur ai donné à lire. Et aussitôt que nous sommes tombés genoux à terre, en signe de notre supplication, et la douleur a disparu. Mais quelle douleur ? Comment a-t-elle disparu ? Je fus épouvanté, je l'avoue, mon Dieu, mon Dieu. Je n'avais jamais fait une telle expérience de ma vie. Tu t'es alors fait reconnaître de moi, dans les profondeurs. Heureux dans la confiance, j'ai loué ton nom. Mais cette confiance ne me donnait aucune assurance quant à mes fautes passées que ton baptême n'avait pas encore effacées.

13 La saison des vendanges finie, j'ai rendu publique ma démission. Les Milanais devraient trouver à leurs élèves un autre marchand de discours. J'avais choisi de te servir, et de plus, avec des difficultés à respirer et une douleur de la poitrine, je n'aurais pu poursuivre ma carrière. J'ai alors fait part dans une lettre à ton champion, le saint homme Ambroise, de mes erreurs passées et de mon vœu présent. Je lui ai demandé ce que je devais lire de préférence dans tes livres pour être le mieux préparé et le plus apte pour recevoir une si grande grâce. Son conseil : le prophète Isaïe. Parce qu'il annonce, j'imagine, plus ouvertement que tous les autres, l'évangile et la vocation des païens. Mais je n'ai rien compris à ma première lecture. J'ai cru que tout le livre était comme ça. J'attendrais pour le reprendre d'avoir pratiqué davantage le langage du Seigneur.

14 Vint le temps de m'inscrire au baptême. Nous avons alors quitté la campagne pour Milan. Alypius décida lui aussi de renaître en toi avec moi. Il avait déjà l'humilité qu'il faut pour tes mystères. Il dominait férocement son corps au point d'écraser de ses pieds nus le sol glacé de l'Italie. Étrange audace. S'est joint à nous le jeune Adéodat, né de ma chair et de ma faute. Tu l'avais bien fait. À quinze ans à peine, il dépassait en intelligence beaucoup d'hommes sérieux et instruits.

Je témoigne devant toi : ce sont tes dons, Seigneur mon Dieu, créateur de tout et puissant au point de donner une forme à nos déformations. Car à part mon crime, il n'y avait rien de moi dans cet enfant. Nous

l'avions nourri de ton enseignement, mais c'est toi qui nous l'avais inspiré, et personne d'autre.
Je témoigne devant toi : ce sont tes dons. Dans un de mes livres, *L'Enseignant*, Adéodat [5] lui-même dialogue avec moi. Tu sais que toutes les pensées que je prête dans ce livre au personnage de mon interlocuteur sont bien les siennes. Il avait alors seize ans. J'ai pu observer chez lui beaucoup d'autres choses plus étonnantes encore. Son intelligence m'horrifiait. Qui d'autre que toi aurait pu être l'ouvrier de ces miracles ? Très vite, tu l'as arraché de la vie sur terre. Je me souviens maintenant de lui avec confiance, sans avoir plus jamais peur ni pour son enfance ni pour son adolescence ni pour toute sa vie d'homme. Nous l'avons pris avec nous (il avait le même âge que nous dans ta grâce) pour l'éduquer dans ton enseignement.
Nous avons été baptisés et l'inquiétude pour notre vie passée nous a quittés. Tous ces jours, je n'étais jamais rassasié de l'étonnante douceur qu'il y avait à contempler la profondeur de ton plan pour sauver l'humanité. J'ai pleuré à tes hymnes, à tes cantiques, aux accents suaves des voix bouleversantes et pénétrantes de ton assemblée. Ces voix se répandaient dans mes oreilles. La vérité se diffusait dans mon cœur d'où jaillissaient de pieuses émotions qui me tiraient des larmes bienfaisantes.

Depuis peu, l'assemblée de Milan pratiquait ce genre de consolations et d'encouragements : des frères chantaient ensemble passionnément, en unissant leurs voix et leurs cœurs. Depuis un an, pas beaucoup plus, Justine, mère du jeune roi Valentinien, séduite par l'hérésie des Ariens, persécutait ton homme, Ambroise. Le peuple fidèle passait la nuit dans l'église, prêt à mourir avec son évêque, ton serviteur. Ma mère était parmi eux. Ton esclave. Parmi les premiers, inquiète et vigilante. Elle vivait de prières. Et nous, encore froids loin de la chaleur de ton esprit, étions néanmoins troublés par la frayeur et l'agitation de la cité. On a alors chanté des hymnes et des psaumes, selon la coutume orientale, pour ne pas dépérir d'ennui et de chagrin. Cette institution est toujours d'actualité. Imitée par beaucoup, presque toutes tes ouailles, et dans le reste du monde.

Vers cette époque, tu as révélé dans une vision à ton champion, que j'ai déjà mentionné, le lieu où se trouvaient les corps des martyrs Protais et Gervais. Pendant des années, tu les avais cachés et préservés dans le trésor de ton secret pour les en retirer au moment voulu et contenir une femme enragée, reine de surcroît. En effet, une fois les corps découverts et exhumés, on les a transférés solennellement à la basilique d'Ambroise. C'est alors que des hommes possédés par des esprits immondes ont recouvré la santé, et les démons eux-mêmes sont passé aux aveux. Bien plus, un aveugle depuis plusieurs années, citoyen très connu dans la cité, alors que la foule bruyante exprimait sa joie, en demanda la raison. En apprenant ce qui se passait, il a bondi et ordonné à son guide de le conduire. Arrivé sur place, il est autorisé à s'approcher et à toucher avec son mouchoir le cercueil de tes saints dont la mort est précieuse à tes yeux. Ce qu'il a fait. Puis il a porté le tissu à ses yeux qui aussitôt se sont ouverts.
Le bruit se répand. On te loue avec ferveur et éclat. Et l'ennemie célèbre, si elle ne s'est pas appliquée à croire dans la raison, a néanmoins mis un terme à sa persécution délirante.

Merci, mon Dieu. Mais par où et vers où as-tu conduit mon souvenir pour que je t'avoue ce que j'avais oublié, passé sous silence, malgré l'importance des faits ? Alors que s'exhalait l'odeur de tes parfums, nous ne courions pas après toi. Et je pleurais maintenant davantage au chant de tes hymnes, depuis longtemps j'ai soupiré après toi, je respirais enfin – oh le vent passe bien dans une maison de paille.

Toi qui fais l'union de ceux qui ne sont qu'un dans un foyer, tu as ouvert notre communauté à Évodius, un jeune de notre ville. Il s'était engagé dans les services spéciaux de l'armée. Avant de venir à nous, il s'était déjà tourné vers toi, et se fit baptiser. Il avait démissionné de sa fonction dans le monde pour s'engager auprès de toi. Être ensemble, c'était pour nous vivre saintement ensemble. Nous avons cherché alors où nous serions plus utiles à ton service, et nous avons décidé de retourner en Afrique.

Nous étions à Ostie, à l'embouchure du Tibre. Ma mère est morte.

J'oublie beaucoup de choses. Je fais vite.
Accepte mes aveux et mes remerciements, mon Dieu, pour d'innombrables choses que je tais. Mais je n'oublierai rien de l'amour que j'ai conçu pour elle, ton esclave, qui m'a conçu pour me faire naître dans sa chair à la lumière du temps, et dans son cœur à celle de l'éternité.
Je ne vais pas parler de ses dons mais de tes dons en elle. Elle ne s'est pas faite elle-même ni éduquée elle-même : tu l'as créée, et ni son père ni sa mère ne savaient quelle personne se ferait à partir d'eux. Elle fut instruite dans ton amour par la baguette de ton messie, sous la conduite de ton fils unique, dans un foyer croyant, membre sain de ton assemblée. Elle prétendait qu'elle ne devait pas tant son éducation aux soins de

sa mère qu'à ceux d'une vieille esclave décrépite qui avait porté sur son dos son père enfant, comme les aînés portent souvent les plus petits. Ce souvenir, avec son grand âge et sa conduite irréprochable, lui valaient, dans ce foyer chrétien, les égards de ses maîtres. Ils lui avaient confié leurs filles, elle en avait pris grand soin. Quand elle devait les corriger, elle usait d'une vive et sainte sévérité. Et pour leur instruction, d'une discrète réserve. Elle ne leur permettait pas, fussent-elles assoiffées, de boire, même de l'eau, en dehors des heures des repas frugaux qu'elles prenaient à la table de leurs parents. Pour prévenir de mauvaises habitudes. Elle ajoutait cette sage parole : aujourd'hui, vous buvez de l'eau faute d'avoir du vin, et une fois mariées et devenues maîtresses de la cave et du cellier, l'eau vous dégoûtera mais vous garderez l'habitude de boire. Cet avertissement sensé et cet interdit catégorique ont refréné l'avidité d'un âge trop tendre. Elle a éduqué la soif de ces jeunes filles, à devenir honnête et mesurée, pour ne plus désirer ce qui était inconvenant.

Et pourtant, insidieusement, oui comme elle me l'a raconté à moi, son fils, elle prit insidieusement goût au vin. Ses parents, se fiant, selon la coutume, à sa réputation de jeune fille sobre, l'envoyaient souvent tirer du vin au tonneau. Par l'ouverture supérieure, elle plongeait une coupe, mais avant de verser le vin pur dans la cruche, elle en prenait un petit peu du bout des lèvres. Elle ne pouvait en supporter davantage sans éprouver de dégoût. Il s'agissait moins en fait d'un penchant pour l'ivresse que d'un débordement d'une jeunesse exubérante, espiègle et bouillonnante, réprimé d'habitude chez les enfants par l'influence des adultes. C'est ainsi que, chaque jour, de petite gorgée en petite gorgée supplémentaire – parce que celui qui néglige les détails tombe pour un rien –, elle a pris l'habitude de vider avidement des coupes presque pleines. Où était passée alors la vieille femme pleine de sagesse avec ses interdits vigoureux ? Mais pouvait-on quelque chose contre cette maladie cachée si toi, Seigneur, avec ton remède, tu ne veillais sur nous ? En l'absence du père et de la mère, et de ceux qui l'élevaient, tu étais présent toi qui as créé, qui appelles, et qui aussi par l'intermédiaire des hommes accomplis quelque bien pour le salut des âmes. Qu'as-tu fait alors, mon Dieu ? Comment l'as-tu soignée ? et guérie ? N'est-ce pas en faisant sortir de l'âme de quelqu'un d'autre, comme un fer guérisseur tiré de tes réserves cachées, une critique acerbe et sévère qui trancha net cette gangrène ? Une servante, en effet, qui avait l'habitude de l'accompagner au tonneau, se disputa avec sa jeune maîtresse. Elles sont seules. Elle l'accuse de cette faute en la traitant de petite ivrogne. Insulte amère. Elle, piquée au vif, réalise son horreur. Elle la réprouve aussitôt et s'en débarrasse.

Il arrive que les amis, en nous flattant, nous pervertissent. Mais les ennemis, en s'opposant, nous corrigent très souvent. Et tu ne tiens pas compte de leurs actes mais de ce qu'ils ont voulu faire. Oui, dans sa colère, cette servante visait à exaspérer sa jeune maîtresse, et non pas à la guérir. Elle a fait ça en cachette, profitant du lieu et du moment, mais aussi peut-être parce qu'elle a eu peur d'être accusée d'avoir trop attendu pour la dénoncer.

Mais toi, Seigneur, recteur du ciel et de la terre, qui détournes à ton profit les profondeurs du torrent, qui ordonnes le flot turbulent des siècles, tu as même guéri une âme avec la maladie d'une autre. Voyant cela, personne ne peut s'attribuer d'avoir corrigé quelqu'un qui voulait être corrigé.

Elle fut donc élevée dans la pudeur et la sobriété. Tu l'avais soumise à ses parents bien plus que ses parents ne l'avaient soumise à toi. On la maria dès qu'elle devint vraiment nubile. Donnée à un homme qu'elle a servi comme son maître. Elle s'est efforcée de le convertir à toi. Par ses habitudes de vie qui lui parlaient de toi. Tu t'en servais pour la rendre belle et digne d'amour et d'admiration à ses yeux. Au lit, elle a même supporté ses infidélités sans jamais les lui reprocher. Elle attendait de ton amour pour lui qu'il le fasse croire et le rende chaste. Lui était à la fois capable d'une grande bonté et d'une colère irrépressible. Mais elle avait appris à ne pas résister à sa colère – ne rien faire, ne rien dire. Une fois la crise passée, le calme revenu, elle guettait le moment opportun pour s'expliquer, si par hasard il s'était emporté de façon trop inconsidérée. Et beaucoup de femmes, qui étaient mariées à des hommes plus doux, portaient pourtant des traces de coups qui les défiguraient. Entre elles, dans l'intimité, elles accusaient leurs maris. Ma mère accusait leur langue. À la fois amusée et grave, elle leur rappelait que ces fameuses tablettes qu'on appelle les tables du mariage, et qu'on leur avait lues, faisaient d'elles des servantes. Elles avaient à se souvenir de leur condition : elles ne pouvaient s'opposer crânement à leurs maîtres. Quel étonnement pour ces femmes qui connaissaient le mari féroce qu'elle-même devait supporter. Sans qu'on ait jamais entendu dire ni pu apporter de preuves que Patricius battait sa femme, ni qu'une brouille domestique ou une dissension ait pu les séparer, ne serait-ce qu'un seul jour. Elles lui en demandaient la raison, sans se gêner. Monica leur apprenait alors comment elle s'y prenait – et que je viens de rappeler plus haut. Suivant qu'elles s'y conformaient ou non, elles l'en remerciaient après expérience, et sinon restaient asservies et maltraitées.

Même sa belle-mère. Les ragots de servantes malveillantes l'avaient d'abord montée contre elle. Mais elle céda devant sa déférence, sa persévérance et sa douce patience. Elle dénonça spontanément à son fils les

propos équivoques des servantes qui troublaient la paix du ménage entre elle et sa bru. Et demanda que justice soit faite. Obtempérant, par souci de l'ordre familial, et veillant à l'unité entre les siens, son fils infligea à celles qui avaient trahi la punition que leur accusatrice jugeait adaptée. Ce serait dorénavant la récompense, promit-elle, qu'elles devaient espérer, si croyant lui plaire, elles disaient du mal de sa bru. Aucune ne s'y risquerait plus. Et les deux femmes ont depuis vécu dans une douce bienveillance mémorable.

11 Tu as donné un autre grand talent à ta fidèle esclave, dans l'utérus de laquelle tu m'as créé, mon Dieu, mon amour. Elle avait le don de pacifier, dès qu'elle pouvait, quiconque se divisait et s'opposait. Elle avait beau entendre de part et d'autre des gens se plaindre amèrement, et pleins de colère, vomir comme d'habitude leur brouille indigeste, lorsqu'en présence d'une amie, et en l'absence de l'ennemie, l'acidité des conversations laisse transpirer une haine crue. Elle ne répétait rien à l'une et à l'autre que ce qui pouvait servir à les réconcilier. Cela m'aurait paru insignifiant si je n'avais fait la triste expérience d'une foule de gens qui, par je ne sais quelle horrible contagion du mal très largement répandu, rapportent à la colère ennemie les propos de la colère ennemie, voire même en inventent ! Au contraire, l'humanité de l'homme se doit de juger qu'il est même insuffisant de ne pas exciter ni augmenter les divisions entre les hommes en parlant méchamment, sans chercher aussi à les éteindre par des paroles apaisantes. Comme ma mère que tu formais, toi Seigneur de l'intimité, à l'école du cœur.

12 Enfin, elle a réussi à te gagner son mari, à la fin de sa vie temporelle. Elle n'a plus eu à se plaindre de ce qu'elle avait enduré quand il n'était pas encore un homme de foi.

Elle était l'esclave de tes esclaves. Tous ceux qui la connaissaient te remerciaient, t'honoraient et t'aimaient. Tu étais présent dans son cœur. Ils le sentaient. Sa sainte fréquentation leur en donnait la preuve. Femme d'un seul homme, et qui rendait ce qu'elle avait reçu de ses parents, elle s'occupait fidèlement de sa maison. Ses bonnes actions témoignaient en sa faveur. Elle avait tenu à élever elle-même ses enfants, et à chaque fois qu'elle les voyait dévier de toi, les douleurs de l'accouchement recommençaient.

Mais nous tous, Seigneur (tous ceux qui sont tes esclaves comme tu nous permets de le dire), après avoir reçu la faveur de ton baptême, nous vivions déjà ensemble avec toi, avant sa mort. Elle prenait soin de nous comme si elle nous avait tous enfantés. Elle était soumise comme si nous l'avions tous enfantée.

13 Le jour où elle quitterait cette vie était imminent – jour que tu connaissais mais que nous ignorions. Je crois qu'un de tes secrets fut alors de nous réunir seuls, elle et moi. Accoudés à une fenêtre, avec vue sur le jardin intérieur où nous habitions.

C'était près d'Ostie, sur l'embouchure du Tibre. Loin de la foule, après les fatigues d'un long voyage. Nous nous reposions avant de prendre la mer. Très douce conversation en tête-à-tête. Oubliant le passé, tendus vers ce qui était devant nous, nous avons cherché entre nous, en présence de la vérité que tu es, quelle serait la vie éternelle des saints. L'œil ne l'a pas vue ni l'oreille entendue ni le cœur de l'homme ne l'a imaginée. Mais nous avons ouvert la bouche avide de notre cœur à ta source vive, source de vie près de toi, pour en être aspergés comme nous le pourrions, et comprendre d'une façon ou d'une autre une si grande chose.

14 Et voici la conclusion à laquelle nous sommes arrivés : le plaisir charnel, si grand et si lumineux soit-il, n'est rien comparé à la joie de l'autre vie, et ne mérite même pas d'être mentionné.

Éveillés à l'être même, d'un amour plus brûlant encore, nous avons parcouru, pas à pas, l'ensemble des réalités physiques. Le ciel lui-même, d'où le soleil, la lune et les étoiles brillent sur la terre. Cette ascension intérieure nous a fait penser, discuter et nous étonner de tes réalisations. Nous sommes parvenus à nos propres esprits, et nous les avons dépassés pour atteindre la région de l'abondance infinie où tu donnes à Israël le pâturage éternel de la vérité. Ici, la vie c'est la sagesse par qui sont faites toutes les choses présentes, celles qui ont été et celles qui seront. Et qui elle-même n'a pas été faite : la sagesse est comme elle a été et comme elle sera toujours. Ou plutôt, il n'y a en elle ni avoir été ni devenir mais être seulement parce qu'elle est éternelle. Avoir été plus devenir ne font pas l'éternité.

Nous parlions, et dans notre désir, nous avons à peine effleuré la sagesse d'un battement de cœur.

Nous avons gémi en abandonnant là les balbutiements déliés de l'esprit. Et nous sommes retournés au vacarme de nos lèvres où commence et finit la parole.

Mais quoi de semblable à ta parole, notre Seigneur, qui se perpétue en elle sans vieillir et qui renouvelle tout ?

15 Et nous nous sommes demandé : si le tumulte de la chair devenait silencieux, et silencieux les mirages de

la terre et des eaux et des airs, jusqu'aux étoiles polaires, et si l'âme elle-même devenait silencieuse, en passant au-delà de soi et en ne pensant plus à soi, silencieux les rêves et les visions imaginaires, et si langue, signe, tout ce qui passe, devenaient absolument silencieux – mais si on pouvait les entendre, toutes ces choses diraient : nous ne nous sommes pas faites nous-mêmes, mais nous avons été faites par celui qui demeure pour toujours – cela étant dit, si toutes ces choses se taisaient enfin pour éveiller notre oreille à celui qui les a faites, et si lui-même parlait seul, non à travers ces choses mais par lui-même, pour que nous entendions sa parole, non dans une langue de chair, ni par la voix d'un messager, ni par le bruit du tonnerre, ni par les énigmes des paraboles, mais par lui-même que nous aimons en elles, et que nous l'entendions alors lui-même sans elles – comme à présent, dans notre élan, en touchant d'une pensée rapide la sagesse éternelle qui demeure au-dessus de tout – et si cela se prolongeait et que disparaissaient les autres visions d'un genre très inférieur, et que celle-là seule capture, absorbe et enfouisse son spectateur dans les joies intérieures, et que la vie éternelle ressemble à ce moment d'intelligence après lequel nous avons soupiré… n'est-ce pas ça : entrer dans la joie de son seigneur ?

Oh mais quand ?

N'est-ce pas quand tous nous nous relèverons mais sans être tous changés ?

C'est des choses de ce genre que je lui disais, même si ce n'est pas tout à fait le ton ni les paroles exactes.

Seigneur, tu sais que ce jour-là, au cours de notre conversation, et que ce monde avec tous ses plaisirs perdait de sa valeur à mesure que nous parlions, ma mère dit alors :

– Fils, pour moi, cette vie n'a plus aucun charme. Que pourrais-je encore y faire ? Pourquoi suis-je encore là ? Je ne sais pas. Dans ce monde, pour moi, tout espoir a disparu. Une seule chose me faisait désirer rester assez longtemps encore dans cette vie : te voir chrétien catholique avant ma mort. Mon Dieu m'a plus que comblée. Je te vois : tu es son esclave et tu méprises les satisfactions terrestres. Qu'est-ce que je fais encore ici ?

Ma réponse, je ne m'en souviens pas bien. Mais à peine cinq jours plus tard, guère plus, elle fut clouée au lit par la fièvre.

Un jour, dans les affres de la maladie, à bout de forces, elle a un instant perdu conscience de ce qui l'entourait. Nous avons accouru. Elle venait de reprendre ses esprits. Elle nous a aperçus, mon frère et moi, et nous a demandé comme si elle cherchait quelque chose : où étais-je ? Elle a remarqué que nous étions effondrés de chagrin.

Enterrez votre mère ici, dit-elle.

Je n'ai rien dit. Je luttais contre l'envie de pleurer. Mais mon frère a dit quelque chose comme : il vaut mieux pour elle mourir dans sa patrie plutôt qu'à l'étranger. À ces mots, l'anxiété gagna son visage et elle lui a lancé un regard réprobateur pour avoir de telles idées. Elle m'a fixé du regard et m'a lancé : regarde ce qu'il dit. Ajoutant pour tous les deux : enterrez ce corps n'importe où. Vous ne devez pas vous en inquiéter. Tout ce que je vous demande, c'est de vous souvenir de moi à l'autel du Seigneur, où que vous soyez.

Elle s'expliqua avec les mots dont elle était encore capable. Puis elle a cessé de parler.

La maladie s'était aggravée. Elle ne la lâchait plus.

Moi, j'ai pensé à ce que tu donnes, Dieu invisible, à ce que tu jettes dans le cœur de tes fidèles qui en récoltent tant de prodiges.

Joie.

Je te remerciais en me rappelant ce que je savais : elle s'était toujours inquiétée et tourmentée au sujet de sa sépulture. Elle avait prévu et préparé sa place près du corps de son mari. Ils avaient été si heureux ensemble dans la vie ! L'esprit humain étant si peu accordé aux choses divines, elle avait voulu prolonger ce bonheur, qu'on se souvienne plus tard qu'après une longue traversée maritime, elle avait obtenu qu'une même terre ensevelisse les deux époux. Mais à quel moment ton immense bonté a-t-elle mis fin dans son cœur à cette futilité ? Je l'ignore. Mais j'ai été heureusement surpris de le constater. Lors de notre conversation à la fenêtre, quand elle avait demandé ce qu'elle faisait encore là, elle n'avait pas exprimé le désir de mourir dans sa patrie. Et j'ai appris, plus tard, que lorsque nous étions à Ostie, ma mère avait confié un jour à quelques-uns de mes amis, en mon absence, son mépris de cette vie et le bonheur de mourir. Stupéfaits d'un tel courage chez une femme (un don de toi), ils lui avaient demandé si abandonner son corps si loin de sa ville natale ne lui faisait pas peur. Pour Dieu, rien n'est loin, dit-elle. Pas de peur à avoir. Il saura bien me trouver pour me ressusciter à la fin des temps.

Au neuvième jour de sa maladie, elle avait cinquante-six ans et moi trente-trois, son âme religieuse et fidèle s'est détachée du corps.

J'ai fermé ses yeux.

Une immense tristesse a envahi ma poitrine, sur le point de libérer un flot de larmes. Mais j'ai fait violence à mes yeux pour en tarir la source. Ce combat m'a fait atrocement mal.

Quand elle a expiré, Adéodat, cet enfant, a poussé des cris de douleur. Nous l'en avons tous empêché et ramené au silence. Tout comme l'enfant en moi, qui allait fondre en sanglots, et en fut empêché et réduit au silence par la voix adulte du cœur. Nous jugions indécent de célébrer sa mort par des plaintes, des larmes et des gémissements, avec quoi habituellement on pleure dans la mort la perte totale d'un être ou une forme de malheur. Or mourir pour ma mère n'était ni un malheur ni ne signifiait disparaître totalement. Nous en avions les preuves dans sa vie, dans sa réelle confiance, et avec de solides raisons.

Mais alors pourquoi une telle douleur en moi ? Rompre si brutalement la très douce et très aimée habitude de vivre ensemble avait ouvert une plaie. Même si je me réconfortais avec l'affection qu'elle m'avait témoignée lors de sa maladie fatale, quand j'étais à son chevet et qu'elle m'appelait son fils chéri. Elle avait rappelé avec une immense tendresse qu'elle n'avait jamais entendu dans ma bouche une critique ou une injure contre elle. Et pourtant, quoi de comparable, mon Dieu qui nous a faits, quelle comparaison possible entre le respect que je lui portais et son dévouement pour moi ?

Abandonné, privé de son immense consolation, j'étais déchiré.

Ma vie était en lambeaux, ma vie qui n'en avait fait qu'une avec la sienne.

Enfin. Adéodat avait ravalé ses larmes. Évodius s'est alors emparé du psautier pour entonner un psaume. Toute la maison lui a répondu.

Ton amour ta justice je les chante pour toi Seigneur

Apprenant la nouvelle, il est venu beaucoup de frères et de fidèles femmes. Selon la coutume, ceux qui en avaient la charge se sont occupés des soins funéraires. Je me suis alors retiré décemment à l'écart, où je pouvais, avec ceux qui pensaient qu'il était préférable que je ne reste pas seul. Pour discuter de sujets adaptés aux circonstances. Parler vrai me soulageait. Adoucissait la torture que tu connaissais mais qu'eux ignoraient. Ils m'écoutaient attentivement en croyant que je ne souffrais pas. Mais toi, tu m'entendais de l'intérieur, où aucun d'entre eux ne m'entendait, et je me reprochais la mollesse de mes sentiments. Je contenais ma tristesse qui refluait un peu avant d'être encore emportée par elle-même, sans toutefois aller jusqu'à la crise de larmes ni décomposer mon visage. Mais moi, je savais ce que j'étouffais dans mon cœur. Je ne supportais pas d'être dominé à ce point par la nature humaine, sort fatal de notre condition, inéluctablement. Et dans ma douleur, je souffrais d'une autre douleur. Cette double tristesse m'épuisait.

Levée du corps. Pas une larme, ni à l'aller ni au retour. Ni pendant les prières que nous t'avons adressées en offrant pour elle le sacrifice de notre rachat, devant son cadavre près du tombeau, avant sa déposition, comme le veut la coutume. Non, même pendant ces prières je n'ai pas pleuré. Mais toute la journée, je fus secrètement désespéré. Mon esprit troublé te suppliait, comme il pouvait, de guérir ma douleur. Tu ne l'as pas fait. Je crois que tu voulais m'apporter la preuve par là que l'habitude nous enchaîne, que c'est un obstacle, même pour un esprit qui ne se nourrit plus de paroles trompeuses. J'ai alors pensé que je devais aller aux bains. J'avais entendu dire que les bains tirent leur nom du mot grec *balanion* qui signifie chasser l'angoisse. Mais en fait, je l'avoue à ton amour, père des orphelins, après mon bain, j'étais toujours dans le même état qu'avant. Mon cœur ne s'était pas débarrassé de mon amer désespoir. Puis je me suis endormi.

À mon réveil ma douleur s'était en grande partie adoucie. Seul dans mon lit, je me suis souvenu des vers si justes de ton Ambroise :

Dieu créateur de tout recteur du ciel tu donnes au jour la beauté lumineuse à la nuit le bonheur du sommeil

corps assoupis le repos facilite le travail soulage les esprits fatigués dénoue l'angoisse des deuils

Doucement, je retrouvais mes sentiments pour ta servante. Son attitude, son amour sincère pour toi, et comme elle était tendre, sainte et soumise avec nous – elle qui m'avait brutalement abandonné.

J'ai pleuré avec bonheur sous tes yeux, sur elle et pour elle, sur moi et pour moi. J'ai laissé couler mes larmes que je retenais, couler autant qu'elles voulaient, et mon cœur s'y vautrer. Y trouver son repos. Tu étais là. Tu m'écoutais. Toi et pas un autre qui aurait interprété avec condescendance mes pleurs.

Maintenant, Seigneur, je t'écris cet aveu. Lise qui voudra. Qu'on interprète comme on voudra. Si quelqu'un trouve que j'ai commis une faute en pleurant ma mère un petit quart d'heure, cette mère que pour un temps j'ai considérée comme définitivement morte, elle qui tant d'années avait pleuré pour me faire vivre à tes yeux, ne riez pas de moi mais plutôt, si vous avez grand amour, pleurez pour mes fautes devant toi, père de tous les frères de ton christ.

34. Moi, le cœur enfin guéri de cette plaie qu'on pouvait mettre sur le compte d'une sensibilité trop charnelle, je verse devant toi, notre Dieu, pour ta servante, de tout autres larmes. Elles coulent d'un esprit dérangé qui a vu les dangers que court chacun qui meurt en Adam. C'est vrai, elle a repris vie dans le Christ avant même de quitter la chair. Sa vie a fait honneur à ton nom par sa confiance et sa conduite. Mais je n'ose dire que jamais, depuis sa renaissance dans le baptême, aucune parole contraire à ton commandement n'est sortie de sa bouche. La vérité, par ton fils, a dit : qui traite son frère d'écervelé sera passible du feu de l'enfer. Une vie humaine a beau être honorable, elle est misérable si tu la juges sans pitié. Mais non, tu ne t'acharnes jamais sur les erreurs. Nous espérons avec confiance une place près de toi. Et quiconque énumère ses vrais mérites ne fait qu'énumérer ce que tu lui as donné. Oui, les hommes devraient savoir qu'ils ne sont que des hommes. Ils n'ont de gloire que dans la gloire du Seigneur.

35. Ma louange ma vie Dieu de mon cœur

Je laisse un instant de côté tout ce que ma mère a fait de bien, et dont je te remercie avec joie, et je t'implore maintenant pour les fautes de ma mère. Écoute-moi. Écoute le guérisseur de nos plaies, pendu sur le bois, assis à ta droite et qui t'interpelle pour nous. Je sais qu'elle a agi avec pitié. Qu'elle a courageusement effacé les dettes de ses débiteurs. Efface toutes ses dettes à ton tour, si elle en a contracté durant toutes ces années après l'eau de libération. Efface, Seigneur, efface. Je t'en supplie. Ne lui fais pas un procès. Laisse l'amour excéder la justice. Tes paroles sont vraies. Tu as promis l'amour à ceux qui aiment. S'ils ont aimé, ils te le doivent. Tu aimeras qui tu voudras aimer. Tu donneras ton amour à qui tu aimeras.

36. Je crois que tu auras déjà fait ce que je te demande. Mais approuve ce qui sort spontanément de ma bouche, Seigneur.

Quand le jour de sa délivrance devint imminent, ma mère n'a pas imaginé envelopper somptueusement son corps ou le faire embaumer d'aromates. Elle n'a pas voulu non plus d'un monument remarquable, et ne s'est pas souciée d'avoir sa tombe dans sa patrie. Non, elle ne nous a rien demandé. Son unique désir a été que nous fassions mémoire d'elle à ton autel, au service duquel elle n'a pas manqué un seul jour. Et où elle savait qu'on dispense la sainte victime qui a effacé l'arrêt écrit à la main contre nous, et triomphé de l'ennemi – celui qui compte sur nos erreurs pour nous inculper mais qui ne trouve rien chez Celui avec qui nous sommes vainqueurs.

Qui lui rendra le sang innocent ?

Qui lui remboursera le prix qu'elle paya pour nous arracher à l'ennemi ?

Ta servante, liée par sa foi, s'est attachée au serment de nous racheter. Personne ne doit la détacher de ta protection. Que ce soit par la force ou la ruse, lion ou dragon. Elle ne niera pas ses dettes à l'accusateur retors qui pourrait la confondre et la piéger. Mais elle répondra que ses dettes ont été effacées par celui à qui personne ne peut rembourser le prix qu'il a payé pour nous alors qu'il ne nous devait rien.

37. Qu'elle repose en paix avec son mari.

Elle n'a connu personne d'autre avant lui, ni personne après lui. Elle fut son esclave et t'a offert le fruit de sa patience pour le convertir à toi. Transmets, mon Seigneur, mon Dieu, transmets à tes esclaves, à mes frères, à tes fils, mes maîtres au service de qui je mets mon cœur, ma voix et mes écrits, à tous ceux d'entre eux qui me liront, transmets le souvenir de Monica, ta servante à ton autel, et de Patricius son mari. Eux qui m'ont physiquement fait entrer dans cette vie sans que je sache comment.

Souvenir affectueux de mes parents dans cette lumière transitoire.

Souvenir de mes frères qui te sont soumis, père, dans notre mère catholique.

Souvenir de mes concitoyens dans la Jérusalem éternelle vers laquelle soupire ton peuple errant depuis son départ jusqu'à son retour.

Mes aveux seront la garantie de l'ultime souhait de ma mère, davantage par les prières d'un grand nombre que par mes seules prières.

---

1. Psaumes 27, 8.

2. Psaumes 29, 5.

3. Psaumes 4, 3.

4. Psaumes 4, 5.

5. Augustin édita peu après la mort de son fils (391) un dialogue entre eux : *Le Maître* ou *L'Enseignant*.

LIVRE X

Je veux te connaître toi qui me connais, te connaître comme je suis connu.
Force, pénètre-moi. Fais de moi ce que tu veux. Tu m'auras, tu me posséderas sans tache, sans ride.

Oh c'est mon espoir, c'est pour quoi je parle. Cet espoir, c'est mon bonheur quand mon bonheur est sage. Pour le reste, dans cette vie, nous pleurons ce que nous ne devrions pas pleurer, et nous ne pleurons pas ce que nous devrions pleurer.

Oui, tu as aimé la vérité car qui fait la vérité vient à la lumière. Je veux faire la vérité dans mon cœur, devant toi, par l'aveu et par l'écriture, devant de nombreux témoins.

2 Pour tes yeux, Seigneur, les abîmes de la conscience humaine sont nus.
Quel secret pourrais-je alors avoir même si je ne voulais pas te l'avouer ? C'est toi que je cacherais à moi-même et non l'inverse.
Mon gémissement est maintenant la preuve de ma propre détestation. C'est toi qui brilles et qui plais. Qui es aimé et désiré. Je me fais honte. Je me repousse. C'est toi mon élu.
Et sans toi, je ne te plais ni ne me plais.
Pour toi, Seigneur, je suis transparent. Quel que soit mon état. Je l'ai dit : je n'obtiens pas les aveux que je te fais par les paroles et les hurlements de mon corps, mais par les paroles de l'âme et les cris de mon esprit que ton oreille connaît bien. Quand je suis méchant, te l'avouer n'est rien d'autre que me détester moi-même. Quand je suis juste, te l'avouer n'est rien d'autre que reconnaître que je n'y suis pour rien.

Oui, c'est toi, Seigneur, qui bénis le juste et qui, pour commencer, as rendu juste l'injuste[1].

Sous tes yeux, je te fais mes aveux, en silence et pas en silence.
Silence bruyant et cri d'amour.
Je ne dis rien de juste aux hommes que tu n'aies d'abord entendu. Et même, tu n'entends rien de moi que tu ne m'aies pas d'abord dit.

3 Pourquoi l'humanité voudrait-elle m'entendre faire mes aveux ? Comme si c'est elle qui devait guérir mes langueurs.
Le genre humain est avide de connaître la vie d'autrui mais jamais pressé de corriger la sienne. Pourquoi cherche-t-il à entendre qui je suis et refuse d'entendre de toi ce qu'il est ? Et comment peut-il savoir si je dis vrai en m'entendant parler de moi-même ? Pas un être humain ne sait ce qui se passe dans l'homme sinon le souffle de l'homme qui est en lui. Mais s'ils t'entendent parler d'eux-mêmes, ils ne pourront pas dire que le Seigneur est un menteur. T'entendre parler de soi-même, c'est se connaître soi. Qui donc pourrait, en connaissance de cause, dire que c'est faux à moins de se mentir à lui-même ?
Mais parce que l'amour croit tout, du moins pour ceux liés entre eux par l'amour et qui ne font plus qu'un, eh bien je prends le risque, Seigneur, de te faire mes aveux. Pour que l'humanité les entende. Je ne peux lui prouver la véracité de mes aveux, mais elle me croira si elle ouvre ses oreilles par amour pour moi.

4 Tu es le médecin de mon intimité. Clarifie alors les choses pour moi. Quel bénéfice retirer de ce que je suis en train de faire ? Les aveux de mes fautes passées, celles que tu as effacées et cachées pour me rendre heureux avec toi, mon âme étant transformée par la confiance et par ton sacrement, chacun peut les entendre ou les lire. Les cœurs sont réveillés, et ne s'endormiront plus dans le désespoir en disant : je ne peux pas. Ils sont éveillés à l'amour de ta pitié et à la douceur de ta faveur qui rend à tous les infirmes leurs capacités en même temps que la conscience de leurs infirmités.
Si les bons aiment entendre le récit du mal que font ceux qui en sont libérés, ce n'est pas par amour du mal mais parce que le mal qui a été n'est plus.
Quel bénéfice donc, mon Seigneur à qui chaque jour ma conscience se confie, davantage rassurée parce qu'elle espère ta pitié que par son innocence ? Je demande quel bénéfice attendre si j'avoue devant toi aux hommes, dans ce livre, ce que je suis et non plus ce que je fus ?
J'ai déjà montré et mentionné le bénéfice de l'aveu du passé. Mais beaucoup aimeraient aussi savoir ce que je suis encore, au moment précis de faire mes aveux. Qu'ils me connaissent personnellement ou pas, ils ont appris des choses sur moi directement ou indirectement. Mais ils n'ont pas une oreille branchée sur mon cœur, là où je suis ce que je suis. Ils veulent donc entendre dans mes aveux ce que je suis moi-même intimement, et que ne peuvent atteindre ni leurs oreilles ni leurs yeux ni leur intelligence. Ils veulent bien me croire mais parviendront-ils à me connaître ?…

C'est l'amour qui a fait d'eux des gens biens, qui leur dit que je ne mens pas dans mes aveux. C'est l'amour en eux qui me croit.

5 Mais quel bénéfice veulent-ils en retirer ? Partager ma joie quand ils entendront que tes dons m'ont rapproché de toi ? et prier avec moi quand ils entendront que je fus paralysé par mon propre poids ?

Je me dénoncerai à eux. Oui, ce n'est pas rien, Seigneur mon Dieu, qu'il y en ait ainsi beaucoup à te remercier pour nous et beaucoup à te prier pour nous. Un frère doit aimer en moi ce que tu apprends à aimer, et à déplorer en moi ce que tu apprends à déplorer. Un frère, pas un étranger, pas un fils d'ailleurs dont la bouche profère du vide et dont la main droite est une main arbitraire, mais un frère qui, en m'approuvant, est heureux pour moi, et en me désapprouvant est triste pour moi. Qu'il m'approuve ou pas, il m'aime.

Je me dénoncerai à eux. Ils respireront devant ce que j'ai fait de bien et soupireront au mal que j'ai fait. Mon bien, c'est toi qui l'as institué. Toi qui me l'as donné. Mon mal, je suis le seul à l'avoir fait. Et c'est toi qui le juges. Au bien, ils respirent. Au mal, ils soupirent.

Sous tes yeux montent hymnes et pleurs de cœurs fraternels qui sont tes encensoirs.

Et toi, Seigneur, qui te délectes du parfum de ton temple saint, prends pitié de moi dans ta grande pitié. En ton nom. Tu n'abandonnes jamais ce que tu as commencé : achève mes imperfections.

6 Le bénéfice de mes aveux, ce n'est pas ce que j'ai été mais ce que je suis. Je fais non seulement mes aveux devant toi, avec une secrète exultation mêlée de tremblement, avec un secret chagrin mêlé d'espérance, mais également aux oreilles de l'humanité croyante, complice de ma joie, partageant notre communauté mortelle, mes concitoyens, mes compagnons de voyage, avant moi ou après moi, les compagnons de ma vie. Tes esclaves, mes frères. Tu as voulu que tes enfants soient mes maîtres. Tu m'as ordonné de les servir si je veux avec toi vivre de toi. Ta parole ne m'aurait pas suffi si elle s'était limitée aux mots et n'avait pas agi la première. Et pour que je réponde en actes et en paroles, je dois me mettre sous la protection de tes ailes. Le danger est gigantesque et sans la protection de tes ailes, si je ne te suis pas soumis, tu ne remarquerais pas ma fragilité.

Je suis un tout petit enfant. Mais mon père vit pour toujours. J'ai le protecteur qu'il me faut. Oui, c'est le même qui m'a engendré et qui me protège. C'est toi-même. Tu es tout pour moi. Tout-puissant. Tu es avec moi avant même que je ne sois avec toi.

Je me dénoncerai à eux. À ceux que tu m'ordonnes de servir. Je dénoncerai non pas celui que j'ai été mais celui que je suis enfin, et que je suis encore. Et sans jamais me juger moi-même.

Écoutez-moi.

7 Seigneur, tu es mon juge. On dit qu'aucun être humain ne sait ce qui se passe dans l'homme sinon le souffle de l'homme qui est en lui, mais il y a pourtant quelque chose de l'être humain que ne sait pas lui-même le souffle de l'homme qui est en lui. Toi, Seigneur, tu sais tout de lui, tu l'as fait. Et moi, je sais certaines choses sur toi que je ne sais pas de moi. Sous ton regard, je me méprise. Je ne suis pour moi que terre et cendre. Nous voyons les choses pour l'instant dans un miroir, de façon énigmatique, et pas encore dans un face à face. Et tant que dure mon voyage, en ton absence, je suis plus présent à moi-même qu'à toi. Je sais qu'on ne peut exercer sur toi aucune violence. Mais je ne sais pas si je suis assez fort pour résister à telle ou telle épreuve. Il y a de l'espoir parce que tu es fidèle. Tu ne permets pas que nous soyons mis à l'épreuve au-delà de nos capacités. Avec l'épreuve, tu fournis le moyen d'en sortir pour l'endurer.

J'avouerai donc ce que je sais de moi. J'avouerai aussi ce que je ne sais pas de moi. Ce que je sais de moi, je le sais quand tu m'éclaires, et ce que je ne sais pas de moi, je n'en sais rien tant que ma nuit n'est pas midi sur ton visage.

8 Pas de doute. Mais une conscience certaine.

Seigneur, je t'aime.

Ta parole a transpercé mon cœur.

Je t'ai aimé. Le ciel, la terre, avec tout ce qui est en eux, me disent partout de t'aimer. Ils n'arrêtent pas de dire à tous de t'aimer pour que nous soyons inexcusables de ne pas t'aimer. Plus fort encore : tu auras pitié de ceux que tu prendras en pitié, tu manifesteras ton amour à ceux que tu aimeras. Sinon le ciel et la terre parleraient de toi à des sourds.

Qu'est-ce que j'aime quand je t'aime ?

Ni la beauté d'un corps ni le charme d'un temps ni l'éclat de la lumière, amie de mon regard, ni les douces mélodies des cantilènes sur un mode ou un autre, ni le parfum des fleurs, des essences et des

aromates, ni la manne ou le miel, ni les membres enlacés dans les étreintes physiques –
ce n'est pas ce que j'aime quand j'aime mon Dieu.
Et pourtant j'aime une lumière, une voix, une odeur, un aliment, une étreinte, quand j'aime mon Dieu.
Lumière, voix, odeur, aliment, étreinte sont dans mon humanité profonde où il y a pour moi un éclair que ne retient pas l'espace, une sonorité qui échappe au temps, une exhalaison sortie d'aucun souffle, une saveur que n'affaiblit pas la voracité, un accouplement au-delà de la jouissance.
C'est ce que j'aime quand j'aime mon Dieu.

9 Mais qu'est-ce que c'est ?
J'ai interrogé la terre.
Elle a dit : ce n'est pas moi. Et tout ce qui est sur terre a fait le même aveu.
J'ai interrogé la mer et les abysses, les êtres vivants rampants.
Ils ont répondu : nous ne sommes pas ton Dieu. Cherche au-dessus de nous.
J'ai interrogé les vents qui soufflent.
Et l'air tout entier, avec ses habitants, m'a dit : Anaximène se trompe. Je ne suis pas Dieu.
J'ai interrogé le ciel, le soleil, la lune et les étoiles.
Nous ne sommes pas le Dieu que tu cherches, disent-ils.
Alors, j'ai dit à tout ce qui se tient aux portes de mes sens : dites-moi quelque chose sur mon Dieu, puisque ce n'est pas vous, dites-moi sur lui quelque chose.
Une puissante exclamation m'a répondu : c'est lui-même qui nous a faits.
Ce que je voulais prouver était dans mon interrogation. Et leur réponse était dans leur beauté.
Je me suis alors tourné vers moi et j'ai dit à moi-même : et toi, qui es-tu ?
J'ai répondu : un homme. Avec en moi, à ma disposition, un corps et une âme. L'un à l'extérieur, l'une à l'intérieur. Auprès duquel aurais-je dû chercher mon Dieu ? Je l'avais déjà cherché physiquement sur la terre jusqu'au ciel, aussi loin que j'avais pu envoyer les rayons messagers de mes yeux. L'intériorité est meilleure. C'est à elle que s'adressent tous les messagers du corps, pour surveiller et juger les réponses du ciel et de la terre, et de tout ce qu'ils contiennent.
Nous ne sommes pas Dieu, disent-ils. C'est lui-même qui nous a faits.
L'intériorité humaine les connaît par la connaissance externe que l'homme en a. Moi, je les connais. Moi, moi, esprit, par les sens de mon corps.
J'ai interrogé la masse de l'univers sur mon Dieu.
Sa réponse : ce n'est pas moi, mais lui m'a faite.

10 Cette beauté apparaît bien à tous les êtres doués de perception. Pourquoi ne parle-t-elle pas pareillement à tous ? Les animaux, petits et grands, la voient mais ils n'ont pas la capacité de s'interroger. Ils n'ont pas la raison habilitée à juger les messages des sens. Les hommes ont eux la capacité de s'interroger. Leur intellect leur fait voir dans la création la part invisible de Dieu. Mais à aimer le visible, ils deviennent dépendants, et cette dépendance leur enlève la capacité de juger. Or le visible ne répond qu'aux interrogations produites par un jugement. La beauté du visible dit toujours la même chose, que ce soit à celui qui ne fait que la voir ou à celui qui l'interroge tout en la voyant. Ou bien elle apparaîtrait différemment aux deux. Mais en apparaissant de la même manière aux deux, elle est muette pour l'un et parle au second. Ou plutôt, elle parle pour tous mais les seuls à comprendre sont ceux qui, dans l'intériorité, confrontent cette parole extérieure à la vérité.
Et la vérité me dit : ton Dieu n'est ni la terre ni le ciel ni aucun corps. C'est même ce que dit leur nature. Il suffit de voir qu'une masse pèse moins dans une partie qu'en son tout.
Âme, déjà, tu es bien supérieure, si je peux parler ainsi. Tu animes la masse du corps en lui donnant la vie, ce qu'aucun corps ne garantit à un autre. Mais ton Dieu est pour toi la vie de ta vie.

11 Qu'est-ce que j'aime quand j'aime mon Dieu ?
Qui est-il tout au-dessus de mon âme ?
Je ferai l'ascension jusqu'à lui en passant par mon âme elle-même. Au-delà de ma propre puissance avec laquelle je m'accouple à ce corps dont je communique la vie à tout l'organisme.
Non, ce n'est comme ça que je découvrirai mon Dieu. Sinon le cheval et le mulet sans intelligence le découvriraient aussi, car la même puissance fait vivre leur corps.
Il existe une autre puissance qui fait non seulement de moi une chair vivante mais aussi un être sensible – réalisation du Seigneur qui a commandé à l'œil non pas d'entendre, à l'oreille non pas de voir, mais que je puisse voir avec le premier, et entendre avec la seconde. Et à chacun des autres sens sa mission appropriée selon sa situation et sa fonction. Et moi, dans l'unité de mon esprit, j'accomplis grâce à eux leurs diverses

fonctions. Mais j'irai également au-delà de cette puissance en moi qui est également dans le cheval et le mulet qui sont eux aussi des êtres sensibles.

J'irai encore au-delà de cette puissance naturelle.

Je poursuis ma lente ascension vers celui qui m'a fait. J'atteins les immenses prairies, les vastes palais de la mémoire où se trouvent les trésors des images innombrables importées par la perception de toutes sortes d'objets.

Est entreposé là tout ce que notre intelligence développe, réduit ou modifie de quelque façon, à partir de la perception sensible. Et d'autres choses encore déposées là, conservées, que l'oubli n'a toujours pas absorbées et englouties.

J'y suis. Je réclame de voir ce que je veux. Pour certaines choses c'est immédiat, pour d'autres la recherche est plus longue. Comme s'il fallait les extraire d'entrepôts plus secrets. Certaines affluent en bande alors même qu'on en avait demandé et cherché une autre. Elles font irruption avec l'air de dire : c'est peut-être nous que tu cherches… La main de mon cœur les chasse du visage de ma mémoire jusqu'à ce qu'émerge de l'obscurité ce que je cherche. Sortie de sa cachette, la chose se présente à moi. D'autres, en répondant à l'appel, se mettent en rangs impeccables. Celles qui ouvrent la marche disparaissent pour céder la place aux suivantes, et en disparaissant sont cachées pour reparaître quand je le voudrai. C'est exactement ce qui se passe quand je raconte quelque chose de mémoire.

Il y a là, distinctes et classées par catégories, toutes les choses qui se sont imposées chacune par une voie particulière. Par les yeux : la lumière, toutes les couleurs et les formes des corps ; par les oreilles : les sons en tous genres ; par le nez : toutes les odeurs ; par la bouche : toutes les saveurs. Et par la sensibilité du corps : ce qui est dur, mou, chaud ou froid, mœlleux ou rugueux, lourd ou léger. Que ce soit extérieur ou intérieur au corps. Toutes ces choses, l'esprit les garde à sa disposition pour, si besoin, les réutiliser dans les profonds recoins de la mémoire, et dans le secret de je ne sais quels indescriptibles replis. À chacune sa porte d'entrée et son dépôt. Mais elles n'entrent pas elles-mêmes. Ce sont les images des choses perçues qui sont là. Réminiscences à la disposition de la pensée.

Qui peut dire le secret de leur fabrication ?

On voit clairement quels sens les ont captées et remisées au-dedans de nous. Dans le noir et le silence, si je veux, je peux faire apparaître de mémoire des couleurs. Je distingue, si je veux, le blanc du noir, et d'autres couleurs. Aucun son n'interfère avec l'examen de mes représentations visuelles. Pourtant les sons aussi sont là. Séparément, déposés quelque part. S'il me plaît de les réclamer, ils viennent immédiatement. Ma langue se repose, ma gorge est muette mais je chante autant que je veux ! Les images des couleurs ont beau être là, elles n'interfèrent pas et ne m'interrompent pas quand je reprends cet autre trésor qui s'est introduit par mes oreilles. Même phénomène pour ce que d'autres sens ont imposé et amassé. Je m'en souviens librement. Je distingue le parfum du lys de celui des violettes sans rien sentir, le miel et le vin cuit, le poli du rugueux, sans rien goûter ni toucher, mais uniquement par réminiscence.

J'accomplis toutes ces choses intérieurement, dans l'immense cour de ma mémoire. Ici, le ciel, la terre et la mer sont à moi, comme toutes les émotions qu'ils ont pu me procurer, hormis celles que j'ai oubliées. Ici, je me rencontre moi-même. Je me souviens de moi, de ce que j'ai fait, quand et où, et quelle sensation j'ai éprouvée en le faisant. Il y a ici tout ce que j'ai pu expérimenter ou croire, et dont je me souviens. À partir de cette profusion, je conçois de nouvelles et encore de nouvelles choses par analogie avec celles que j'ai pu expérimenter et auxquelles j'ai pu croire sur la foi de l'expérience. Je les raccorde au passé et de là aux effets et aux perspectives d'événements futurs. J'imagine tout cela, et j'y reviens, comme s'il s'agissait du présent. Dans les immenses replis de mon esprit, rempli des images de choses si nombreuses et si variées, je me dis en moi-même : je vais faire ci ou ça. Il va arriver ci ou ça. Oh s'il pouvait arriver ci ou ça. Que Dieu écarte ci ou ça. Je me le dis en moi-même, et dès que je le dis, toutes les images que je dis sont à moi, tirées de ce trésor de la mémoire. Je ne dirais rien de tout ça si elles manquaient.

La force de la mémoire est grande. Trop grande, mon Dieu.

Secret immense et infini. Qui en a touché le fond ?

Cette force m'appartient, elle est propre à ma nature, et pourtant je suis incapable d'embrasser tout ce que je suis. Si l'esprit est à l'étroit pour se contenir lui-même, où donc est la part de lui-même qu'il ne peut embrasser ? Hors de lui et non en lui ? Comment se fait-il qu'il n'embrasse pas tout ? C'est pour moi un grand sujet d'étonnement. Je suis stupéfait. Les hommes se laissent impressionner par la hauteur des montagnes, les vagues géantes de la mer, le cours majestueux des fleuves, le contours des océans et la carrière des astres… et devant eux-mêmes, rien. Ils ne s'étonnent même pas que je puisse parler de toutes ces choses

sans les voir ! Que je n'aurais rien à dire des montagnes, des vagues, des fleuves et des astres que j'ai vus, ni de l'océan que j'imagine, si je ne les avais pas vus grandeur nature, en moi, dans ma mémoire, comme si je les avais vus à l'extérieur. En les voyant, je ne les ai pourtant pas absorbés, quand je les ai vus de mes yeux, et ce ne sont pas eux qui sont en moi mais leurs images. Et je sais quels sens physiques les ont imprimées en moi.

Mais l'immense capacité de ma mémoire ne se limite pas à ça. S'y trouve également tout ce que j'ai appris des sciences et qui ne s'est pas encore évanoui. Qui est relégué plus loin à l'intérieur, dans un lieu qui est une sorte de non-lieu. Ce ne sont pas leurs images que je porte en moi mais les questions mêmes. L'objet de la littérature, les techniques argumentatives, les différents registres de questions. Tout mon savoir est dans ma mémoire mais il ne s'agit pas d'une image que j'aurais conservée après avoir abandonné l'objet même à l'extérieur, ni d'un bruit qui après avoir retenti resterait silencieux, comme la voix qui imprime une trace dans nos oreilles, que l'on peut retrouver comme si elle résonnait alors qu'elle ne résonne plus, ni d'une odeur qui affecte l'odorat le temps de passer et de s'évanouir dans l'air, et transmet à la mémoire une image d'elle-même que nous retrouvons par réminiscence, ni d'un aliment dont nous avons conservé le goût en mémoire alors que l'estomac a depuis longtemps fini de le digérer, ni des sensations tactiles de notre corps que la mémoire prolonge dans l'imagination après séparation. Non, rien de tout cela ne s'est introduit dans la mémoire, seules les images ont été capturées avec une vitesse étonnante et déposées dans d'étonnantes alvéoles d'où elles réapparaissent miraculeusement dans le souvenir.

Mais au contraire, quand j'entends les trois interrogations possibles sur l'existence d'une chose, sur son être et sur sa nature, je retiens bien les images de ces mots prononcés. Mais je sais qu'ils ne sont déjà plus, après avoir vibré dans l'air. Et les choses signifiées par ces sons, aucun sens physique ne m'en a donné l'accès. Je ne les ai pas vues ailleurs que dans mon esprit. Ce ne sont pas leurs images que j'ai cachées dans ma mémoire mais les choses elles-mêmes. Comment ont-elles fait pour entrer en moi ? J'aimerais qu'elles me le disent si c'était possible. J'ai beau faire le tour de tous les accès possibles de mon corps, je n'en trouve aucun par où elles auraient pu entrer. Oui, les yeux me disent : si c'est des couleurs, nous les aurions remarquées. Les oreilles me disent : si elles font du bruit, nous les aurions entendues. Les narines me disent : si elles ont une odeur, elles seraient passées par nous. Le goût me dit aussi : sans saveur, inutile de m'interroger. Le toucher me dit : sans corps, je ne peux rien toucher, et si je ne touche rien, je ne communique rien. D'où viennent-elles et par où sont-elles passées pour entrer dans ma mémoire ? Je n'en sais rien. Je n'ai pas appris ces choses en me fiant à un autre cœur. C'est dans mon propre cœur que je les ai reconnues et que j'ai fait la démonstration de leur vérité. Je les ai confiées à mon cœur en dépôt. Je pourrai les en retirer quand je voudrai. Donc, elles étaient déjà dans mon cœur alors que je ne les avais toujours pas apprises, mais sans être encore dans ma mémoire. Mais alors d'où viennent-elles ? et pourquoi, à leur simple énoncé, ai-je immédiatement acquiescé et dit : c'est bien ça, c'est vrai ? Est-ce parce qu'elles étaient déjà dans ma mémoire, mais enfouies si loin, si profondément, comme dans des crevasses ultrasecrètes, que je n'aurais peut-être pas pu les penser si quelqu'un ne m'avait pas engagé à les en extirper ?

Nous venons de découvrir que dans l'apprentissage intellectuel nous ne tirons aucune image de notre expérience sensible, mais que nous discernons intérieurement les choses par elles-mêmes, directement sans images. La pensée ne fait rien d'autre que recueillir dans la mémoire des éléments pêle-mêle et dispersés, et veiller à les rendre accessibles dans la mémoire où ils étaient auparavant cachés, éparpillés et négligés, pour qu'ils deviennent ainsi facilement disponibles à un usage familier de l'intellect. Ma mémoire contient beaucoup de ces notions qui, une fois découvertes, nous sont, comme je l'ai dit, accessibles. C'est ce qu'on appelle apprendre et savoir ! Si j'arrête de m'en servir, même peu de temps, elles s'enfoncent de nouveau et disparaissent dans des lieux secrets, plus reculés encore. On doit de nouveau les extraire de là par l'effort de la pensée (elles sont toujours au même endroit), comme si nous les découvrions pour la première fois, et de nouveau les recueillir comme objets de savoir. C'est-à-dire les réunir après une sorte de dispersion – d'où le lien en latin entre penser (*cogito*) et recueillir (*cogo*). Comme *ago* et *agito* ou *facio* et *factito*. L'esprit a revendiqué pour son propre usage le verbe *cogito* (penser) : ce qui est réuni dans l'esprit, et pas ailleurs, c'est-à-dire recueilli, on dit maintenant, au sens propre, que c'est pensé.

La mémoire contient aussi les calculs et les lois innombrables des nombres et des mesures. Leur souvenir ne doit rien à l'expérience sensible. Ils ne sont ni colorés ni sonores. On ne peut ni les goûter ni les toucher. Quand on disserte sur eux, j'entends le son des mots qui les signifient, mais les sons ne sont pas les concepts. Les mots ont des sons différents en grec et en latin mais les concepts n'appartiennent ni au grec ni au latin ni à une autre langue. J'ai vu des lignes dessinées aussi fines que des fils d'araignée. Mais le concept de ligne

est autre chose encore. Cela n'a rien à voir avec les représentations des lignes que j'ai pu voir physiquement avec mon œil. Reconnaître un concept, c'est le reconnaître intérieurement, sans passer par la pensée d'un objet physique quelconque. J'ai également fait l'expérience sensible du calcul des choses par les nombres. Mais les nombres par lesquels nous calculons sont différents des choses nombrées. Ils ne sont pas les simples images des choses. Ils existent par eux-mêmes. Si quelqu'un ne les voit pas et en rit, je le plains.

10 Ma mémoire retient tout cela. Ma mémoire retient de quelle manière je l'ai appris. Et ma mémoire retient aussi les fausses réfutations que j'ai pu entendre. Mais même si elles sont fausses, le fait de m'en souvenir, lui, n'est pas faux. J'ai distingué le vrai du faux qu'on lui oppose, et je m'en souviens aussi. Mais constater maintenant que je les distingue est différent de me souvenir que je les ai souvent distinguées en y réfléchissant souvent. Je me souviens de les avoir souvent comprises. Et maintenant, je cache dans la mémoire l'action de les distinguer et celle de les comprendre. Plus tard, je me souviendrai de les avoir alors comprises. Donc, je me souviens de m'être souvenu. Et plus tard, si je me rappelle cette réminiscence, je m'en rappellerai grâce à la force de la mémoire.

11 La même mémoire contient aussi les affects de mon âme. Non pas comme l'âme elle-même quand elle les a éprouvés, mais de façon très différente selon la puissance propre à la mémoire. Je me souviens de ma joie sans éprouver de joie. Je me rappelle ma tristesse d'autrefois sans être triste. Et je me souviens d'avoir eu peur, parfois, sans avoir peur. Mémoire sans désir d'anciens désirs. Et parfois, au contraire, je me souviens avec joie de ma tristesse passée ou avec tristesse de ma joie passée. Rien de surprenant s'il s'agit du corps. Autre est l'esprit, autre est le corps. Et me souvenir avec plaisir d'une douleur physique passée n'a rien de surprenant. Mais dans ce cas, l'esprit est mémoire. En effet, quand nous confions quelque chose à la mémoire, nous disons : attention, garde ça à l'esprit. Ou s'agissant d'un oubli, nous disons : je ne l'ai pas à l'esprit. Ou encore : ça m'est sorti de l'esprit. Nous appelons donc esprit la mémoire. Mais alors pourquoi, quand je me souviens avec joie de ma tristesse passée, j'ai la joie à l'esprit et la tristesse en mémoire ? et pourquoi l'esprit possède avec joie la joie alors que la mémoire n'est pas triste de contenir la tristesse ? La mémoire n'aurait rien à voir avec l'esprit. Mais qui pourrait l'affirmer ? La mémoire est peut-être comme le ventre de l'esprit, dans lequel la joie et la tristesse sont un aliment doux et amer. Un aliment qui, une fois passé dans le ventre, s'y retrouve, et peut ne plus avoir de goût. Comparaison ridicule mais pas tant que ça !

12 C'est de la mémoire que je tire l'idée qu'il y a quatre troubles possibles de l'esprit : le désir, la joie, la peur et la tristesse. Et je puise dans la mémoire, je trouve dans la mémoire ce qu'il faut dire à leur propos : divisions en espèces particulières, le genre de chacun, leurs définitions. Et pourtant pas un de ces troubles ne me trouble quand me revient leur souvenir. Parce qu'avant de me les rappeler et de m'en servir, ils étaient déjà là. Sinon, on ne pourrait pas les retrouver par le souvenir. Souvenir qui ferait peut-être remonter ces troubles de la mémoire comme un aliment remonte dans le ventre pendant la digestion. Mais alors, si discuter c'est se ressouvenir, pourquoi n'y aurait-il pas dans la bouche de la pensée le goût très doux de la joie ou celui amer de la tristesse ? Non, la ressemblance s'arrêterait là en comparant deux réalités trop dissemblables. Oui, qui voudrait encore en parler, si chaque fois que nous prononçons les mots tristesse ou peur, nous devions chaque fois nous attrister ou avoir peur ? Pourtant nous n'en parlerions pas sans trouver dans notre mémoire non seulement les sons des mots à partir des images imprimées par l'expérience sensible, mais aussi les notions des choses elles-mêmes qui ne sont passées par aucune porte de notre corps. L'esprit lui-même a fait l'expérience de ses propres passions. Il les aura confiées à la mémoire, et même sans cela, la mémoire les aura conservées.

13 Mais qui saurait dire facilement si les images sont en jeu ou pas ? Quand je prononce le mot pierre, le mot soleil, alors que les objets eux-mêmes ne sont pas présents à mes sens, j'ai bien en mémoire leurs images à ma disposition. Je prononce le mot douleur : tant que je ne souffre pas, elle n'est pas présente en moi. Mais si son image n'était pas présente dans ma mémoire, je ne saurais pas ce que je dis. Et dans la conversation, je ne pourrais pas la distinguer du plaisir. Je prononce le mot santé, je suis en bonne forme, j'ai la chose même en moi. Mais si son image ne s'était pas trouvée dans ma mémoire, je n'aurais pas pu me rappeler ce que le son de ce mot signifiait. Les malades ne reconnaîtraient pas non plus dans le mot santé ce qu'on a voulu dire si la puissance de leur mémoire ne conservait pas l'image qui y est attachée, alors que la chose même est absente de leur corps. Je prononce les nombres avec lesquels nous énumérons, ce ne sont pas leurs images qui sont dans ma mémoire mais les nombres eux-mêmes. Et si je prononce les mots « image du soleil », l'image est là dans ma mémoire. Je ne me rappelle pas l'image de son image mais l'image elle-même. Dont je dispose par ma réminiscence. Je prononce le mot mémoire et je reconnais le mot. D'où vient ma reconnaissance sinon de la mémoire elle-même ? La mémoire ne serait donc pas présente à elle-

même directement mais par l'intermédiaire de sa propre image.

14. Mais quand je prononce le mot oubli, et que je reconnais ainsi ce que je nomme, d'où viendrait cette reconnaissance si je ne me souvenais pas, je ne parle même pas du son du mot lui-même, mais de la chose qu'il signifie ? Si je l'avais oubliée, le son et ce qu'il signifie ne me diraient rien. Quand je me souviens de la mémoire, la mémoire elle-même est présente à elle-même par elle-même. Quand je me souviens de l'oubli, mémoire et oubli sont présents : par la mémoire je me souviens et de l'oubli je me souviens. Mais qu'est-ce que l'oubli sinon une privation de mémoire ? Comment peut-il être présent à mon souvenir puisque quand il est présent je n'ai pas de souvenir ? Nous retenons par la mémoire l'objet de notre souvenir. Mais sans ce souvenir de l'oubli, nous ne pourrions jamais reconnaître ce que le mot oubli signifie quand nous l'entendons. La mémoire retient donc l'oubli. Nous n'oublions pas sa présence, mais s'il est présent nous oublions. Ou devons-nous comprendre que, quand nous nous souvenons de l'oubli, ce n'est pas lui-même qui est à l'intérieur de la mémoire mais uniquement son image ? Parce que si c'est l'oubli qui était présent, il nous ferait oublier et non nous souvenir.

Mais enfin qui se mettra en quête de comprendre ce qu'il en est ?

15. Oui, Seigneur, je travaille dessus, je travaille sur moi-même. Je suis pour moi-même une terre d'embarras, de suées terribles. Et encore, il ne s'agit pas de vouloir percer les secrets des régions célestes, ni de mesurer les distances sidérales, ni d'enquêter sur l'équilibre de la terre. Mais le sujet qui se souvient, c'est moi, moi l'esprit. Rien d'étonnant à ce que tout ce qui n'est pas moi soit loin de moi. Et quoi de plus proche de moi que moi-même ? Mais voilà, je ne comprends pas la force de ma mémoire, et je ne peux rien dire de moi-même sans elle. Je suis sûr et certain de me souvenir de l'oubli, mais qu'est-ce que ça veut dire ? que l'objet de mon souvenir n'est pas dans ma mémoire ? ou que l'oubli est à l'intérieur de ma mémoire pour que je n'oublie pas ? Deux propositions complètement absurdes. Une troisième possibilité serait de dire que c'est l'image de l'oubli que retient ma mémoire et non pas l'oubli lui-même quand je me souviens de lui. Mais comment l'affirmer ? Pour que l'image d'une chose s'imprime dans la mémoire, il faut nécessairement, au préalable, la présence de la chose elle-même, pour que cette image puisse s'imprimer. Je me souviens ainsi de Carthage, de tous les lieux où j'étais présent, des visages humains que j'ai vus, et des messages des autres sens, du bien-être ou de la douleur de mon corps. La mémoire a capté les images de tout ce qui s'est présenté. Quand je me souviendrai des choses absentes, je pourrais contempler leurs images, les repasser dans mon esprit. Alors, si la mémoire retient l'image de l'oubli et non l'oubli lui-même, il a bien été présent malgré tout pour qu'on en prenne une image. Mais s'il était présent comment l'oubli a-t-il pu inscrire son image dans la mémoire, puisque par sa présence même l'oubli efface ce qu'il trouve déjà enregistré ? Et pourtant je suis sûr que d'une manière ou d'une autre, aussi incompréhensible et inexplicable que ce soit, je me souviens aussi de l'oubli lui-même. Qui engloutit nos souvenirs.

16. La force de la mémoire est immense. Je ne sais quelle chose effroyable, mon Dieu. Profonde et infinie multiplicité. Et cette chose, c'est l'esprit. C'est moi-même.

Qui suis-je, mon Dieu ? Quelle nature suis-je ? Une vie changeante, multiple, une immensité violente. Ma mémoire. Prairies, antres, cavernes innombrables pleines d'innombrables façons d'innombrables choses présentes en images comme tous les corps, ou réellement présentes comme les objets de savoir, ou par je ne sais quelles notions ou notations comme les sentiments que conserve la mémoire alors que l'esprit ne les ressent plus, et alors même que dans l'esprit se trouve tout ce qui est dans la mémoire. Je cours à travers, dans tous les sens. Je vole ici ou là. Et même je m'enfonce aussi loin que je peux. C'est illimité. La force de la mémoire est si grande. Elle est si grande la force de la vie chez l'homme mortel vivant.

Que faire ? Tu es ma vraie vie, mon Dieu. J'irai même au-delà de cette force en moi qu'on appelle la mémoire. J'irai au-delà jusqu'à toi, lumière douce. Que me dis-tu ? Par mon esprit, je m'élèverai jusqu'à toi qui demeures au-dessus de moi. J'irai au-delà de cette puissance en moi qu'on appelle la mémoire. Je veux t'atteindre où il est possible de t'atteindre et m'attacher à toi où il est possible de s'attacher à toi.

Bestiaux, oiseaux ont eux aussi la mémoire. Sinon ils ne retrouveraient ni leurs gîtes ni leurs nids ni mille autres choses non plus auxquelles ils sont pourtant habitués, et qui sont devenues leurs habitudes précisément par le souvenir. J'irai au-delà de la mémoire pour atteindre celui qui m'a séparé des quadrupèdes et qui m'a fait plus intelligent que les oiseaux du ciel. J'irai au-delà de la mémoire mais pour te trouver où ? vraie bonté, douceur rassurante, pour te trouver où ? Si je te trouve hors de ma mémoire, je suis privé de mémoire de toi. Et alors comment te trouver si je suis sans mémoire de toi ?

17. Une femme avait perdu une drachme, et la cherchait avec une lampe. Sans l'avoir en mémoire, elle ne l'aurait pas retrouvée ; car à supposer qu'elle la retrouve comment aurait-elle su que c'était bien sa pièce si

elle ne l'avait pas eue en mémoire ? Je me souviens avoir perdu beaucoup de choses que j'ai retrouvées après les avoir cherchées. Et je sais que pendant mes recherches si quelqu'un me demandait si ce n'était pas ci ou ça, je répondais toujours non, ce n'est pas ça, jusqu'à ce qu'on me présente ce que je cherchais. Si je ne l'avais pas gardé en mémoire, quel qu'il soit, je ne l'aurais pas retrouvé même si on me l'avait présenté parce que je ne l'aurais pas reconnu. C'est toujours le cas pour n'importe quelle chose perdue, que nous retrouvons après l'avoir cherchée. S'il arrive que nous perdions quelque chose de vue mais non la mémoire de cette chose, intérieurement, nous conservons son image, et nous la cherchons jusqu'à lui retrouver son aspect. Une fois que la chose est retrouvée, le processus de reconnaissance dépend de cette image intérieure. Sans cette reconnaissance, nous ne disons pas avoir retrouvé ce qui était perdu. Et nous ne reconnaissons rien sans souvenir. Ce que l'œil avait perdu, la mémoire le conservait.

18 Mais si la mémoire elle-même vient à perdre quelque chose, comme cela arrive quand nous oublions, et que nous cherchons son souvenir, nous ne pouvons la chercher que dans la mémoire elle-même. Et là, si par hasard une chose se présente pour une autre, nous la repoussons jusqu'à ce que nous tombions sur celle que nous cherchons. Et en tombant dessus, nous disons : c'est ça ! Ce que nous ne dirions pas sans la reconnaître. Et nous ne la reconnaîtrions pas sans nous en souvenir. Ce qui est sûr, c'est que nous l'avions oubliée. Mais cette chose n'avait peut-être pas entièrement disparu. Nous en conservions une partie avec laquelle nous cherchions l'autre partie. Et comme si la mémoire avait le sentiment de ne pas faire aller ensemble ce qui d'ordinaire va ensemble, et que cette espèce de mutilation de l'habitude la faisait boiter, elle réclamait alors qu'on lui rende ce qui lui manque. Par exemple, si en voyant ou en pensant à une personne connue, il nous est impossible de nous rappeler son nom, la connexion ne se fait pas avec n'importe quel autre nom parce que notre pensée n'a pas le réflexe de les associer. Nous repoussons tout autre nom jusqu'à ce que se présente le bon qui répond sans faille à l'image complète dont nous avons l'habitude. D'où vient ce nom sinon de la mémoire ? Même si quelqu'un nous le souffle, et que nous le reconnaissons, il y était. Nous n'y croyons pas sur parole comme s'il était nouveau, mais le souvenir nous fait acquiescer : ce nom correspond bien à celui qui vient d'être prononcé. Mais entièrement aboli de notre esprit, on a beau nous le rappeler, nous ne nous en ressouvenons pas. Si nous nous souvenons d'avoir oublié quelque chose, nous ne l'avons pas encore totalement oublié. Et nous ne pourrons chercher ce qui est perdu si nous l'avons totalement oublié.

19 Comment te chercher, Seigneur ?

En te cherchant, mon Dieu, je cherche la vie heureuse. Je veux te chercher pour que mon âme vive. Mon corps vit de mon âme, mon âme vit de toi.

Comment chercher la vie heureuse ? Elle n'est pas à moi jusqu'au moment où je dis : assez ! elle est là. Mais il faut dire alors comment la chercher. Par le souvenir comme si je l'avais oubliée et que j'avais encore en moi son oubli, ou par instinct de connaître cette inconnue que je n'ai donc jamais connue, ou que j'ai oubliée au point de ne même pas me souvenir de l'avoir oubliée. Tout le monde veut la vie heureuse, personne au monde ne pourrait la refuser. Où l'a-t-on connue pour la vouloir ainsi ? Où l'a-t-on vue pour l'aimer ? Elle est en nous, c'est certain, mais d'une manière que j'ignore. Une des façons de l'obtenir, c'est d'être effectivement heureux. Une autre est de se contenter de l'espérer. Ce qui est moins intéressant que d'être déjà réellement heureux mais plus intéressant malgré tout que de n'être heureux ni en réalité ni en espérance. Encore que si on n'en avait pas quelque idée, on ne voudrait pas être heureux. Or c'est indéniablement ce que nous voulons. Je ne sais pas comment nous en avons eu connaissance, raison pour laquelle nous en avons une notion qui m'est inconnue. Et je m'efforce de savoir si cette notion se trouve dans la mémoire, auquel cas nous avons déjà été heureux dans le passé. L'avons-nous été chacun séparément ou collectivement dans l'humanité qui a commis le premier péché, et dans laquelle nous sommes tous morts, de laquelle nous sommes tous nés dans le malheur ? Ce n'est pas mon problème pour le moment. Je cherche si la vie heureuse se trouve dans la mémoire. Sans la connaître, nous ne l'aimerions pas. En entendant le mot, nous recherchons tous la chose – reconnaissons-le –, entendre le son ne suffit pas à notre plaisir. Un Grec, par exemple, en entendant le mot en latin, n'y prend aucun plaisir parce qu'il ne comprend pas ce qu'on a dit. Nous, au contraire, nous y prenons plaisir, comme lui en entendant le mot grec. La chose n'est ni grecque ni latine. Les Grecs, les Latins, et les hommes de toutes les autres langues, sont avides de la posséder. Donc tout le monde la connaît. Si on pouvait leur poser la question : voulez-vous être heureux ? les humains répondraient oui, tous d'une seule voix, sans hésiter. Ce qui serait impossible si leur mémoire ne conservait pas la chose même attachée à ce nom.

20 Mais s'en souvient-on comme on se souvient de Carthage quand on l'a vue ? Non. On ne voit pas la vie heureuse avec les yeux. Ce n'est pas un corps.

S'en souvient-on comme on se souvient des nombres ? Non. Celui qui a la notion des nombres ne cherche pas à les avoir pour lui. Or nous avons bien la notion de ce qu'est la vie heureuse, c'est pourquoi nous l'aimons, mais nous voulons l'avoir pour nous, pour être heureux.

S'en souvient-on comme on se souvient de l'éloquence ? Non. Il est possible qu'à ce mot on se rappelle la chose même sans être nous-mêmes très éloquents. Et nous sommes nombreux à désirer l'être, preuve que nous savons ce que c'est. Quelqu'un d'éloquent capte notre attention ; c'est un plaisir physique. L'éloquence est donc bien un objet de désir. Sans une connaissance intime de ce que c'est, nous n'aurions pas ce plaisir, et sans plaisir nous n'en voudrions pas. Mais nous ne faisons aucune expérience physique de la vie heureuse chez quelqu'un d'autre.

S'en souvient-on comme on se souvient de la joie ? Peut-être, oui. Je me souviens de ma joie dans la tristesse, et de la vie heureuse dans le malheur. Mais je n'ai jamais physiquement vu ni entendu ni senti ni goûté ni touché ma joie. Je n'ai fait qu'une expérience intellectuelle de ma joie. Et cette notion fixée dans ma mémoire, je suis capable de m'en souvenir avec détachement ou avec regret, d'après mes souvenirs des différents sujets de joie. Des actes indécents m'ont procuré beaucoup de joie, et quand je m'en rappelle, je déteste cette joie, je l'exècre. D'autres fois, la joie venait de choses belles et honnêtes. Je m'en rappelle avec désir, mais ces choses ne sont plus, et le souvenir de ma joie passée me rend triste.

Où et quand ai-je fait l'expérience de ma vie heureuse pour me la rappeler, l'aimer et la désirer ?

Il ne s'agit pas seulement de moi ou d'un petit nombre : nous voulons tous être heureux. Et sans être aussi certains de savoir ce que c'est, notre volonté ne serait pas aussi certaine de le vouloir. Eh quoi ? Si on demande à deux hommes s'ils veulent être soldats, l'un peut répondre oui et l'autre non ; mais qu'on leur demande s'ils veulent être heureux, tous les deux diront immédiatement et sans hésitation que c'est leur souhait. Et dans ce seul et même but, être heureux, le premier veut être soldat, et le second refuse. Est-ce que la joie dépendrait simplement du choix de chacun ? On est bien tous d'accord pour dire qu'on veut être heureux. Et on serait tous d'accord, si on nous le demandait, pour dire qu'on veut être joyeux, et c'est la joie elle-même qu'on appelle vie heureuse. Quel que soit le chemin de l'un ou l'autre pour l'atteindre, on s'efforce tous d'atteindre la même chose : la joie. Personne ne peut nier en avoir fait l'expérience, et on la retrouve dans la mémoire, on la reconnaît dès qu'on entend le mot.

Non, Seigneur, non, le cœur de ton esclave qui se confie à toi n'est pas heureux de n'importe quelle joie qu'il éprouve.

Il y a une joie que ne peuvent connaître les sans religion. Contrairement à ceux qui te servent librement avec respect. C'est toi, leur joie. Et la vie heureuse la voilà : une joie pour toi, de toi, à cause de toi. C'est elle et rien d'autre. Ceux qui pensent qu'il en existe une autre, poursuivent une autre joie, pas la vraie. Bien que dans leur volonté ils ne soient pas si loin d'une certaine image de la joie.

Il n'est pas sûr qu'ils aient tous la volonté d'être heureux puisque ceux qui ne veulent pas de cette joie de toi, la seule vie heureuse possible, ne veulent pas vraiment de la vie heureuse. Ou plutôt ils la voudraient bien tous, mais comme la chair en ses désirs s'oppose au souffle et le souffle s'oppose à la chair, ils ne font pas ce qu'ils veulent. Ils retombent sur leurs seules forces et s'en contentent. Ils ne peuvent vouloir ce qui est au-dessus de leurs forces autant qu'il le faudrait pour en avoir la force.

Oui, je demande à tous s'ils préfèrent la joie de la vérité ou la joie du mensonge. Ils n'hésitent pas plus à répondre la vérité qu'ils n'hésitaient à dire qu'ils voulaient être heureux. Oui, la vie heureuse, c'est la joie de la vérité. La joie qui vient de toi, qui es la vérité, Dieu ma lumière, délivrance de mon visage. Cette vie heureuse, tout le monde la veut. Cette vie qui seule est heureuse, tout le monde la veut. Joie de la vérité, tout le monde la veut.

J'en ai connu beaucoup qui voulaient mentir, mais qu'on leur mente, personne. Où ont-ils appris cette vie heureuse sinon là même où ils ont appris la vérité ? Ils aiment la vérité puisqu'ils ne veulent pas qu'on leur mente. Et quand ils aiment la vie heureuse, qui n'est rien d'autre que la joie de la vérité, ils aiment de fait la vérité. Et ils ne l'aimeraient pas s'ils n'en avaient pas quelque notion dans leur mémoire. Alors pourquoi n'ont-ils pas de joie ? pourquoi ne sont-ils pas heureux ? Quelque chose d'autre les préoccupe davantage et les rend plus malheureux encore que ne les rend heureux le faible petit souvenir de la vérité.

Il y a encore un peu de lumière dans l'humanité. Qu'elle marche, qu'elle marche de peur que la nuit ne s'empare d'elle.

Mais pourquoi la vérité accouche de la haine ?

Pourquoi faire un ennemi de ton ami qui annonce la vérité puisqu'on aime la vie heureuse qui n'est rien d'autre que la joie de la vérité ?

Pourquoi sinon parce qu'on aime la vérité de telle sorte que ceux qui aiment autre chose veulent que ce soit la vérité, et qu'ils ne veulent pas se tromper, qu'ils ne veulent pas être convaincus de s'être trompés ? Ils haïssent la vérité à cause de cette autre chose qu'ils prennent pour la vérité et qu'ils aiment. Ils aiment la vérité quand elle brille, ils la haïssent quand elle leur résiste. Ils ne veulent pas qu'on leur mente mais veulent mentir. Ils aiment la vérité quand elle se montre mais la haïssent quand elle les dénonce. Ce sera leur récompense : ils ne veulent pas qu'elle les révèle, eh bien elle les révélera malgré eux sans se révéler à eux. Voilà, oui, voilà l'esprit humain. Aveugle. Mélancolique. Ignoble. Indécent. Il veut se cacher mais veut que rien ne lui soit cachée. Eh bien, au contraire : lui ne cache pas la vérité mais la vérité, elle, lui est cachée. Pourtant, malheureux comme il est, il préfère encore le vrai au faux. Aucun chagrin ne le trouble, il sera heureux et sa joie viendra de la seule vérité qui fait toutes choses vraies.

25 J'ai traversé les étendues de ma mémoire à ta recherche, Seigneur. Je ne t'ai pas trouvé à l'extérieur. Je n'ai rien trouvé de toi dont je ne me souvenais pas depuis que je t'ai appris. Oui, depuis que je t'ai appris, je ne t'ai plus oublié.

Où j'ai trouvé la vérité, j'ai trouvé mon Dieu, la vérité même, et depuis que je l'ai apprise, je ne l'ai plus oubliée. C'est pourquoi depuis que je t'ai appris, tu restes dans ma mémoire. Et je t'y trouve quand je me souviens de toi et que tu fais mes délices. Mes saintes délices, un don de ta compassion, baissant tes yeux sur ma pauvreté.

26 Mais où est ta place dans ma mémoire, Seigneur ? quelle est ta place ? quelle chambre t'es-tu fabriquée ? quel sanctuaire t'es-tu construit ?

Tu as fait à ma mémoire l'honneur d'y prendre place. Je vais donc réfléchir à la place que tu y occupes.

En me souvenant de toi, je suis allé au-delà du niveau de mémoire dont sont aussi capables les bêtes. Je ne t'ai pas trouvé parmi les images des choses physiques. Je suis passé au niveau où j'ai déposé les affects de mon esprit. Là non plus, je ne t'ai pas trouvé. Et je suis entré dans la chambre de mon esprit qui se tient dans ma mémoire, car l'esprit est aussi la mémoire de lui-même. Tu n'étais pas là non plus. Car tu n'es pas une image physique ni un affect du vivant comme la joie, la tristesse, l'envie, la peur, le souvenir ou l'oubli, et quoi que ce soit d'autre dans le genre. Tu n'es pas non plus l'esprit lui-même parce que tu es le Seigneur Dieu de l'esprit. Toutes ces choses se meuvent et toi tu es immuable au-dessus de toutes ces choses. Mais tu as daigné habiter dans ma mémoire, depuis le jour où je t'ai appris.

Pourquoi chercher où tu habites comme s'il s'agissait de vrais lieux ? Oui, tu habites dans ma mémoire puisque je me souviens de toi depuis le jour où je t'ai appris. Et je te trouve dans mémoire en me souvenant de toi.

27 Où t'ai-je trouvé pour t'apprendre ? Tu n'étais pas dans ma mémoire avant que je ne t'apprenne. Où t'ai-je trouvé pour t'apprendre sinon en toi au-dessus de moi ? Rien à voir avec un lieu. On s'éloigne, on s'approche. Rien à voir avec un lieu.

Vérité. Tu es partout présente à ceux qui font appel à toi. Tu réponds à tous à la fois, même à différents appels. Tes réponses sont limpides mais on n'écoute pas tous de façon aussi limpide. On fait tous appel à toi pour ce qu'on veut. Mais on n'écoute pas toujours ce qu'on veut. Ton meilleur agent n'est pas le plus attentif à écouter ce qu'il veut mais le plus attentif à vouloir ce qu'il écoute.

28 Trop tard je t'ai aimée
beauté si ancienne et si neuve
trop tard je t'ai aimée

Regarde.
Tu étais à l'intérieur, j'étais dehors à ta recherche.
J'étais difforme, je me jetais sur l'élégance de tes formes.
Tu étais avec moi, je n'étais pas avec toi.

Ce qui me retenait loin de toi pourtant n'existerait pas sans exister en toi.
Ton appel. Ton cri.
Tu as broyé ma surdité.
Éclair. Splendeur.
Tu as fait fuir mon aveuglement.
Parfum. Je t'ai respiré. Je t'ai inhalé.
Je t'ai goûté. Ma faim. Ma soif.

Tu m'as touché. J'ai pris feu dans ta paix.

69 Quand tout mon moi sera fixé à toi, il n'y aura plus nulle part douleur et travail. Ma vie pleine de toi sera vivante.
Celui que tu combles s'allège.
Moi, je ne suis pas plein de toi, et je suis un fardeau pour moi.
Mes joies éplorées contre mes joyeuses tristesses : à qui revient la victoire ? je ne sais pas.
Mes tristesses noires contre mes bonheurs : à qui revient la victoire ? je ne sais pas.
Malheur. Seigneur, prends pitié de moi.
Malheur. Regarde. Je ne cache pas mes plaies. Tu es médecin. Je suis malade. Tu es miséricorde. Je suis misère.
La vie humaine sur la terre est une provocation.
Qui voudrait du chagrin et des difficultés ?
Ton ordre : les endurer, pas les aimer. Personne n'aime ce qu'il endure même s'il aime endurer. Endurer est une joie, mais à tout prendre, on préfère n'avoir rien à endurer.
Dans l'épreuve, je désire le bonheur. Dans le bonheur, j'ai peur de l'épreuve.
Est-ce qu'il existe un juste milieu où la vie humaine ne soit pas une provocation ?
Malheur aux bonheurs du monde. Une fois, deux fois. On a peur de l'épreuve. La joie est pourrie.
Malheur aux épreuves du monde. Une fois, deux fois, trois fois. On désire le bonheur. Dures épreuves. Le seuil de tolérance est brisé.
La vie humaine sur la terre est une provocation. Jamais de répit.

70 Tout mon espoir n'est plus que dans ton immense et vaste pitié.
Donne de quoi suivre tes ordres. Et ordonne ce que tu veux.
Tu nous commandes de nous maîtriser.
Pourtant je savais, a dit quelqu'un, que personne ne peut se maîtriser que si Dieu me le permettait, et c'était déjà sage de reconnaître qui me le permet.
Oui, nous maîtriser nous réunit et nous pousse à l'unité quand nous glissons dans la dispersion.
Aimer en même temps que toi quelque chose sans l'aimer à cause de toi revient à t'aimer moins.

Amour toujours en feu
qui ne s'éteint jamais
amour mon Dieu
embrase-moi

Tu ordonnes de nous maîtriser. Permets-nous de suivre tes ordres. Et ordonne ce que tu veux.

71 Tu ordonnes de maîtriser notre pulsion sexuelle, nos yeux concupiscents, et notre ambition dans le monde. Tu ordonnes de nous maîtriser dans l'accouplement. Et dans le mariage, tu nous as engagés à faire mieux qu'une simple concession. Je l'ai fait grâce à toi, alors que je n'étais même pas encore dispensateur de tes sacrements. Cependant mes manies ont imprimé dans ma mémoire, dont j'ai déjà beaucoup parlé, les images encore vives de tout cela. Quand je suis éveillé, ces images viennent me provoquer sans grand effet, mais dans mon sommeil, non seulement elles me donnent du plaisir mais j'y adhère comme s'il s'agissait de l'acte lui-même. Et l'illusion de ces images sur mon esprit, dans ma chair, est telle que ces fantasmes ont plus de pouvoir dans mon sommeil que n'en ont les réalités mêmes quand je suis éveillé.
Seigneur mon Dieu, je ne suis peut-être plus moi-même à ce moment-là. Il y a pourtant une différence entre moi et moi, entre le moment où je passe de la veille au sommeil et le moment où je repasse à l'état de veille.
Que devient la raison qui nous fait résister, éveillé, à ce pouvoir de suggestion, et nous rend même inaccessible aux choses réelles ? Elle se ferme avec les yeux ? Elle s'endort avec le corps ? Et pourquoi, dans ce cas, il nous arrive parfois de résister jusque dans notre sommeil, au seul souvenir de nos plus fermes résolutions de chasteté, et de n'accorder aucun crédit à de telles séductions ? Mais la différence est telle que, dans le cas contraire, on se réveille malgré tout la conscience en paix. Distance par laquelle nous découvrons que nous ne sommes pas vraiment les acteurs de ce qui s'est, d'une certaine façon, produit en nous, et qui nous fait souffrir.

72 Ta main pourrait, Dieu tout-puissant, guérir mon esprit mélancolique, et même éteindre par un surcroît de grâce les émois lascifs de mon sommeil.

Donne-moi davantage, Seigneur, et de plus en plus. Mon esprit alors me suivra jusqu'à toi. Débarrassé d'une concupiscence visqueuse. Il ne se révoltera plus contre lui-même, et dans le sommeil, sous l'effet d'images sensuelles, non seulement il ne poursuivra plus ces abjections écœurantes jusqu'à l'éjaculation, mais il n'y consentira même pas. Une vie comme la mienne, et surtout à mon âge, peut attendre de toi qu'elle ne trouve aucun plaisir à cela, même si elle peut se l'interdire par elle-même, tout simplement en dormant le cœur chaste. Ce ne doit pas être trop compliqué pour toi, tout-puissant, tu es capable de surpasser nos souhaits et nos pensées.

J'ai dit à mon Seigneur bienveillant quelle était ma situation aujourd'hui dans cette épreuve. Avec joie et tremblement pour tout ce que tu m'as donné. En pleurant ce qui me manque encore. J'espère que tu auras alors pitié de moi, que tu me rendras parfait jusqu'à la paix finale, celle avec qui tu habiteras mon intériorité et mon extériorité, quand la mort sera engloutie dans la victoire[2].

13 Mais chaque jour nous réserve un souci supplémentaire. C'est bien assez, espérons-le. Il nous faut boire et manger pour réparer les ruines quotidiennes du corps. Avant la destruction du ventre et des nourritures. Quand tu auras tué la faim d'un terrible assouvissement. Quand tu revêtiras pour toujours la pourriture d'imputrescible[3]. Mais en attendant, cette compulsion est délicieuse. Je me bats contre cette tentation. Mon arme pour m'en libérer, c'est un jeûne quotidien. Je fais souvent de mon corps un esclave. Le plaisir chasse mes douleurs. Oui, faim et soif sont des douleurs. Elles nous font souffrir, et comme la fièvre, elles tuent si les aliments ne viennent pas nous secourir. Et comme pour nous consoler par tes bienfaits, tu as mis la terre, l'eau et le ciel au service de notre infirmité, nous appelons délices notre condition calamiteuse.

14 Tu m'as appris à ne m'alimenter que pour me soigner. Mais passer des affres de la faim à la quiétude de l'assouvissement, c'est précisément tomber dans les filets du désir. Et le plaisir, c'est en passer par là, où nous devons passer nécessairement. Nous buvons et mangeons pour être en bonne santé. Attitude raisonnable mais toujours flanquée d'une dangereuse jouissance qui cherche la plupart du temps à prendre les devants pour que je fasse pour elle ce que je dis faire ou veux faire pour ma santé. Mais on ne satisfait pas les deux de la même façon. Ce qui suffit pour notre santé est toujours trop peu pour notre satisfaction. Nous sommes souvent pris d'un doute : est-ce toujours la nécessité de prendre soin de notre corps qui réclame ou plutôt le plaisir trompeur de la convoitise qui se propose hypocritement ? Ce doute est l'aubaine d'un esprit malheureux. Ravi de ne pas voir clairement ce qui suffit à l'équilibre de la santé, il trouve une excuse toute prête pour cacher sous le prétexte de la santé une pure question de plaisir.

Je m'efforce chaque jour de résister à ces tentations. J'appelle ton secours. Je te fais part de mes tourments. Je ne suis pas encore tout à fait sûr de moi.

15 J'entends la voix de mon Dieu qui demande : n'encombrez pas vos cœurs, gloutons et ivrognes ! [4]
L'ivrognerie est loin de moi. Ta pitié l'empêchera de m'approcher. Mais ton serviteur devient parfois subrepticement glouton. Ta pitié m'épargnera ça. Car personne ne peut résister sans ton aide. Tu accordes beaucoup à nos prières. Et tout ce que nous avons reçu de bon avant même de prier, c'est de toi que nous l'avons reçu. Et de le reconnaître après coup, c'est de toi que nous l'avons reçu. Je n'ai jamais été ivrogne mais j'ai connu bien des ivrognes que tu as rendus sobres. Grâce à toi, ceux qui ne l'ont jamais été ne le sont pas devenus. Grâce à toi, ceux qui l'ont été ne le sont plus. Grâce à toi, les uns et les autres ont appris que tu es l'auteur de tout ça.
J'ai entendu une autre de tes paroles : ne cours pas après tes désirs et refrène tes appétits.
Et par ta bienveillance, j'en ai entendu encore une autre que j'ai beaucoup aimée : manger ne nous comble pas, et ne pas manger ne nous fait pas manquer.
Ce qui revient à dire que je ne serai ni repu ni éprouvé.
J'en ai entendu encore une autre : moi, j'ai appris à me contenter de ce que j'ai. Je sais vivre dans l'abondance et je sais supporter le manque. Je peux tout en celui qui me rend fort.
Soldat du camp céleste et non poussière que nous sommes. Mais rappelle-toi, Seigneur, que cette poussière, c'est nous et que de cette poussière tu as fait l'humanité. Elle était perdue. Elle est retrouvée. Paul lui-même ne pouvait rien, fait de la même poussière que nous, et j'ai aimé qu'il dise sous le souffle de ton inspiration : je peux tout en celui qui me rend fort.
Rends-moi fort. Je pourrai tout. Donne de quoi suivre tes ordres et ordonne ce que tu veux. Lui avoue ce qu'il a reçu et ce dont il se félicite, il s'en félicite dans le Seigneur.
J'en ai entendu un autre supplier : arrache de moi l'appétit du sexe.
Clairement, mon Dieu saint, c'est toi qui donnes de quoi faire ce que tu commandes de faire.

Tu me l'as enseigné, père de bonté : tout est pur pour les purs, mais il est mal, pour un homme, de manger pour offenser. Et toutes tes créatures sont bonnes, rien n'est à rejeter, pris en action de grâces. Et un aliment ne nous rapprochera pas de Dieu. Que personne ne nous juge sur la nourriture ou sur la boisson. Que celui qui mange ne méprise pas celui qui ne mange pas, et que celui qui ne mange pas ne juge pas celui qui mange[5]. C'est ce que j'ai appris.

Merci à toi, loué sois-tu, mon Dieu, mon maître, qui frappes mes oreilles, qui éclaires mon cœur. Arrache-moi à toute tentation. Je ne crains pas l'impureté de la nourriture mais l'impureté du désir. Je sais que Noé fut autorisé à manger de toute espèce de viande comestible[6]. Qu'Élie reprit des forces en mangeant de la viande[7]. Que Jean, dans son abstinence étonnante, n'eut rien à craindre des animaux, des sauterelles dont il fit sa nourriture[8]. Je sais aussi qu'Esaü a été abusé par son envie de lentilles[9], et David s'est reproché d'avoir désiré de l'eau[10], que notre roi a été tenté non par de la viande mais par du pain[11]. Voilà pourquoi aussi le peuple dans le désert a mérité la critique non pour avoir désiré de la viande mais pour avoir murmuré contre le Seigneur quand il était affamé[12].

Mis à l'épreuve, je dois lutter chaque jour contre le désir de boire et de manger. Je ne peux pas décider une bonne fois pour toutes de ne plus y toucher, comme j'ai abandonné toute relation sexuelle. Il faut donc refréner son gosier en l'ouvrant et en le serrant avec modération.

Mais qui, Seigneur, ne passe jamais les bornes de la nécessité ? S'il existe, il est grand. Qu'il chante la grandeur de ton nom. Ce n'est pas moi. Je suis un homme fautif. Mais je chante aussi la grandeur de ton nom. Celui qui a vaincu le monde intercède auprès de toi pour mes fautes. Il me compte parmi les membres infirmes de son corps. Parce que tes yeux ont vu son imperfection. Et que tout le monde sera inscrit dans ton livre[13].

Les plaisirs olfactifs n'ont jamais été ma passion. Je ne les recherche pas mais je ne les rejette pas non plus. Je pourrais très bien m'en passer définitivement. Je me vois comme ça, mais je peux aussi me tromper. Une obscurité criminelle cache à mes yeux ce dont je suis capable. Mon esprit s'interroge sur ses propres forces sans trop oser se faire confiance. Son potentiel reste la plupart du temps dissimulé s'il ne se manifeste pas dans l'expérience. Personne ne doit se sentir en sécurité durant cette vie, provocation d'un bout à l'autre. Celui qui a pu de pire devenir meilleur pourrait aussi de meilleur devenir pire.

Un seul espoir, une seule assurance, une seule promesse : ton amour.

J'ai davantage été captivé et subjugué par les plaisirs de l'ouïe. Mais tu m'en as délivré et libéré. Maintenant, je le reconnais, quand j'entends des chants vibrant de tes paroles, d'une voix suave et exercée, j'éprouve une certaine attirance mais pas au point d'être hypnotisé. Je peux m'arrêter quand je veux. Néanmoins, pour être admis en moi, accompagnés des pensées qui les animent, les chants cherchent dans mon cœur un endroit relativement digne d'eux, et que je rechigne à leur accorder. Parfois, il me semble que je leur accorde plus d'honneur qu'il ne conviendrait. Les saintes paroles elles-mêmes, je le sens bien, ont davantage d'impact sur nos cœurs, brasier de dévotion, quand elles sont chantées que si elles ne le sont pas. Nos états d'âme, dans leur diversité, trouvent dans la voix et le chant un mode d'expression propre qui je ne sais par quelle affinité cachée les excite. Mais le plaisir des sens, qui ne doit jamais affaiblir notre intelligence, m'abuse souvent. Le sens n'accompagne pas la raison en se résignant à la seconde place mais profitant de ce qu'il lui doit sa place, il prétend même la devancer et la diriger. Je commets là inconsciemment une faute, et j'en suis conscient après coup.

Il m'arrive alors de trop en faire pour déjouer cette ruse. Et je m'égare par un excès de sévérité. Je vais si loin par moments que je voudrais écarter de mes oreilles, et de la communauté elle-même, toutes les mélodies et cantilènes suaves qui accompagnent les psaumes de David. Je pense pourtant qu'il vaut mieux suivre un conseil de l'évêque d'Alexandrie, Athanase, et que l'on m'a souvent répété, je m'en souviens : faire prononcer le psaume au lecteur en infléchissant légèrement la voix de façon à être davantage dans le récitatif que dans le chant. Mais je me souviens des larmes que j'ai versées aux chants de la communauté dans les premiers temps de ma confiance retrouvée. Et aujourd'hui encore, quand je suis bouleversé non par le chant lui-même mais par ce que l'on chante, d'une voix claire, et en rythme, je reconnais la grande utilité de cette institution.

J'hésite. Le plaisir du chant est dangereux mais il a des effets salutaires. Sans porter de jugement définitif, je penche plutôt en faveur de la coutume du chant en communauté. L'esprit encore trop faible peut atteindre le sentiment de dévotion par le divertissement de l'ouïe. Mais quand il m'arrive d'être davantage touché par le chant que par les paroles chantées, c'est, je l'avoue, une faute qui mérite d'être punie. J'aimerais mieux alors ne pas entendre chanter.

Oui, j'en suis là. Pleurez avec moi. Pleurez pour moi. Vous qui avez en vous une certaine préoccupation du bien qui vous fait agir. Vous qui ne vous en préoccupez pas, cela ne vous touche pas vraiment.

Mais toi, Seigneur mon Dieu, entends, regarde, vois, aie pitié, guéris-moi.

Sous tes yeux, je suis devenu une énigme pour moi. J'en suis malade.

Reste le plaisir des yeux. Je tiens à en parler dans ces aveux, aux oreilles de ton sanctuaire, oreilles fraternelles et fidèles. J'en aurais alors fini de l'agression permanente des provocations du plaisir charnel.

Gémissements
vif désir de revêtir mon habitation du ciel[14]

Belles formes multiples. Couleurs vives et brillantes. Amours de mes yeux. Ne captivez pas mon âme. Dieu seul le peut qui a fait toutes ces choses bonnes. Oui, mais mon bonheur c'est lui et pas elles. Elles m'affectent toute la journée quand je suis éveillé. Pas de répit, à la différence des voix quand l'une se tait ou que toutes se taisent. La reine des couleurs elle-même, la lumière qui baigne tout notre univers visible, où que je sois quand il fait jour, parvient à me caresser de mille façons alors que je suis occupé à autre chose et que je ne fais pas attention à elle. Elle s'immisce avec tant de persuasion que si soudain elle se retire, je la regrette, je la cherche. Son absence se prolonge, je m'assombris.

Lumière vue par Tobie, yeux fermés. Il apprenait à son fils le chemin de la vie. Et marchait devant lui sur les pas de l'amour, sans jamais s'égarer.

Lumière vue par Isaac. La vieillesse avait enseveli les feux de sa chair. Son mérite : non pas bénir ses fils en les reconnaissant mais les reconnaître en les bénissant.

Lumière vue par Jacob. Ses yeux prisonniers de son grand âge. Son cœur illuminé projeta ses rayons sur les générations des peuples à venir, préfigurées par ses fils. Sur ses petits-enfants, les fils de Joseph, il posa ses mains mystérieusement croisées. Indépendamment des apparences que suivait leur père mais selon sa propre vision intérieure[15].

C'est elle la lumière. Elle est unique. Tous ceux qui la voient et qui l'aiment sont uniques.

Et l'autre, la lumière physique dont je parlais, elle adoucit et séduit dangereusement la vie des amants aveugles du monde. Mais s'ils savent faire tes louanges en faisant les siennes – Dieu créateur de tout –, ils la font participer à ton hymne sans se laisser entraîner par elle dans leur songe.

C'est comme ça que je veux être. Résister aux plaisirs des yeux pour ne pas trébucher en avançant sur ta voie. Je lève sur toi des yeux invisibles. Pour que tu délivres mes pas des pièges. Tu me délivres souvent, je tombe souvent dans le piège. Tu n'arrêtes pas de me délivrer.

Et moi tant de fois retenu par des pièges partout répandus.

Tu ne t'endors pas
tu ne dors pas
protecteur d'Israël[16]

On ne compte plus les réalisations d'artistes ou d'artisans : vêtements, chaussures, vases, différents objets fabriqués, peintures, sculptures variées… Très au-delà des besoins et des nécessités et sans signification religieuse. Les hommes les entassent sous notre vue séduite. Les hommes s'attachent aux objets extérieurs qu'ils fabriquent mais abandonnent à l'intérieur celui qui les a faits. Ils détruisent ce qu'il a fait d'eux.

Et moi, mon Dieu, ma parure, j'y trouve matière à un hymne, un sacrifice de louanges à offrir à celui qui s'est offert en sacrifice pour moi.

Ces beautés qui passent de l'âme dans des mains expertes ont leur origine dans cette beauté au-dessus des âmes, et vers laquelle soupire mon âme jour et nuit. Les artisans et les amateurs de ces beautés extérieures en tirent une règle pour les juger, mais ils n'en tirent pas une pour leur usage. Elle y est pourtant. Ils ne la voient pas. Sinon ils n'iraient pas plus loin. Et mettraient leur force sous ta protection au lieu de la disperser dans de délicieuses lassitudes.

Moi-même, qui parle et vois bien tout ça, j'attache mes pas à ces beautés. Mais tu m'en délivres, Seigneur. Tu me délivres. Oh ton amour est là sous mes yeux. Oui, moi misérable captif. Toi libérateur aimant. Je ne m'en rends pas compte si ma chute est légère, ou j'en suis meurtri si je suis déjà très attaché.

Il y a une autre forme de tentation, insidieuse et dangereuse. Au-delà du désir charnel, plaisirs de tous les sens, de toutes les voluptés, esclavage mortel quand on s'éloigne de toi. Usant des mêmes sens charnels,

l'âme ne tire pas alors son plaisir directement de la chair mais de l'expérience charnelle d'un désir vide et cupide, affublé du nom de science et de connaissance. Un appétit de savoir dont les yeux se font les principaux agents sensoriels, et que la parole divine a appelé désir des yeux. Et si littéralement les yeux correspondent au voir, nous utilisons aussi ce mot pour d'autres sens que nous appliquons à la connaissance. On ne dit pas : écoute comme c'est rutilant. Ni : sens comme cela brille. Ni : touche comme c'est resplendissant. Dans tous ces cas, on emploie le mot voir. Non seulement nous disons : vois cette lumière (c'est le propre des yeux), mais aussi : vois comme cela résonne, vois quelle odeur, vois quel goût, vois comme c'est dur. On généralise donc l'expérience sensorielle en l'appelant, comme on l'a dit, désir des yeux. Si le voir est d'abord la fonction des yeux, il s'applique aussi aux autres sens, par analogie, dans l'aventure de la connaissance.

On distingue alors plus clairement dans l'activité sensorielle le simple plaisir du désir de connaître. Plaisir du beau, de l'harmonie, de la délicatesse, de la saveur, de la douceur. Mais on désirera connaître le contraire pour le tester. Non par masochisme mais par passion de savoir et de découvrir. Quel plaisir en effet à voir un cadavre mutilé qui nous fait horreur ? Et pourtant, à la moindre dépouille quelque part, les gens se précipitent pour s'affliger et blêmir. Ils ont même peur d'en rêver, comme si on les avait forcés à le voir ou leur avait fait croire qu'il y avait quelque chose de beau. Même chose pour les autres sens. Mais ce serait trop long. C'est ce désir morbide qu'on excite au théâtre en exhibant toutes sortes de phénomènes prodigieux. C'est ce désir qui fouille une nature hors de notre portée. Connaissances inutiles que les hommes désirent absolument connaître. C'est aussi ce désir pervers de connaissance qui est à l'œuvre dans la magie. Et c'est lui également qui, dans la religion, va jusqu'à tenter Dieu en lui réclamant des signes et des prodiges, non pour être sauvé mais uniquement pour faire une expérience.

Dans cette immense forêt pleine de pièges et de dangers, oh regarde, j'ai taillé et éclairci mon cœur comme tu me l'as demandé.

Dieu de mon salut.

Non. Comment oser dire, quand tout nous agresse dans notre vie quotidienne, comment oser dire que rien ne provoque mon regard, et que je ne suis pas accroché à ces absurdités ? C'est vrai, je n'ai plus la passion du théâtre et je ne m'intéresse plus au cours des astres. Je n'ai jamais cherché à interroger les esprits des ombres. Je déteste toutes ces superstitions rituelles. Mais l'ennemi ourdit en moi de nombreuses machinations pour me suggérer de te demander un signe de toi, Seigneur mon Dieu que je dois servir comme un esclave obéissant et humble.

Je t'en prie, par notre roi et par Jérusalem, patrie des simples et des purs, même si je suis loin d'accepter ça, fais que j'en sois de plus en plus loin.

Et quand je te demande quelque chose pour sauver quelqu'un, mon intention est tout autre.

Oh. Tu fais ce que tu veux. Tu me permets et me permettras encore de te suivre avec plaisir.

Mais qui pourrait tenir le compte des nombreuses petites choses méprisables qui provoquent chaque jour notre curiosité, et qui nous font si souvent vaciller ? Que de fois au récit de quelques bêtises nous faisons semblant au début de les tolérer pour ne pas choquer les imbéciles et nous finissons peu à peu par nous y intéresser ! Je ne vais plus au cirque voir un chien chasser un lièvre. Mais si j'en surprends un dans les champs, il détourne mon attention, et peut-être même de hautes pensées, et le spectacle de la chasse va m'accaparer. Je ne vais pas physiquement me lancer à sa poursuite mais je suis de tout cœur avec. Et je reste hébété comme un idiot si, devant cette preuve flagrante de ma faiblesse, tu ne m'avertis pas très vite de tirer de ce spectacle quelque considération qui m'élève vers toi, ou de tout mépriser et de passer outre. Même assis chez moi, je suis facilement hypnotisé par un lézard qui gobe des mouches ou une araignée qui cherche à les prendre dans sa toile. Il s'agit de tout petits animaux. Et alors ? Je m'en sers pour te louer, étonnant créateur, maître de toutes choses. Mais je n'ai pas commencé par là ! Avoir le réflexe de se relever après une chute est une chose, ne jamais tomber en est une autre.

Des occasions comme ça, ma vie en est pleine. Mon unique espoir, c'est alors l'extrême profondeur de ta pitié. Mon cœur se fait la poubelle de toutes ces ordures, de ces impressionnantes cohortes de bêtises qui interrompent et troublent si souvent nos prières. Et quand sous ton regard notre cœur parle à tes oreilles, des pensées idiotes, surgies je ne sais d'où, viennent couper court à une si haute activité.

Est-ce qu'on doit s'en moquer ? Et pour retrouver l'espoir, est-ce qu'il y a autre chose que ta pitié ? Oh je la connais bien. Tu as commencé à me transformer. Tu sais où en est cette transformation. D'abord, tu m'as guéri du désir de me venger. Bienveillant pour toutes mes autres fautes. Tu m'as guéri de toutes mes maladies, et tu as affranchi ma vie de la putréfaction. Ta compassion et ta pitié m'ont couronné. Tu as

comblé mon désir. Oui, toi qui as étouffé ma prétention dans la peur, et qui as fait ma nuque à ton joug. Maintenant je le porte. Douceur que tu avais promise et que tu as réalisée. Douceur que je ne soupçonnais même pas quand j'avais peur de m'y soumettre.

Est-ce que j'en aurais aussi fini de cette troisième forme de provocation ? fini pour la vie ?

Oh Seigneur qui seul domines sans arrogance parce que tu es l'unique vrai Seigneur, qui n'as pas de seigneur.

Vouloir être aimé ou craint des autres pour le seul plaisir de l'être, qui est un non-plaisir. Misérable vie et prétention criminelle. C'est ce qui explique qu'on ne t'aime pas et qu'on n'éprouve pas pour toi un amour et une crainte pur. C'est pourquoi tu résistes aux prétentieux et aux humbles tu accordes ta faveur.

Tonnerre contre les ambitions du monde
tremble le fond des montagnes

Certaines de nos responsabilités dans la société humaine impliquent que nous nous fassions aimer ou craindre des autres. Prétexte dont use l'Adversaire de notre vrai bonheur pour distribuer partout ses bravo ! bravo ! comme autant de pièges. Imprudents, nous nous laissons prendre à notre fatuité. Nous renonçons à nous réjouir de ta vérité en préférant la flatterie humaine. Plaisir de nous faire aimer ou craindre non plus à cause de toi mais à ta place. L'Adversaire nous rend ainsi semblables à lui. Avec lui, nous ne sommes pas dans une communauté d'amour mais dans une communauté de supplices. Il a assis son trône sur le vent du Nord. Ses sombres esclaves transis t'imitent, pervers et grimaçant. Mais nous, Seigneur, nous sommes ton petit troupeau. Tu nous possèdes. Cache-nous dans l'ombre de tes ailes. Sois notre gloire. Aimés pour toi, craints pour ta parole. Si quelqu'un que tu critiques cherche notre admiration, nous ne le défendrons pas quand tu le jugeras, et nous ne le sauverons pas quand tu le condamneras. Et pas seulement dans le cas d'un criminel dont on adore les folies, ou dont on bénit les crimes. Mais cela vaut aussi pour quelqu'un dont on admire le don que tu lui as fait, s'il préfère l'admiration qu'on lui voue à la possession du don même qui lui vaut l'admiration de tous. Tu critiques l'admiration qu'il reçoit. Et l'admirateur est alors meilleur que l'admiré. Le premier a aimé le don de Dieu dans l'homme, le second a préféré ce que lui donnaient les hommes plutôt que Dieu.

Provocations quotidiennes, Seigneur. Provocations ininterrompues. Dans la fournaise quotidienne de la langue humaine.

Là aussi, tu nous imposes de nous maîtriser.

Oh. Donne tes ordres. Ordonne ce que tu veux.

Tu connais à ce propos les gémissements de mon cœur, les flots de mes yeux. Je ne réalise pas dans quelle mesure je suis débarrassé de cette peste. J'ai très peur de mes pulsions secrètes. Tu les vois, pas moi.

Pour les autres tentations, j'ai toujours une possibilité de m'évaluer. Mais dans ce cas, presque aucune. Je vois bien jusqu'où je peux maîtriser mon plaisir physique ou ma stérile passion de connaissances, si j'en suis privé volontairement ou par frustration. Je me demande alors ce qui est pire pour moi, les satisfaire ou pas. Et si on ne peut pas se faire une idée de notre attachement à l'argent que l'on convoite au service de l'un de ces plaisirs, ou deux, ou les trois à la fois, on peut y renoncer, c'est un bon test.

Mais comment évaluer si nous pouvons nous passer de l'admiration des autres ? Par une vie méchante, si horrible et atroce qu'on ne pourrait pas nous connaître sans nous détester ? Pensée folle. Mais si l'admiration est la compagne habituelle et obligée d'une vie droite, d'une conduite juste, il ne faut pas y renoncer, ni à la vie droite elle-même. Seule l'absence de quelque chose me permet de savoir si je souffre ou pas d'en être frustré.

Que t'avouer, Seigneur, à ce propos ? Que j'aime être admiré ? Mais j'aime encore mieux la vérité. Entre être admiré par tous, en étant complètement fou et errant, ou critiqué par tous, tout en étant ferme et fidèle à la vérité, je sais très bien quel serait mon choix. Et je ne voudrais même pas de l'admiration d'un inconnu pour renforcer ma satisfaction d'avoir accompli quelque chose de bien.

Or, non seulement c'est le cas, je l'avoue, mais encore la moindre critique me touche. Et comme cela me rend malheureux, je trouve en moi une excuse. Tu sais ce qu'elle vaut, Dieu. Je ne suis pas objectif.

Oui, tu nous a donné l'ordre de nous maîtriser – détacher notre amour de certaines choses –, mais aussi d'être justes – orienter notre amour. Et tu n'as pas voulu que nous t'aimions seulement mais aussi notre prochain. J'ai alors souvent l'impression que je suis heureux des progrès de mon prochain, ou de ses progrès futurs, quand il a eu le bon goût de m'admirer. Mais je suis malheureux si quelqu'un critique ce qu'il ne comprend pas chez moi ou qui est digne d'admiration. Il arrive aussi que je sois malheureux de l'admiration

qu'on me porte, quand on admire en moi ce qui fait mon malheur, ou que l'on exagère des qualités mineures ou futiles. Mais là encore, comment savoir si ma réaction n'est pas due en réalité à ce que je ne tiens pas à entendre sur moi, dans l'admiration d'autrui, un avis différent du mien ? Non que son intérêt me touche, mais ce qui me plaît en moi m'est plus agréable quand cela plaît à un autre. Oui, d'une certaine façon, je ne me sens pas admiré quand on ne partage pas ma propre estime de moi. Car ou bien on admire en moi ce qui me déplaît, ou bien on admire trop ce qui me plaît le moins. Comment alors ne pas douter de moi ?

12 Vérité, avec toi j'ai compris. Je ne dois être sensible à l'admiration qu'on me porte que si elle est utile à mon prochain, et non à moi. Je ne sais pas si j'en suis déjà là. J'en connais moins sur moi-même que toi. Je t'en supplie, mon Dieu, dénonce-moi à moi-même, pour que j'avoue à mes frères, qui prieront pour moi, toutes les déchirures découvertes en moi. Mais si je ne dois être sensible à l'admiration qu'on me porte que si elle est utile à mon prochain, pourquoi suis-je moins sensible aux critiques injustes que reçoit quelqu'un qu'à celles qu'on adresse ? Pourquoi l'injure est plus mordante contre moi que contre un autre, alors qu'elle est tout aussi injuste ? Ça aussi je l'ignore. La seule réponse possible serait que je suis mon propre séducteur, que je ne fais pas la vérité avec toi, ni dans mon cœur ni dans ma langue.

Éloigne de moi cette maladie, Seigneur.

Ce qui sort de ma bouche ne doit pas devenir l'huile du péché sur ma tête.

13 Je suis si bas, si pauvre.

Meilleur quand je gémis en secret : je ne m'aime pas.

Et quand je cherche ta compassion pour réparer mes défections. Les perfectionner jusqu'à atteindre la paix que l'arrogance ne voit pas.

Mais chacun de nos discours et chacune de nos actions publiques représentent un test très dangereux : notre amour-propre, qui nous fait aimer l'admiration des autres, nous pousse à collectionner et à mendier leurs suffrages. Test puissant même quand je me le reproche, du fait même de me le reprocher. Et en critiquant une vaine admiration, on en vient souvent à s'admirer d'autant plus vainement. Mais il n'y a pas de sujet d'admiration dans la critique même de l'admiration puisqu'en s'admirant encore, on ne la critique plus.

14 En nous, oui en nous, il y a, dans ce genre de test, une autre perversion : le narcissisme creux de certains, mal ou pas du tout aimés des autres, et qui n'ont aucun goût de leur plaire. Tu as horreur de leur narcissisme. Ils prennent pour objets d'amour des objets qui n'en sont pas. Ou ils s'attribuent tes propres objets d'amour. Ou ils s'accordent le mérite de tes objets d'amour. Qu'ils reconnaissent comme un don de toi mais qu'ils ne sont pas prêts à partager. Ils jalousent au contraire les dons que tu fais aux autres.

Mon cœur tremble, tu vois, dans tous ces dangers et ces peines. J'ai compris que tu préférais guérir mes plaies plutôt que de m'épargner les coups.

15 Jusqu'où suis-je allé sans toi pour m'apprendre ce que je devais éviter et ce que je devais chercher ? oh vérité. J'ai soumis à ton examen, comme je pouvais, mes perceptions sommaires.

Mes sens ont exploré les confins du monde extérieur. Je me suis fait l'observateur de la vie de mon corps, et de mes sens eux-mêmes. Je me suis enfoncé à l'intérieur de ma mémoire. Immensités multiples. Étonnamment remplies d'innombrables trésors. Spectacle redoutable. Sans toi, je n'ai rien pu distinguer. Rien de tout cela n'était toi. Mais moi non plus, l'explorateur. J'ai tout parcouru. Je me suis efforcé de distinguer chaque chose et de les estimer chacune à sa valeur. Étudier leur transmission sensorielle (certaines perceptions étaient inextricablement liées à moi). Identifier chaque sens et les énumérer. Grâce à l'abondant travail de la mémoire, exercer certaines perceptions, en reléguer certaines, en exhumer d'autres… Mais non, dans cette activité, moi, ou plus exactement la force qui me faisait agir, ce n'était pas toi. Tu es plutôt la lumière permanente que je consultais pour connaître l'existence d'une chose, son être, sa valeur. Je t'entendais enseigner et ordonner. J'aime faire ça souvent. Dès que je le peux, je me libère de mes dures obligations pour me réfugier dans ce plaisir.

Mais dans tout ce que je passe en revue, en te consultant, je ne me trouve de lieu sûr qu'en toi. Recueil de toutes mes dispersions : rien de moi ne se sépare de toi.

Parfois tu me fais découvrir un sentiment extraordinaire et profond. Jusqu'à je ne sais quelle douceur qui, si elle devient parfaite en moi, sera je ne sais quoi que ne sera pas cette vie. Mais je retrouve vite nos épreuves écrasantes. L'ordinaire m'absorbe et me retient. Je pleurs abondamment. Tout me retient. Le poids

de l'habitude est un fardeau.

Je peux être ici mais je ne le veux pas.
Je veux être là-bas mais je ne le peux pas.
Malheureux d'un côté comme d'un autre.

16. J'ai donc étudié les symptômes de mes fautes, dans les trois dimensions du plaisir. J'ai appelé ta main droite à mon secours. Cœur blessé, j'ai vu ta splendeur. Choc. Qui peut y arriver ? j'ai dit.

Oh je suis rejeté de tes yeux[17]

Tu es la vérité qui surplombe tout. Ma cupidité faisait que tout en ne voulant pas te perdre, je voulais en même temps avoir toi et le mensonge. Personne n'accepterait de mentir au point de ne plus savoir ce qu'est le vrai.
Et je t'ai perdu. Tu ne veux pas être présent avec le mensonge.

17. Qui trouver pour me réconcilier avec toi ? appeler les anges à l'aide ? quelle prière ? quels mystères ?
Beaucoup de ceux qui s'efforçaient de revenir vers toi n'en étaient pas capable par eux-mêmes. J'entends dire qu'ils ont essayé cette voie : le désir de visions bizarres. Possession. Illusions. Savants bouffis d'orgueil, ils se rengorgeaient en te cherchant. Aucune humilité. Ils se sont ralliés leurs semblables, complices et compagnons de leur démesure : les puissances de l'air. Trompés par leurs pouvoirs magiques, ils cherchaient le médiateur qui les justifierait. Il n'était pas là. C'était l'Adversaire camouflé en messager de lumière. Et ce qui a séduit l'orgueil de leur chair, c'est qu'il n'était pas lui-même un corps de chair. Eux étaient mortels et fautifs. Toi, Seigneur, avec qui ils cherchaient orgueilleusement à se réconcilier, tu es immortel et sans faute. Un médiateur entre Dieu et les hommes devait avoir quelque chose de semblable à Dieu et quelque chose de semblable aux hommes. S'il ne ressemblait qu'aux hommes, il était loin de Dieu. S'il ne ressemblait qu'à Dieu, il était trop loin des hommes. Et ce n'était donc pas un médiateur. Ce faux médiateur, dont tu te sers secrètement pour tromper l'orgueil comme il le mérite, partage une chose avec les hommes : c'est le péché. Et il veut donner l'impression de partager une chose avec Dieu. Mais comme il ne porte pas la mortalité de la chair, il s'exhibe comme immortel. Mais parce que le prix du péché, c'est la mort, il partage avec les hommes leur commune condamnation à mort.

18. L'authentique médiateur, que seul le secret de ton amour montre à l'humanité, et envoyé pour nous apprendre l'humilité sur son exemple – médiateur entre Dieu et l'humanité –, l'homme christ Jésus est apparu entre les pécheurs mortels et l'innocent immortel – mortel avec les hommes, innocent avec Dieu. Uni à Dieu par l'innocence, et parce que le prix de l'innocence c'est la vie et la paix, il peut effacer de notre condition de pécheur la mort qu'il a voulu partager avec nous (et ainsi nous innocenter). Il a été montré aux saints hommes de l'Antiquité pour que leur foi en sa passion future les sauve, comme notre foi en sa passion réalisée nous sauve. En tant qu'homme, il est notre médiateur. Comme parole, il ne l'est pas, puisqu'il est égal à Dieu, Dieu auprès de Dieu, un seul Dieu avec Dieu.

19. Père bienveillant, tu nous as aimés.
Tu n'as pas épargné ton fils unique mais tu l'as livré pour nous, les incrédules. Tu nous as tant aimés.
Pour nous, il n'a pas pourchassé l'égalité avec toi et s'est soumis jusqu'à mourir en croix[18]. Lui seul libre entre les morts. Il avait le pouvoir de déposer sa vie. Et le pouvoir de la reprendre. Pour nous, il s'est fait devant toi à la fois victorieux et victime. Victorieux parce que victime. Il s'est fait pour toi à la fois prêtre et sacrifice. Prêtre parce que sacrifice. Et a fait de nous, tes serviteurs, des fils. En naissant de toi, il est devenu notre serviteur. Avec lui, j'ai le droit d'espérer vraiment que tu guériras toutes mes maladies. Par celui qui est assis à ta droite, qui intercède pour nous auprès de toi. Sinon quel désespoir. Mes maladies sont si nombreuses, si graves. Mais ton remède est plus fort encore. Nous aurions pu penser que ta parole n'était pas prête de s'unir à l'humanité, et désespérer de nous s'il n'avait pris chair et n'avait habité parmi nous.

20. Atterré par mes fautes et la masse de mes chagrins, le cœur troublé, j'avais imaginé le projet de fuir dans la solitude. Tu m'en as empêché. Tu m'as rendu des forces en disant :

Christ est mort pour tous
pour que ceux qui vivent

ne vivent plus pour eux-mêmes
mais pour celui qui est mort pour eux[19]

Regarde, Seigneur.
Pour vivre, je jette en toi mon souci. Je vais regarder les merveilles de ta loi. Tu connais mon ignorance et ma faiblesse.
Instruis-moi et guéris-moi.
Ton fils unique, dans lequel tous les trésors de la sagesse et de la connaissance sont cachés, m'a racheté de son sang. Que les puissants arrêtent de m'injurier.
Je pense à lui, ma rançon.
Je le mange. Je le bois. Je l'offre à tous.
Je veux me rassasier de lui dans ma pauvreté. Avec ceux qui s'en nourrissent et se rassasient.

Ils loueront le Seigneur ceux qui le cherchent[20].

---

1. Psaumes 5, 13, et Lettre aux Romains 4, 5. ↵
2. 1re Lettre aux Corinthiens 15, 54. ↵
3. 1re Lettre aux Corinthiens 6, 13, et 15, 53. ↵
4. Luc 21, 34. ↵
5. Lettre aux Romains 14, 20 ; 1 Tm 4, 4 ; 1re Lettre aux Corinthiens 8, 8 ; Lettre aux Colossiens 2, 16 ; Lettre aux Romains 14, 3. ↵
6. Référence à Genèse 9, 3. ↵
7. Référence au 1er Livre des Rois 17, 6. ↵
8. Référence à Matthieu 3, 4. ↵
9. Référence à Genèse 25, 30-34. ↵
10. Référence au 2e Livre de Samuel 23, 15. ↵
11. Référence à Matthieu 4, 3. ↵
12. Référence au Livre des Nombres 11, 4. ↵
13. Psaumes 139, 16. ↵
14. 2e Lettre aux Corinthiens 5, 2. ↵
15. Voir Livre de Tobie 2, 10, et 4, 3 ; Genèse 27, 1 ; 49, 1 ; 48, 13. ↵
16. Psaumes 121, 4. ↵
17. Psaumes 31, 23. ↵
18. Inspiré de la Lettre aux Philippiens 2, 6 et suiv. ↵
19. 2e Lettre aux Corinthiens 5, 15. ↵
20. Psaumes 22, 27. ↵

Livre xi

Seigneur, l'éternité est à toi.

Tu ne peux rien ignorer de ce que je te dis. Ta vision du temps n'est pas simplement chronologique. Alors pourquoi mettre de l'ordre dans tout ce que je te raconte ? Pas pour t'en informer. Mais pour exciter mon amour pour toi, et celui de mes lecteurs. Pour dire tous ensemble : Seigneur tu es grand et très louable.

Je l'ai dit et le redirai : je fais tout ça par amour de ton amour. Nous faisons bien toujours nos prières, même si la vérité a dit : votre Père connaît vos besoins avant même que vous les ayez formulés. C'est donc te montrer nos sentiments que t'avouer nos malheurs en même temps que ta compassion. Pour que tu nous délivres entièrement, puisque tu as commencé de le faire. Pour ne plus être dépressifs mais heureux avec toi, puisque tu nous a appelés à être des simples, des doux, à pleurer, à avoir faim et soif de justice, à compatir, cœurs purs, pacifiques.

Regarde. Je t'ai raconté beaucoup de choses. J'en ai été capable et je l'ai voulu. Toi le premier tu as voulu que je t'avoue, Seigneur mon Dieu, que tu es bon, compatissant pour toujours.

Mais est-ce que je suffirai à cette tâche : énoncer par la langue écrite tous tes encouragements et toutes tes terreurs, consolations, directives par lesquelles tu m'as conduit à dire ta parole et à partager ton mystère avec ton peuple ?

Et même si je suffis à cette tâche de tout énoncer point par point, chaque goutte de temps vaut si cher pour moi !

Depuis longtemps je brûle de méditer ta loi. Et de t'avouer ma science en même temps que mon ignorance, ce que tu as commencé d'éclairer et mes zones d'ombre, pour qu'à la fin la faiblesse soit balayée par la force. Je ne veux pas que les heures s'écoulent pour autre chose, en dehors de celles, nécessaires, consacrées à refaire mes forces, au travail intellectuel ou au service dû à autrui comme au service rendu sans être dû.

Seigneur mon Dieu, sois attentif à ma prière. Prends en pitié mon désir. Il ne brûle pas que pour moi mais veut être utile à l'amour fraternel. Tu vois dans mon cœur que c'est bien ça. Je veux te faire le sacrifice de la soumission de ma pensée et de ma langue. Donne-moi de quoi faire mon offrande. Je suis impuissant et pauvre, et tu es riche avec tous ceux qui t'appellent. Jamais inquiet, tu prends soin de nous. Circoncis mes lèvres de toute audace, de tout mensonge, à l'intérieur comme à l'extérieur. Fais de tes Écritures mes purs délices. Pour ne pas me tromper sur elles et ne pas tromper les autres.

Seigneur, sois attentif et prends pitié.

Seigneur mon Dieu, à la fois lumière des aveugles, force des infirmes, et lumière des voyants et force des forts.

Sois attentif à moi. Entends-moi crier des profondeurs. Si tu n'es pas là, si tu n'écoutes pas dans les profondeurs, où aller ? vers quoi crier ?

à toi le jour à toi la nuit[1]

Sur un signe de toi, les instants s'envolent.

Donne-nous généreusement du temps pour qu'on médite sur ta loi cachée.

Quand nous frapperons, ne ferme pas la porte.

Tu n'as pas fait écrire pour rien tant de pages opaques et secrètes.

Et ces forêts ne vont pas sans leurs cerfs qui s'y reposent, se restaurent, se promènent et broutent, se couchent et ruminent.

Seigneur, parachève-moi. Révèle-moi ces pages.

Ta voix, c'est ma joie. Ta voix plus que l'afflux des plaisirs.

Donne ce que j'aime. Que je puisse aimer est déjà un don de toi.

N'abandonne pas ce que tu as donné.

Ne laisse pas ta plante mourir de soif.

Je veux t'avouer tout ce que j'aurai découvert dans tes livres. Entendre la voix de gratitude. Te boire et mesurer l'étonnement de ta loi, depuis le commencement où tu as fait le ciel et la terre, jusqu'au royaume sans fin avec toi dans ta ville sainte.

Seigneur, prends pitié de moi et exauce mon désir.

Je pense que mon désir ne s'intéresse ni à la terre ni à l'or, argent, pierres précieuses ou vêtements élégants, ni aux honneurs, aux postes ou aux plaisirs charnels, ni même aux nécessités du corps et de notre vie de voyageurs – tout ce qui nous vient dans notre quête de ton royaume et de ta justice.

Vois, mon Dieu, l'objet de mon désir. Les gens injustes m'ont fait le récit des plaisirs mais ce n'est rien comparé à ta loi, Seigneur.

Vois l'objet de mon désir.

Vois, père, regarde, vois et approuve.

Je veux trouver grâce devant toi aux yeux de ton amour.

Et quand je frappe, je veux que s'ouvre à moi le sens profond de tes paroles.

Je t'en prie, par notre Seigneur Jésus Christ, ton fils, l'homme à ta droite, le fils de l'homme dont tu as fait ton médiateur entre toi et nous, et avec qui tu nous as cherchés sans que nous te cherchions (mais tu nous as cherchés pour que nous te cherchions). Ta parole qui a tout fait dont moi. Ton fils unique par qui tu as appelé à être adopté le peuple des croyants, dont moi.

Par lui, je t'en prie, assis à ta droite, qui t'interpelle pour nous, en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science – ceux que je cherche dans tes livres.

Moïse a écrit sur lui. Ce qu'il a dit. Ce que dit la vérité.

5

Fais-moi entendre et comprendre comment tu as fait au commencement le ciel et la terre.

Moïse l'a écrit. Il l'a écrit et a disparu[2]. Et de là, il est allé de toi vers toi. Aujourd'hui, il n'est pas devant moi. Sinon je le retiendrais, je le prierais, je le supplierais en ton nom de m'ouvrir le sens de ces choses. Je tendrais mes oreilles aux moindres sons qui sortiraient de sa bouche. Mais s'il me parlait en hébreu, sa voix ne frapperait qu'un entendement frustré. Rien ne toucherait mon intelligence. Mais s'il me parlait latin, je saurais ce qu'il dirait. Mais ce savoir viendrait-il pour autant de lui ? À l'intérieur de moi, oui, à l'intérieur où habite la pensée, la vérité, qui n'est ni hébraïque ni grecque ni latine ni barbare, et sans les organes de la bouche et des lèvres, sans le son des syllabes, oui la vérité me dirait : Moïse dit vrai. Certitude et confiance immédiates. Je dirais à ton homme : tu dis vrai. Mais impossible de l'interroger. Et c'est toi que je prie, toi vérité dont il était plein quand il a dit la vérité, toi que je prie, mon Dieu. Pardonne mes fautes. À ton esclave de dire ces choses. À moi, je t'en prie, de les comprendre.

6

C'est fait. Le ciel et la terre sont là.

Ils crient qu'ils ont été faits. Ils peuvent changer et varier. Ce qui existe mais qui n'a pas été fait ne peut avoir en soi quelque chose qui n'y était pas avant – condition pour changer et varier.

Ils crient aussi qu'ils ne se sont pas faits eux-mêmes. Si nous sommes, c'est parce que nous avons été faits. Nous n'étions pas avant d'être pour pouvoir nous faire nous-mêmes.

Cette voix qui parle, c'est l'évidence même.

Toi, Seigneur, tu les as faits.

Tu es beau : ils sont beaux. Tu es bon : ils sont bons. Tu es : ils sont.

Mais ils ne sont pas beaux, ils ne sont pas bons, ils ne sont pas de la même manière que toi, leur créateur. Comparés à toi, ils ne sont pas beaux, ils ne sont pas bons, ils ne sont pas. Nous savons ça. Nous t'en remercions. Notre science comparée à ta science n'est qu'ignorance.

7

Mais comment as-tu fait le ciel et la terre ? Quelle était ta machine pour une si grande entreprise ? Rien à voir avec l'homme artisan qui usant de sa capacité de juger donne une forme à un matériau, et peut d'une certaine façon imposer à la matière l'apparence que distingue en lui son œil intérieur. Et d'où lui viendrait cette aptitude si tu ne l'avais pas fait ? Il parvient à imposer une apparence à une forme préexistante, à un en soi, de la terre par exemple, une pierre, du bois, de l'or, ou toute autre matière de ce genre. Qui n'existeraient pas si tu ne les avais pas préparées.

L'ouvrier te doit son corps, son esprit qui commande à ses membres que tu lui as faits, la matière d'où il tire quelque chose, le génie d'où lui vient son art et lui fait voir intérieurement ce qu'il fait à l'extérieur, la capacité de projeter ce qu'il fait de son esprit dans la matière, par la médiation des sens physiques, et de rapporter à son esprit ce qui a été fait pour que son esprit consulte en lui l'instance supérieure de la vérité pour savoir si c'est bien fait.

Toutes ces choses sont ta louange, créateur de tout.

Mais toi comment les fais-tu ? Comment as-tu fait, Dieu, le ciel et la terre ?

Tu n'as pas fait le ciel et la terre dans le ciel et la terre, ni dans l'air ou dans les eaux : ils appartiennent aussi au ciel et à la terre.

Tu n'as pas fait le monde universel dans le monde universel. Il n'était pas là où il pouvait être fait avant de pouvoir être fait pour être.

Tu n'avais rien en main pour faire le ciel et la terre. D'où te serait venu pour en faire quelque chose ce que tu n'aurais pas fait ?

Oui, qu'est-ce qui est sinon parce que tu es ?

Tu as parlé et c'était fait. Tu l'as fait dans ta parole.

Tu as parlé, mais comment ?

Comme cette voix sortie d'un nuage qui a dit : celui-ci est mon fils, je l'aime ?

Une parole énoncée et transmise. Avec un début et une fin. Chaque syllabe a été prononcée dans l'ordre : la deuxième après la première, la troisième après la deuxième, ainsi de suite jusqu'à la dernière qui a suivi toutes les autres. Jusqu'au silence qui a suivi la dernière. C'est clair et net. Il s'agit de l'expression d'une créature animée et temporelle au service de ta volonté éternelle. Quant à l'expression de tes propres paroles traversant le temps, l'oreille extérieure les a transmises à l'intelligence du cerveau dont l'oreille intérieure est branchée sur ta parole éternelle.

Le cerveau a alors comparé cette énonciation temporelle avec ta parole éternelle dans le silence. Pas de doute. C'étaient deux choses très différentes. Complètement autres. Ces paroles sont très en dessous de moi. Elles n'ont pas d'existence. Elle s'enfuient. Elles passent. Alors que la parole de mon Dieu se tient au-dessus de moi à jamais.

Si tu as dit que soient faits le ciel et la terre avec des paroles qui passent une fois énoncées, si c'est ainsi que tu as fait le ciel et la terre, il devait bien exister antérieurement au ciel et à la terre une matière créée capable, en s'animant dans le temps, de propager temporellement cette voix.

Mais il n'y avait aucun corps avant le ciel et la terre. Et sinon tu ne te serais pas servi d'une voix fugace pour le faire. Tu aurais fait, en te servant de ce corps, une voix fugace avec laquelle tu aurais dit que soient faits le ciel et la terre. Peu importe ce corps à partir duquel tu aurais fait cette voix. S'il n'avait pas été fait par toi, il n'existerait pas du tout. Donc pour faire ce corps qui t'aurait servi à faire ces paroles, quelle parole as-tu dite ?

Tu nous appelles à comprendre la parole de Dieu, Dieu avec toi, dit pour toujours et par qui tout est dit pour toujours.

Jamais ce qui est dit ne finit. On ne dit pas une chose après l'autre pour que tout soit dit. Mais tout est dit ensemble et pour toujours.

Autrement c'est déjà le temps et le changement. Et non plus la vraie éternité et la vraie immortalité.

Je sais cela, mon Dieu. Merci. Je sais. Je te l'avoue, Seigneur. Et chacun peut le savoir et te bénir et remercier la vérité certaine.

Nous savons, Seigneur, nous savons. Ne plus être ce qu'on était, et être ce qu'on n'était pas, équivaut à mourir et à naître. Et rien dans ta parole ne se succède puisqu'elle est vraiment immortelle et éternelle. Tu dis tout ce que tu dis avec la parole qui t'est coéternelle, simultanément et pour toujours. Et avec qui se fait tout ce que tu dis qui se fait. Tu ne fais pas autrement que dire. Mais tout ce que tu fais en disant n'est pas fait simultanément et pour toujours.

Pourquoi ?

Je t'interroge, Seigneur mon Dieu.

Je l'entrevois mais je ne sais pas comment l'exprimer. Autrement que : puisque tout être a un commencement et une fin, il ne commence d'être et ne finit d'être qu'au moment où l'éternelle raison, en qui il n'y a ni commencement ni fin, sait qu'il doit commencer ou finir.

Parce que le commencement c'est ta parole. Elle s'adresse aussi à nous dans sa chair, comme le dit l'évangile. Elle résonne dehors aux oreilles des hommes pour être crue et cherchée à l'intérieur, et découverte dans l'éternelle vérité où le maître unique et bienveillant éclaire tous ses disciples.

Oh j'entends ta voix, Seigneur. Tu me dis : qui nous éclaire nous parle mais qui ne nous éclaire pas, même s'il nous parle, ne nous parle pas vraiment. Eh oui, qui nous éclaire sinon la vérité immuable ? Même une créature soumise au changement, si elle nous rappelle à l'ordre, nous conduit à l'inébranlable vérité. Nous l'écoutons sans bouger. Elle nous éclaire vraiment. Joie. Bonheur à la voix du marié. Nous revenons à l'être dont nous sommes issus. Oui, la parole est commencement car si elle n'était pas toujours là dans nos errements, nous n'aurions nulle part où revenir. Seule la connaissance nous fait revenir sur nos erreurs. Et pour nous donner la connaissance, la parole nous éclaire parce qu'elle est le commencement, et parce qu'elle nous parle.

C'est au commencement, Dieu, que tu as fait le ciel et la terre. Avec ta parole. Ton fils. Ta force. Ta sagesse et ta vérité. Extraordinaire façon de dire. Extraordinaire façon de faire. Qui peut comprendre ? Qui peut raconter en détail ? Qu'est-ce qui brille devant moi par intermittence et transperce mon cœur sans une blessure ? J'en frissonne. Je prends feu. J'en frissonne : je suis si différent. Je prends feu : je lui ressemble tellement. Sagesse, c'est la sagesse même qui brille devant moi par intermittence en déchirant mes nuages.

Et si je m'éloigne d'elle, la sombre masse de mon châtiment me recouvre. Toute mon énergie est affaiblie par ma faiblesse. Impossible de supporter mon bien jusqu'à ce que toi, Seigneur, qui pardonnes toutes mes fautes, tu guérisses aussi toutes mes maladies. Tu rachèteras ma vie de la tombe. Tu me feras une couronne de pitié et d'amour. Tu assouviras mon désir de bonheur.

Ma jeunesse sera un aigle nouveau.

Car notre salut est dans l'espoir. Et nous attendons ta promesse avec la tension de la patience.

Oh pouvoir entendre ton discours de l'intérieur.

Moi confiant dans ton oracle je crierai :

Oh elles sont si nombreuses tes actions Seigneur tu as tout fait avec tant de sagesse

Oui. C'est elle le commencement. Commencement où tu as fait le ciel et la terre.

12 La vieille humanité nous dit : que faisait Dieu avant de faire le ciel et la terre ?

Désœuvré, sans travail aucun, pourquoi, demandent-ils, ne s'est-il pas toujours abstenu de travailler encore et toujours ? Et si quelque chose de nouveau a animé Dieu, une volonté nouvelle de produire une créature qu'il n'avait jamais produite avant, comment serait alors possible une réelle éternité dans laquelle naît une volonté qui n'était pas ? La volonté de Dieu n'est pas une créature. Elle précède la créature. Rien n'est créé sans être précédé de la volonté du créateur. La volonté de Dieu appartient à sa substance même. Si quelque chose sort de la substance de Dieu qui n'y était pas avant, on ne peut plus dire que cette substance est éternelle. Et si l'existence d'une créature était la volonté éternelle de Dieu, pour quelle raison cette créature n'est pas éternelle ?

13 Ceux qui parlent de cette façon ne te comprennent pas encore, sagesse de Dieu, lumière des esprits. Ils ne comprennent pas encore comment se font les choses quand elles se font par toi et en toi. Ils s'efforcent de goûter quelque chose de l'éternel mais leur cœur bat encore pour les visions fugaces des temps passés et à venir. Et leur cœur est stérile. Qui peut le ralentir et l'attacher pour qu'il se stabilise un peu et qu'il capture un peu de l'éclat de l'éternité toujours stable, comparée à l'instabilité des temps ? Oui, c'est incomparable. Une longue période de temps ne doit sa longueur qu'à de multiples mouvements du passé qui ne peuvent se prolonger simultanément. Dans l'éternité, au contraire, il n'y a jamais de passé mais tout est présent. Or aucun temps n'est jamais que présent. Le passé est expulsé du futur et le futur fait toujours suite au passé. Passé et futur ne doivent leur création et leur course qu'au toujours présent.

Qui peut ralentir le cœur de l'homme ? qu'il se stabilise et voie comment l'éternité stable compose les temps futurs et passés, elle qui n'est ni futur ni passé. Ma main en est-elle capable ? et est-ce que les mots qui sortent de ma bouche peuvent faire une aussi grande chose comme une main le ferait ?

14 Je vais répondre à ceux qui demandent que faisait Dieu avant de faire le ciel et la terre. Et je ne réponds pas comme a répondu quelqu'un, dit-on, pour éluder en riant la violence de la question : Dieu prépare un enfer à ceux qui fouilleraient ces profondeurs.

Réfléchir est une chose, rire en est une autre. Ce n'est pas ma réponse. Je préférerais répondre : ce que je ne sais pas, je ne le sais pas, plutôt que de faire rire sur une question aussi profonde et applaudir une réponse fausse.

Mais je dis que toi, notre Dieu, créateur de toutes les créatures, si par les mots ciel et terre on entend toute créature, je dis hardiment qu'avant de faire le ciel et la terre, Dieu ne faisait rien. Et s'il faisait quelque chose, que faisait-il d'autre qu'une créature ? Et j'aimerais savoir tout ce que je désire savoir d'utile de la même manière que je sais qu'aucune créature ne fut créée avant la création.

15 Mais si l'intelligence futile de quelqu'un se perd à imaginer les temps passés, et s'étonne que toi, Dieu qui peux tout, qui crées tout, qui tiens tout, artisan du ciel et de la terre, avant de faire cela tu t'es abstenu pendant d'innombrables siècles de faire une si grande chose, elle risque un réveil brutal et de réaliser que son étonnement était une erreur.

Oui, comment d'innombrables siècles auraient pu passer que tu n'aurais pas faits, alors que tu es l'auteur et le créateur de tous les siècles ? Comment auraient-ils passé en n'ayant jamais existé ? Puisque tu es l'ouvrier de tous les temps, s'il y a eu un temps quelconque avant que tu fasses le ciel et la terre, pourquoi dit-on que tu t'es abstenu de tout travail ? Car même ce temps c'est toi qui l'as fait. Et les temps n'ont pas pu passer avant que tu fasses les temps. Mais, si avant le ciel et la terre, il n'y avait aucun temps, pourquoi demander ce que tu faisais alors ? Il n'y avait pas d'alors quand il n'y avait pas de temps.

Et tu ne précèdes pas temporellement les temps. Autrement tu ne précéderais pas tous les temps. Mais de la hauteur de l'éternité toujours présente, tu précèdes tous les temps qui passent. Et tu dépasses tous les temps futurs parce qu'ils sont futurs et qu'une fois venus ils seront passés.

Toi, tu es identique à toi-même, et tes années n'ont pas de fin. Tes années ne vont ni ne viennent, les nôtres vont et viennent pour que toutes passent. Tes années demeurent toutes simultanément parce qu'elles demeurent. Elles ne s'en vont pas, chassées par celles qui viennent, puisqu'elles ne passent pas. Tes années sont un seul jour. Et ton jour n'est pas quotidien mais aujourd'hui parce que ton aujourd'hui ne s'efface pas devant un demain ni ne succède à un hier. Ton aujourd'hui c'est l'éternité. C'est pourquoi tu as engendré coéternel à toi celui à qui tu as dit : c'est moi qui te fais naître aujourd'hui. Tu as fait tous les temps et tu es avant tous les temps. Et il n'y a pas un temps où le temps n'était pas.

Il n'y a pas eu un temps où tu n'aies fait quelque chose parce que tu as fait le temps lui-même. Aucun temps ne partage ton éternité parce que tu es toujours là. Et s'il y avait des temps toujours là, ils ne seraient pas des temps.

Oui, qu'est-ce que le temps ? Qui pourrait donner une explication brève et facile ? Qui pourrait dire un mot de ce qu'il aurait compris ? Et pourtant qu'y a-t-il de plus familier et de plus connu dans nos conversations que le temps ? Nous le comprenons quand nous en parlons, et nous le comprenons aussi quand nous entendons un autre nous en parler.

Qu'est-ce donc que le temps ?

Si personne ne me le demande, je sais. Si on me le demande et que je veux l'expliquer, je ne sais plus.

Pourtant je suis sûr de savoir que si rien ne passait, il n'y aurait pas de temps passé, et que si rien n'advenait, il n'y aurait pas de temps futur, et que si rien n'était, il n'y aurait pas de temps présent. Ces deux temps, passé et futur, comment sont-ils puisque le passé n'est plus et le futur n'est pas encore ? Et le présent, s'il était toujours présent, s'il ne passait pas dans le passé, il ne serait plus un temps mais l'éternité. Si le présent, pour être un temps, doit passer dans le passé, comment dire qu'il est puisqu'il est de n'être plus ?

Nous ne pouvons dire vraiment que le temps est que parce qu'il tend à ne pas être.

Nous parlons pourtant d'un temps long ou d'un temps court, mais nous en parlons uniquement à propos du passé et du futur. Dans le passé, par exemple, nous parlons d'un temps long pour une période de cent ans. Même chose dans le futur : dans cent ans, c'est long. Un temps est court dans le passé, j'imagine, quand nous parlons de dix jours. Ce qui est court également dans le futur. Mais comment peut être long ou court ce qui n'est pas ? Car le passé n'est plus et le futur n'est pas encore. Ne disons donc pas : c'est long. Mais disons, concernant le passé : c'était long. Et concernant le futur : ce sera long.

Mon Seigneur, ma lumière, ta vérité va encore ici rire de l'homme.

Ce temps passé a-t-il été long une fois passé ou quand il était encore présent ? Il a pu être long quand il était encore quelque chose de long, mais une fois passé, il n'était déjà plus. D'où il ne pouvait être long puisqu'il n'était plus du tout. Ne disons donc pas : le temps passé était long. Nous ne trouverons pas ce qui a été long car depuis qu'il est passé, il n'est pas. Mais disons : ce temps présent a été long. Parce que quand il était présent, il a bien été long. En effet, il n'était pas encore passé pour ne plus être, et c'est pourquoi il pouvait être long. Mais une fois passé, il a aussi en même temps fini d'être long parce qu'il a fini d'être.

Voyons, esprit humain, si le temps présent peut être long. Tu as reçu la faculté de mesurer le temps. Quelle sera ta réponse ? Un présent de cent ans, est-ce un temps long ? Demande-toi d'abord si un présent de cent ans est possible. Si la première année de ces cent ans est en cours, c'est elle qui est présente, et les quatre-vingt-dix-neuf autres futures ne sont pas encore. Si c'est la seconde année qui est en cours, une année est déjà passée, la seconde est présente, les autres futures. Prenons n'importe quelle année à l'intérieur de ce nombre cent, elle sera présente, et avant elle il y aura les années passées, après elles les années futures. Un présent de cent ans n'est donc pas possible. Demande-toi encore si l'année en cours est elle-même présente. S'il s'agit de son premier mois, tous les autres sont du futur. Si c'est le second, le premier mois est déjà du passé et le reste n'est pas encore. Donc l'année en cours n'est pas présente dans sa totalité. Et si elle n'est pas présente dans sa totalité, ce n'est pas l'année qui est présente. Oui, l'année est de douze mois, et quel que soit le mois en cours, lui seul est présent, tous les autres sont ou passés ou futurs. Et encore, ce n'est pas le mois en cours qui est présent mais un jour. Si c'est le premier jour, tous les autres sont du futur, si c'est le dernier jour, tous les autres sont du passé. Et si c'est un jour parmi d'autres, il y a des jours passés et des jours futurs.

Et voici le temps présent, le seul que nous avons trouvé susceptible d'être appelé long, durée réduite à un

seul petit jour. Mais observons-le à son tour. Un jour entier n'est jamais présent dans sa totalité. Jour et nuit représentent un tout de vingt-quatre heures. Pour la première heure, les autres sont du futur. Pour la toute dernière, elles appartiennent au passé. Pour une heure intermédiaire, celles qui la précèdent sont du passé, et celles qui suivent du futur. Et cette heure elle-même est composée de particules fugitives : celles qui se sont envolées sont du passé, et celles qui lui restent sont du futur. On ne pourrait parler de présent que dans l'unique cas où nous nous représenterions un élément du temps indivisible en différents instants, si petits soient-ils. Et encore. Le présent passe d'un rapide coup d'aile du futur au passé : il n'a aucune durée. Car sinon, il se diviserait en passé et futur. Or le présent n'a aucun espace.

Alors où est le temps que nous qualifions de long ? le futur ? Mais nous ne pouvons pas dire qu'il est long puisqu'il n'est pas encore. Nous devons dire : il sera long. Mais quand ? Pas tant qu'il est encore à venir. Il n'est pas long puisqu'il n'est pas encore quelque chose de long. Mais il le devient en quittant le futur, qui n'est pas encore, pour le présent où il commence à être, et pourrait alors devenir quelque chose de long. Mais alors, comme je l'ai dit plus haut, le présent nous rappelle qu'il ne peut être long.

21 Pourtant, Seigneur, nous avons la perception des différents intervalles du temps. Nous les comparons et nous déclarons les uns plus longs ou plus courts que les autres. Nous mesurons la longueur ou la brièveté d'un temps par rapport aux autres, et notre réponse peut être trois fois, deux fois ou une fois plus long, ou qu'ils sont égaux. Nous mesurons le temps qui passe. Notre perception le mesure. Mais le passé qui n'est plus, le futur qui n'est pas encore, qui peut les mesurer ? À moins de prétendre pouvoir mesurer ce qui n'est pas. Quand le temps passe, on peut le percevoir et le mesurer, quand il est passé c'est impossible puisqu'il n'est pas.

22 Je suis en recherche, père, je n'affirme rien. Mon Dieu protège-moi. Guide-moi.

On pourrait me dire, non, ce que nous avons appris, enfants, et que nous avons appris aux enfants, est faux. Les trois temps, passé, présent, futur. Il n'y a que le présent, les deux autres n'existent pas. Ou si, ils existent mais c'est d'un secret que le futur émerge en devenant présent et c'est dans un autre secret que se retire le présent en devenant passé. Après tout, ceux qui font des prédictions ne voient pas ce qu'ils prédisent puisque cela n'existe pas encore. Et qu'il est impossible de voir ce qui n'est pas. Et les historiens qui racontent le passé s'efforcent intellectuellement de raconter la vérité. Si rien de tout ça n'existait, ils n'y arriveraient pas. Le passé et le futur ont donc une existence.

23 Laisse-moi, Seigneur mon espoir, approfondir mes recherches. Mon attention ne doit pas se disperser.

Si le passé et le futur sont, je veux savoir où ils sont. Je n'en suis peut-être pas encore capable mais je sais déjà que, où qu'ils soient, ils n'y sont pas comme futur et passé mais comme présents. Oui, comme futur, le futur n'y est pas encore, et comme passé, le passé n'y est plus. Donc où qu'ils soient, quels qu'ils soient, ils ne sont que du présent. D'ailleurs, quand on raconte une histoire vraie et passée, on ne tire pas de sa mémoire les faits eux-mêmes, qui sont bel et bien passés, mais les mots pour représenter les images imprimées dans l'esprit comme des empreintes laissées par notre perception sensible. Oui, mon enfance qui n'existe déjà plus appartient au temps passé qui n'est plus, mais quand je m'en rappelle et que je la raconte, je me la représente dans le temps présent parce qu'elle est toujours dans ma mémoire.

24 Est-ce que le même raisonnement peut s'appliquer aux prédictions du futur ? On pourrait se faire une idée de ce qui n'est pas encore en l'imaginant vraiment. J'avoue, mon Dieu, je n'en sais rien. Mais je sais au moins que la plupart du temps nous préméditons nos actions à venir. Préméditation qui se fait au présent alors que l'action préméditée n'est pas puisqu'elle est encore à venir. Mais une fois l'action entreprise, que nous aurons commencé de faire ce que nous préméditions, alors cette action existera. Elle ne sera plus future mais présente.

Quelle que ce soit cette notion secrète du futur, on ne peut voir que ce qui est. Et ce qui est déjà n'est pas le futur mais le présent. Alors quand on dit qu'on voit le futur, il ne s'agit pas du futur lui-même, qui n'existe pas, et qui est à venir, mais peut-être ses causes ou ses signes déjà présents et visibles, avec lesquels on prédit intellectuellement le futur. Visions bien réelles, et présentes à l'esprit de ceux qui font ces prédictions. Un exemple parmi tant d'autres. Je vois l'aurore : j'annonce que le soleil va se lever. Ce que je vois est présent, ce que j'annonce est futur. Ce n'est pas le soleil qui est à venir, il est déjà là, mais son lever qui n'est pas encore. Pourtant ce lever lui-même, si mon esprit ne se le représentait pas, comme je le fais en parlant, je ne pourrais pas le prédire. Mais l'aurore que je vois dans le ciel n'est pas le lever du soleil, alors qu'elle le précède, ni même la représentation que je m'en fais. Ce sont deux perceptions du présent pour prédire le futur lever du soleil. Le futur, c'est donc ce qui n'est pas encore. Et si ce n'est pas encore, ça n'existe pas. Et si ça n'existe pas, on ne peut en aucun cas le voir. Mais on peut le prédire d'après ce qui est présent, déjà là

et visible.

16. Comment fais-tu voir le futur, roi de ta création ? Tu l'as fait voir à tes prophètes. Comment fais-tu voir le futur alors qu'il n'y a pas de futur pour toi ? Ou plutôt comment fais-tu voir dans le présent la révélation du futur ? On ne peut pas faire voir ce qui n'est pas. Mystère qui échappe à mon entendement. Trop fort pour moi. Hauteur que je n'atteindrai jamais. Sinon avec toi quand tu le permettras.
Lumière douce de mes yeux cachés.

17. C'est clair et net. Ni le futur ni le passé ne sont. Il est impropre de parler des trois temps, passé, présent, futur. Il serait plus approprié de parler des trois temps, présent du passé, présent du présent, présent du futur. Les trois existent dans l'âme et nulle part ailleurs. Le présent du passé, c'est la mémoire. Le présent du présent, c'est l'observation. Le présent du futur, c'est l'attente. Si on m'autorise cette façon de parler, alors oui je vois trois temps, je reconnais l'existence de trois temps. Abus de langage habituel, mais ça se dit. Eh bien tant pis, je ne m'y oppose pas et je ne le condamne pas, à condition de bien comprendre ce qu'on dit. Ni le futur ni le passé ne sont actuels. Et nous parlons rarement en termes propres, plus souvent en termes impropres mais nous nous comprenons.

J'ai dit auparavant que nous mesurons le temps qui passe pour pouvoir énoncer un rapport double, simple ou égal entre différents temps, et entre toute autre partie du temps que nous pouvons distinguer en la mesurant. Nous mesurons donc le temps qui passe. Comment le sais-tu ? pourrait-on me dire. Et ma réponse serait : je le sais parce que nous le mesurons, et qu'il est impossible de mesurer ce qui n'est pas. Or le passé et le futur ne sont pas. Mais comment mesurer le temps présent ? Il n'a pas d'étendue. On le mesure quand il passe. Une fois passé, on ne le mesure plus. Il n'y aurait plus rien à mesurer. Mais quand on le mesure, d'où vient-il ? par où passe-t-il ? et où va-t-il ? D'où vient-il sinon du futur ? Par où passe-t-il sinon par le présent ? Où va-t-il sinon vers le passé ? Ce qui voudrait dire que venant de ce qui n'est pas encore, il passe dans ce qui n'a pas d'espace pour aller dans ce qui n'est plus. Or le temps se mesure dans une certaine étendue. Nous ne parlons de rapports simples, doubles, triples ou égaux, et d'autres encore, qu'en termes d'espaces temporels. Dans quel espace mesurons-nous le temps quand il passe ? Dans le futur d'où vient le temps ? Mais on ne peut pas mesurer ce qui n'a pas d'étendue. Dans le passé dans lequel il va ? Mais on ne peut pas mesurer ce qui n'a plus d'étendue.

18. Je brûle de démêler cette énigme si embrouillée.
Ne m'interdis pas, Seigneur mon Dieu, père bienveillant, je t'en prie par le Christ, ne m'interdis pas ces choses si banales et si mystérieuses. Ne m'interdis pas d'y pénétrer. Elles m'apparaîtront dans la lumière de ton amour, Seigneur.
Qui interroger ? À qui d'autre qu'à toi avouer avec le plus d'efficacité mon ignorance ? Ma passion brûlante pour tes Écritures ne te gêne pas. Donne ce que j'aime. Oui, mon amour est un don de toi. Donne, père, qui sais donner ce qui est bon à tes enfants, donne-moi puisque j'ai voulu m'engager dans la connaissance et qu'il est difficile pour moi d'attendre que tu m'ouvres la voie.
Je t'en supplie par le Christ, au nom de son saint des saints, ne laisse personne m'en empêcher. J'ai cru. Je parle. Mon espoir, ma vie, c'est contempler les délices du Seigneur. Regarde. Tu m'as fait vieillir. Mes jours passent. Comment ? Je ne sais pas.

Nous parlons d'un temps et d'un autre, de ces temps et d'autres. Depuis combien de temps a-t-il dit ça ? Depuis combien de temps a-t-il fait ça ? Oh. Il y a longtemps que je n'ai pas vu ça. Tiens. Cette syllabe dure deux fois plus longtemps qu'une syllabe brève. C'est notre façon de parler. Ce qu'on entend. C'est notre façon de nous comprendre. Nous comprenons. Rien de plus évident, rien de plus banal. Même si tout ça est très obscur. Une découverte radicalement neuve.

19. Un savant m'a dit autrefois que le temps n'était rien d'autre que les mouvements du soleil et de la lune. Eh bien, je ne suis pas d'accord. Pourquoi pas plutôt les mouvements de tous les corps ? Oui, si les lumières du ciel s'éteignaient mais qu'une roue de potier tourne encore, il n'y aurait, dans cette hypothèse, plus de temps pour mesurer les tours et savoir s'ils sont d'égale durée ou si la roue tourne plus lentement à un moment donné, plus vite à un autre, s'il y a des tours plus longs que les autres. Mais c'est dans le temps que nous parlerions de ces choses ! Avec des mots composés de syllabes plus longues que les autres, précisément parce qu'elles auraient été prononcées un temps plus long.

Dieu permet à l'humanité de voir dans ce détail les notions communes aux petites et aux grandes choses. Il y a dans le ciel des astres et des lumières qui sont des repères temporels pour les jours et les années. Je veux bien le reconnaître et renoncer à l'idée qu'un tour de la roue en bois du potier correspond à un jour, ce qui ne veut pas dire pour autant que ce tour de roue ne représente pas du temps.

30. Je désire connaître la force et la nature du temps pour mesurer le mouvement des corps et dire, par exemple, que tel mouvement prend deux fois plus de temps qu'un autre. C'est tout l'objet de ma recherche. On appelle jour le temps que passe le soleil au-dessus de la terre. Dans ce sens-là, le jour est différent de la nuit. Mais un jour c'est aussi la trajectoire complète du soleil d'orient à orient. Et quand nous disons : tant de jours ont passé, nous voulons dire nuits comprises. Un jour revient donc à la course du soleil et à sa trajectoire complète d'orient à orient.

L'objet de ma recherche est de savoir si le jour c'est la course elle-même ou le temps que met le soleil, ou encore les deux à la fois. Premier cas, un jour est équivalent à la course du soleil : un jour pourrait alors se réduire à une heure si la course du soleil n'était que d'une heure. Deuxième cas, un jour revient au temps que met le soleil dans sa course : mais si cette course ne dure qu'une heure, un jour ne se réduirait pas à la course du soleil d'un lever à l'autre. Il faudrait attendre que le soleil tourne vingt-quatre fois pour faire un jour complet. Troisième cas, les deux à la fois : on ne saurait parler de jour si la course du soleil se réduisait à une heure ou si le soleil s'arrêtait pour un temps aussi long que sa trajectoire habituelle complète du matin au matin. L'objet de ma recherche n'est donc pas de savoir ce que nous appelons un jour mais ce qu'est le temps nécessaire pour mesurer la course du soleil, et dire, au cas où la durée de sa course serait équivalente à douze heures : il a mis deux fois moins de temps que d'habitude. Et dire, en comparant les deux durées, qu'il s'agit d'un rapport du simple au double. Que le soleil mette pour accomplir sa course le temps le plus long ou le plus court.

Donc, qu'on ne me dise pas que le temps c'est le mouvement des corps célestes. Un homme a souhaité que le soleil s'arrête, pour lui permettre de gagner un combat, le soleil s'est bien arrêté mais le temps a continué… Le combat a eu lieu et s'est achevé dans le temps nécessaire[3].

Je vois le temps comme une sorte de tension.

Mais est-ce que je vois ou est-ce que je me vois voir ?

Lumière, vérité. Tu me le montreras.

31. Me donnes-tu l'ordre d'approuver l'idée selon laquelle le temps est le mouvement d'un corps ? Non. Et je comprends bien qu'aucun corps ne peut se mouvoir hors du temps. C'est toi qui le dis. Mais je ne comprends pas que le mouvement même d'un corps soit le temps. Et ça, tu ne le dis pas. Un corps se meut, je mesure avec le temps la durée de son mouvement, depuis le commencement de son mouvement jusqu'à la fin. Si je n'ai pas assisté au commencement, ou s'il poursuit son mouvement sans que j'assiste à la fin, impossible de mesurer, si ce n'est à compter du moment où je commence à le voir jusqu'au moment où je ne le vois plus. Si je le vois longtemps, je peux seulement dire que le temps est long mais sans préciser de combien. Sinon par rapprochement, en disant : celui-ci est aussi grand que celui-là, ou il fait le double de celui-là. Et tout autre rapport de ce genre. Mais en ayant repéré le point de départ et le point d'arrivée d'un corps en mouvement, ou une partie d'un corps comme dans le cas d'une roue sur un tour, on peut dire en combien de temps s'est effectué le mouvement d'un corps ou de ses parties, d'un point à un autre. Le mouvement d'un corps est donc différent de ce qui nous sert à mesurer sa durée. Alors qui ne réaliserait pas ce qui doit être appelé temps ? Et un corps peut changer. Il peut bouger. Il peut s'arrêter. C'est le temps qui nous permet de mesurer non seulement son mouvement mais aussi son arrêt. Son repos a été aussi long que son mouvement, disons-nous. Ou bien, il s'est arrêté deux fois plus longtemps ou trois fois plus. Ou tout autre rapport que nous aurons mesuré, avec précision ou par approximation (plus ou moins, comme on dit).

Le temps n'est donc pas le mouvement d'un corps.

32. Je t'avoue, Seigneur, que j'ignore toujours ce qu'est le temps. Mais je t'avoue aussi, Seigneur, que je sais que c'est dans le temps que je dis cela, et que je parle du temps depuis longtemps déjà. Longtemps qui n'est longtemps que parce qu'il correspond à une durée de temps. Et comment je peux savoir cela quand je ne sais pas ce qu'est le temps ? Ou est-ce que je ne sais pas comment dire ce que je sais ?

Je suis malheureux. Je ne sais même pas ce que je ne sais pas. Regarde, mon Dieu. Je suis devant toi sans mentir. Je parle avec mon cœur.

Tu feras briller ma lumière, Seigneur mon Dieu. Tu feras briller ma nuit [4].

33. Quand je t'avoue que je mesure le temps, est-ce que mon aveu est véridique ?

Oui, mon Dieu, je mesure et je ne sais pas ce que je mesure. Je mesure le mouvement d'un corps en me servant du temps, mais est-ce que je ne mesure pas aussi le temps lui-même ? Et est-ce que je pourrais mesurer le mouvement d'un corps, sa durée, le temps qu'il met pour arriver d'un point à un autre, sans mesurer le temps dans lequel a lieu ce mouvement ? Je mesure bien le temps lui-même, mais avec quoi ? Est-ce que je mesure les temps plus longs à l'aide des plus courts, comme une coudée nous sert à mesurer une poutre ? Apparemment, nous mesurons ainsi l'étendue d'une syllabe longue par celle d'une syllabe brève, et nous disons que celle-ci est le double de celle-là. Nous mesurons la longueur des poèmes par la longueur des vers, et la longueur des vers par la longueur des pieds, et la longueur des pieds par la longueur des syllabes, la longueur des longues par la longueur des brèves – sans nous fier à la longueur des pages, car ce serait une mesure spatiale et non temporelle, mais à partir de la prononciation. C'est un long poème, disons-nous. Il se compose de tant de vers. Ce sont des vers longs, ils ont tant de pieds. De longs pieds, ils comptent tant de syllabes. C'est une syllabe longue, le double d'une brève. Mais même comme ça, nous n'avons pas l'expression d'une mesure fiable du temps. Il peut arriver qu'on prenne plus de temps pour dire un vers plus court, prononcé plus lentement, que pour un vers plus long prononcé rapidement. Même chose pour un chant, un pied, une syllabe.

Ce qui m'a conduit à penser que le temps n'est rien d'autre que tension. Sans savoir de quoi. De l'esprit peut-être, ce ne serait pas étonnant.

Qu'est-ce que je mesure, je te le demande mon Dieu, quand je dis vaguement que tel temps est plus long qu'un autre, ou précisément que tel temps est le double d'un autre ? Je sais que je mesure le temps mais je ne mesure pas le futur, il n'est pas encore. Je ne mesure pas le présent, il n'a pas d'étendue. Je ne mesure pas le passé, il n'est plus. Qu'est-ce que je mesure alors ? le passage du temps et non le passé ? C'est bien ce que j'avais dit.

Mon esprit. Tiens bon. Sois très attentif. Dieu est notre refuge. C'est lui qui nous a faits. Pas nous. Sois attentif à l'aube de la vérité qui blanchit. Écoute. Une voix. Elle se fait entendre. Continue. Continue encore et s'arrête. Silence. La voix est passée. Plus une voix. Future avant de se faire entendre. Impossible donc de la mesurer. Elle n'était pas encore. Et maintenant, impossible aussi : elle n'est plus. C'était donc possible uniquement quand on l'entendait. C'était quelque chose de mesurable. Mais la voix ne s'arrêtait pas. Elle enflait. Elle passait. Était-ce vraiment mieux ? En passant, elle se déployait dans une sorte de durée spatiale où elle pouvait se mesurer puisque le présent n'a pas de durée. On pouvait donc la mesurer. Prenons alors un autre exemple. Une autre voix se fait entendre. Sur un ton continu. Aucune interruption. Mesurons-la tant qu'elle dure parce que quand elle s'arrêtera, elle sera passée et ne sera plus rien de mesurable. Mesurons avec exactitude, disons combien elle dure. Mais elle se fait toujours entendre. Or on ne peut la mesurer que depuis son commencement, depuis qu'elle s'est fait entendre, jusqu'à la fin, à son arrêt. C'est cet intervalle que nous mesurons, d'un commencement donné à une fin donnée. Impossible donc de mesurer une voix qui ne s'est pas encore arrêtée. On ne peut mesurer sa longueur ou sa brièveté. On ne peut la comparer à une autre et dire si elle est égale, une fois ou deux fois plus longue, ou autre chose. Mais quand elle se sera arrêtée, elle ne sera plus. Comment alors la mesurer ?

Pourtant nous mesurons les temps. Ni les pas encore, ni les déjà plus, ni les sans durée, ni les sans fin. Nous ne mesurons ni le futur ni le passé ni le présent ni le temps qui passe. Mais nous mesurons des temps.

Deus creator omnium
(Dieu créateur de tout) [5]

Dans ce vers de huit syllabes, alternent des syllabes brèves et longues. Quatre brèves : la première, la troisième, la cinquième, la septième. Simples par rapport aux quatre longues : la deuxième, la quatrième, la sixième, la huitième. Elles valent un temps double par rapport aux brèves. En les prononçant, je révèle leur durée. Perception sensible et manifeste. Pour autant qu'une perception est manifeste, je mesure les longues par les brèves et je sens qu'elles valent deux fois plus. Mais quand elles résonnent l'une après l'autre, si la brève vient avant la longue, comment retenir la brève pour l'appliquer à la longue, la mesurer et trouver qu'elle vaut deux fois plus, puisque pour entendre la longue il faut ne plus entendre la brève ? Et est-ce que je mesurerais la longue quand elle est là alors que je ne peux la mesurer que finie ? Et quand elle a fini, elle est passée.

Qu'est-ce que je mesure alors ? Où est la brève qui me sert de mesure ? Où est la longue que je mesure ? On les a entendues toutes les deux et elles se sont envolées. Elles sont passées. Elles ne sont déjà plus. Et moi je mesure. Je réponds avec assurance, pour autant qu'on peut être sûr d'un sens exercé, l'une est simple, l'autre double, en terme de durée bien évidemment. Et ce n'est possible que parce qu'elles sont passées et qu'elles sont finies. Ce que je mesure, ce ne sont pas elles-mêmes qui ne sont plus mais quelque chose dans ma mémoire, qui est toujours là.

36 C'est en toi, mon esprit, que je mesure les temps. Ne t'en prends pas à moi. Ne t'en prends donc pas à toi-même dans la masse de tes impressions.

Je dis que c'est en toi que je mesure les temps. Tu es affecté par les choses qui passent. Et cette impression reste après leur passage. C'est cela même que je mesure quand c'est présent. Et non pas ce qui est passé et qui t'a affecté. C'est ce que je mesure quand je mesure les temps. Donc, ou bien cet affect est le temps ou bien je ne mesure pas le temps. Mais dans le cas où nous mesurons des silences ? Un silence aura duré aussi longtemps qu'un son émis par la voix. La pensée s'efforce de mesurer le temps que dure un silence comme s'il s'agissait d'une voix qui se faisait entendre. Et d'ailleurs, nous récitons en pensée chants, vers et discours, sans parler à haute voix. Et nous estimons l'étendue de leur durée, les rapports réciproques de leurs durées, comme si nous les prononcions à voix haute.

Quelqu'un veut prononcer un assez long discours. Il a anticipé sa longueur en pensée, et en a évidemment estimé en silence la durée. Confiant le tout à sa mémoire, il commence son discours à voix haute et le poursuit jusqu'à son terme. Ou plutôt, on en a entendu une partie, et on en entendra encore une autre. On a entendu ce qui a déjà été prononcé, et on entendra ce qu'il lui reste à prononcer. C'est ça prononcer un discours au présent : faire passer intentionnellement le futur dans le passé. Le passé augmente à mesure que diminue le futur jusqu'à ce que plus rien ne reste du futur et que tout soit devenu passé.

37 Futur : ce qui n'est pas encore. Comment peut-il diminuer ou disparaître ?

Passé : ce qui n'est plus. Comment peut-il augmenter ?

Par une triple action de l'esprit. Attente, attention, mémorisation. L'objet de son attente traverse son attention et passe dans sa mémoire.

Le futur n'existe pas encore. C'est indéniable. On a pourtant à l'esprit l'attente du futur.

Le passé n'existe plus. C'est indéniable. On a pourtant à l'esprit la mémoire du passé.

Le présent ne s'étend pas. C'est un point qui passe. C'est indéniable. L'attention perdure pourtant. Elle conduit à l'absence ce qui sera.

Ce temps futur qui n'est pas n'est donc pas long. Un long futur, c'est une longue attente du futur. Et ce temps passé qui n'est plus n'est donc pas long non plus. Un long passé, c'est un long souvenir du passé.

38 Je suis sur le point de chanter un air que je connais. Avant de commencer, je me tends par anticipation vers l'ensemble du chant. Je commence. Ce que je chante se détache progressivement de mon anticipation pour rejoindre le passé. Ma mémoire se tend. Résultat : mes forces vives sont tendues entre la mémoire de ce que je viens de dire et l'attente de ce que je vais dire. Mais reste mon attention, trajectoire du futur vers le passé. Plus cela avance, avance, plus l'attente s'abrège et plus le souvenir s'allonge jusqu'à l'épuisement complet de l'attente. L'action de chanter est terminée. Ce n'est plus qu'un souvenir.

Ce qui vaut pour le chant tout entier vaut pour chacune de ses parties, chacune de ses syllabes. Et vaut pour quelque chose de plus vaste dont le chant n'est peut-être qu'une petite partie. Et vaut pour toute la vie humaine dont les parties sont les actions humaines. Et vaut pour tous les siècles des générations humaines dont les parties sont toutes les vies humaines.

39 Ton amour est meilleur que la vie. Ma vie à moi n'est que tension.

Ton bras droit m'a rendu fort dans l'amour de mon Seigneur. Fils de l'homme, médiateur entre toi unique et nous multiples qui nous multiplions dans le multiple.

Oh. Je m'empare de lui qui s'est emparé de moi[6].

Et quittant les jours anciens, je me rassemble derrière l'unique.

Le passé oublié, les choses futures transitoires abandonnées. Je suis tendu sans déchirure vers ce qui est tout devant. Tension qui ne déchire pas. Je réponds à l'appel de la victoire tout là-haut. Où j'entends la voix de la louange.

Contempler tes délices ni futurs ni passés.

Aujourd'hui, mes années se sont perdues en soupirs. Tu es ma consolation. Tu es, Seigneur, mon père éternel.

Je me dissous dans le temps (je ne connais pas l'ordre du temps). Convulsions qui lacèrent mes pensées, mes viscères. Jusqu'à ce que je coule en toi. Purifié. Liquéfié dans le feu de ton amour.

40 Je serai immobile et solide avec toi. Dans la ressemblance à ta vérité. Je n'aurai plus à affronter les questions des hommes condamnés à souffrir d'une soif qu'ils ne peuvent étancher.

Que faisait Dieu avant de faire le ciel et la terre ? demandent-ils. Qu'est-ce qui lui est passé par la tête quand il a fait quelque chose alors qu'il n'avait jamais rien fait ?

Seigneur, fais qu'ils pensent un peu à ce qu'ils disent. On ne dit pas jamais quand le temps n'existe pas.

Dire que quelqu'un n'a jamais fait revient à dire qu'il n'a rien fait en aucun temps. Sans créature, il n'y a aucun temps possible. Il faut abandonner ces paroles creuses. Il faut tendre vers ce qui est tout devant. Comprendre que tu es avant tous les temps le créateur éternel de tous les temps. Aucun des temps n'est éternel avec toi. Aucune créature non plus, sauf quelques-unes au-dessus des temps.

Seigneur mon Dieu, ton secret est profondément enfoui. Et j'en ai été banni par mes crimes.
Guéris mes yeux. Je veux partager ta joie lumineuse.

Si un esprit était suffisamment savant et devin pour connaître le passé et le futur aussi bien que je connais un chant très connu, ce serait un étonnement sans bornes, une stupeur horrifiée. Rien ne lui échapperait du passé ni rien de ce qui resterait à venir pour les siècles futurs. Comme rien ne m'échappe du chant que je suis en train de chanter. Ni ce que je viens de chanter depuis le début ni ce qui me reste à chanter jusqu'à la fin.

Mais tu es loin de tout ça. Créateur de l'univers. Créateur des âmes et des corps. Tu es loin de cette connaissance du futur et du passé. Tu es mille fois plus étonnant. Mille fois plus secret. Rien à voir avec celui qui chante ou qui entend un air connu. Ses sentiments divers sont tendus entre l'attente de ce qui reste à chanter et le souvenir de ce qui vient d'être chanté. Avec toi, ce n'est pas la même chose. Éternel immuable. Vraiment éternel. Créateur des esprits. Comme tu connais le commencement du ciel et de la terre sans jamais varier dans ta connaissance, tu as fait au commencement le ciel et la terre sans actions différentes.

Que celui qui comprend te l'avoue.
Que celui qui ne comprend pas te l'avoue.
Oh. Tu es si grand.
Tu habites dans les cœurs simples.
Tu redresses les gens brisés. Ils ne tombent pas.
Leur hauteur, c'est toi.

---

1. Psaumes 74, 16. ↵

2. Dans l'Antiquité et tout le Moyen Âge, juifs et chrétiens considéraient que Moïse était le rédacteur des cinq premiers livres de la Bible. La fin du livre du Deutéronome raconte que Moïse est mort en voyant la terre promise mais sans y entrer. ↵

3. Référence à Josué 10, 12 et suiv. ↵

4. Psaumes 18, 29. ↵

5. Citation d'un vers d'Ambroise, *Hymnes*, I, 2. ↵

6. Lettre aux Philippiens 3, 12-14. ↵

Livre xii

Mon cœur se débat avec force, Seigneur. Sous les coups des paroles de tes saintes Écritures, dans la nudité de ma vie.

Trop de discours cache la pauvreté de l'intelligence humaine. La quête est plus bavarde que la découverte. Demander est plus long qu'obtenir. Il est plus difficile de frapper à la porte que de recevoir.

Nous avons une promesse. Qui voudrait la détruire ?

Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous ?[1]

Demandez et vous recevrez.
Cherchez et vous trouverez.
Frappez et on vous ouvrira.
Oui, qui demande reçoit.
Qui cherche trouve.
Et on ouvre à qui a frappé[2].

Ce sont tes promesses.

Qui peut avoir peur d'être déçu quand la vérité a promis ?

2

Ma langue obscure avoue ton immensité.

Tu as fait le ciel et la terre. Le ciel que je vois. La terre sur laquelle je marche. La terre d'où vient la terre que je porte en moi. Tu as tout fait.

Mais où est, Seigneur, le ciel de ciel ? Celui de la voix du psaume que j'entends :

Le ciel de ciel est au Seigneur la terre il l'a donnée aux hommes[3]

Où est le ciel que nous ne distinguons pas ? Rapporté à lui, tout ce que nous distinguons est terre. Oui, tout ce monde physique, qui n'est jamais dans sa totalité partout, et qui est fondé sur notre terre, est d'une apparente beauté dans sa grande étrangeté. Mais comparé à ce ciel de ciel même le ciel de notre terre est terre. Il n'est pas absurde de qualifier ces deux grands corps (ciel et terre) de terre, par rapport à je ne sais quel ciel qui appartient au Seigneur et non à l'humanité.

3

Oui, la terre était invisible et désordonnée. Une profondeur abyssale inconnue. Au-dessus, pas une lumière. Aucune forme.

Tu as ordonné d'écrire :

Noir au-dessus de l'abîme[4]

Noirceur signifie absence de lumière. Où pouvait-il y avoir de la lumière, s'il y en avait, ailleurs qu'au-dessus, surplombante et rayonnante ? Et où il n'y a pas encore de lumière, la présence du noir signifie l'absence de lumière. Au-dessus, il n'y avait pas de lumière, le noir était donc au-dessus. Quand il n'y a pas de bruit, c'est le silence. Et un lieu silencieux est un lieu sans bruit.

Seigneur, tu as appris cela à l'âme qui se confie à toi.

Seigneur, tu m'as aussi appris qu'avant même d'avoir donné une forme et des signes distinctifs à cette matière informe, il n'y avait rien, ni couleur ni figure ni corps ni esprit. Or ce n'était pas totalement rien. Mais quelque chose d'informe sans apparence aucune.

4

Comment nommer cela autrement que par des mots courants pour en donner une vague idée aux esprits lents ?

Dans toutes les parties du monde, quels autres mots que terre et abîme se rapprochent le plus d'une absence totale de forme ? D'un rang inférieur, leur apparence ne vaut pas celle des êtres supérieurs, lumineux et éclatants. Pourquoi ne pas accepter que les mots *terre invisible et inorganisée* puissent facilement désigner aux hommes cette matière informe, faite sans apparence pour en faire un monde d'apparences ?

5

La pensée cherche comment parvenir à une expression sensible. Ce n'est pas là une forme intelligible, se dit-elle. Comme la vie, la justice. Il s'agit de la matière des corps. Et ce n'est pas une forme sensible. On ne peut rien voir ni percevoir de ce qui est invisible et inorganisé. Mais dans cet effort de formulation, la pensée humaine n'aura d'autre choix que de comprendre sans savoir ou de savoir sans comprendre.

6 Moi, Seigneur, je voudrais tout t'avouer, oralement et par écrit, ce que tu m'as appris de cette matière.

Avant j'entendais son nom sans rien comprendre. Ceux qui m'en parlaient n'y comprenaient rien non plus, d'ailleurs. Je ne l'imaginais pas comme elle était mais sous d'innombrables aspects différents. L'esprit désordonné, perdu dans des formes horribles et repoussantes (mais malgré tout des formes). J'appelais informe non pas une absence de forme mais des formes telles que si elles m'apparaissaient, leur aspect insolite et absurde répugnait mes sens et effrayait mon humanité infirme. Dans mon imagination, une chose était informe non parce qu'elle n'avait pas de forme mais par comparaison avec de plus belles formes. En toute logique, j'aurais dû m'abstraire de toute référence à une forme quelconque pour me représenter quelque chose de totalement informe. J'en étais bien incapable. J'avais plus vite fait de penser qu'une chose privée de toute forme n'existait pas que d'imaginer une chose entre le néant et la forme – ni forme ni néant mais informe et proche du néant.

À ce stade, mon intelligence a cessé d'avoir recours à mon imagination, pleine d'images de formes corporelles qu'elle pouvait librement modifier et diversifier. J'ai fixé mon attention sur les corps eux-mêmes. Pour observer minutieusement leur capacité à se transformer, à quitter ce qu'ils avaient été et devenir ce qu'ils n'étaient pas. Je soupçonnais que ce passage d'une forme à une autre se produisait par quelque chose d'informe et non dans un néant total. Mais je voulais savoir et pas me contenter de soupçonner.

Si je dois tout t'avouer, oralement et par écrit, de la façon dont tu as éclairci pour moi cette question, quel lecteur aura la patience de comprendre ?

Mon cœur n'arrêtera pas de t'honorer et de chanter ta louange précisément en raison de ce qu'il ne parvient pas à dire.

L'inconstance des choses inconstantes est cette capacité même de toutes les transformations des choses inconstantes.

Mais de quoi s'agit-il exactement ? d'un esprit ? d'un corps ? d'une forme d'esprit ou de corps ? S'il était possible de dire : un rien quelque chose ou un être non-être, c'est ce que je dirais. Pourtant il doit bien s'agir d'un être quelconque pour prendre ces formes visibles et composées.

7 Mais d'où venait cet être quelconque s'il ne venait pas de toi d'où viennent toutes les choses pour autant qu'elles sont ? Plus elles sont différentes, plus elles sont loin de toi, et ce n'est pas une simple question de lieu.

Donc, toi, Seigneur, qui n'es jamais un autre ni autrement, le même dans le même, le même dans le même, saint, saint, saint, Seigneur Dieu tout-puissant, au commencement (qui est de toi), dans ta sagesse, née de ta substance, tu as fait quelque chose mais à partir de rien. Oui, tu as fait le ciel et la terre mais non à partir de toi. Il y aurait sinon quelque chose d'égal à ton unique engendré et donc aussi à toi. Et ce serait absolument injuste qu'il y ait quelque chose d'égal à toi qui ne soit pas de toi. Et il n'y avait rien d'autre à part toi d'où tu aies pu les faire, Dieu, trinité une et unité trine.

C'est donc à partir de rien que tu as fait le ciel et la terre. Une grande chose et une petite chose. Parce que tu es tout-puissant et bon, tu es capable de faire toutes choses bonnes – le grand ciel et la petite terre. Toi tu étais, le reste c'était le rien d'où tu as fait le ciel et la terre, deux choses distinctes, l'une proche de toi, l'autre proche du rien. Tu étais au-dessus de l'une, et au-dessous de l'autre c'était le rien.

8 Mais ce ciel de ciel t'appartient, Seigneur. Et la terre que tu as donnée aux fils de l'humain à voir et à toucher ne ressemblait pas à celle que nous voyons et touchons aujourd'hui. Elle était invisible et inorganisée. Un abîme sur lequel il n'y avait pas de lumière. Noir au-dessus de l'abîme. Pire encore que dans un abîme. Oui, les abysses marins que nous voyons aujourd'hui ont jusque dans leurs profondeurs leur lumière propre, perceptible d'une certaine façon aux poissons et à la vie qui rampe dans leurs fonds. Mais tout, en ce temps-là, était proche de rien puisque tout était encore absolument informe. Tout en étant pourtant capable de recevoir une forme.

Oui, toi Seigneur, d'une matière informe tu as fait le monde. Tu as fait de rien presque rien. Avec ce rien, tu as fait de grandes choses que nous, les fils de l'humain, nous admirons. Admirable le corps du ciel. Voûte entre l'eau et l'eau, dès le deuxième jour après la création de la lumière, quand tu as dit : voûte.

Et c'était fait.

Cette voûte tu l'as appelée ciel. Ciel de cette terre et de cette mer que tu as faites le troisième jour en donnant une forme visible à la matière informe que tu as faite avant l'existence d'un jour. Mais tu avais déjà fait un ciel avant l'existence d'un jour, ce ciel de ciel. Parce qu'au commencement, tu as fait le ciel et la terre.

La terre que tu as faite était elle-même matière informe. Invisible et inorganisée. Noir au-dessus de l'abîme. Et de cette terre invisible et inorganisée, de cette absence de forme, de ce presque rien, tu ferais toutes ces choses qui constituent sans le constituer ce monde inconstant et dans lequel apparaît l'inconstance même qui rend possible la perception et la mesure du temps, puisque l'inconstance des choses fait le temps

pendant que se succèdent les diverses apparences faites de la matière de cette terre invisible.

Pour cette raison, l'esprit, guide de ton serviteur, quand il a rappelé que tu as fait au commencement le ciel et la terre, n'a rien dit du temps et n'a pas parlé des jours.

Oui, tu as fait au commencement le ciel de ciel, une créature intellectuelle mais qui sans partager du tout ton éternité, à toi trinité, participe néanmoins à ton éternité. En refrénant sa propre inconstance sous la douceur heureuse de ta contemplation, et en collant à toi sans faille depuis qu'il a été fait, il échappe au cours et à la succession des temps.

Et cette absence de forme, terre invisible et inorganisée, n'a pas non plus connu le décompte des jours. Où il n'y a aucune apparence, aucun ordre, rien ne vient, rien ne passe. Où il n'y a rien de tout ça, il n'y a ni jours qui passent ni durée temporelle.

Vérité. Lumière de mon cœur. Ne laisse pas ma part obscure me parler. Je me suis dispersé là-bas. Je suis obscur. Mais là, même là, je t'ai aimé à la folie. Je me suis perdu et je me suis souvenu de toi. J'ai entendu ta voix derrière moi. Reviens. J'ai mal entendu à cause du vacarme d'une impossible paix.

Maintenant, regarde, je reviens vers ta source. En feu. Le souffle coupé. Personne pour m'en empêcher. Je vais la boire. Je vais en vivre.

Je ne suis pas ma vie. Je vis mal de moi. J'ai été ma mort.

En toi je revis. Parle-moi. Explique-moi. J'ai cru tes livres. Les violents mystères de leurs paroles.

D'une voix forte, Seigneur, tu as déjà dit à mon oreille intérieure que tu es éternel. Le seul à avoir l'immortalité.

Tu ne changes ni de forme ni de mouvement. Ta volonté ne varie pas en fonction du temps. Une volonté qui change n'est pas immortelle. Sous ton regard, cette vérité est claire pour moi. De plus en plus claire. Je t'en supplie, sous ta protection, je veux rester sur cette évidence.

Et d'une voix forte, Seigneur, tu as dit aussi à mon oreille intérieure : toutes les natures et toutes les substances ne sont ce que tu es et pourtant elles sont.

Tu les as faites. Seul n'est pas de toi ce qui n'est pas. Et le mouvement d'une volonté qui s'éloigne de toi, qui es, vers ce qui est moins, est un mouvement criminel, une faute. Or aucune faute ne te nuit et ne trouble l'ordre de ton empire, haut ou bas. Sous ton regard, cette vérité est claire pour moi. De plus en plus claire. Je t'en supplie, sous ta protection, je veux rester sur cette évidence.

Et d'une voix forte, tu as dit aussi à mon oreille intérieure : cette créature ne partage pas non plus ton éternité.

Tu es son seul plaisir. Elle s'abreuve à toi, pureté ininterrompue, et jamais nulle part ne trahit la moindre inconstance. Pour elle, tu es toujours présent. Elle tient à toi de tout son amour. Pas de futur à attendre. Ni souvenir d'un passé traversé. Aucun changement, aucune dispersion temporelle.

Bonheur, si elle existe, collée à ton bonheur.

Bonheur : tu es son hôte éternel, son illumination.

Et je ne trouve rien d'autre qui mériterait davantage selon moi l'appellation ciel de ciel du Seigneur que ta maison qui contemple tes plaisirs sans céder à la fuite vers un ailleurs.

Pure intelligence. Unité harmonieuse. Paix stable des saints esprits, citoyens de ta cité dans les cieux au-dessus de notre ciel.

L'âme comprendra. L'âme qui aura fait son lointain voyage. Elle a soif de toi. Elle mange ses larmes quand on lui demande chaque jour : où est ton Dieu ? Elle te demande et cherche une seule chose : habiter ta maison tous les jours de sa vie.

Sa vie ? c'est toi.

Tes jours ? c'est ton éternité, tes années sans fin. Tu es toujours le même.

Oui l'âme comprendra. L'âme en est capable. Tu es éternel au-dessus de tous les temps. Elle, c'est ta maison. Son voyage ne l'a pas éloignée de toi. Et même si elle ne partage pas ton éternité, elle ne souffre d'aucun changement temporel – indéfectiblement et irrémédiablement collée à toi.

Sous ton regard, cette vérité est claire pour moi. De plus en plus claire. Je t'en supplie, protège-moi, je veux rester sur cette évidence.

Les mutations de ces toutes petites choses inférieures mettent en jeu je ne sais quoi d'informe. Mais à

moins d'un cœur vide, errant et perdu dans ses fantasmes, qui peut bien me dire, une fois que toute forme serait détruite et passée, au point que les choses changeraient et se transformeraient dans une absence totale de formes, ce qui pourrait subsister des successions temporelles ? C'est parfaitement impossible. Pas de changement, pas de temps. Pas de changement, pas de formes.

Ceci considéré, dans la mesure où tu me l'accordes, mon Dieu, où tu m'excites pour frapper à ta porte et où tu m'ouvres si je frappe, je trouve bien deux choses que tu as faites privées de temporalité. Et aucune des deux ne partage ton éternité. Mais l'une est ainsi faite qu'elle jouit de façon ininterrompue de ton éternité et de ta parfaite constance, pure contemplation, sans interruption ni changement, et sans mouvement tout en étant mobile. Et l'autre est informe au point de ne pouvoir se transformer, mobile ou immobile, ce qui l'aurait soumise au temps. Mais précisément, tu ne l'as pas laissée sans forme. Avant même de faire le moindre jour, tu as fait au commencement le ciel et la terre – les deux choses dont je viens de parler. La terre était invisible et inorganisée. Noir au-dessus de l'abîme. Ces paroles présentent cet état informe comme une chose acceptable pour ceux qui seraient incapables d'imaginer qu'une absence absolue de forme ne soit pourtant pas rien. État informe à l'origine de l'autre ciel et de la terre visible et organisée, de la beauté des eaux, et de toute la suite racontée de ce qui a constitué ce monde. Œuvres des jours parce que le temps agit sur elles, les transforme et les change régulièrement.

Voilà où j'en suis, mon Dieu, quand j'entends ces paroles de ton Écriture :
Au commencement Dieu fait le ciel et la terre la terre est invisible et inorganisée noir au-dessus de l'abîme

Et sans indiquer quel jour tu as fait cela.
Voilà où j'en suis à propos du ciel de ciel, ciel intellectuel que l'intelligence doit connaître simultanément et non partiellement ni symboliquement ni comme dans un miroir, mais totalement, comme une évidence, face à face. Ce n'est pas quelque chose et puis une autre, mais comme on vient de le dire, c'est un tout sans aucune succession de temps. La terre invisible et inorganisée également, sans aucune succession de temps qui supposerait qu'elle soit quelque chose et puis une autre. Pas de forme, pas de changement.
Deux choses donc : l'une forme primitive, l'autre entièrement informe. L'une est le ciel mais le ciel de ciel, l'autre est la terre mais la terre invisible et inorganisée. Je comprends de cette façon pour l'instant que ton Écriture dise sans indiquer de jour : au commencement Dieu fait le ciel et la terre. Indiquant aussitôt de quelle terre il s'agit. Et en indiquant que la voûte est faite le deuxième jour, et qu'elle est appelée ciel, on précise ainsi de quel ciel il a été parlé plus haut sans mention de jour.

Étonnante profondeur de tes expressions.
Nous voyons qu'en surface elles plaisent aux tout petits. Mais quelle étonnante profondeur, mon Dieu. Étonnante profondeur. Terreur quand on s'y intéresse. Terreur déférente et frisson d'amour. Je hais ses ennemis. Oh tue-les de ton glaive à double tranchant. Plus d'ennemis. Oui j'aime qu'ils meurent à eux-mêmes pour vivre à toi.
Mais en voilà d'autres. Non plus critiques mais laudateurs du livre de la Genèse.
Non, disent-ils, ce n'est pas ce que l'esprit de Dieu, qui a écrit ce livre par l'intermédiaire de Moïse son serviteur, a voulu faire comprendre dans ces paroles. Il n'a pas voulu faire comprendre ce que tu dis mais autre chose que nous nous disons.
Notre Dieu à tous, je te prends pour arbitre. Voici ma réponse.

Est-ce que par hasard vous diriez qu'est faux ce que la vérité d'une voix forte dit à mon oreille intérieure sur l'éternité vraie du créateur ? Que jamais sa substance ne varie dans le temps. Que sa volonté n'est pas extérieure à sa substance. Il ne veut pas une chose et puis une autre. Mais il veut une fois pour toutes et simultanément et toujours tout ce qu'il veut. Et non encore et encore, ni maintenant une chose et maintenant une autre. Ni vouloir après ce qu'il ne voulait pas avant. Ou ne pas vouloir ce qu'il voulait avant. Volonté inconstante. Or rien d'inconstant n'est éternel. Et notre Dieu est éternel.
Et aussi cette chose que la vérité dit à mon oreille intérieure : l'attente des choses à venir est reconnaissance une fois qu'elles arrivent, et cette reconnaissance même devient mémoire une fois qu'elles sont passées. Eh bien, cette attention vouée à changer est inconstante. Or rien d'inconstant n'est éternel. Et notre Dieu est éternel.
Je recueille et je compare ces vérités et je découvre que mon Dieu, Dieu éternel, n'a pas eu besoin d'une volonté nouvelle pour fonder la création et que ses connaissances n'ont rien de passager.

19 Alors qu'en dites-vous, contradicteurs ? Est-ce que c'est faux ?
Non, répondent-ils.
Quoi d'autre ? Est-ce que par hasard il serait faux que toute forme naturelle ou toute matière susceptible de forme n'existe que par celui qui est supérieurement bon parce qu'il est supérieur ?
Non, non, nous sommes d'accord, disent-ils.
Quoi encore ? Allez-vous nier qu'il existe une créature sublime attachée au Dieu véritable et véritablement éternel par un amour si pur que, sans partager l'éternité de Dieu, elle ne se détache pourtant jamais de lui dans les variations et les successions temporelles, et ne s'enfuit pas mais se repose dans la plus authentique contemplation de lui seul ?
Car elle t'aime autant que tu lui ordonnes, et c'est toi, Dieu, qui te montres à elle et qui lui suffis. Elle ne dévie pas de toi. Pas même vers elle-même. C'est la maison de Dieu, ni de terre ni de corps céleste mais spirituelle et participant de ton éternité. Sans tache dans l'éternité. Tu l'as fondée dans les siècles et dans les siècles des siècles.
Tu as posé un enseignement et il ne passera pas. Mais elle ne partage pas ton éternité puisqu'elle n'est pas sans commencement : elle a été faite.

20 Nous ne trouvons pas de temps avant elle. La première chose qui fut créée, c'est la sagesse. Mais ce n'est pas bien sûr la sagesse qui t'appartient, notre Dieu, et dont tu es le père, qui partage entièrement ton éternité, et égale, par laquelle ont été créées toutes choses, et qui est ce commencement où tu as fait le ciel et la terre. C'est évidemment la sagesse créée, cette nature intellectuelle qui, par la contemplation de la lumière, est lumière. On l'appelle elle aussi sagesse bien qu'elle ait été créée. Il y a autant de différences entre la lumière qui éclaire et celle qui est éclairée qu'entre la sagesse qui crée et celle qui est créée. Comme entre la justice qui justifie et la justice que produit la justification. Oui, on a dit de nous que nous étions ta justice. Un de tes esclaves a dit : afin que nous devenions justice de Dieu en lui. Donc, la première de toutes les choses créées, c'est une certaine sagesse, esprit rationnel et intellectuel de ta pure cité, notre mère, tout en haut, libre et éternelle dans les cieux. Quels cieux ? Ceux qui te louent, les cieux des cieux. Parce que c'est aussi cela le ciel de ciel du Seigneur.
Bon, nous ne trouvons pas de temps avant elle puisqu'elle précède même la création du temps, première de toutes les choses créées. Pourtant, avant elle, il y a l'éternité du créateur lui-même qui, en la faisant, lui attribua une origine, non pas temporelle puisque le temps n'existait pas encore, mais dans sa condition propre.

21 Alors elle est bien de toi, notre Dieu. D'un être entièrement autre et non de l'être même. Et si nous ne trouvons pas de temps non seulement avant elle mais même en elle, c'est qu'elle peut voir toujours ton visage et qu'elle ne s'en éloigne nulle part. Elle ne change donc jamais. Mais il y a en elle le changement lui-même qui pourrait la plonger dans le noir et la glacer si le grand amour qui l'attache à toi ne la plongeait pas dans l'ardente lumière d'un midi perpétuel.
Brillante maison de lumière. J'aime ton élégance et le lieu où habite la gloire de mon Seigneur. Ton bâtisseur et ton propriétaire.
Mon voyage est un soupir vers toi.
Et je demande à celui qui t'a faite de me posséder en toi. Moi aussi il m'a fait.
Je suis perdu comme un agneau égaré. Mais sur les épaules de mon berger, ton bâtisseur, j'espère revenir vers toi.

22 Que me répondez-vous ? C'est à vous, contradicteurs, que je m'adressais, qui croyez pourtant que Moïse est un fidèle serviteur de Dieu et que ses livres sont les oracles du Souffle saint.
N'est-ce pas cette maison de Dieu qui sans partager l'éternité de Dieu est pourtant éternelle dans les cieux à sa manière, et dans laquelle vous cherchez sans les trouver les variations du temps ? Au-delà de toute tension et des temps passagers de la vie. Elle pour qui le bien c'est d'être toujours attachée à Dieu.
Oui, c'est elle, répondent-ils.
Alors qu'est-ce qui est faux d'après vous dans tout ce que mon cœur a crié à mon Dieu, en entendant intérieurement la voix de sa louange ? Qu'une matière informe existe là où il n'y a aucun ordre parce qu'aucune forme ? Mais sans aucun ordre, il ne pouvait y avoir aucune variation temporelle. Et pourtant ce presque rien, dans la mesure où il n'était pas totalement rien, devait son existence de celui de qui tout ce qui est doit son existence si c'est bien quelque chose.
Oui, nous sommes aussi d'accord là-dessus, disent-ils.

23 Oui, je ne veux parler devant toi, mon Dieu, qu'à ceux qui reconnaissent comme vrai ce que ta vérité dit

à mon intelligence. Les autres peuvent bien aboyer tant qu'ils veulent. Ils se rendront sourds eux-mêmes. Je m'efforcerai de les convaincre de se calmer et de trouver un chemin vers ta parole. Mais s'ils ne veulent pas et me repoussent, je t'en supplie, mon Dieu, ne reste pas muet avec moi. Parle à mon cœur vraiment. Tu es le seul à parler comme ça. Je vais les abandonner dehors. Souffler sur la poussière et jeter de la terre dans leurs yeux. Entrer dans ma chambre. Chanter l'amour. Mon voyage c'est soupirer d'impossibles soupirs. Me souvenir de Jérusalem ma mère. Tendre mon cœur vers elle tout en haut. Jérusalem ma patrie. Jérusalem ma mère. Et vers toi, au-dessus d'elle. Roi. Éclaireur. Père. Tuteur. Mari. Purs délices intenses. Joie forte. Tout sublimement bon. Tout en même temps. Unique sommet. Vrai bien. Ne pas m'en éloigner. Pas tant que dans la paix de cette mère très chérie où sont les prémices de mon souffle, l'origine de ces certitudes, tu recueilles tout ce que je suis dans la dispersion et le difforme, pour me redonner forme et fermeté pour toujours.

Mon Dieu, mon amour.

Voici ce que je dis à ceux pour qui toutes ces choses sont vraies, qui respectent et placent comme nous au sommet des autorités qu'il faut suivre ta sainte Écriture dont l'auteur est saint Moïse, mais qui pourtant nous font quelques critiques.

Notre Dieu, tu arbitreras entre mes aveux et leurs contradictions.

14 Tu as sans doute raison, disent-ils, mais Moïse ne visait pas ces deux choses quand il a dit sous la révélation du Souffle : au commencement Dieu fait le ciel et la terre. Par le mot ciel, il n'entendait pas cette créature spirituelle ou intellectuelle toujours en contemplation devant le visage de Dieu. Ni par le mot terre, la matière informe.

Mais alors quoi ?

C'est nous qui disons ce que ce grand homme a pensé, et dans les termes mêmes qu'il a employés.

C'est-à-dire ?

Par les mots ciel et terre, il a voulu signifier le monde visible premier, en général et en bloc. Pour détailler après, dans l'énumération des jours, presque point par point, l'univers entier que le Souffle saint a voulu énoncer de cette façon. Eh oui, il s'adressait à une jeune humanité, à un peuple de chair, et il a préféré ne lui présenter que les œuvres de Dieu visibles. Et ils admettent tout à fait que par la terre invisible et inorganisée, l'abîme obscur (dont on montre par la suite qu'il a donné tout l'univers visible et connu, créé et disposé suivant chaque jour), il faut comprendre la matière informe.

15 Mais alors un autre pourrait dire que les mots ciel et terre, qui nous servent souvent à nommer le monde, ont d'abord servi à suggérer cette matière informe et confuse parce que c'est à partir d'elle qu'a été fondé et parachevé ce monde visible, avec le spectacle de toutes les natures.

Mais alors un autre encore pourrait dire que ciel et terre conviennent tout à fait pour désigner la nature visible et invisible, et que c'est l'ensemble de la création faite par Dieu dans la sagesse (c'est-à-dire au commencement) qui est compris dans ces deux termes.

Mais toutes les choses n'ont pas été faites à partir de la substance même de Dieu mais à partir de rien. Elles ne sont pas l'être même comme Dieu. Et toutes ces choses sont susceptibles de changement qu'elles soient permanentes comme l'éternelle maison de Dieu ou inconstantes comme l'esprit et le corps humains. Terre invisible et inorganisée, noir sur l'abîme, servent alors à désigner et à nommer la matière commune de toutes les choses visibles et invisibles, matière encore informe mais certainement capable de recevoir une forme, et dont seraient faits le ciel et la terre, créature invisible et créature visible pourvues de formes. À condition de distinguer entre la terre invisible et inorganisée qui désigne la matière des corps avant d'être qualifiés par des formes, et le noir au-dessus de l'abîme qui désigne la matière du Souffle avant que son quasi-fluide illimité soit contenu et qu'elle-même soit illuminée par la sagesse.

16 On pourrait encore dire, si on voulait, que les mots ciel et terre, dans « au commencement Dieu fait le ciel et la terre », ne désignent pas les natures invisibles et visibles déjà parfaites et formées. Mais ils désignent la naissance encore informe des choses, cette matière susceptible de prendre forme et d'être créée dans laquelle existent potentiellement, sans distinction de formes et de qualités, ces créatures qui, une fois réparties selon leurs ordres respectifs, s'appellent ciel et terre, l'une spirituelle, l'autre corporelle.

17 J'écoute et je prends en considération toutes ces hypothèses. Je ne veux pas me disputer sur les mots. Ça ne sert à rien et c'est catastrophique pour ceux qui nous écoutent. Au contraire, pour l'éducation, la loi est belle quand son recours est légitime. Son but, c'est d'aimer d'un cœur ouvert, avec une bonne conscience et une confiance qui ne soit pas feinte. Pour notre maître, toute la loi et les prophètes dépendent de deux recommandations. Je les reconnais avec passion, mon Dieu, lumière de mes yeux dans la nuit. Je ne peux

donc pas être gêné par des interprétations différentes de ces paroles, à partir du moment où elles sont vraies. Je dis même que je ne suis pas gêné par une interprétation différente de la mienne de ce qu'a voulu dire le scribe à l'origine. Tous les lecteurs cherchent comme nous à poursuivre et à comprendre ce que ce scribe a voulu dire. Et comme nous croyons qu'il dit la vérité, nous ne pouvons imaginer qu'il ait voulu dire quelque chose que nous pensons ou savons être faux. Donc, du moment que nous cherchons chacun à interpréter les saintes Écritures selon l'intention de leur scribe, quel mal y a-t-il à les interpréter dans un sens qui pour toi, lumière de toutes les intelligences vraies, est vrai, même si ce n'était pas le sens que leur donnait celui qu'on lit ? Mais son sens à lui aussi était vrai, même si ce n'est pas le même que le nôtre.

28. Tu as fait le ciel et la terre. C'est vrai, Seigneur.

Au commencent, il y a ta sagesse avec laquelle tu as tout fait. C'est vrai.

Le monde visible est constitué de deux grandes parties, le ciel et la terre. Elles résument à elles seules l'ensemble de tout ce qui est fait et créé dans la nature. C'est aussi vrai.

Toute mutation de quelque chose nous suggère une part informe susceptible de prendre une forme ou de se transformer et de se modifier. C'est vrai.

Pas un des temps ne peut avoir de prise sur ce qui est attaché à la forme immuable au point de ne connaître aucune mutation en dépit de sa nature changeante. C'est vrai.

L'informe, le presque rien, ne peut subir les variations du temps. C'est vrai.

Un certain tour de langage peut nous faire désigner quelque chose par le nom de la chose qu'on en fait. On a pu comme cela appeler ciel et terre la matière sans forme dont sont faits le ciel et la terre. C'est vrai.

De toutes les choses ayant une forme, la terre et l'abîme sont les plus proches de l'informe. C'est vrai.

À l'origine de tout, tu as non seulement fait ce qui est créé avec une forme mais aussi ce qui est susceptible de création et de forme. C'est vrai.

Tout ce qui vient de l'informe et qui prend forme est informe avant d'être formé.

29. On choisit une vérité parmi toutes ces vérités dont ne peuvent douter ceux qui sont capables grâce à toi de les reconnaître, à l'aide de leur œil intérieur, et qui croient inébranlablement que Moïse ton serviteur a parlé avec le souffle de la vérité.

Parmi toutes ces vérités, quand on dit : Dieu fait le ciel et la terre, dans sa parole qui partage son éternité, il y en a une pour expliquer que Dieu a fait une créature intelligente ou spirituelle et une créature sensible ou physique.

Quand on dit : Dieu fait le ciel et la terre, dans sa parole qui partage son éternité, une autre vérité est de dire que Dieu a fait toute la masse de ce monde physique avec tout ce qu'il contient de visible et que l'on peut connaître dans la nature.

Quand on dit : Dieu fait le ciel et la terre, dans sa parole qui partage son éternité, une autre vérité est de dire que Dieu a fait la matière informe à partir de la créature spirituelle et physique.

Quand on dit : Dieu fait le ciel et la terre, dans sa parole qui partage son éternité, une autre vérité explique que Dieu a fait la matière informe à partir de la créature physique dans laquelle le ciel et la terre étaient encore confondus, que nous voyons maintenant distincts et formés dans la masse du monde.

Quand on dit : Dieu fait le ciel et la terre, dans sa parole qui partage son éternité, une autre vérité est de dire que Dieu a entrepris son action et son œuvre en faisant la matière informe, avec de façon confuse le ciel et la terre qui ont pris forme en elle et sont maintenant visibles, en relief, avec ce qu'ils contiennent.

30. Même chose pour l'interprétation des mots suivants.

Quand on dit : Or la terre est invisible et inorganisée, et noir au-dessus de l'abîme, cela peut vouloir dire que cette chose physique que Dieu a faite était la matière encore informe, sans ordre, sans lumière, des êtres physiques.

Quand on dit : Or la terre est invisible et inorganisée, et noir au-dessus sur l'abîme, une autre vérité est de dire que tout ce qui a été appelé ciel et terre était la matière encore informe et obscure dont seraient faits le ciel physique et la terre physique, avec tout ce qu'ils offrent à la perception physique de nos sens.

Quand on dit : Or la terre est invisible et inorganisée et noir, au-dessus de l'abîme, une autre vérité revient à dire que tout ce qui a été appelé ciel et terre était la matière informe et obscure dont seraient faits le ciel intelligible, appelé ailleurs ciel de ciel ; et la terre, toute la nature physique, y compris notre ciel physique, matière dont serait faite toute créature visible et invisible.

Quand on dit : Or la terre est invisible et inorganisée, et noir au-dessus de l'abîme, une autre vérité revient à dire que ce n'est pas cette chose informe que les Écritures appellent ciel et terre, mais l'informe lui-même qui existait déjà ; et les Écritures l'ont nommé terre invisible et inorganisée et abîme obscur. Dieu en a fait, comme les Écritures l'ont dit plus haut, le ciel et la terre, la créature spirituelle et physique.

Quand on dit : Or la terre est invisible et inorganisée, et noir au-dessus de l'abîme, une autre vérité est d'expliquer qu'il y avait déjà une matière informe dont Dieu a fait, les Écritures l'ont dit plus haut, le ciel et la terre, toute la masse physique du monde, répartie en deux, en haut et en bas, avec toutes leurs créatures familières et connues.

6. On serait tenté d'objecter aux deux dernières opinions que vouloir que cette matière informe soit appelée ciel et terre signifie qu'il y avait quelque chose que Dieu n'avait pas fait et dont il aurait fait le ciel et la terre. Car les écritures ne racontent pas que Dieu a fait cette matière, à moins de comprendre que les mots ciel et terre, ou terre uniquement, servent à la désigner, quand il est dit : au commencement Dieu fait le ciel et la terre. Et ce qui suit : la terre est invisible et inorganisée, si c'est là la matière informe que les Écritures veulent désigner, nous ne pouvons comprendre une autre matière que celle que Dieu a faite, selon ce qui est écrit : il fait le ciel et la terre.

À cette objection, les défenseurs de ces deux dernières opinions exposées, répondront qu'ils ne nient pas que cette matière informe ait été faite par Dieu, Dieu par qui tout est très bon. Oui, dire que ce qui est créé et formé est supérieurement bon, c'est reconnaître que la potentialité de création et de forme est un état moins bon, même s'il reste bon. Pourtant, les écritures ne précisent pas que Dieu a fait cette matière informe. Mais comme beaucoup d'autres choses qu'elles ne précisent pas : les chérubins, les séraphins, ou les choses que distingue l'envoyé : trônes, seigneuries, autorités, pouvoirs[5], et dont il paraît évident que Dieu les a faites.

Et si la parole « il fait le ciel et la terre » englobe tout, que dire alors des eaux au-dessus desquelles s'élève le souffle de Dieu ? Les sous-entendre dans l'appellation terre revient à exclure la matière informe du nom terre devant le spectacle de la beauté des eaux. Sinon pourquoi serait-il écrit que la voûte appelée ciel a été faite à partir de cette même informité ? Or il est bien écrit que les eaux ont été faites. Elles ne sont plus ni informes ni invisibles : on peut admirer la beauté du spectacle des flots. Ou bien les eaux sont devenues belles quand Dieu a dit : « Rassemblement des eaux sous la voûte », et qu'elles ont pris leur forme de ce rassemblement. Mais que dire pour les eaux au-dessus de la voûte ? Informes, elles n'auraient pas mérité d'occuper une place si éminente. Et l'Écriture ne donne pas la parole à l'origine de leur forme.

Il y a donc des choses dont la Genèse ne dit pas que Dieu les a faites. Et pourtant Dieu les a faites. Une foi sérieuse et une intelligence sûre n'en doutent pas. Aucune doctrine sérieuse n'oserait dire que ces eaux partagent l'éternité de Dieu simplement parce que nous les trouvons mentionnées dans la Genèse sans que l'on dise explicitement qu'elles ont été faites. Sinon quand les Écritures parlent de terre invisible et inorganisée et de noir obscur, pourquoi refuser de comprendre, selon l'enseignement de la vérité, que cette matière informe a été faite par Dieu à partir de rien ? Et c'est pourquoi elle ne partage pas avec lui son éternité, même si ce récit a omis de dire le moment où elle a été faite.

7. J'écoute tout ça. Je l'examine avec mes faibles moyens que je t'avoue, mon Dieu, et que tu connais.

Un exemple. Je vois deux sortes de désaccords possibles quand des gens dignes de foi nous transmettent par signes un message. Le désaccord peut porter soit sur la vérité même de l'objet du message, soit sur l'intention du messager. À propos de la création, nous pouvons chercher à savoir ce qui est vrai et nous pouvons aussi chercher à comprendre ce que Moïse, accrédité au service de ta foi, a voulu faire comprendre par ces mots, au lecteur ou à l'auditeur. Dans le premier cas, je rejette tous ceux qui confondent leurs erreurs avec un savoir, dans le deuxième, je rejette tous ceux qui pensent que Moïse a dit des erreurs.

Je veux, Seigneur, m'unir en toi, partager ma joie avec ceux qui se nourrissent de ta vérité dans ton immense amour. Pour accéder ensemble aux paroles de ton livre. Chercher ce que tu as voulu dire à travers ce que ton serviteur a voulu dire, par le calame dont tu t'es servi pour dispenser tes paroles.

8. Mais parmi tant de vérités possibles, selon les différentes interprétations de ces paroles, qui d'entre nous pourrait se prévaloir d'avoir découvert l'intention exacte de Moïse, le sens qu'il a voulu donner à ce récit, et se prévaloir de détenir la vérité, quelle que soit l'intention de Moïse ?

Moi, mon Dieu, moi ton esclave, je t'ai offert le sacrifice de mes aveux dans ces pages. J'ai supplié ton amour de m'acquitter de mon vœu envers toi.

Regarde avec quelle confiance je dis que tu as tout créé dans ta parole immuable, le visible et l'invisible.

Mais est-ce que je peux dire avec la même confiance que c'était bien l'intention de Moïse, et pas une autre, quand il a écrit : « Au commencement Dieu fait le ciel et la terre » ? Je suis sûr de moi pour ce qui concerne ta propre vérité, mais c'est différent concernant ce que Moïse avait en tête, ce qu'il a pensé en écrivant. En disant au commencement, il a très bien pu penser au début même de l'action. Et pour ciel et terre, dans ce cas, il a pu comprendre non pas une nature spirituelle ou physique déjà formée et achevée, mais encore inchoative et informe. Je vois bien que toutes ces propositions ont pu être énoncées avec

justesse, mais à laquelle Moïse a-t-il pensé en écrivant ces mots ? Je ne le vois pas aussi bien. Et pourtant, en prononçant ces mots, quel que soit le sens que ce si grand homme avait à l'esprit, même un autre sens que je n'aurais pas évoqué, c'est la vérité qu'il a vue et exprimée comme il faut. Aucun doute.

69 Qu'on ne me tourmente plus.

Ce qu'a pensé Moïse, me dit-on, ce n'est pas toi qui le dis mais c'est moi.

On pourrait me demander comment je peux savoir que Moïse a pensé ce que je lui fais dire, je répondrais sans doute plus calmement, je donnerais la réponse que je viens de faire, en la développant un peu si le ton se durcissait. Mais me dire, non, ce qu'il a pensé n'est pas ce que tu dis mais ce que moi je dis, sans même reconnaître que nous disons en fait tous les deux la vérité… Ô vie des pauvres, ô mon Dieu, cœur sans contradiction, fais alors pleuvoir en moi une douceur telle que je puisse supporter ces gens-là avec patience. Ils ne disent pas ça parce qu'ils sont devins ou parce qu'ils auraient lu ses pensées dans le cœur de ton serviteur, mais uniquement par orgueil. Ils ne connaissent pas la pensée de Moïse. Ils aiment la leur, et non parce qu'elle est vraie mais parce que c'est la leur. Sinon ils pourraient en aimer une autre par amour de la vérité comme moi j'aime ce qu'ils disent quand c'est vrai, non parce que cela vient d'eux mais uniquement parce que c'est vrai. Mais s'ils aiment ce qu'ils disent parce que c'est vrai, alors c'est à moi autant qu'à eux puisque c'est le bien commun de tous ceux qui aiment la vérité. Et s'ils prétendent que la pensée de Moïse n'est pas ce que je dis mais ce qu'ils disent, je m'oppose, je n'aime pas ça. Même si c'est vrai, leur prétention ne repose sur rien de scientifique, c'est une audace due à leur arrogance et non à une vision qu'ils auraient eue.

Oui, Seigneur, tes jugements sont redoutables. Ta vérité n'est pas plus à moi qu'à d'autres mais à nous tous. Tu nous appelles publiquement à la partager et tu nous fais cet avertissement terrible de ne pas se l'approprier à titre privé si on ne veut pas précisément en être privé. Quiconque revendique pour lui-même ce que tu proposes à la jouissance de tous, et veut accaparer pour lui ce qui appartient à tous, s'exclut de la communauté, passant ainsi de la vérité au mensonge. Car celui qui ment ne parle que de lui.

70 Fais attention, excellent juge, Dieu, vérité même. Fais attention à ma réponse à ce contradicteur. Fais attention. Je réponds devant toi, devant mes frères qui font légitimement recours à la loi pour faire aboutir l'amour. Fais attention, et vois ma réponse, s'il te plaît. Une réponse fraternelle et pacifique.

Si nous reconnaissons tous les deux, lui dis-je, à la fois que ce que tu dis est vrai, et que ce que je dis est vrai, d'où nous vient cette certitude ? Je ne la trouve pas en toi et tu ne la trouves pas en moi. Mais nous l'avons trouvée ensemble dans quelque chose de supérieur à nos intelligences : l'immuable vérité. On ne met pas en doute la lumière de notre Seigneur notre Dieu, et pourquoi mettre en doute la pensée de notre prochain ? Elle ne se voit pas comme se voit l'immuable vérité. Imaginons. Moïse en personne nous apparaît et nous dit : voilà ce que je pense. Nous ne voyons rien de plus mais nous y croyons. Ne prenons donc pas le parti de l'un contre l'autre, au-delà de ce qui est écrit. Aimons le Seigneur notre Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, et notre prochain comme nous-mêmes. C'est en vertu de ces deux commandements de l'amour que Moïse a pensé tout ce qu'il a pensé dans ces livres. Ne pas y croire revient à faire mentir le Seigneur en prêtant à son serviteur, notre semblable, un sentiment différent de celui de l'enseignement qu'il a reçu. Oui, ce serait idiot, devant l'abondance des affirmations parfaitement véridiques que l'on peut tirer de ces paroles, d'affirmer avec témérité laquelle correspond à la pensée de Moïse, et de saper par de regrettables disputes cet amour même, unique raison de tout ce qu'il a dit et que nous nous efforçons d'interpréter.

71 Mon Dieu, tu élèves mon abaissement, tu reposes mon travail, tu entends mes aveux, tu pardonnes mes fautes.

Tu me donnes l'ordre d'aimer mon prochain comme moi-même, et je ne peux croire que tu aies moins donné à Moïse, ton fidèle serviteur, que ce que j'aurais souhaité et désiré pour moi-même, si j'étais né à son époque, et que tu m'avais confié sa mission : révéler avec mon cœur et ma langue ces écritures, encore utiles si longtemps après à tous les peuples, et dont l'autorité écraserait dans l'univers entier les paroles de toutes les fausses et prétentieuses doctrines. Oui, si j'avais été Moïse, j'aurais voulu – nous sommes tous issus de la même masse, et qu'est-ce que l'homme si tu ne te souviens pas de lui ? – si donc j'avais été qui il a été, et si tu m'avais attelé au travail d'écrire la Genèse, j'aurais voulu recevoir la même faculté d'expression, cette même façon de tisser les mots, qui permet aux lecteurs encore incapables de comprendre comment Dieu crée de ne pas être dépassés, et aux lecteurs déjà, eux, en mesure de comprendre, de pouvoir découvrir que la vérité à laquelle ils sont arrivés est implicitement présente dans les quelques paroles de ton serviteur. Et que si un autre y reconnaît encore une autre pensée, dans la lumière de la vérité, elle ne manque pas non plus à l'intelligence des mêmes paroles.

17 Une source, qui n'occupe qu'un tout petit espace à l'origine, est pourtant plus abondante, et distribue son eau à de plus vastes espaces que n'importe lequel de ces ruisseaux qu'elle engendre et qui traversent tant de régions. C'est comparable au récit de celui qui répand ta parole, utile aux nombreux interprètes postérieurs. Quelques petits discours, à l'origine, font jaillir des flots de vérité limpide. Chacun en tire à son profit la vérité qu'il est capable d'y trouver, ceci ou cela, et la développe en de longues circonlocutions. Il y en a, lisant ou entendant ces paroles, qui se représentent Dieu comme un homme ou comme une sorte de masse aux pouvoirs énormes, qui aurait brutalement décidé de faire hors de lui, comme à distance, le ciel et la terre. Deux corps immenses, en haut et en bas, qui contiendraient tout. Dieu dit quelque chose, entendent-ils, et c'est fait. Ils s'imaginent des paroles avec un commencement et une fin, qui passent une fois prononcées dans le temps. Et qui, une fois passées, cèdent aussitôt la place à ce qui a reçu l'ordre d'exister. C'est une façon familière de penser, propre à la chair. Ce sont encore de tout petits êtres primaires. Leur faiblesse engendre cette façon très fruste de parler, comme des enfants sur le sein de leur mère, et permet malgré tout de construire une foi salutaire. D'autres retiennent que c'est Dieu qui a fait toute la diversité de l'étonnant spectacle qu'ils perçoivent. Mais si l'un d'entre eux rejette ces paroles de pacotille et par prétention folle s'élance hors du nid nourricier, hélas il tombera, le pauvre.

Seigneur Dieu aie pitié. Ce petit oiseau sans plumes ne doit pas être piétiné sur le chemin par les passants. Envoie ton ange pour le remettre dans son nid, pour y vivre jusqu'à ce qu'il sache voler.

18 Pour d'autres encore, ces paroles ne sont plus un nid mais un verger opaque. Ils voient des fruits cachés. Ils volettent avec joie. Gazouillent en épiant. Picorent. Oui, ils voient, à la lecture ou à l'écoute de tes paroles, Dieu éternel, que ton séjour permanent est au-dessus de tous les temps passés et à venir. Pourtant, pas une créature temporelle que tu n'aies faite. Ta volonté, c'est-à-dire toi, sans jamais changer et sans avoir à recourir à une volonté nouvelle qui n'existait pas avant, a tout fait. Et non sur ta ressemblance, forme de tout, mais sur une dissemblance informe tirée du néant, et qui prendrait forme par ta ressemblance, en revenant en toi, l'Un, selon la capacité fixée à chaque chose selon son espèce. Toutes les très bonnes choses seraient faites soit placées autour de toi soit à des distances proportionnelles, beautés variables dans l'espace et le temps. C'est ce qu'ils voient et ils s'en réjouissent dans la lumière de ta vérité, autant qu'il leur est possible ici-bas.

19 Un autre s'arrêtera sur ce qui a été dit : « Au commencement Dieu fait… » Pour lui, la sagesse, c'est le commencement parce qu'elle aussi nous parle. Ou un autre encore s'arrêtera sur ces mêmes paroles et comprendra le commencement comme le début de la création des choses. Pour lui, « au commencent il fait » signifie « d'abord il fait ». Et parmi ceux qui comprennent qu'au commencement, c'est dans la sagesse que tu fais le ciel et la terre, certains croient que sous le nom même de ciel et terre, on désigne la matière qui sert à créer le ciel et la terre. Ou pour un autre, ce sera les natures déjà formées et distinctes. Un autre encore verra sous le nom de ciel une première nature spirituelle et formée, et une seconde sous le nom de terre, informe et physique.

Et parmi ceux pour qui les noms de ciel et de terre désignent une matière encore informe à partir de laquelle le ciel et la terre prendront forme, tous ne comprennent pas la même chose. Pour certains, c'est le point de départ de la perfection de la créature intelligente et de la créature physique, pour d'autres ce n'est que l'origine de cette masse sensible physique qui contient dans son immensité les natures visibles et perceptibles.

Et ceux qui croient que ciel et terre désignent dans ce passage les créatures déjà distinctes et classées ne comprennent pas non plus la même chose. Certains y voient la créature invisible et la créature visible, d'autres uniquement la créature visible dans laquelle nos yeux contemplent le ciel lumineux et la terre obscure avec tout ce qu'il y a en eux.

20 Mais si « au commencement il fait » revient à dire « d'abord il fait », c'est se priver de tout autre moyen d'interpréter correctement ciel et terre autrement que comme la matière du ciel et de la terre, la matière de la création universelle, intelligible et physique. Car s'il s'agit d'un univers déjà formé, on peut justement se demander ce que Dieu a fait après, si Dieu a fait cela d'abord. Mais après cet univers, on ne trouvera plus rien. On aura alors le déplaisir de s'entendre dire : pourquoi ce d'abord si après il n'y a rien ? Mais dire : d'abord la nature informe, après la nature formée, n'est pas absurde, à condition de pouvoir distinguer quatre sortes de priorités : l'éternité, le temps, le choix, l'origine. L'éternité : Dieu prime sur tout ; le temps : la fleur vient avant le fruit ; le choix, on préfère le fruit à la fleur ; l'origine, le son est à l'origine du chant. De ces quatre ordres de priorités, que je viens d'évoquer, le premier et le dernier sont très difficiles à comprendre, les deux autres très faciles.

Oui Seigneur, c'est une vision rare et ardue : comprendre que ton éternité fabrique, sans changement, du

changement – ce qui explique qu'elle soit première. Et quel esprit suffisamment aiguisé peut reconnaître sans trop de difficultés en quoi le son est à l'origine du chant ? Le chant est fait de formes sonores. Ce qui est peut ne pas avoir de formes mais ce qui n'est pas ne peut avoir de formes. Il y a priorité de la matière sur la forme, pas une priorité du faire, elle est plutôt passive, ni même une antériorité dans le temps. Il n'y a pas de matière sonore informe qui précéderait le chant, et que nous aurions à ajuster et à façonner pour former un chant comme on travaille le bois pour fabriquer un coffret ou l'argent pour un vase. Dans ces exemples, la matière a une antériorité sur les objets qu'on fabrique à partir d'elle. Ce n'est pas le cas du chant. Chanter c'est entendre le son du chant, mais aucune sonorité informe n'a précédé la formation du chant. Le son émis passe inévitablement, et on ne peut rien en faire. Le chant n'est rien d'autre que son propre son, lequel constitue sa matière propre. Matière qui pour être chant est forme sonore. Comme je l'ai dit, la matière sonore a priorité sur la forme chantée. Ce n'est pas un rapport de cause à effet, le son n'est pas l'artisan du chant. Le son émis par le corps est au service de l'âme du chanteur pour être chant. Ce n'est pas un choix non plus, le son n'est pas meilleur que le chant. Le chant n'est qu'un son, un beau son. Le son est bien à l'origine du chant. Ce n'est pas le chant qui forme le son mais le son qui forme le chant. Par cet exemple, on comprendra, si possible, que la matière des choses a été faite d'abord, et appelée ciel et terre, parce que le ciel et la terre ont été faits à partir d'elle. Mais elle n'a pas été faite d'abord dans le temps. Ce sont les formes des choses qui donnent naissance au temps. Or cette matière était informe et n'est apparue que dans et avec le temps. Mais on ne peut en faire aucun récit sans lui reconnaître une sorte de priorité temporelle, alors qu'elle est tout en bas (les formes étant meilleures que l'informe), et qu'elle est précédée par l'éternité du créateur pour que de rien quelque chose soit fait.

41 C'est à la vérité elle-même d'accorder ces différentes propositions vraies. Que notre Dieu ait pitié de nous et nous aurons légitimement recours à la loi, dans un seul but : le commandement du pur amour.

Et l'objet de mes aveux n'est pas d'apprendre aux autres quelle est la pensée de Moïse, ton illustre serviteur. Si je ne t'avoue rien là-dessus, c'est que je n'en sais rien. Je sais seulement qu'il s'agit de propositions vraies, à l'exception de celles uniquement inspirées par la chair. Et j'en ai dit tout ce que j'en pensais.

Les tout petits de bonne espérance ne doivent pas être terrifiés par les paroles de ton Livre : profonde humilité, riche parcimonie. Et nous tous qui, je le reconnais, voyons et disons la vérité de ces paroles, nous devons nous aimer les uns les autres. Et t'aimer toi tout autant, notre Dieu, source de la vérité si nous sommes assoiffés d'elle et non de notre vanité. Et ton serviteur, qui a partagé cette Écriture, rempli de ton souffle, nous devons l'honorer. Et croire qu'en écrivant ces choses sous ta révélation, il a été attentif à ce qu'il y avait en elle de meilleur comme vérité éclairante, comme fruits utiles.

42 Quelqu'un me dit qu'il sait ce que Moïse a voulu dire, un autre prétend la même chose, j'arbitre en disant qu'il est sans doute plus respectueux de penser que les deux propositions sont vraies. Et même chose si quelqu'un d'autre voit dans ces paroles un troisième sens vrai, un quatrième, et d'autres encore : pourquoi ne pas croire que Moïse les a tous vus, puisque c'est par son intermédiaire que le Dieu unique a adapté la littérature sacrée à nos sensibilités multiples pour qu'elles y voient différentes choses vraies.

Moi-même, je l'affirme sans peur et du fond du cœur, si j'avais à écrire quelque chose de si important, j'écrirais pour que mes paroles fassent écho à tout ce que chacun pourrait y trouver de vrai, plutôt que de privilégier une interprétation unique de la vérité, dont l'évidence exclurait toutes les autres, pourtant sans erreur susceptible de me choquer.

Non je ne veux pas, mon Dieu, être inconséquent au point de croire qu'un si grand homme n'ait pas reçu la même chose de toi. Moïse a parfaitement éprouvé et pensé en écrivant ces paroles tout ce que nous pouvons y trouver de vrai, et tout ce que nous ne pouvons pas, ou pas encore, y trouver mais qu'on peut y trouver pourtant.

43 Enfin, Seigneur, tu es Dieu et non chair et sang. Même si un homme ne peut tout voir, il est sûr que rien de ce que tu devais révéler dans ces paroles aux futurs lecteurs n'a pu échapper à ton souffle qui est bon et qui me conduira sur la terre du droit. Même si celui par qui elles ont été dites n'a pensé qu'à un seul des multiples sens vrais. Et dans ce cas, ce sens auquel il a pensé doit dominer tous les autres.

Mais à nous, Seigneur, montre-nous ce sens ou un autre tout aussi vrai, comme tu voudras. Et en nous faisant découvrir le même sens qu'à ton serviteur ou un autre, toujours à propos des mêmes paroles, tu nous conduis dans les pâturages, et nous ne sommes plus le jouet de l'erreur.

Oui, Seigneur mon Dieu. Tant de choses sur si peu de mots. Oui, nous avons écrit tant de choses. À ce rythme, quelles forces, quel temps suffiront pour l'ensemble de tes livres ?

Laisse-moi limiter mes aveux et ne retenir qu'un seul sens. Le sens vrai, sûr et bon, que tu m'auras inspiré.

Indépendamment du nombre possible d'occurrences. Mes aveux sont fidèles quand je dis ce que ton intermédiaire a pensé, de façon parfaite et juste. Je dois m'y efforcer. Et si je n'y arrive pas, alors je dirai ce que ta vérité a voulu que je dise à propos des paroles de Moïse, comme elle lui a dit, à lui aussi, ce qu'elle a voulu.

---

1. Lettre aux Romains 8, 31.
↵

2. Matthieu 7, 7 et suiv.
↵

3. Psaumes 115, 16. Nous avons voulu préserver la part énigmatique de l'expression du psalmiste, en latin ici traduite par *caelum caeli* (littéralement le ciel du ciel), et traduire « le ciel de ciel », pour signifier ce « super ciel ». Dans la traduction de l'hébreu des psaumes, M. Sevin et O. Cadiot ont traduit : « le ciel le ciel ».
↵

4. Toutes les citations bibliques de ce chapitre sont extraites de Genèse 1.
↵

5. Lettre aux Colossiens 1, 16.
↵

LIVRE XIII

Je t'appelle mon Dieu mon amour tu m'as fait

je t'oubliais tu ne m'oubliais pas

mon moi t'appelle tu le prépares à t'accueillir tu inspires son désir

je t'appelle maintenant ne m'abandonne pas

je t'appelle tu m'as devancé appels urgents fréquents en tous genres je les entends de loin je reviens tu m'appelles je t'appelle

oui Seigneur tu as effacé tout ce que j'ai fait de mal pour ne pas punir mes mains qui m'ont séparé de toi tu as devancé tout ce que j'ai fait de bien pour récompenser tes mains qui m'ont fait

Tu étais avant que je sois je n'étais pas tu n'avais pas à me garantir d'être et pourtant je suis c'est ta bonté qui a devancé tout ce que tu m'as fait tout ce dont tu m'as fait

non tu n'avais pas besoin de moi je n'ai rien de bien qui aurait pu t'aider mon Seigneur mon Dieu rien pour te servir comme soulager ta fatigue dans l'action privée de moi ta puissance n'aurait pas faibli

je n'ai pas à te cultiver comme une terre si je ne te cultive pas tu ne deviens pas terre inculte

je suis ton esclave tu es mon culte

le bien me vient de toi l'être me vient de toi qui me fait être

moi le destinataire du bien

7. Ta créature résiste. C'est un acte de ta grande bonté.
Même un bien qui te serait inutile ni égal à toi ne peut manquer puisque tu peux le faire.
Qu'avais-tu à gagner en faisant le ciel et la terre au commencement ?
Que la nature spirituelle et la nature physique disent alors ce que tu avais à gagner quand tu les as faites dans ta sagesse ?
Avec elles tout le reste était en suspens, même informe et à l'état d'ébauche. La nature spirituelle ou la nature physique s'éloignaient de toi dans l'anarchie, la dissemblance. L'informe issu de la nature spirituelle avait plus de valeur que s'il était un corps formé. L'informe issu de la nature physique avait plus de valeur que s'il n'était rien du tout. Choses informes qui restaient en suspens dans ta parole tant que cette parole ne les rappelait pas à ton unité pour leur donner une forme et les rendre toutes très bonnes dans l'Un – c'est-à-dire toi, bien suprême.
Qu'avais-tu à gagner à cette existence, même informe, qu'elle ne devait qu'à toi ?

8. Qu'avais-tu à gagner à l'existence de la matière physique, même invisible et inorganisée – ce qu'elle n'aurait même pas été si tu ne l'avais pas faite ?
Précisément parce qu'elle n'était pas, tu n'avais rien à gagner à son existence.
Et qu'avais-tu à gagner à l'ébauche de la créature spirituelle, à cette nuit liquide comme abyssale, dissemblable de toi, si cette même parole ne l'avait pas tournée vers cette même parole qui l'avait faite, et ne l'avait pas faite lumière en l'éclairant ? Pas comme son égale mais conformée pourtant à la forme égale à toi.
De même que pour un corps, être n'équivaut pas forcément à être beau, sans quoi aucun corps ne serait difforme. De même pour un être créé, vivre n'équivaut pas forcément à vivre sagement, sans quoi il serait immanquablement sage. Mais son bonheur, c'est d'adhérer toujours à toi de peur qu'en se détournant de toi, il ne perde la lumière qu'il a obtenue en se tournant vers toi. Et ne retombe alors dans une existence pareille à la nuit abyssale.
Oui, nous aussi, qui par notre âme sommes une créature spirituelle, en nous détournant de toi, notre lumière, nous avons été autrefois une nuit vivante, et nous souffrons encore des restes de cette noirceur avant de devenir ta justice dans ton fils unique, montagnes de Dieu, après avoir été tes condamnations, immense abîme.

4 Pour moi, ta description des débuts de la création – « lumière, et lumière il y a » – correspond raisonnablement à la créature spirituelle. Une sorte de vie déjà, et que tu devais éclairer. Mais tu n'avais rien à gagner à l'existence d'une vie que tu pouvais éclairer, et tu ne gagnais rien non plus, une fois qu'elle était là, à l'éclairer. Cette vie informe ne t'aurait pas plu si elle n'avait été lumière que du simple fait d'exister et de par sa contemplation de la lumière éclairante et de par son adhésion. Elle ne tient son existence, et son existence dans le bonheur, qu'à ta grâce, qui en la changeant en mieux l'a convertie à ce qui ne peut changer ni en mieux ni en pis. C'est ce que toi seul tu es. Tu es le seul, tout simplement. Toi pour qui vivre et vivre dans le bonheur ne sont pas deux choses différentes puisque le bonheur c'est toi.

5 De quoi pourrais-tu manquer pour le bien que tu es à toi-même si ces créatures n'existaient pas du tout ou si elles restaient informes ? Tu ne les as pas faites par besoin mais dans ta grande bonté. Oui, tu les as retenues et converties à une forme. Mais ta joie, pour être complète, n'a pas besoin d'elles. Tu es perfection et tu n'aimes pas leur imperfection. Elles tirent de toi leur perfection parce que c'est ton plaisir. Et non parce que tu serais imparfait et que tu devrais tirer ta perfection de leur perfection.

Oui, ton souffle est bon. Il a été élevé au-dessus des eaux et non élevé par les eaux comme s'il avait reposé en elles. Quand on dit que ton souffle se repose dans des êtres, c'est en fait lui qui les fait reposer en lui. Et ta volonté indestructible et immuable, qui se suffit en elle-même, a été élevée au-dessus de la vie que tu avais faite. Pour cette vie, vivre n'est pas la même chose que vivre dans le bonheur. Elle vit même quand elle flotte dans sa nuit. Il lui reste alors à se tourner vers celui qui l'a faite, à vivre de plus en plus près de la source de vie, et à voir la lumière dans sa lumière, devenir perfection, illumination, bonheur.

6 M'apparaît alors l'énigme de la trinité que tu es, mon Dieu.

Parce que toi, père, tu as fait le ciel et la terre au commencement de notre sagesse, ta sagesse née de toi, égale à toi, coéternelle – c'est ton fils.

Nous avons dit beaucoup de choses sur le ciel de ciel, sur la terre invisible et inorganisée, les abîmes noirs, à propos de la nature spirituelle, fluide informe et vagabond si elle ne se tournait pas vers celui qui en faisait une vie, et par son illumination une belle vie, et qui n'était pas le ciel de ciel, fait après entre l'eau et l'eau. J'avais déjà avec le nom même de Dieu le père qui a fait ces choses, et le fils avec le nom de commencement dans lequel il a fait ces choses. Croyant que mon Dieu est trinité comme je le croyais, je cherchais la troisième personne dans ses saints propos. Et voilà. Ton souffle au-dessus des eaux. Voilà la trinité, mon Dieu, père, fils et souffle saint, créateur de toute créature.

7 Mais pourquoi ?

Lumière véridique, j'applique mon cœur contre toi : il ne m'apprenait rien.

Dissipe ses ténèbres et dis-moi, je t'en supplie, mère charité, je t'en supplie, dis-moi pourquoi ce n'est seulement qu'après avoir nommé le ciel et la terre invisible et inorganisée, et la nuit au-dessus de l'abîme, que tes Écritures ont nommé ton souffle ?

On ne pouvait donc pas en faire mention sans dire qu'il était élevé au-dessus de quelque chose ? Et ce n'était sans doute possible qu'à la condition d'indiquer d'abord cette chose au-dessus de laquelle on pourrait comprendre que ton souffle a été élevé. Comme ce n'était ni au-dessus du père ni au-dessus du fils, on ne pouvait pas dire qu'il était élevé au-dessus de rien. Il fallait par conséquent commencer par la chose au-dessus de laquelle il a été élevé pour pouvoir en faire mention par la suite comme celui qu'il convenait de ne présenter qu'élevé au-dessus. Mais pourquoi était-ce la seule façon convenable de l'introduire ?

8 Et à partir de là, il faut comprendre avec ton envoyé que ton amour, comme il dit, a été déposé dans nos cœurs par le souffle saint qui nous a été donné [1]. Il nous initie aux expériences spirituelles, nous fait découvrir la voie la plus haute de l'amour, et s'agenouille devant toi pour nous faire connaître la science la plus haute de l'amour du Christ. Oui, voilà pourquoi, le plus haut dès les débuts, il était élevé au-dessus des eaux.

Mais à qui parler, et comment parler du poids de la cupidité qui entraîne dans l'abîme abrupt, et de l'élévation de l'amour par ton souffle qui était élevé au-dessus des eaux ? À qui en parler ? comment en parler ? Ce n'est pas une réalité spatiale comme si nous étions immergés pour émerger ensuite. C'est à la fois ça et pas ça. Il s'agit d'affects, d'amours. L'immondice de notre esprit nous fait couler parce que nous aimons les tourments, et la sainteté de ton esprit nous soulève parce qu'il aime la quiétude. Notre cœur haussé vers toi, où ton souffle était élevé au-dessus des eaux. Et venir au repos le plus haut quand notre âme aura traversé les eaux sans substance.

L'ange a coulé. L'âme humaine a coulé.
Ils ont dévoilé l'abîme de toute la création spirituelle qui serait restée dans un noir profond si tu n'avais dit : Lumière.
Et lumière il y a eu.
Toute intelligence soumise de ta cité céleste a adhéré à toi, s'est reposée dans ton souffle élevé invariablement au-dessus de tout ce qui change. Sinon le ciel de ciel serait lui aussi en soi un abîme noir. Mais maintenant il est lumière dans le Seigneur. Et à cette inquiétude malheureuse des esprits qui coulent et exhibent leur nuit radicale, privés du vêtement de ta lumière, tu manifestes la grandeur de la créature raisonnable que tu as faite. Rien de ce qui t'est inférieur, pas même elle-même à elle-même, ne peut suffire au bonheur de son repos. C'est toi, notre Dieu, qui éclaireras notre nuit. Nous te devons notre vêtement.
Notre nuit sera comme un midi.

Donne-toi à moi mon Dieu redonne-toi à moi j'aime c'est peu ? j'aimerais encore plus pour le savoir impossible de mesurer combien me manque d'amour pour en avoir assez pour que ma vie coure se jeter dans tes bras sans détours se cacher dans le secret de ton visage tout ce que je sais c'est le malheur que je suis sans toi hors de moi ou en moi toute richesse qui n'est pas mon Dieu est pauvreté

Mais est-ce que le père ou le fils n'étaient pas eux aussi élevés au-dessus des eaux ? Si c'est au sens d'un corps dans l'espace, même le Souffle saint ne l'était pas. Mais au sens de la haute invariable divinité surplombant tout ce qui change, alors le père et le fils étaient élevés au-dessus des eaux. Mais pourquoi l'avoir dit seulement de ton Souffle ? Pourquoi l'avoir dit seulement de lui comme s'il s'agissait d'un lieu qu'il aurait occupé et qui n'était pas un lieu, de lui seul dont on a dit qu'il est un don de toi ?
Dans ce don nous trouvons le repos. Nous jouissons de toi.
Notre repos c'est notre lieu.
L'amour nous élève.
Ton Souffle bienveillant soulève notre bassesse des portes de la mort.
Notre paix c'est vouloir le bien.

Le poids des corps leur confère un lieu, propre à chacun. Il ne les tire pas forcément vers le bas mais vers un lieu qui leur est propre. Le feu s'élève. La pierre tombe. Ils sont entraînés par leur poids. Ils se destinent au lieu qui est le leur. Quand on verse de l'eau sur l'huile, l'huile remonte à la surface. Les deux sont entraînées par leur poids. Elles se destinent au lieu qui est le leur.
Tout ce qui n'est pas à sa place n'a pas de repos. Une fois à sa place, il trouve le repos.

Mon amour c'est mon poids.
Où que je sois emporté c'est lui qui m'emporte.
Le don que tu nous fais nous enflamme, nous élève.
Nous brûle et nous fait partir.
Faire l'ascension du cœur.
Chanter le chant par degrés[2].

Ton feu, ton bon feu nous brûle et nous fait partir, partir en haut vers la paix de Jérusalem.

ma joie c'est la joie de ceux qui m'ont dit allons dans la maison du Seigneur[3]

La volonté bonne nous y introduira. Nous ne voudrons rien d'autre qu'y rester pour toujours.

Bonheur de la créature qui n'a pas connu autre chose.
Elle-même aurait été autre chose si le don que tu as fait, élevé au-dessus de tout ce qui change, ne l'avait pas élevée, à peine faite et sans intervalle de temps, en l'interpellant par ce mot : lumière, et si elle n'avait pas été faite lumière.
Oui, nous distinguons deux temps : nous étions nuit et nous sommes devenus lumière.
On a dit ce que cette créature serait si elle n'était pas éclairée : d'abord quasi liquide et noire. Pour faire apparaître la cause qui l'a rendue différente – elle deviendrait lumière en se tournant vers la lumière indéfectible.

Comprenne qui pourra. C'est toi qu'on doit interroger. Pourquoi me tourmenter comme si c'était à moi d'éclairer chaque homme venant au monde ?[4]

Qui peut comprendre la trinité toute-puissante ?

On pense pouvoir parler d'elle, mais est-ce qu'il s'agit bien d'elle ? Rares sont ceux qui savent de quoi ils parlent quand ils parlent d'elle. On débat, on s'oppose. Mais sans la paix intérieure, personne ne peut voir cette vision.

Je voudrais faire réfléchir les hommes sur trois aspects d'eux-mêmes. Trois aspects très différents de cette trinité. Mais je leur propose cet exercice pour leur prouver et leur faire sentir qu'ils en sont loin. Je parle de ces trois aspects : être, connaître, vouloir. Je suis, je connais, je veux. Je suis un être de savoir et de volonté. Je sais que je suis et que je veux. Je veux être et savoir. Ces trois aspects dépendent d'une vie indivisible, vie une, intelligence une, essence une. Distinction indivisible mais distinction tout de même. Comprenne qui peut. Face à lui-même, qu'il s'observe, qu'il se voie et qu'il me dise. Mais quand il aura trouvé quelque chose et qu'il me l'aura dit, qu'il ne pense pas avoir déjà trouvé l'être immuable au-dessus de ces choses, être immuable, savoir immuable et volonté immuable. Est-ce que ces trois aspects impliquent là aussi une trinité ? ou est-ce que les trois existent en chacune d'elle pour être trois à chacune ? ou est-ce les deux à la fois ? et que de façon étonnante, la simplicité étant en même temps une multiplicité, l'infini soit sa propre fin de sorte que l'être même est, se connaît, se suffit à lui-même immuablement dans une infinie grandeur d'unité. Qui est capable d'imaginer cela ? qui peut trouver comment l'exprimer ? qui pourrait se prononcer à la légère ?

Poursuis tes aveux. Ma confiance.

Dis au Seigneur ton Dieu :

Saint saint saint Seigneur mon Dieu

nous avons tous été immergés dans ton nom père fils et souffle saint

nous immergeons dans ton nom père fils et souffle saint[5]

De son christ, Dieu a fait un ciel et une terre parmi nous : les membres spirituels et charnels de son assemblée. Et notre terre aussi avant d'être formée par enseignement était invisible et inorganisée. Nous étions recouverts par la nuit de l'ignorance. Tu instruis l'homme en le punissant. Tes condamnations sont un abîme immense. Mais parce que ton souffle était élevé au-dessus des eaux, ton amour n'a pas abandonné notre malheur. Tu as dit : Lumière. Changez, le royaume de Dieu est proche[6]. Changez. Lumière.

Et dans notre affolement intérieur nous nous sommes souvenus de toi, Seigneur, sur la terre du Jourdain, la montagne égale à toi qui s'est faite toute petite devant nous[7].

Alors notre nuit nous a dégoûtés.

Nous nous sommes tournés vers toi et il y eut la lumière.

Nous étions la nuit autrefois, maintenant nous sommes la lumière dans le Seigneur.

Mais si nous sommes lumière, c'est par notre confiance. Pas encore parce que nous avons vu la lumière. L'espoir nous sauve. Mais espérer ce qu'on a sous les yeux, ce n'est plus espérer[8].

L'abîme parle toujours à l'abîme. Ta voix de cataracte.

L'homme qui a dit : je n'ai pas pu vous parler comme à des êtres spirituels mais comme à des êtres physiques[9], tout en sachant qu'il n'a pas encore atteint son but. Et oubliant ce qui est derrière lui, tendu vers son but, il gémit d'accablement. Assoiffé, il se projette vers le Dieu vivant comme les cerfs à la source. Quand arriverai-je ? dit-il. Avec le désir de revêtir son habitation du ciel[10]. Il appelle l'abîme profond. Ne vous conformez pas à l'air du temps, dit-il, laissez-vous transformer par l'intelligence nouvelle. Ne faites pas les enfants quand il faut réfléchir. Mais faites-vous tout petits devant le vice pour devenir des adultes qui réfléchissent. Stupides Galates, mais qui vous a envoûtés ?[11]

Mais ce n'est plus sa voix, c'est la tienne. De tout en haut, tu as envoyé ton Souffle par l'intermédiaire de celui qui s'est élevé sur les sommets et a ouvert les cataractes de sa générosité.

Fleuve impétueux : joie de ta cité.

Et l'ami du fiancé soupire après la joie. Aux premières traces du Souffle en lui. Mais au fond de lui il gémit encore, dans l'attente de l'adoption, de la délivrance de son corps.

Soupirs de joie. Il appartient à la fiancée. Il l'aime jalousement. Il est l'ami du fiancé. Il l'aime jalousement. Lui-même ne s'aime pas. Quand il appelle l'abîme, c'est avec ta voix de cataracte et non la sienne. Il aime jalousement cet abîme et a peur que, comme Ève piégée par l'astuce du serpent, leurs propres sentiments ne se gâtent en s'éloignant de la pureté de notre fiancé, ton fils unique.

La lumière sera spectaculaire quand enfin nous le verrons comme il est. Et que je ne mangerai plus jour

et nuit le pain de mes larmes quand on me demande chaque jour : où est ton Dieu ?[12]

9 Et moi aussi je demande : mon Dieu où es-tu ?
Ah ! tu es là.
Je retrouve un peu d'air avec toi quand je m'abandonne à un cri d'aveu et de joie aux sons d'une fête célébrée.
Mon âme est encore triste. Elle replonge et se fait abîme. Ou plutôt elle a le sentiment d'être encore abîme.
Ma confiance lui parle. Ma confiance que tu as allumée dans la nuit, au-devant de mes pas.
Pourquoi es-tu triste, l'âme ? pourquoi me tourmenter ? oh espère dans le Seigneur. Sa parole éclaire tes pas.
Espère. Persévère. La nuit passe – mère des criminels. Et passe la colère du Seigneur. Autrefois, nous avons été les fils de la colère. Nous avons été la nuit. Nous en traînons encore les résidus dans un corps mis à mort à cause du péché avant le souffle du matin, avant la fuite des ombres.
Espère dans le Seigneur.
Contemplation matinale debout.
À lui je me confierai pour toujours.
Debout vision matinale.
Mon visage délivré.
Mon Dieu fera même revivre nos corps mortels pour le souffle qui habite en nous, et qui a été élevé avec amour au-dessus de notre nuit intime et liquide.
Et dans ce voyage, nous avons reçu en gage la promesse d'être lumière dès à présent que notre espoir nous sauve. Nous sommes fils de la lumière et fils du matin. Nous ne sommes plus fils de la nuit ni de l'ombre (que pourtant nous avons été).
Tu es le seul à pouvoir nous départager dans cet état d'incertitude dans lequel est toujours plongée la connaissance humaine. Tu mets nos cœurs à l'épreuve. Tu appelles la lumière jour et nuit le noir. Sinon qui d'autre pourrait faire la distinction ? Et qu'avons-nous que nous n'ayons pas reçu de toi ? Tirés de la même masse, tu as fait de nous des vases d'éclat et d'autres tu en as fait des vases d'outrage.

10 Qui d'autre sinon notre Dieu a fait pour nous cette voûte supérieure au-dessus de nous dans tes écritures divines ?
Oui : le ciel se repliera comme un livre[13].
Aujourd'hui il est tendu comme une peau au-dessus de nous[14].
L'autorité de ton écriture divine s'est accrue aujourd'hui que sont morts les mortels que tu avais chargés de nous la diffuser.
Tu sais, Seigneur, tu sais bien comment tu as revêtu de peau l'humanité quand le péché l'a rendue mortelle. Et pareillement tu as étiré comme une peau le ciel de ton livre – tes paroles qui s'accordent et que tu as fait placer au-dessus de nous par d'autres mortels. Oui, leur mort a consolidé l'autorité de tes propos dont ils étaient les diffuseurs, et elle étend maintenant son pouvoir sur tout ce qui est au-dessous. Tant qu'ils vivaient ici-bas, elle n'avait pas un tel pouvoir. Tu n'avais pas encore étiré le ciel comme une peau. Tu n'avais pas encore dilaté partout la renommée de leur mort.

11 Nous verrons, Seigneur, le ciel fabriqué de tes doigts[15].
Éclaircis notre vue du nuage dont tu l'as recouverte.
Le ciel témoigne de toi qui donnes l'intelligence aux tout petits. Finis, mon Dieu, ta louange dans la bouche des petits, des tout petits encore au sein.
Nous ne connaissons pas d'autres livres capables à ce point de rabaisser la prétention, de rabaisser l'ennemi, l'adversaire qui s'oppose à ta réconciliation en prenant la défense du crime.
Je ne connais pas, Seigneur, je ne connais pas d'autres paroles aussi pures capables de me persuader ainsi de tout avouer, de plier le cou sous ton joug et de m'inviter à t'honorer librement.
Je veux les comprendre, père bienveillant. Permets-le car je suis soumis, et tes paroles sont solides pour qui se soumet.

12 Il y a d'autres eaux au-dessus de ce firmament, je crois, des eaux immortelles et cachées au pourrissement de la terre. Elles louent ton nom.
Tes anges, peuples supracélestes, louent ton nom. Ils n'ont pas besoin de lever les yeux sur cette voûte, pour lire et connaître tes paroles. Oui, ils ont toujours ton visage sous les yeux. Ils peuvent lire, sans succession de syllabes, ce que veut ton éternelle volonté. Lecture, élection, dilection. Ils lisent tout le temps

et ce qu'ils lisent ne s'en va jamais. Élection et dilection pour lire ton dessein qui ne change jamais. Leur codex ne se ferme pas. Leur livre ne se replie pas. Parce que toi tu es comme cela pour eux. Tu es éternellement. Tu les as mis au-dessus de cette voûte, que tu as placée au-dessus des peuples d'en bas pour que ces peuples lèvent les yeux sur elle et découvrent ton amour, ton messager à la condition temporelle, toi qui as fait le temps.

Oui, il y a dans le ciel, Seigneur, ton amour. Et ta vérité jusque dans les nuages. Les nuages s'en vont mais le ciel reste. Les prêcheurs de ta parole s'en vont de cette vie vers une autre vie mais ton écriture reste jusqu'à la fin des temps et s'étend sur tous les peuples. Le ciel et la terre s'en vont mais tes paroles ne s'en vont pas. Cette peau se repliera. L'herbe au-dessus de laquelle elle s'étendait passera avec tout son éclat mais ta parole reste pour toujours.

Maintenant, dans l'énigme des nuages, à travers le miroir du ciel, au-delà de ce qu'il est, ta parole nous apparaît. Car nous avons beau être les enfants chéris de ton fils, ce que nous serons n'a pas encore été manifesté[16]. Il nous a observés à travers les maillons de la chair. Nous a caressés et enflammés. Nous courrons derrière son parfum. Aussitôt que ce que nous serons sera manifeste, nous serons semblables à lui parce que nous le verrons enfin tel qu'il est.

Oh Seigneur, le voir tel qu'il est, c'est bien ce qui ne nous est pas encore possible.

Absolument tu es. Tu es le seul à tout connaître. Tu es immuable. Ta connaissance est immuable. Ta volonté est immuable. Ton essence : une connaissance et une volonté immuables. Ta science est immuable, sa volonté est immuable. Ta volonté est immuable, sa connaissance est immuable.

Et pour toi, il est injuste que la lumière qui se sait immuable puisse être connue du monde changeant qu'elle a éclairé.

C'est pourquoi je suis pour toi comme une terre aride. Incapable d'être ma propre lumière, incapable d'être mon propre assouvissement.

près de toi la source de la vie et dans ta lumière voir la lumière

Qui a rassemblé les amers[17] en une seule communauté ?

Ils n'ont qu'un seul but : un bonheur temporel et terrestre auquel ils sacrifient tout, quelles que soient les fluctuations diverses de leurs innombrables soucis.

Qui, Seigneur, si ce n'est toi ?

Tu as dit aux eaux de se rassembler dans un unique rassemblement, au sec d'apparaître en ayant soif de toi, parce que la mer est à toi, que tu l'as faite, et que tes mains ont fabriqué la terre aride[18].

Ce qu'on appelle mer, c'est le rassemblement des eaux et non l'amertume des volontés.

Oui, tu contiens les âmes cupides et méchantes, tu fixes des limites aux eaux qui gonflent et sur lesquelles leurs flots viennent se fracasser. C'est bien la mer que tu as faite sur l'ordre de ta puissance qui s'étend sur tout.

Et les âmes qui ont soif de toi, qui t'apparaissent différentes, par leur désir, séparées de la communauté des eaux amères, tu les irrigues d'une source cachée de douceur pour que la terre aussi donne son fruit.

Oui, elle donne son fruit.

Et sur ordre de toi, Seigneur Dieu, notre âme fait germer des actions d'amour, chacune selon son espèce. Elle aime son prochain en subvenant à ses besoins physiques. Semence qu'elle porte en elle sur le mode de la réciprocité, notre compassion venant en effet de notre propre infirmité qui nous pousse à subvenir à ceux qui manquent de tout, et à leur porter secours par réciprocité, comme nous voudrions qu'on nous porte secours si nous venions nous aussi à manquer de tout. Depuis les choses de première nécessité, comme l'herbe à semence, jusqu'à une solide assistance protectrice et réconfortante, comme l'arbre à fruits, ou à bienfaits, pour arracher la victime d'une injustice de la main du puissant, avec la garantie réconfortante et solide de pouvoir se réfugier à l'ombre d'un jugement juste.

Oh Seigneur, je t'en prie, fais naître comme tu sais le faire, comme tu donnes la gaieté et le talent, oh fais naître de la terre la vérité.

Que la justice abaisse son regard du haut du ciel. Que dans la voûte du ciel des lumières soient faites.

Partageons notre pain avec l'affamé. Invitons chez nous le sans-abri. Habillons qui est nu. Ne rejetons pas ceux qui appartiennent à notre semence.

Tu vois comme sont bons les fruits nés sur la terre.

Oh ! notre lumière éclate à temps.

Agir sur cette terre, c'est récolter les fruits du bonheur là-haut. Contempler la parole de vie et apparaître

alors comme des lumières dans le monde, accrochées dans le ciel de ton écriture.

Tu discutes avec nous. Tu veux que nous distinguions l'intelligible du sensible, comme le jour et la nuit. Certains d'entre nous se consacrent à l'intelligible, d'autres au sensible. Et alors tu n'es plus seul dans le secret de ton jugement, comme avant l'existence du ciel, à séparer la lumière et le noir. Mais tes créatures spirituelles, chacune à sa place dans ce même ciel, par la révélation de ta faveur sur tout le globe, brillent sur la terre, séparent le jour et la nuit et servent à distinguer les temps. Les choses anciennes ont passé, les choses nouvelles sont là. Le salut est plus proche de nous qu'au moment où nous sommes entrés dans la fidélité. La nuit est avancée. Le jour approche. Tu couronnes l'année de tes bienfaits. Tu envoies des ouvriers pour ta moisson que d'autres se sont fatigués à semer [19]. Tu en envoies même d'autres semer pour une ultime moisson.

Tu combles les vœux que nous formulons. Tu bénis les années du juste. Mais toi tu es toujours le même. Tes années n'ont pas de fin. Tu prépares même un grenier pour les années passées.

Oui, aux temps voulus, tu donnes sur la terre les biens du ciel.

Oui, le Souffle fait à l'un le don de dire la sagesse – la grande lumière –, pour ceux qui aiment la lumière de la vérité, transparente comme au commencement du jour.

Le même Souffle fait à un autre le don de dire la science – la petite lumière –, et à un autre encore la confiance, à un autre le don de guérir, à un autre le pouvoir de faire des miracles, à un autre de prophétiser, à un autre le discernement des différents souffles, à un dernier la diversité des langues.

Tous ces dons ce sont les étoiles. Oui, tous ces dons sont dus au même Souffle qui les distribue à chacun particulièrement, et comme il veut. Il fait apparaître les astres. Il les manifeste pour le bien de tous [20].

Mais ce discours savant, qui contient tous les mystères, qui varient selon les temps comme la lune, et les autres objets de connaissance comme les étoiles, sont différents de l'éclatante blancheur de la sagesse, bonheur du jour qui s'annonce, et ne sont que le commencement de la nuit. Mais elles sont nécessaires à ton esclave très prudent pour s'adresser à ceux à qui il n'a pas pu parler comme à des êtres inspirés mais à des êtres de chair. Il ne parle de sagesse qu'à des êtres parfaits. L'être humain est comme un petit enfant dans le Christ. Il ne boit que du lait tant qu'il ne peut assimiler une nourriture solide, et tant que son regard ne peut supporter la vue du soleil. Mais sa nuit n'est pas un désert. Il doit se contenter de la lumière de la lune et des étoiles.

Tu discutes avec nous de tout ça avec une grande sagesse, ô notre Dieu, dans ton livre – ton ciel – pour que nous puissions tout distinguer et contempler avec étonnement, même si c'est encore en fonction des signes et des temps, des jours et des années.

Mais pour commencer, allez vous laver, allez vous nettoyer, détachez-vous du mal, que je ne le voie plus, pour faire apparaître la terre aride.

Apprenez à faire le bien. Défendez les droits de l'orphelin. Défendez la veuve, pour faire pousser sur la terre l'herbe nourricière et l'arbre fruitier.

Très bien, expliquons-nous, dit le Seigneur, pour faire des lumière dans la voûte du ciel et pour éclairer la terre.

Un riche demandait à un maître bienveillant que faire pour obtenir la vie éternelle [21]. Il prenait le Seigneur pour un homme comme les autres et rien de plus. Mais le maître est bienveillant parce qu'il est Dieu. Et le maître bienveillant lui dit que, s'il veut entrer dans la vie, il doit observer les commandements. Ne pas céder à l'amertume de la jalousie et du crime. Ne pas tuer. Ne pas commettre l'adultère. Ne pas voler. Ne pas faire de faux témoignage. Pour faire apparaître la terre aride et faire pousser le respect du père et de la mère, et l'amour du prochain.

J'ai fait tout ça, dit-il. Pourquoi tant d'épines si la terre peut donner du fruit ?

Allez, arrache les ronces de ton avarice. Vends tout ce que tu as. Ta récolte c'est de donner aux pauvres. Tu auras un trésor dans le ciel. Et suis le Seigneur, si tu veux être parfait. Partage ta vie avec ceux à qui il parle de la sagesse, lui qui sait ce qu'il faut donner au jour et à la nuit pour que tu l'apprennes à ton tour, et pour toi aussi il y aura des lumières dans la voûte du ciel. Mais si ton cœur n'est pas là, rien ne se fera. Si ton trésor n'est pas là, non plus. Comme te l'a dit le maître bienveillant.

Mais la tristesse a envahi la terre stérile et les épines ont étouffé la parole.

Mais vous, race élue, infirmes du monde, vous avez tout abandonné pour suivre le Seigneur. Suivez-le. Faites honte à ceux qui sont forts. Suivez-le. Vos pieds sont beaux. Brillez dans le ciel. Le ciel raconte sa gloire [22]. Il sépare la lumière des parfaits qui n'est pas encore celle des anges, de la nuit des tout petits qui n'est

pas encore celle des désespérés. Brillez sur toute la terre. Le jour éclatant de soleil décrit au jour la parole de sagesse. La nuit au clair de lune apprend à la nuit la parole de science. La lune et les étoiles éclairent la nuit mais la nuit ne les obscurcit pas. Elles l'éclairent à sa propre mesure.

Comme si Dieu avait dit : lumières dans la voûte du ciel. Et provenant du ciel, un bruit soudain, semblable au passage d'un vent violent. On a vu apparaître différentes langues comme un feu qui s'est posé sur chacun d'eux.

Il y eut alors des lumières dans la voûte du ciel qui avaient la parole de vie[23].

Courez partout.

Feux saints. Feux gracieux.

Vous êtes la lumière du monde. Vous n'êtes pas cachés.

Vous vous êtes attachés à lui, il a été élevé et vous a élevés.

Faites-vous connaître de tous les peuples.

16

La mer reçoit la semence et accouche de tout ce que vous faites.

Les eaux produisent des reptiles vivants.

En distinguant ce qui est précieux de ce qui trompe, vous êtes devenus la bouche de Dieu pour dire : que les eaux produisent non pas la vie que la terre produira mais des reptiles vivants et des volatiles qui volent sur la terre. Comme des reptiles, tes mystères, oh Dieu, grâce à l'action de tes saints, se sont faufilés dans les flots des épreuves du monde pour imprégner les peuples de ton nom dans ton baptême. Et ce faisant, de grands prodiges ont eu lieu, comparables aux monstres marins. Les voix de tes messagers se sont envolées sur la terre en suivant de près le ciel de ton livre. À l'ombre de son autorité, elles voleraient sous sa protection, où qu'elles aillent. Ni langues ni discours sans entendre leurs voix. Elles ont résonné sur toute la terre. Et leurs paroles jusqu'aux confins du globe terrestre. Toi, Seigneur, tu les as multipliées en les bénissant.

17

Est-ce mentir ? Est-ce tout mélanger et tout confondre ? Ne pas distinguer entre les lumineuses connaissances des choses dans la voûte du ciel et l'activité des corps dans la mer houleuse et sous la voûte du ciel. En réalité, les premières sont fixes et prédéterminées, elles n'augmentent pas d'une génération à l'autre. Mais ces lumières de la sagesse et de la science ont de multiples déclinaisons physiques, toutes différentes, qui s'engendrent les uns les autres et se multiplient dans ta bénédiction.

Dieu, tu as compensé le dégoût que nous causent nos sens mortels par les multiples expressions figurées dans le monde physique d'une même réalité intelligible. C'est ce qu'ont produit les eaux, dans ta parole. Et pour les besoins des peuples étrangers à ton éternelle vérité, dans le seul but de t'annoncer. Car le jaillissement des eaux elles-mêmes répond à la nécessité de manifester dans ta parole leur propre amertume.

18

Tout ce que tu fais est beau.

Et toi qui as tout fait, tu es d'une indescriptible beauté.

Si Adam n'avait pas trébuché, son ventre n'aurait pas accouché de cette mer saumâtre, le genre humain, abîme de curiosité, tempête d'orgueil, fluide instable. Mais alors ceux qui diffusaient tes mystères n'auraient pas eu besoin de transcrire tes actes et tes paroles dans les eaux multiples en signes physiques et sensibles. C'est de cette façon que je vois maintenant les reptiles et les volatiles. Mais les hommes ainsi initiés et familiarisés sont arrêtés par ces manifestations physiques et n'iraient pas plus loin s'ils ne s'éveillaient pas à une vie différente, spirituelle, et après être initiés par la parole, ne tendaient leur regard vers l'accomplissement des choses.

19

Conséquence : dans ta parole, si la profondeur de la mer fait jaillir des reptiles vivants et des volatiles, la terre, séparée des eaux amères, fait, elle, jaillir l'âme vivante. Elle n'a même plus besoin d'être immergée, comme les autres, comme elle en avait encore besoin quand les eaux la recouvraient. On n'entre pas autrement dans le royaume du ciel depuis que tu as institué cette façon d'y entrer. Elle ne demande pas non plus de grands sujets d'étonnement pour y croire. Il est faux qu'elle ait besoin de signes et de prodiges pour avoir confiance. Terre fidèle, séparée des eaux de la mer que l'infidélité a rendues amères. Les langues ne sont pas un signe pour les croyants mais pour les autres[24]. La terre que tu as fondée au-dessus des eaux n'a donc pas besoin de ces volatiles que ta parole a fait sortir des eaux. Envoie-lui ta parole par tes messagers. Nous racontons ce qu'ils ont fait mais l'auteur en eux c'est toi qui leur fais faire l'âme vivante. La terre la produit. Eux la font en elle mais la terre en est la cause. Comme ils faisaient des reptiles vivants et des volatiles dans la voûte du ciel mais la mer en était la cause. La terre n'a plus besoin d'eux. Mais elle mange le poisson arraché aux profondeurs sur cette table que tu as dressée sous les yeux des croyants. Poisson arraché aux profondeurs pour nourrir la terre aride. Les oiseaux sont nés de la mer mais c'est sur la terre qu'ils se multiplient. L'infidélité de l'humanité a été à l'origine des premières voix évangélisatrices mais ceux qui sont

fidèles en sont encouragés et remerciés chaque jour davantage. La terre, au contraire, est à l'origine de l'âme vivante. Il n'y a que ceux qui sont déjà fidèles qui ont intérêt à refouler leur passion du monde pour que leur âme vive pour toi. Elle était morte quand elle vivait dans les plaisirs, les plaisirs mortels, Seigneur. Tu es l'unique plaisir vivant des cœurs purs.

30 Tes serviteurs ne doivent plus maintenant travailler sur la terre comme dans les eaux infidèles, en annonçant des miracles et des mystères, en parlant avec des mots énigmatiques, qui retiennent l'attention de l'ignorance, mère de l'admiration dans la peur inspirée par des signes secrets. C'est bon pour les fils d'Adam qui t'oublient, se cachent de ton visage et deviennent leur propre abîme. Non, ils doivent travailler sur la terre aride, séparée des gouffres abyssaux. Ils doivent être des exemples pour les fidèles par la vie qu'ils mènent et qui doit les inciter à les imiter. Oui, cherchez Dieu et vous vivrez, n'est pas pour eux une simple parole mais une invitation à l'action. Pour que la terre produise une âme vivante. Ne vous conformez pas à l'air du temps. Méfiez-vous de lui. Vous vivrez en évitant ce dont la recherche vous est fatale. Abstenez-vous de la sauvagerie cruelle de l'orgueil, de la luxure voluptueuse et oisive, de la fausse notoriété que donne le savoir, pour que les bêtes soient apprivoisés, le bétail domestiqué, les serpents inoffensifs. Oui, voici une allégorie des passions de l'âme. L'excès de prétention, le plaisir libidineux, le venin de la curiosité sont les passions d'une âme morte. L'âme ne meurt pas privée de passions. Elle meurt en s'éloignant de la source de vie, en s'abandonnant à l'air du temps et en s'y conformant.

31 La parole, Dieu, est la source de la vie éternelle. Elle ne passe pas. Et ta parole nous interdit cet éloignement en nous disant : ne vous conformez pas à l'air du temps pour que la terre produise dans la source de vie une âme vivante qui dans ta parole, par les évangélistes, se préserve en imitant les imitateurs de ton christ. C'est ce que signifie : « selon son espèce », parce que nous sommes stimulés par un ami qui nous dit : devenez comme moi parce que je suis devenu comme vous[25]. Il y aura dans l'âme vivante la douceur et la bienveillance des bêtes, selon l'ordre que tu a donné : accomplis doucement ta tâche et chacun t'aimera. Un bétail bienveillant qui ne mange ni trop ni pas assez, de gentils serpents sans désir de nuire mais rusés et sur leurs gardes. Explorateurs de la nature temporelle dont le seul but est de pouvoir contempler l'éternité dans l'intelligibilité du monde créé. Ces animaux sont les serviteurs de la raison. Ils suspendent leur marche mortifère et vivent avec bienveillance.

32 Oui, Seigneur notre Dieu, notre créateur, quand nos passions auront suspendu leur amour du monde, qui nous fait mourir de mal vivre, et que nous commencerons à être vivants de vivre bien, accomplissant ta parole selon ton envoyé : ne vous conformez pas à l'air du temps, alors suivra ce que tu as ajouté aussitôt : laissez-vous transformer par votre intelligence nouvelle[26]. Mais ce ne sera plus selon l'espèce, comme en imitant le prochain qui nous précède ou en vivant sur l'exemple d'un homme meilleur.

Tu n'as pas dit que l'humanité soit faite selon son espèce mais : faisons l'humanité à notre image comme notre ressemblance, pour nous donner une preuve de ta volonté. Et celui qui a diffusé ta parole, qui a engendré des fils avec l'évangile, ne voulait pas toujours avoir des tout petits à nourrir de lait, à choyer comme une nourrice. Il a dit : laissez-vous transformer par votre intelligence nouvelle, elle vous aidera à discerner quelle est la volonté de Dieu, bonne, agréable, parfaite[27]. Tu lui apprends à voir, il en est déjà capable, la trinité de l'unité et l'unité de la trinité. Et après le pluriel : faisons l'humanité, on ajoute pourtant au singulier : Dieu fait l'humanité. Après le pluriel : à notre image, on ajoute au singulier : à l'image de Dieu. L'humanité est transformée dans la connaissance de Dieu à l'image de celui qui l'a créée, et devenue un esprit libre, elle examine tout, tout ce qui doit l'être, mais elle n'est mise à l'examen par personne[28].

33 Mais tout examiner signifie qu'elle a pouvoir sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, sur tout le bétail, sur toutes les bêtes, sur toute la terre et toutes les bêtes rampantes qui rampent sur la terre. C'est un acte de son intelligence : elle reconnaît ce qui appartient au souffle de Dieu[29]. Sans cela, l'humanité dans sa splendeur ne comprend rien. Et ressemble à une bête de somme, idiote[30].

Dans ton assemblée, notre Dieu, en vertu de ta grâce que tu lui as donnée, puisque nous sommes tes fictions créées parmi tout ce que tu as fait de bon[31], non seulement les esprits dominants mais aussi ceux qui leur obéissent – oui, tu as bien fait l'humanité mâle et femelle dans la grâce du souffle où ne compte plus la différence sexuelle entre mâle et femelle parce qu'il n'y a plus ni Juif ni Grec ni esclave ni homme libre[32]. Donc les esprits libres de ton assemblée, les dominants comme ceux qui leur obéissent, examinent tout librement. Ils ne s'agit pas des connaissances spirituelles qui brillent dans le ciel, on ne doit pas examiner une si haute autorité, ni de ton livre lui-même, même si tout en lui ne brille pas, notre intelligence lui est soumise. Nous sommes sûrs que même ce qui se dérobe à notre examen est une parole droite et juste. L'humanité, même en ayant déjà atteint le stade de la liberté spirituelle et transformée dans la connaissance

de Dieu selon l'image de celui qui l'a créée, doit suivre la loi et non la soumettre à un examen [33]. L'esprit libre ne doit pas non plus examiner la répartition de l'humanité entre esprits libres et entravés que tu es seul, notre Dieu, à reconnaître. Rien de ce qu'ils ont pu faire ne nous est visible. Nous ne pouvons pas les reconnaître à leurs fruits. Mais toi, seigneur, tu les connais déjà, tu les as répartis et appelés secrètement avant la création du ciel. Et un esprit aussi libre soit-il n'a pas à examiner les foules orageuses de ce monde. Pourquoi mettre à l'examen ceux de l'extérieur ? Il ignore qui en sortira pour entrer dans la douceur de ta grâce et qui restera dans l'amertume infinie de l'impiété.

29 Donc l'humanité que tu as faite n'a pas reçu le pouvoir sur les lumières du ciel ni sur le ciel secret ni sur le jour et la nuit que tu as appelés à l'existence avant la création du ciel, ni sur le rassemblement des eaux qui a donné la mer, mais elle a reçu pouvoir sur les poissons de la mer et les oiseaux du ciel, sur tout le bétail et toute la terre, sur tous les êtres rampants qui rampent sur la terre.

Oui, elle examine et approuve ce qu'elle trouve droit mais réprouve ce qu'elle trouve tordu. Soit par les mystères solennels auxquels sont initiés ceux que ton amour pourchasse dans les eaux multiples, soit en offrant ce poisson arraché aux profondeurs pour que la terre pieuse mange, soit par les signes de la parole, par les mots assujettis à l'autorité de ton livre, comme s'ils volaient sous la voûte du ciel, signes utilisés pour interpréter, exposer, discuter, débattre, bénir et t'appeler, signes sortis de la bouche, qui résonnent pour que le peuple réponde : amen. Ces mots doivent être prononcés physiquement à cause de l'abîme du monde et de l'aveuglement de la chair qui rendent incapable de voir ce qu'on pense et demandent qu'on fasse du bruit dans les oreilles.

Les oiseaux ont beau se multiplier sur la terre, c'est bien de la mer qu'ils tirent leur origine.

L'esprit libre examine encore, approuvant ce qui est droit et désapprouvant ce qui est tordu, les mœurs et les actes des fidèles, les aumônes qui sont les fruits de la terre, les passions apprivoisées de l'âme vivante, dans la chasteté, les jeûnes, les pensées pieuses suscitées par nos perceptions physiques. Oui, il doit examiner tout ce qu'il peut corriger.

30 Mais comme c'est étrange. Tu bénis les hommes, Seigneur, pour qu'ils croissent et se multiplient et remplissent la terre. Que cherches-tu à nous faire comprendre ? La raison pour laquelle tu n'as pas béni la lumière que tu as appelée jour, ni la voûte du ciel ni les lumières ni les astres ni la terre ni la mer ?

Je dirais bien que toi, notre Dieu, qui nous as créés à ton image, je dirais bien que tu as voulu réserver ce don de la bénédiction à l'humanité si tu n'avais aussi béni les poissons et les monstres marins, pour qu'ils croissent et se multiplient et remplissent les eaux de la mer, et les oiseaux pour qu'ils se multiplient au-dessus de la terre. Je dirais que cette bénédiction est réservée à toutes les espèces qui se reproduisent par leur propre semence si je découvrais qu'elle concernait aussi les arbres, les plantes, les animaux de la terre. Mais il n'a été dit ni aux herbes ni aux arbres ni non plus aux bêtes et aux serpents : croissez et multipliez-vous. Bien que tous ces êtres eux aussi, comme les poissons, les oiseaux et l'humanité se reproduisent et perpétuent leur espèce.

31 Que dire ? lumière, vérité. Qu'il s'agit de paroles en l'air, qui n'ont pas de signification précise ? Jamais, père respecté. On n'imagine pas que l'esclave de ta parole puisse parler ainsi. Et si moi je ne comprends pas ce que tu veux nous dire, d'autres en feront meilleur usage, je veux dire des plus intelligents que moi – tu as bien donné à chacun sa part de sagesse.

Mes aveux te font plaisir quand je t'avoue que je crois, Seigneur, que tu n'as pas dit cela sans raison, et je ne tairai pas ce que ma lecture me suggère.

Vraiment, je ne vois pas ce qui pourrait m'empêcher d'interpréter ainsi les paroles figurées de tes livres. Je sais qu'un concept intellectuel unique peut être signifié physiquement de multiples façons. Et inversement, différents concepts peuvent n'avoir physiquement qu'une seule façon d'être signifiés. L'idée simple d'amour de Dieu et du prochain est exprimée par de multiples symboles, dans d'innombrables langues, et à travers d'innombrables expressions dans une même langue. C'est de cette façon que croît et se multiplie la semence des eaux.

Lecteur, qui que tu sois, fais attention à l'expression unique des Écritures quand tu l'entends : au commencement Dieu fait le ciel et la terre. Il est tout à fait possible de lui donner différentes interprétations, sans tomber dans l'erreur mais en fonction d'interprétations vraies. C'est de cette façon que croît et se multiplie la semence des eaux.

32 Par conséquent, du point de vue de la nature propre des choses, et non plus allégorique, l'expression « croissez et multipliez-vous » s'applique à tout ce qui se reproduit par insémination. Mais si on l'interprète de façon figurée, ce qui est plutôt selon moi l'intention de l'écriture qui n'a évidemment pas réservé en l'air

cette bénédiction à la seule semence des eaux et de l'humanité, nous découvrons alors des multitudes : les créatures spirituelles ou physiques figurées par le ciel et la terre, les âmes justes et sacrilèges figurées par la lumière et la nuit, les auteurs sacrés qui nous ont apporté la loi, la voûte solide qui sépare l'eau de l'eau, la communauté des peuples remplis d'amertume figurée par la mer, la passion des âmes fidèles figurée par la terre aride, les actes d'amour tout au long de la vie figurés par les graminées et les arbres fruitiers, les dons de l'esprit qui se manifestent à toute fin utile figurés par les lumières du ciel, et la tempérance des passions figurée par l'âme vivante. On trouve dans tous ces exemples multitudes, fécondités, accroissements. Mais ce n'est qu'en prenant symboliquement les descriptions physiques de ce qui croît et se multiplie, en tant qu'expressions intellectuelles des réalités, que nous pouvons comprendre comment une même chose s'énonce de multiples manières et comment une expression unique peut s'interpréter de multiples manières. Enfouis dans notre propre chair, nous interprétons nécessairement les générations produites par les eaux comme une expression physique. Mais la fécondité de notre raison nous fait interpréter les générations humaines comme l'expression des choses de l'esprit. Voilà pourquoi nous avons cru qu'au genre aquatique et au genre humain, tu as dit, Seigneur, croissez et multipliez-vous. Par cette bénédiction, je comprends que tu nous a donné à la fois le pouvoir et l'opportunité d'exprimer de différentes façons ce que nous savons être une seule idée, et d'interpréter de différentes façons une même expression obscure que nous aurons lue. Les eaux de la mer se remplissent de cette façon, et ne s'agitent que de la multiplicité des interprétations. Et la terre elle-même se remplit de la semence de l'homme, terre aride révélée par la passion de comprendre et par sa soumission à la raison.

38 Je veux encore dire, Seigneur mon Dieu, ce que le passage suivant de ton écriture me suggère. Je le dirai sans peur. Oui, je dirai la vérité puisque c'est toi qui m'inspires ce que tu as voulu me faire dire. Je ne crois pas que je dirais la vérité inspiré par un autre que toi. La vérité c'est toi, et tout homme est menteur. Qui dit un mensonge tire de lui-même ce qu'il dit[34]. Mais je dis vrai parce que je tire de toi ce que je dis.

Tu nous a donné pour nourriture l'herbe à semence qui donne semence sur la terre, et les arbres à fruits qui donnent semence. Et nous n'en sommes pas les seuls bénéficiaires, il y a aussi les oiseaux du ciel, les bêtes de la terre et les serpents. Mais à l'exclusion des poissons et des monstres marins.

Nous disons que ces fruits de la terre signifient et figurent allégoriquement les actes de ton amour, la réponse de la terre nourricière aux besoins vitaux. Le fidèle Onésiphore[35] devait être une terre de ce genre, tu as accordé toute ta compassion à sa maison parce qu'il avait souvent rafraîchi Paul et n'a pas eu honte de ses chaînes. Ce qu'ont fait aussi les frères venus de Macédoine en suppléant à ce qui lui manquait. Mais il souffre quand certains arbres ne lui donnent pas les fruits qu'ils lui doivent. Dans ma première défense, dit-il, personne ne m'a assisté, mais tous m'ont abandonné. Que cela ne leur soit pas compté. Oui, on doit ces fruits à ceux qui diffusent l'intelligence des mystères divins par un enseignement raisonnable. On le leur doit en tant qu'hommes mais également en tant que figures de l'âme vivante puisqu'ils s'offrent en modèles de maîtrise de soi. On le leur doit en tant que figures des oiseaux volants, puisque leurs bénédictions se multiplient sur la terre, et que leur voix s'est fait entendre sur toute la terre.

39 Oeux qui se nourrissent de ces aliments y trouvent leur joie. Les autres prennent leur ventre pour Dieu[36]. Même pour ceux qui fournissent ces aliments, le fruit n'est pas le don lui-même mais l'intention du don. Je comprends donc et je partage vivement la joie de Paul qui servait Dieu et pas son ventre. Je partage tout à fait sa joie. Il avait reçu l'aide des Philippiens, envoyé par Épaphrodite[37]. Mais je remarque d'où vient sa joie. Il se nourrit du motif même de sa joie. Sa parole est vraie : ma joie est immense avec le Seigneur, dit-il. Votre goût pour moi a refleuri. En réalité vous aviez bien envie de moi mais vous étiez dégoûtés. Un long dégoût les avait flétris et desséchés, les privant des fruits des bonnes actions. Et lui éprouve pour eux de la joie parce que leur envie a refleuri, et non parce qu'ils ont subvenu à ses besoins. Il poursuit : ce ne sont pas les privations qui me font dire cela. J'ai appris à me contenter de ce que j'ai, en toute situation. Je sais vivre avec rien, et je sais aussi avoir beaucoup. J'ai toujours su, en toutes circonstances, être ou rassasié ou affamé, ou recevoir beaucoup ou n'avoir rien. Je suis capable de tout avec celui qui me rend fort[38].

40 D'où vient ta joie, immense Paul ? d'où vient ta joie, d'où vient ta nourriture, toi qui a été transformé dans la connaissance de Dieu selon l'image de celui qui t'a créé, âme vivante par une si grande maîtrise de soi, langue qui vole en messagère éloquente des mystères ? ah on doit cette nourriture à des âmes comme celle-ci. Qu'est-ce qui te nourrit ? la joie. Je veux entendre ce qui suit : vous avez bien fait de prendre part à ma détresse[39]. Voilà d'où vient sa joie, d'où vient sa nourriture : du bien qu'ils lui ont fait et non de son angoisse relâchée. Et il s'adresse à toi : dans ma détresse, tu m'as sauvé de l'asphyxie. Puisqu'il sait vivre avec rien et sait aussi avoir beaucoup. Car vous savez aussi, dit-il aux Philippiens, qu'au commencement de l'annonce, quand j'ai quitté la Macédoine, aucune assemblée à part la vôtre ne m'a pourvu en dons ou en

recettes. Une fois, non, par deux fois déjà, vous m'avez envoyé à Thessalonique ce dont j'avais besoin [40]. Ils ont alors repris leurs bonnes actions, et il éprouve maintenant de la joie. Ils ont refleuri, il en est heureux comme devant la renaissance d'un champ fertile.

41. Est-ce que ce sont ses propres besoins (il dit : vous m'avez envoyé ce dont j'avais besoin) qui causent sa joie ? Non, ce n'est pas à cause d'eux. Et comment le savons-nous ? De ce qu'il dit ensuite lui-même : je ne recherche pas les dons mais les fruits.

Tu m'as appris, mon Dieu, à distinguer le don du fruit. Le don c'est ce qu'on donne pour subvenir aux besoins vitaux : de l'argent, de quoi manger, de quoi boire, des vêtements, un toit, de l'aide… Mais le fruit c'est la volonté bonne et droite du donateur. Oui, le bon maître n'a pas dit seulement : qui accueille un prophète, mais il a ajouté : en sa qualité de prophète. Il n'a pas dit seulement : qui accueille un juste, mais il a ajouté : en sa qualité de juste. À cette condition, on est récompensé comme un prophète, et on est récompensé comme un juste. Il n'a pas dit seulement : celui qui donnera une verre d'eau fraîche à l'un de ces petits, mais il a ajouté : parce qu'il est un de mes disciples. Et il poursuit : celui-là, croyez-moi, ne perdra pas sa récompense [41].

Le don c'est accueillir le prophète, accueillir le juste, tendre un verre d'eau fraîche au disciple. Mais le fruit c'est de le faire en leur qualité de prophète, en leur qualité de juste, en leur qualité de disciple. Élie s'est nourri du fruit : la veuve savait qu'elle nourrissait un homme de Dieu, et elle l'a nourri pour cette raison. Mais quand un corbeau l'a nourri, il s'est nourri du don simplement. Ce n'était pas l'être intérieur d'Élie mais l'être extérieur qui se nourrissait, et qui aurait pu dépérir s'il avait manqué de cette nourriture.

42. Je dirai encore ce qui est vrai pour toi, Seigneur. Pour initier et convertir des hommes simples et incroyants, il faut nécessairement passer par des mystères d'initiation et de grands miracles – ce que représentent selon nous les noms de poissons et de monstres marins. Et quand ces hommes accueillent tes enfants pour les réconforter, leur apporter une aide matérielle, ils ne se demandent pas ce qu'ils font ni pourquoi. En réalité, il ne nourrissent personne. Et personne n'est nourri par eux. Parce que leur volonté n'est ni sainte ni droite et tes enfants n'éprouvent aucune joie à recevoir leurs dons dont ils ne voient pas encore le fruit. L'âme se nourrit de la joie qu'elle éprouve. C'est la raison pour laquelle les poissons et les monstres ne mangent pas des aliments que la terre ne fait germer qu'à partir du moment où elle est distincte et séparée de l'amertume des flots marins.

43. Tu as vu, Dieu, tout ce que tu as fait. C'est très bon. Nous le voyons nous aussi. Tout est très bon. Tu as fait par la parole les différents stades de ton travail. Ce fut fait. Tu as vu que chacun était bon. Sept fois, j'ai compté, il est écrit que tu as vu que ce que tu avais fait était bon. La huitième fois, tu as vu tout ce que tu as fait. Non seulement c'était bon, mais même très bon dans sa totalité. Une à une, les choses n'étaient que bonnes, dans leur totalité, elles étaient bonnes et même très bonnes. On le dit aussi d'un beau corps. Et si tous les membres qui le constituent sont beaux, un corps est bien plus beau que chacun de ses membres pris isolément. L'ensemble achevé est d'un accord parfait au-delà de la beauté propre à chacun des membres.

44. J'ai essayé de découvrir si tu avais vu à sept ou à huit reprises que ce que tu avais fait était bon quand cela t'a plu. Mais dans ton regard, je n'ai pas trouvé de dimension temporelle qui m'aurait alors permis de comprendre pourquoi tu avais vu à plusieurs reprises ce que tu avais fait.

J'ai dit, Seigneur, ton écriture dit vrai là aussi, puisque c'est toi véritable et vérité qui l'as publiée. Mais pourquoi me dire que ton regard n'est pas lié à la dimension temporelle alors que ton écriture me dit, elle, dans ce passage, que jour après jour tu as vu que ce que tu avais fait était bon, et que j'ai pu compter le nombre de fois ? À cela tu me réponds, puisque tu es mon Dieu et que tu parles d'une voix forte à l'oreille intérieure de ton esclave, crevant ma surdité, et criant : homme, ce que dis mon écriture, c'est moi qui le dis. Mais elle le dit dans la temporalité et le temps n'affecte pas ma parole parce qu'elle est avec moi dans une égale éternité. Ce que vous voyez par mon souffle moi aussi je le vois. Ce que vous dites par mon souffle, moi aussi je le dis. Mais vous le voyez temporellement et moi je ne le vois pas temporellement. De même, quand vous parlez temporellement, moi je ne parle pas temporellement.

45. J'ai entendu, Seigneur mon Dieu. J'ai léché une goutte de ta douce vérité. J'ai compris que certains hommes n'aiment pas ce que tu fais. Ils disent que tu as fait beaucoup de choses par opportunisme. Comme l'architecture du ciel et la disposition des astres. Tu n'es pas à l'origine de leur création. Ces choses-là existaient déjà ailleurs. C'étaient des créations d'un autre lieu. Tu les as récupérées et réunies pour les réorganiser après la défaite des tes ennemis. Pour construire la muraille du monde et y attacher tes ennemis,

les empêcher de se révolter une nouvelle fois contre toi. Tu n'as pas fait ni même réorganisé le reste : corps de chair, animaux minuscules, tout ce qui prend racines dans la terre. Une intelligence ennemie, une nature autre, opposée, et que tu n'as pas créée, les a engendrés et formés dans les mondes inférieurs. Ils parlent comme des fous, incapables de voir ce que tu fais avec l'aide de ton souffle et de t'y reconnaître.

16 Mais chez ceux qui sont capables de le voir, c'est toi qui vois en eux. Quand ils voient que c'est bon, c'est toi qui vois que c'est bon. Quand ils ont du plaisir à cause de toi, c'est ton plaisir. Quand ton souffle nous donne du plaisir, c'est ton plaisir en nous. Oui, qui de l'humanité sait ce qui est humain sinon le souffle humain en elle ? Même chose pour ce qui est de Dieu que personne ne connaît sinon le souffle de Dieu. Nous n'avons pas reçu le souffle du monde, nous dit l'envoyé, mais le souffle de Dieu pour connaître tout ce que Dieu nous a donné[42]. Je dois donc dire : oui, personne ne connaît ce qui est de Dieu sinon le souffle de Dieu. Et comment connaître tout ce que Dieu nous a donné ? Il m'est répondu : même en connaissant les choses à l'aide de son souffle, personne ne les connaît sinon le souffle de Dieu. Comme il a été dit très justement : ce n'est pas vous qui parlerez[43], à ceux qui parleraient dans le souffle de Dieu, on peut donc dire très justement : ce n'est pas vous qui connaissez, à ceux qui connaissent avec le souffle de Dieu. Et on peut dire tout aussi justement à ceux qui voient avec le souffle de Dieu : ce n'est pas vous qui voyez. Tout ce qu'ils voient dans le souffle de Dieu, quand ils voient que c'est bon, ce n'est pas eux mais c'est Dieu qui voit que c'est bon. À la différence de ceux qui jugent mauvais ce qui est bon, comme ceux dont j'ai parlé plus haut. Et à la différence aussi de l'homme qui voit que ce qui est bon est bon. En effet, ta création peut plaire à beaucoup de gens parce qu'elle est bonne mais ce n'est pas toi qui leur plais en elle. Ils préfèrent jouir d'elle que de toi. À la différence encore de l'homme qui voit que quelque chose est bon mais c'est Dieu qui voit en lui que c'est bon. C'est donc Dieu qui est aimé dans ce qu'il a fait. Lui qu'on ne peut aimer sans le don de son souffle. L'amour de Dieu a été déposé dans nos cœurs par le souffle saint qui nous a été donné[44]. Et par lequel nous voyons que tout ce qui existe d'une façon ou d'une autre est bon, et qui n'existe que par celui qui n'existe pas d'une façon ou d'une autre mais qui est est.

17 Merci, Seigneur.

Nous voyons le ciel et la terre, monde physique, supérieur et inférieur, ou monde spirituel et créature physique.

Nous voyons la lumière faite par scission du noir. Parure des parties qui constituent la masse totale du monde ou toute la création.

Nous voyons la voûte du ciel. Corps premier du monde situé entre les eaux spirituelles supérieures et les eaux physiques inférieures. Cet espace aérien qu'on appelle aussi ciel, où errent les oiseaux du ciel sous la condensation des eaux qui retombent en rosée dans le calme de la nuit, et au-dessus des eaux qui coulent lourdement sur les terres.

Nous voyons la beauté des masses d'eaux des champs marins, et la terre aride, terre nue, terre formée, visible et organisée, mère des herbes et des arbres.

Nous voyons les lumières briller tout en haut. Le soleil suffit au jour. La lune et les étoiles nous consolent de la nuit. Tous servent de repères et de signes temporels.

Nous voyons partout l'élément liquide, peuplé de poissons, de monstres, d'êtres ailés. La consistance de l'air qui soutient le vol des oiseaux vient de la condensation par évaporation des eaux.

Nous voyons les animaux qui parent la surface de la terre. Et l'homme fait à ton image et ressemblance dominer tous les animaux privés de raison, justement par ton image et ressemblance, par la force de la raison et de l'intelligence. Et tout comme dans l'âme, l'art de délibérer est premier, et une autre partie de l'âme doit obéir, nous voyons que la femme a été physiquement faite à partir de l'homme, très certainement égale à lui en raison et en intelligence, mais dépend sexuellement du sexe masculin. Tout comme l'habileté et la justesse d'une action dépendent du rapport entre l'envie d'agir et l'intelligence raisonnable.

Nous voyons toutes ces choses bonnes chacune séparément et très bonnes dans leur totalité.

18 Tes travaux sont ta louange. Et nous t'aimons.

Nous t'aimons. Et tes travaux sont ta louange.

Avec un commencement et une fin dans le temps.

Lever. Coucher. Progrès. Régression. Beauté. Imperfection.

Avec la succession d'une moitié cachée et d'une moitié visible, du matin et du soir.

Tu as tout fait à partir de rien. Pas à partir de toi ni même d'une matière qui ne serait pas à toi ou antérieure à toi. Mais par la création partagée, simultanée, d'une matière informe à qui tu as donné, sans aucun intervalle de temps, sa forme. Oui, la matière du ciel et de la terre est différente de la beauté du ciel et de la terre. La matière vient du néant total et la beauté de la matière informe. Mais tu as fait l'une et l'autre

en même temps. La forme a succédé à la matière sans le moindre délai.

49 Nous avons aussi étudié la figuration de l'ordre dans lequel tu as voulu faire les choses et l'ordre dans lequel tu as voulu qu'elles soient écrites.
Nous avons vu que chacune est bonne prise séparément et que la totalité est très bonne. Dans ta parole, dans ton fils unique, ciel et terre, tête et corps de l'assemblée, prédestiné avant tous les temps, avant même matin et soir.
Tu as entrepris dans le temps ce que tu avais prédestiné, pour révéler ce qui était caché, mettre de l'ordre dans notre désordre. Nos fautes étaient sur nous, et nous étions perdus loin de toi dans les profondeurs noires. Ton souffle bienveillant était élevé au-dessus de nous pour nous venir en aide en temps voulu.
Alors tu as rendu justes des hommes sacrilèges, tu les as séparés des criminels, tu as renforcé l'autorité de ton livre entre ceux d'en haut qui te sont dociles et ceux d'en bas qui leur sont soumis. Tu as rassemblé la communauté des infidèles dans une seule conspiration, pour faire apparaître le dévouement des fidèles qui travaillent pour toi à l'amour de tous, en distribuant aux pauvres les ressources de la terre pour acquérir celles du ciel.
Tu as allumé quelques lumières dans le firmament : tes saints qui possèdent la parole de vie nimbés de la haute autorité que leur donne l'éclat du souffle. Et pour initier les peuples incroyants, tu t'es servi de la matière physique : les mystères et les miracles visibles, et les voix des mots du firmament de ton livre, où les fidèles aussi trouvent leur bénédiction.
Et tu as formé l'âme vivante des fidèles : elle règle ses affects par la force de la continence. Tu as transformé à ton image et ressemblance l'intelligence, soumise à toi seul, et qui n'a plus besoin d'imiter aucune autorité humaine. Tu as soumis à la supériorité de l'intelligence l'action de la raison, comme la femme à l'homme.
Et tu as voulu que tes fidèles aient besoin, en cette vie, de tes serviteurs pour atteindre la perfection. Et qu'en retour ils subviennent à leurs besoins temporels – ce qui donnera des fruits dans le futur.

Nous voyons. Tout est très bon. C'est toi qui vois en nous. Tu nous as donné l'esprit pour nous faire voir. Et pour t'aimer.

50 Seigneur Dieu donne-nous la paix tu nous as tout donné

Paix du repos. Paix du sabbat. Paix sans un soir.
Ordre très beau de tout ce qui est très bon.
Qui jusqu'au bout se dépassera.
Et un matin et un soir s'y feront.

51 Mais le septième jour n'a pas de soir et ne se couche jamais.
Tu l'as fait saint pour qu'il dure toujours.
Et après avoir tout fait très bon, et que tu as pourtant fait dans le repos, tu t'es reposé le septième jour.
Pour nous dire d'avance par la voix de ton livre, qu'après tout ce que nous aurons fait de très bon, et parce que c'est toi qui nous l'a donné, nous aussi, au sabbat de la vie éternelle, nous nous reposerons en toi.

52 Et tu te reposeras en nous comme tu travailles en nous.
Ce sera ton repos par nous comme ce travail est à toi par nous.

Mais toi, Seigneur, tu travailles toujours.
Tu te reposes toujours.
Tu ne vois pas dans le temps.
Tu ne bouges pas dans le temps mais tu fais les visions temporelles, et les temps eux-mêmes, et le repos après le temps.

53 Les choses que tu as faites pour nous, nous les voyons parce qu'elles sont.
Elles sont pour toi parce que tu les vois.
Nous voyons de l'extérieur qu'elles sont, et intérieurement qu'elles sont bonnes.
Mais toi, tu les as vues faites alors que tu les voyais encore à faire.
Il y eut un temps où nous avons été poussés à faire le bien, après que notre cœur l'eut conçu de ton Souffle.

Avant ce temps nous étions poussés à faire le mal. Nous t'abandonnions.

Mais toi vrai Dieu unique et bienveillant, tu n'as jamais cessé de bien faire.

Certaines choses que nous faisons sont bonnes. Une faveur que tu nous fais. Mais elles ne sont pas pour toujours, et après elles nous espérons nous reposer dans ta grande sanctification.

Mais toi, bien qui ne manque jamais du bien, tu es toujours dans le repos parce que ton repos, c'est toi-même.

Quel homme pour faire comprendre ça à un homme ?
Quel ange à un ange ?
Quel ange à un homme ?

il faut te demander il faut te chercher il faut frapper chez toi

pour recevoir pour trouver pour que la porte s'ouvre

---

1. Lettre aux Romains 5, 5. ↵

2. Psaumes 84, 6, et 120, 1. ↵

3. Psaumes 122, 1 et 6. ↵

4. Jean 1, 9. ↵

5. Formules liturgiques inspirées des Écritures. ↵

6. Matthieu 3, 2, et 4, 17. ↵

7. Psaumes 42, 7. ↵

8. Lettre aux Romains 8, 24. ↵

9. 1re Lettre aux Corinthiens 3, 1. ↵

10. 2e Lettre aux Corinthiens 5, 2. ↵

11. Citations de Lettre aux Romains 12, 2, 1re Lettre aux Corinthiens 14, 20, et Lettre aux Galates 3, 1. ↵

12. Psaumes 42, 4. ↵

13. Isaïe 34, 4. ↵

14. Psaumes 104, 2. ↵

15. Psaumes 8, 4. ↵

16. 1re Lettre de Jean 3, 2. ↵

17. Jeu de mots en latin, *amaricantes* peut à la fois s'appliquer aux eaux amères et aux cœurs amers (ceux qui vivent dans le monde). ↵

18. Psaumes 95, 5. ↵

19. Ce passage est une compilation de Genèse 1, 14-15, 2e Lettre aux Corinthiens 5, 17, Lettre aux Romains 13, 11, Psaumes 65, 12, Matthieu 9, 38, et Jean 4, 38. ↵

20. 1re Lettre aux Corinthiens 12, 7-11. Ce chapitre et le suivant sont inspirés des lettres aux Corinthiens. ↵

21. Matthieu 19, 16-22. ↵

22. Psaumes 19, 2. ↵

23. C'est le récit de la Pentecôte dans le Livre des Actes, chapitre 2. ↵

24. Jean 4, 48, et 1re Lettre aux Corinthiens 14, 22. ↵

25. Lettre aux Galates 4, 12.

26. Lettre aux Romains 12, 2.

27. Lettre aux Romains 12, 2.

28. Lettre aux Colossiens 3, 10, et 1re Lettre aux Corinthiens 2, 15.

29. 1re Lettre aux Corinthiens 2, 14.

30. Psaumes 49, 21.

31. Lettre aux Éphésiens 2, 10.

32. Lettre aux Galates 3, 28

33. Compilation de Lettre aux Colossiens 3, 10, et de la Lettre de Jacques 4, 11.

34. Jean 8, 44.

35. Voir 2e Lettre à Timothée 1, 16.

36. Lettre aux Philippiens 3, 19.

37. Voir Lettre aux Philippiens 4, 10.

38. Lettre aux Philippiens 4, 11.

39. Lettre aux Philippiens 4, 14.

40. Lettre aux Philippiens 4, 14-16.

41. Méditation sur Matthieu 10, 41-42.

42. Ce passage cite et commente la 1re Lettre aux Corinthiens 2, 11 et suiv.

43. Matthieu 10, 20.

44. Lettre aux Romains 5, 5.

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

www.pol-editeur.com

© P.O.L éditeur, 2007

Cette édition électronique du livre *Les Aveux* de SAINT AUGUSTIN, traduit par Frédéric Boyer, a été réalisée le 28 juillet 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782846822251)
Code Sodis : N02554 - ISBN : 9782846823470

Le Format epub a été préparé par ePagine / Isako
www.epagine.fr / www.isako.com
à partir de l'édition papier du même ouvrage

Achevé d'imprimer sur Roto-Page
en novembre 2007
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2023 – N° d'édition : 155620
Dépôt légal : janvier 2008

Imprimé en France